

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION D'UN COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

II

270 F

PARIS, IMPR. PAUL DUPONT, RUE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU, 41.

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION D'UN COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

CHEFS-D'OEUVRE LITTÉRAIRES

DE

L'INDE, DE LA PERSE, DE L'ÉGYPTE ET DE LA CHINE

TOME DEUXIÈME

HYMNES SANSCRITS, PERSANS, ÉGYPTIENS, ASSYRIENS ET CHINOIS

CHI-KING

OU

LIVRE DES VERS

Traduit pour la première fois en français

PAR G. PAUTHIER

PARIS

MAISONNEUVE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

13, QUAI VOLTAIRE

1872

Notes du mont Royal

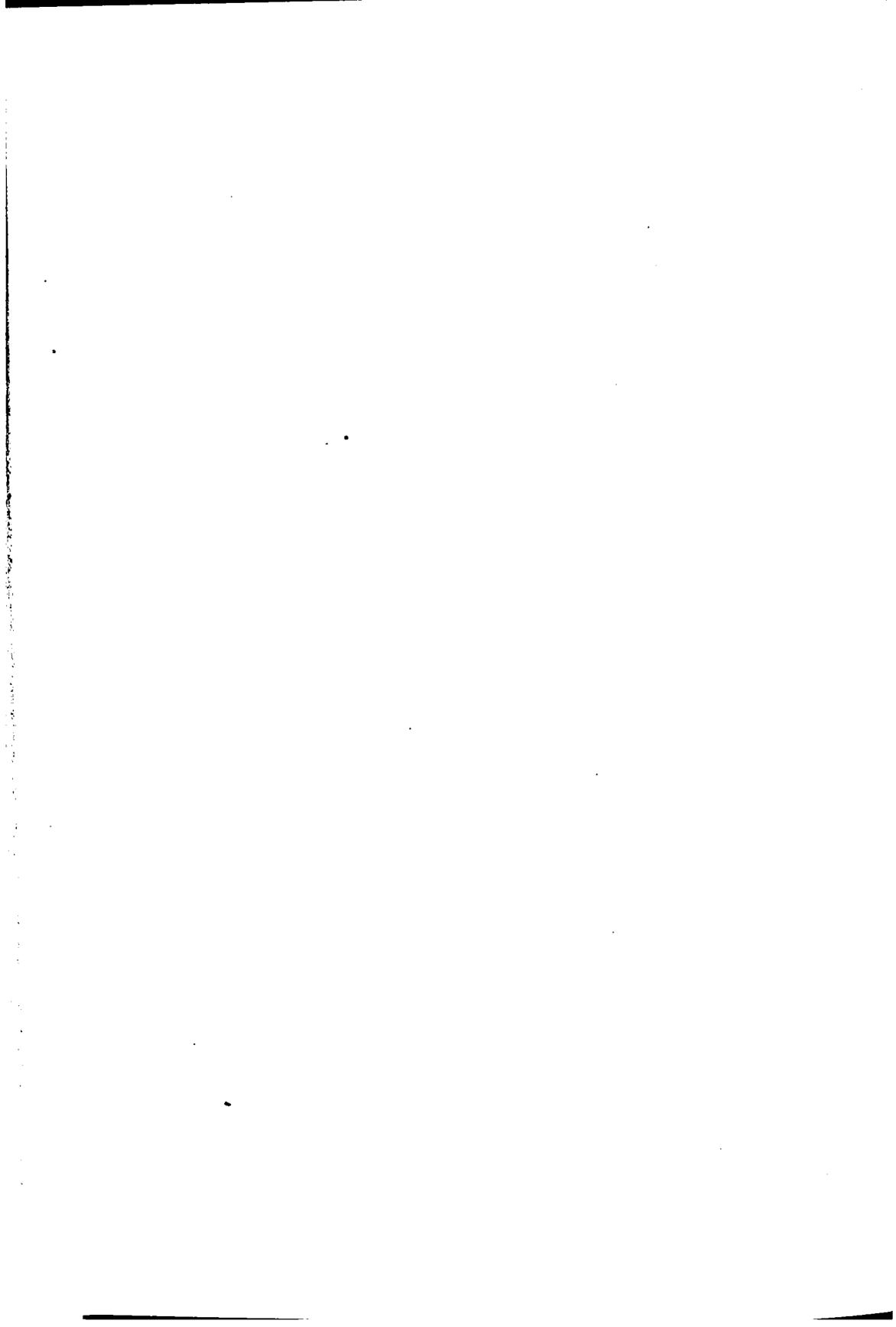
www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

POÉSIE LYRIQUE

CHINE

INTRODUCTION



INTRODUCTION

La Chine, pendant de longues années, a été très-diversement jugée : elle compte d'injustes détracteurs et des admirateurs passionnés. Heureusement, grâce aux importants travaux des sinologues modernes, publiés en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie et en Italie, les historiens futurs pourront asseoir leurs jugements sur des œuvres et des faits mieux connus, et sur une critique scientifique plus assurée et plus approfondie.

En attendant, et quoi qu'on en puisse penser, la Chine s'impose à l'imagination avec ses quatre mille ans de fixité, sa monarchie immémoriale, sa langue unique, ses mœurs si enracinées qu'elles sont devenues inébranlables, ses institutions si anciennes qu'elles sont devenues saintes. Elle n'est pas seulement une nationalité, elle est une absorption de races ; elle n'est pas seulement un empire, elle est un centre attractif ; elle est plus qu'un gouvernement, elle est un monde.

Nos notions logiques se troublent en présence de cet étrange pays, où toute pensée se noie dans ses commentaires, où une législation colossale prescrit jusqu'aux moindres

mouvements du corps, où une étiquette séculaire détermine hiérarchiquement les saluts, les genuflexions, les prostrations, où une littérature infinie contient des collections de plusieurs milliers de volumes, où une géographie minutieuse décrit le plus petit village, le moindre cours d'eau, nomme chaque propriété particulière, compte presque les arbres de ses forêts et les rochers de ses montagnes, où les encyclopédies, dans la science, se succèdent de siècle en siècle, comme, dans la nature, les feuilles de printemps en printemps, où des annales inextricables ramènent à un milieu solitaire et immuable, la monarchie, les détails infinis des actes publics et des faits particuliers.

Mais nous n'avons pas encore à juger l'ensemble de l'œuvre des Chinois : ce n'est que leur ancienne poésie qui peut être l'objet de notre examen.

L'imagination joue un très-petit rôle chez ce peuple, et le merveilleux même de ses époques antéhistoriques ne ressemble en rien au merveilleux des autres peuples. Ses demi-dieux, ses héros, malgré l'exagération fantastique des formes sous lesquelles on

les représente, malgré quelques rares éclairs poétiques de leurs légendes, sont dans leurs actions, des êtres éminemment pratiques. Si *Tsang-kie* a un front de dragon, une grande bouche et quatre yeux, l'œuvre qu'on lui attribue n'est pas moins frappé au coin de la sagesse et de l'utilité : il trouve les caractères chinois, invente la musique, détermine les rapports entre le roi et le peuple, établit les premières lois, inflige, le premier, des châtimens aux coupables. Si *Fou-hi* a le corps de serpent et la tête de bœuf, si sa mère *Hao-sse* (fleur attendue) l'a conçu par son seul désir, au bord d'un fleuve, environnée d'un arc-en-ciel, *Fou-hi*, n'a pas moins, d'après les chinois, imaginé les huit symboles, remplacé les nœuds des cordelettes par l'écriture, établi le mariage, organisé les cérémonies aux esprits du ciel et de la terre, donné l'écoulement aux eaux, entouré les villes de murailles, créé un ministère d'État, inventé des armes de bois, divisé le ciel en degré, trouvé la période de soixante années, cultivé la musique, fabriqué des filets. Si *Chin-noung* va mesurer la superficie de la terre sur un char trainé par six dragons, l'on ne raconte pas moins qu'il a appris aux hommes à cultiver les champs, à semer les cinq sortes de blé, à se nourrir de grains, à se faire du sel avec l'eau de la mer, qu'il a créé des marchés publics, inventé la médecine et composé des chants sur la fertilité des campagnes.

A l'époque où une partie de ce peuple n'est encore couverte que de peaux et n'habite que des cavernes, leur empereur Yao et son ministre Chun quittent leur palais en pisé,

leur chaume sur lequel en été les fleurs poussent et embaument, pour aller dessécher des marais, canaliser des fleuves, défendre leurs sujets contre les inondations qui les menacent ou les fièvres qui les déciment.

Faut-il attribuer à cette préoccupation du progrès matériel, à ce positivisme immémorial, le peu d'imagination contemplative de leurs hymnes et de leurs chants? Toujours est-il que, raisonnables et patients avant tout, les Chinois ont cherché tout d'abord ce qui pouvait constituer une société stable, plutôt qu'ils n'ont rêvé pour leur race une destinée aventureuse; qu'ils ont accepté leur sort terrestre tout en le perfectionnant, plutôt que de demander au ciel faveur sur faveur; qu'ils ont conçu un Dieu suprême, qui ne dispense la vie que pour l'utiliser, plutôt qu'ils n'ont accordé à tous les phénomènes de la nature une action directe sur le bonheur de l'humanité. Laborieux, résolu, modéré dans ses appétits, actif et intelligent dans ses travaux manuels, le Chinois primitif n'a rien du caractère rêveur de l'Arabe, imaginaire de l'Indien, pieux de l'Iranien, sévère de l'Égyptien; il semble plus terre à terre, et ne tente pas d'escalader le ciel, afin de s'épargner une chute possible et un labeur inutile. Leurs princes favorisent l'agriculture, leurs philosophes exaltent la raison, leurs poètes aiment le vrai et ne chantent que pour se réjouir de la paix ou pour se plaindre de la guerre. Le *Chi-king*, ce recueil poétique, devenu un livre sacré par respect sans doute pour la tradition, est remarquable surtout par le bon sens de ses idées, la justesse

de ses appréciations, la franchise de ses sentiments. Il est le complément naturel du *Chou-King*, le livre des annales, tant il est exact dans ses peintures, véridique dans ses faits, équitable dans ses jugements, sincère dans la joie comme dans la douleur, dans l'éloge comme dans le blâme, et jusque dans les soupirs de sa mélancolie.

Mais, en tête de la transcription des chants du *Chi-King*, qui sont d'une époque relativement civilisée, c'est-à-dire d'organisation, nous avons dû reproduire les plus antiques poésies chinoises, dont nous devons la traduction à l'éminent sinologue, qui a bien voulu accorder à la *Bibliothèque Internationale universelle* le concours de son expérience et de son talent. Or, quel peuple nous représentent ces épaves vénérables de l'esprit humain, plus antiques que la vocation d'Abraham? Un peuple pasteur et défricheur, rude dans sa vie quoique timide dans sa pensée, économe de ses forces sinon de son temps, sobre et sage en un mot. Il n'a encore parcouru que les pentes agrestes du Chen-si; mais il avance peu à peu, combattant une nature ingrate plus souvent qu'un rival humain, dévoué à un labeur continu, qui est pour lui la source du bonheur tranquille auquel il aspire. Cependant les eaux sont torrentielles, la terre est meuble et boueuse à la fois, le ciel est chargé de nuages sinistres, la plaine est remplie de mares d'eau menaçantes et traîtresses, la vache hésite à s'aventurer, les moutons se massent avec terreur; mais le Chinois se met à la tête de son troupeau,

s'obstine dans sa marche, et affronte la nature pour apprendre à la dompter. Cette race solide et persévérante n'a pas été un jour à conquérir ce vaste royaume où depuis elle a prospéré si longtemps; poussant à l'orient jusque vers la mer, peuplant les déserts et fécondant les deltas, sans réclamer à quiconque appui ou secours, sans demander à d'autres qu'à ses ancêtres des lumières, des conseils et des directions, elle s'est confinée dans un coin du monde pour s'y maintenir à jamais.

Le Chinois, par son développement sur place, et isolé de tout autre contact humain, semble offrir à l'histoire de la pensée et de l'action les termes suprêmes de l'instinct pur: il développe tout ce qu'il a en lui, mais ne va pas au delà; et, n'empruntant pas aux autres la tradition civilisatrice et la somme des sciences acquises, il est obligé de tout inventer par lui-même pour pouvoir améliorer son sort. Sorte de castor humain, il délaye la terre pour s'en faire une habitation dans la plaine, et pouvoir quitter la caverne des montagnes; il devine les pentes des terrains qu'il parcourt, et il dirige la surabondance de leurs eaux; il dessèche ses marais pour y semer de l'orge; il assemble ses cailloux pour en faire des pierrées; il se fait un génie protecteur de deux immenses fleuves qui, sans son industrie vigilante, l'auraient inondé; il plante dans leurs vases un roseau qui dans un an devient un arbre, le bambou; il soigne l'herbe utile à ses bestiaux, et fait arracher par ses femmes le plantain de ses prairies. Sa patience fait sa force, et sa persévérance fera sa prospérité.

Et maintenant, quelle est la preuve indubitable de cette activité primordiale? c'est le *Chi-King*; et quel est l'âge de ces poésies si anciennes et si curieuses? Pour quelques-unes on l'ignore; car dans la confusion des chronologies orientales, il est impossible d'attribuer une époque fixe à plusieurs de ces chants, recueillis d'abord par ordre de quelques sages empereurs, qui voulaient s'assurer de l'état réel de leurs sujets. Tout porte à croire cependant que cette époque a dû précéder de longtemps son pieux récen- seur, Confucius, ce philosophe, unique dans le monde, qui a doté son pays de ses livres sacrés, qui seul a suffi pour rassembler les archives éparses et les origines mystérieuses du grand peuple qui nous occupe. La date positive de onze siècles avant notre ère n'est vraiment acquise qu'aux poésies qui chantent les vertus de Wen-Wáng et Wou-Wáng, fondateurs de la dynastie des Tchéou. Or l'incendie des livres, dû à la méfiance ombrageuse de l'empereur *Thsin-Chi-Hoang-Ti*, n'aurait pas eu, d'après les dernières recherches de nos sinologues, toute l'importance désastreuse que jadis on s'imaginait. L'amour des lettres, déjà profondément enraciné dans l'esprit de l'élite chinoise, aurait suffi à conserver un grand nombre de manuscrits utiles, soit par la mémoire, soit par le dévouement, soit par un exil volontaire avec les chers pénates. Aussi n'avons-nous rien perdu de la compilation de Confucius, et comme il a eu en sa possession trois mille de ces chants primitifs, pourquoi n'en-a-t-il conservé que trois cents? Pourquoi un choix dans des documents si précieux?

Nous ne le savons pas, et nous sommes indécis à louer ou à condamner le critique philosophe. Bornés à ce petit nombre de matériaux, ne pourrions-nous pas d'ailleurs en imaginer d'autres plus poétiques peut-être, mais que le grave compilateur aura laissé tomber dans l'oubli par dédain pour la pensée inapplicable, pour les développements excessifs, pour ce qui fait souvent l'originalité, la grâce et la valeur de la poésie. Il s'en suit qu'il ne serait pas juste de juger le sens poétique des Chinois sur des extraits sévèrement choisis par un homme d'un génie trop raisonnable peut-être. La raison est quelquefois ennemie de la poésie : elle la trouve redondante et creuse, parce qu'elle ressasse ses sentiments et accumule ses images. Il faut donc nous résigner à cet abrégé encore si intéressant, et peut-être se trouvera-t-il un jour un Niebhur poétique qui, à l'aide de ces documents incomplets, rétablira le tableau général des idées, des sentiments, des progrès intellectuels d'un peuple si éloigné et si différent de nous.

Nous devons à l'éminent sinologue M. Pauthier une traduction des poésies *correctes* du *Chi-King*, ainsi que de la préface si curieuse attribuée à Confucius, suivie de celle de Tchou-Hi, non moins curieuse sous tous les rapports. Par *correctes*, on entend les poésies dont la morale, et, pour ainsi dire, l'orthodoxie sont les plus irréprochables. Or, il y avait sans doute de ces chants *corrects* dans chaque section du *Chi-King*, qui nous semble contenir à la fois des élégies et des idylles; puis des pièces plus élevées de ton, et qui traitent des vertus ou des

douleurs, des plaintes ou des actions de grâces de la classe qui se rapproche le plus du trône ; puis encore quelques chants de guerre et de triomphe, et des sortes d'odes à la louange de Wên-Wâng et de son fils Wou-Wâng, types des bons et grands princes ; enfin des hymnes, écrits postérieurement, et qui paraissent invoquer l'appui céleste des premiers Tchêou, des empereurs bienfaisants auxquels on voue un culte d'admiration, et qu'on propose comme modèle à tous leurs successeurs. Appréciés donc à notre point de vue tout occidental ces poésies diverses, avant d'en donner l'appréciation chinoise par Confucius lui-même, et par Tchou-Hi, l'un de leurs plus illustres commentateurs.

La première section, si ingénieusement appelée *Voix populaires*, ou plutôt souffles du cœur de tous, nous paraît, malgré sa concision et sa sobriété, généralement naturelle, naïve ou touchante, quoique un peu maniérée et prétentieuse parfois. La pièce de vers qui ouvre les chants *corrects* du *Chi-King*, est intitulée épithalame, et commence par une esquisse de la nature, par une comparaison toute locale avec des oiseaux dont les chants se répondent parmi les roseaux, et avec des fleurs aquatiques que tourmentent les courants. Elle ne manque ni de charme, ni de sensibilité, et on est tout étonné qu'à l'époque reculée où elle nous transporte, on puisse rencontrer déjà tant de douceur dans les sentiments, et tant de grâce dans leur expression. La nature joue aussi un rôle aimable, mais trop court, dans la seconde et la troisième élégie. Toujours des fleurs, des papillons, des

oiseaux ; mais pourquoi ce souvenir utilitaire, à propos de la cuisson des fibres de la plante *Koh* pour en fabriquer des tissus ? Ne prouve-t-elle pas que la jeune princesse, qui doit temporairement se séparer de son époux, et dont les regrets devraient être la seule pensée, n'en est pas moins une Chinoise aussi positive que bonne ménagère. Dans le quatrième et le cinquième morceau le refrain seul a quelque parfum poétique. La sixième pièce a aussi un commencement gracieux, mais elle tourne court, et manque d'haleine. Quant à la cueillette du plantain par les jeunes filles qui l'égrènent, on ne sait pourquoi, tout en conservant quelques tiges dont elles se parent, cela plaît par sa simplicité toute primitive. Il y a encore dans cette première section, quatre autres chants, dont l'un est une allégorie incompréhensible, dont l'autre contient d'excellents conseils donnés aux femmes, mais sans une bien vive inspiration ; et dont les deux derniers sont tellement en dehors de nos mœurs que nous ne saurions comment les apprécier.

On ne connaît guère l'objet et le sens du premier chant de la seconde section. Les trois suivants, au contraire, honorent clairement les qualités laborieuses des épouses des princes feudataires, ainsi que leur fidélité à toute épreuve. Le cinquième chant, à la louange d'un souverain, est ingénu, et a bien le caractère populaire. Le sixième chant est tout local, et prouve de nouveau le respect des Chinois pour leurs anciens rites, tout en ayant un petit vernis épigrammatique, qui ne manque pas d'une certaine originalité.

C'est encore par l'attachement aux rites anciens qu'on explique le chant neuvième. Quant au septième, il contient le plus naïf éloge de la simplicité primitive des jeunes Chinoises à la cour de Wên-Wáng. Il y a une douleur vraie dans l'élegie huitième, quoique la jeune femme pense plutôt à son chagrin qu'à celui de son mari. Mais l'énigme du chant dixième a besoin d'explication, et il faut avouer que celle du commentaire Chinois est quelque peu obscure. Par contre, le chant onzième est gracieusement naturel, et ces pauvres suivantes délaissées ont raison de se plaindre que la joie fait parfois oublier le devoir. Le chant douzième est aussi très-naïf et très-charmant : des jeunes filles redoutent l'empressement de leurs amoureux et leur recommandent de ne pas déranger le mouchoir qui pend à leur ceinture et surtout de ne pas faire aboyer le chien. Les chants treizième et quatorzième célèbrent en trop peu de mots, l'un le mariage d'un prince, l'autre son adresse à la chasse ; mais, moins les premiers vers, indiquant comme toujours un nouvel et particulier aspect de la nature, c'est plutôt la constatation d'un fait que son développement. Il est probable que ces courtes chansons ne sont que des fragments et non des pièces complètes.

Nous voici arrivés à une partie moins intime et plus accentuée, et qui nous peint une époque de l'histoire chinoise, aussi bien que des mœurs locales. Le premier chant de cette nouvelle partie a déjà plus d'ampleur que les précédents, et nous offre quelques détails précieux sur les réceptions des

bien méritants à la cour agreste des antiques empereurs : celui qu'on reçoit est à la fois un homme de bien et un excellent *musicien*, couleur locale. Les deux chants suivants, qui ont une rapidité imitative, donnent une juste idée du zèle des fonctionnaires pour servir leur prince et être utiles à tous. Quant au quatrième, quoique faisant un juste éloge de l'union entre frères, il semble, dans sa cinquième strophe, en contradiction avec ce qui précède et ce qui suit. Est-ce une ironie, dont on ne discerne pas l'à-propos ? Le chant cinquième a bien le caractère que nous attribuons aux Chinois, de bons sentiments dominés par un égoïsme naïf et sincère : c'est un hôte qui se fait une joie réelle de bien traiter ses amis, mais s'ils ne se rendent pas à son appel, il ne s'en préoccupera pas autrement. Le chant sixième a de la gravité, de l'ampleur et semble d'une époque ou d'un auteur civilisé ; il y a là des vœux exprimés avec un majestueux respect pour un prince qui en semble digne, et la poésie s'élève avec le sujet, et la nature sert à de nombreuses comparaisons de force, et de grandeur, les plus justes et les plus nobles.

Les trois chants suivants forment comme un petit poème militaire, qui prouve bien la sagesse instinctive du Chinois : pour les soldats eux-mêmes la guerre est un fléau ; quand elle ne met pas les provinces à feu et à sang, elle sépare, pour le moins, la jeunesse la plus vigoureuse de la famille, du pays, des soins de la culture, des travaux utiles. Toutes ces idées vraies, dont nous cherchons encore l'application de nos jours, sont exprimées ou

sous-entendues dans des vers qui ont peut-être plus de trois mille ans de date. Le premier de ces chants est une mâle élégie de soldats dévoués à leur devoir, qui tout en restant à leur poste des frontières, regrettent leurs pénates et leur famille, et qui constatent mélancoliquement l'approche de l'automne et l'époque de leur retour. Mais des renforts arrivent, et ils ne pensent plus qu'à combattre et à vaincre. Après les soldats, le général, à son tour, nous fait, dans le chant suivant, la confidence de ses préoccupations et de ses inquiétudes; mais le devoir l'emporte sur la fatigue, il déploie ses étendards, fait marcher ses troupes et triomphe des barbares *Hien-yan*. Enfin, dans le dernier de ces morceaux, l'homme, avec ses faiblesses, ses regrets, ses chagrins reparaît; malgré sa victoire récente, il sent que son exil se prolonge par trop, et il se découragerait complètement si l'heure du retour définitif n'allait enfin sonner. A notre sens, cette seconde partie paraît supérieure à la première, sinon peut-être par la naïveté des tableaux, à coup sûr par leurs développements plus précis, plus significatifs et plus hardis. Il y a là l'âme énergique, quoique douce de l'ancien Chinois; il y a là un mélange tout à fait original de rudesse native et de sentiments délicats.

Ainsi se termine, avec une plus grande importance dans les sujets traités et dans les détails fournis, la deuxième partie du *Chi-King*, partie que les Chinois nomment *Siao-Ya*, c'est-à-dire *Petite excellence*, en distinction de la troisième partie *Ta-Ya*, *Grande excellence*. M. Pauthier ex-

plique dans les notes de sa traduction la valeur et la portée de ces divisions toutes locales. Quant à nous, qui ne jugeons ici qu'au point de vue littéraire ou historique, nous serions tentés de prendre pour une poésie toute officielle l'ode qui commence cette troisième partie; elle est noble, juste sans doute, mais sans élan, sans inspiration, sans enthousiasme. La nature n'y apparaît plus, et la fraîcheur de ses tableaux, quelque abrégés qu'ils soient dans les chants précédents, n'y repose pas du ton solennel, convenu, pompeux, et de la banalité des louanges. Il y a plus de vigueur et d'accent dans le second dithyrambe en l'honneur de l'empereur modèle, Wên-Wáng, parce qu'au moins l'intervention divine, quoique vague et froide, donne plus directement aux faits rapportés sa sanction supérieure et grandiose. Rien, au contraire, de plus intéressant et de plus sincère dans le troisième chant, que l'origine modeste du fondateur de la dynastie des Tchéou. On voit la colonie arriver entre ses deux rivières, y bâtir d'abord des cabanes en terre, se partager le terrain, se distribuer les emplois, s'installer près des plantes nourricières, choisir l'emplacement de la ville future; puis chacun se mettre à l'œuvre, et les ateliers retentir des bruits divers et imitatifs du travail, et le tambour exciter le zèle de chacun; enfin la colonie prend de plus en plus de la consistance, de la force, du courage, et bientôt elle affronte les barbares qu'elle réduit à *ne pouvoir plus que rugir comme des ours*... C'est un tableau complet, quoique pas assez brillant de couleur.

Le chant suivant est un nouveau panégyrique de Wèn-Wáng, qui nous offre des détails curieux sur la civilisation hâtive de son empire. On taille le jade, on cisèle l'or; on dirait qu'il y a des siècles de distance entre cet état de prospérité et les commencements difficiles du chant précédent. Le chant cinquième de cette section exprimerait-il déjà le dédain d'un luxe si bien acquis pourtant, et d'une abondance, résultat du travail? Ou bien faut-il y voir l'apologie de cette sagesse qui consiste à savoir se passer du superflu, et à se tenir toujours préparé aux vicissitudes de la vie? Le chant sixième est encore l'éloge mérité des vertus intimes de l'unique héros de cette section, toujours Wèn-Wáng; mais ce qu'il y a de vraiment délicat, c'est qu'on en reporte le mérite à sa mère et à l'éducation qu'elle lui donna. Le style est sévère, sobre, clair, mais peu poétique. On voit bien que Confucius a recherché dans ses choix plutôt la morale que la poésie. Le chant septième est dédié à la mémoire des ancêtres du prince-type, et commence non sans grandeur par un coup d'œil jeté d'en haut par le souverain suprême, *Chang-ti*, préoccupé de la façon dont ses *fil*s gouvernent leurs sujets. Il voit que certaines régions laissent à désirer dans leur exploitation rurale, et il inspire à Taï-Wáng la pensée salutaire de faire émonder le bois surabondant, arracher le bois mort, tailler les saules et fagoter leurs élagages. Rien de plus naïf que cette intervention divine, dans l'œuvre forestière, que l'éloge des vertus pratiques du prince-bûcheron. Aussi prospère-t-il, et recommande-t-il plus tard à

son fils de préférer toujours le travail agricole à la guerre et de se contenter de se garantir contre les déprédations et les pillages des hommes barbus de *Mi*. Remarquez ici la haine de l'homme sans barbe contre l'homme barbu, c'est une antipathie de races, jointe à une rivalité de possessions. Aussi Wèn-Wáng, malgré les conseils de son père et la tradition pacifique de ses ancêtres, chercha-t-il à détruire les perpétuels ennemis de sa race et fonda-t-il l'unité de l'empire, tout en restant simple dans ses mœurs et dans ses goûts, et tout en dédaignant l'appareil d'une inutile magnificence, ce dont Dieu le loue par sa propre bouche, audace poétique à laquelle les chantres chinois ne nous ont pas habitués. Après avoir conquis et pacifié, Wèn-Wáng, comme tous les véritables fondateurs, construisit, et le chant huitième nous énumère ses travaux: c'est d'abord la *Tour de l'intelligence* qui semblerait plutôt un observatoire qu'un phare, comme le pense M. Pauthier; c'est ensuite un parc peuplé d'animaux, une sorte de jardin d'acclimatation; enfin un *Pavillon d'étude*, une vraie demeure de savant. Les deux derniers chants de cette partie sont à la louange de Woù-Wáng, digne fils de Wèn-Wáng. Ils font honneur au père des exemples qu'il a donnés, et au fils de les avoir suivis, tout en renforçant l'empire, et fortifiant la capitale. Voilà donc six chants choisis, qui forment comme la couronne immortelle d'un prince aussi magnanime que généreux, laborieux et juste, aimé du peuple, et dont les vertus, immortalisées par la poésie et par le respect des traditions, ont été

proposées comme modèle pendant trois mille ans à tous les potentats de dix-huit dynasties.

La quatrième partie, celle des hymnes, quoique d'un style généralement élevé, noble et simple, ne nous paraît pas si intéressante que les trois précédentes, faute de détails spéciaux, de couleur locale, d'images, de métaphores, de mouvements, de verve, d'enthousiasme, en un mot de tout ce qui constitue la vraie poésie. Pourtant l'hymne deuxième a un majestueux début, l'hymne quatrième a une grande hardiesse d'allure, l'hymne huitième contient un précieux éloge de la paix, l'hymne dixième honore religieusement un prince agriculteur, Héou-Tsi; mais le tout est trop compassé, trop étriqué et trop monotone de forme et d'idée. Quant à la deuxième section de cette quatrième partie, elle nous semble plutôt archéologique que littéraire; elle excite la diligence des préposés à la culture, à l'enseignement agricole et à la musique, et se réjouit, en termes modestes et convenables, des riches moissons et du bon vin.

Outre les poésies *correctes*, qui ne sont pas en très-grand nombre, et qu'a traduites M. Pauthier avec autant d'exactitude que de science, comme le recueil du *Chi-King* n'est connu du public que par la traduction latine du père Lacharme, éditée en un petit volume in-douze par le célèbre secrétaire de la Société asiatique, M. Mohl, digne successeur des Abel Rémusat et des Burnouf, nous avons cru devoir donner une reproduction en français de l'œuvre de Lacharme, que semble avoir adoptée, et recom-

mandée aux curieux, l'un de nos orientalistes les plus distingués; nous avons même cru devoir respecter les notes les plus importantes du père Lacharme, quoiqu'elles soient bien loin d'avoir la précision et la valeur des notes de M. Pauthier.

Les deux premières sections (III et VI), que nous donnons de cette traduction, ne sont composées que de chansons intimes, aux refrains naïfs, remplies d'une certaine grâce monotone, mais d'une concision souvent regrettable; et qui ne nous donnent que des aperçus assez vagues, quoique toujours curieux sur les mœurs simples et les sentiments doux des particuliers. Les femmes s'y lamentent sur l'absence de leurs époux, les jeunes filles y rêvent un mari, les amants soupirent, les cœurs s'y confondent dans des vœux généralement chastes et purs. Quant aux hommes, ils semblent attachés à leur pays d'un amour si vif qu'ils se désespèrent de le quitter, même pour aller défendre la patrie commune. Rien d'héroïque, rien de stoïque, mais aussi rien de théâtral, rien d'apprêté; une grande franchise dans les sentiments, et nulle dissimulation de ce qu'il y a en nous de plus naturel et de plus vif. A la section VII, commence, avec beaucoup de scrupule et de ménagement, la critique des princes dégénérés; c'est d'abord le prince Chou, que la note du père Lacharme accuse d'un grand crime, et dont on condamne le faste insolent, en montrant que, lorsqu'il part à la chasse avec ses nombreux compagnons de débauche, qu'il traverse la campagne ou les villages, tout le monde reste clôturé chez soi sous prétexte de ne pas oser rivaliser

avec son appareil nombreux et les quatre chevaux de son char. On avoue dans une autre pièce qu'il combat les tigres les plus redoutables, qu'il les enlace et les étouffe dans ses bras puissants ; cette vigueur extraordinaire implique un contraste singulier avec la bonhomie ordinaire des chantres du *Chi-King*. Est-ce aussi une satire déguisée que ce chant cinquième, qui nous dévoile qu'on avait oublié de relever la garde des frontières, et que son général l'avait laissé se débâter et s'abandonner à tous les jeux ? Mais bientôt reprennent les chansons particulières d'une femme dédaignée, ou d'une autre femme qui engage son mari à se lever de grand matin pour aller à la chasse. Puis ce sont l'éloge d'une beauté ravissante, ou l'attente mélancolique d'une jeune fiancée, ou la pudeur d'une autre, ou les vœux sincères de deux amants, le tout toujours mêlé de quelques traits charmants de la nature ou de la vie intime, indiqués avec une certaine variété de détails qui en bannit le vulgaire et le commun. Le chant XIX pourtant se détache par sa grâce délicate et l'originalité de sa conception : c'est un époux modèle qui, tout en décrivant la beauté des autres femmes, réunies aux portes orientales de la ville, leur préfère sa femme plus simple et qu'il trouve aussi jolie : fidélité naïve et de bon exemple.

La section VIII, composée des odes du royaume de Tsi plus florissant, plus étendu et plus prospère que les autres, débute par une chanson charmante où la reine engage son époux à se lever pour donner audience et rendre la justice ; et cependant l'ode cinquième est

une satire contre l'activité fébrile d'un roi qui donnait des ordres contradictoires, et le chant sixième contient une note du père Lacharme, qui accuse un autre prince de ce royaume modèle d'inceste et de débauche, quoiqu'il ne s'agisse dans cette chanson que des formes du mariage. Le septième morceau a bien le caractère chinois, on y recommande de ne pas cultiver plusieurs champs à la fois, et en même temps de ne point trop se chagriner à propos d'un absent : est-ce encore là une allusion satirique ? Le traducteur ne le dit pas. Les chants neuvième et dixième parlent d'une princesse que le père Lacharme dénonce comme criminelle, et dont on ne condamne que la légèreté et la dissipation avec tous les scrupules et toute la prudence possibles. Le chant onzième est une élégie assez délicate à propos du fils de cette princesse qui, modeste dans ses allures et, pour ainsi dire, honteux de sa naissance, brille pourtant par sa beauté et son adresse à lancer le javalot et à tirer l'arc. Nous ferons remarquer, dans ce chapitre, une sorte de contrainte dans le langage des poètes, et une forme allégorique dans leurs chants, qui impliquent à la fois et la timidité des auteurs, et les qualités équivoques, pour le moins, des princes et de leurs ministres.

L'auteur du premier chant de la section IX, croit devoir critiquer la simplicité des gens du royaume d'Ouei, qui ne lui paraissent parcimonieux que parce que les femmes y cousent elles-mêmes leurs chaussures, pendant que leurs maris sont aux champs. C'est là pour nous, un important et curieux détail de mœurs, et une preuve de sim-

plicité native, fort précieuse au point de vue historique. Le chant troisième est une justification personnelle d'un haut fonctionnaire, et en même temps une sorte de déclamation générale contre les jugements erronés des hommes. Les chants quatrième et cinquième sont des plaintes d'un expatrié, d'un soldat malgré lui, qui préfère à sa destinée errante le sort des laboureurs ; et ces deux chants, joints à la pièce quatrième de la section xv, forment un véritable petit poème de regrets, de tristesse et de nostalgie. Le chant sixième est une description de chasse princière : le Chinois aime le clinquant, les chevaux caparaçonnés, les étoffes voyantes, les grelots, et il les décrit avec plaisir. Quant au chant septième c'est une satire allégorique contre des ministres avides qu'on compare à des rats. Comme on le voit, le royaume d'Ouei, par les doléances et les satires que contiennent quelques-uns de ses chants, n'avait vraiment rien de *correct*, quoique cette expression toute chinoise s'applique surtout au sujet et au sens des poésies en elles-mêmes.

Le chant premier de la section x est d'une allure nouvelle et réjouie, il invite au rire, aux délassements, aux réjouissances, mais avec mesure, sagesse, *convenance*, et seulement après la journée de travail. Le chant deuxième contre un avare, brille d'un esprit de bon aloi et d'une verve relative, elle contient cette idée ingénieuse : *Pourquoi fait-il consister la vie dans le nombre des jours ?* Les derniers vers du chant troisième sont une énigme inquiétante : des révoltés, dit le père Lacharme, se soumettent et louent le prince qu'ils ont fini par reconnaître,

mais quel sera leur sort pour qu'on n'ose pas le leur apprendre ? Le chant cinquième est insignifiant ; mais le chant sixième est la touchante élogie d'un orphelin, qui se compare à un arbre de la route abandonné et sans soutien. Après cette dernière poésie tout intime, on revient à l'éloge banal d'un souverain, tandis que le chant suivant critique les occupations multipliées des fonctionnaires qui n'ont pas le temps de cultiver leurs terres. Remarquons ici un rare et jusqu'alors unique appel au Dieu du ciel, mais du ciel physique, *aux cieux azurés* : c'est comme le maître indifférent des domaines célestes qu'on prend à témoin, plutôt qu'on ne l'implore. Avec le chant dixième, nous revenons à la vie intérieure, c'est une véritable allégorie, qui ne manque pas de grâce : *Je suis un simple poirier du chemin, mais je voudrais abriter et rafraîchir les gens de bien.* Le chant onzième est la plainte d'une femme séparée de son mari au service du roi, et le chant douzième déclame non sans vigueur contre la calomnie.

Dans les sections xi, xii, xiii, xiv, xv de la première partie, et dans les trois premiers de la seconde partie se poursuit et se prolonge le cours paisible et monotone de la poésie chinoise : ce sont toujours des femmes malheureuses, mais uniformément inspirées, des éloges de princes quoique de plus en plus rares, des dévouements amicaux, nombre d'épithalames, quelques critiques de mœurs, des réceptions, des chasses, des justifications, des panégyriques, en un mot, des lieux communs en abondance ; mais déjà perçue, dans certaines sati-

res, le mécontentement populaire contre la faiblesse ou contre les vices des rois. Exceptons pourtant de ces œuvres, sans saisissante originalité, une énergique dénonciation contre l'exécrable coutume d'enterrer vifs des guerriers avec leurs princes morts ; la double justification par lui-même d'un prince injustement accusé, poésie d'une forme allégorique très-ingénieuse et d'une verve très-poétique ; et un éloge tout local de l'agriculture, véritable géorgique chinoise dont certains détails ne manquent ni de grâce, ni d'exactitude, ni de précision, esquisse nette, délicate et morale.

Mais nous avons hâte d'arriver à la seconde partie des chants non *corrects*, où les Chinois, indignés des crimes de leurs chefs, les dénoncent, les maudissent, se désespèrent, et trouvent plus de véhémence, de verve et de poésie à invectiver le vice qu'à louer la vertu. Le chant septième de la section iv est déjà un anathème énergique contre un prince violent, qu'on compare à une montagne encombrée de broussailles impénétrables, et une lamentation sur les misères des gouvernés et l'incapacité des gouvernants ; après ces audacieuses déclamations, l'auteur Kia-Fou est tellement pénétré des vérités qu'il atteste qu'il a le courage de se nommer. Le chant huitième, sur les malheurs du temps, et qu'on attribue à un seigneur qui avait un titre élevé et de hautes fonctions, est le même que celui cité dans les notes de l'*Histoire universelle* de César Cantu ; c'est une véhémence condamnation des princes fainéants et impuissants de la dynastie des Tchéou. Le chant dixième est encore une lamentation sur la décadence

de la famille impériale ; et, cette fois, les reproches vont jusqu'au ciel, qui semble accabler la terre de calamités, sans distinction entre les bons et les méchants : la famine, la guerre, et tous les fléaux atmosphériques déciment les populations ; les fonctionnaires abandonnent leurs postes, les courtisans désertent la cour, il n'y a plus que les flatteurs qui y demeurent auprès d'un prince insouciant, incapable et débauché. Mais bientôt le mauvais exemple d'en haut se propage en bas, et la satire, qui commence la section v, s'en prend à tout le monde cette fois, elle gourmande l'apathie des uns, la frivolité ou la lâcheté des autres, l'esprit de vertige de tous. Le chant deuxième renferme les conseils d'un désespéré, mais qui ne manquent ni de portée ni de justesse ; il recommande à ses concitoyens de ne pas se décourager, de ne pas s'adonner à l'ivresse pour oublier leurs maux ; il les engage à penser à leurs successeurs et à les élever dans la sagesse, la sobriété et le courage civil ; cependant il finit par perdre lui-même toute patience en face des maux publics, et s'en va consulter des grains de blé pour leur demander des présages.

Ce ne sont plus désormais les fleurs, les papillons, les plantes embaumées, les eaux gazouillantes, les nuages dorés, qui sont invoqués en tête de ces nouvelles odes ; ce sont, maintenant, les oiseaux sinistres, l'hiver et ses rigueurs, la tempête et ses tourbillons, la montagne et ses avalanches, le fleuve et ses inondations, les marais et leurs miasmes putrides, les chemins effondrés, les plaines d'herbes sauvages, qui reviennent à l'esprit

du poète et qui passent comme des images terribles à travers ses plaintes et ses anathèmes. Le chant troisième est d'une tristesse profonde et vraie ; c'est la douleur irréparable d'un sage qui observe le présent, et ne voyant plus de vertu nulle part, prend à témoin ses ancêtres du trouble de son âme, du chagrin de son cœur, et jette des paroles d'indignation contre l'opprobre de certains courtisans, l'insensibilité de certains princes et l'impuissance de chacun. Il n'existe peut-être dans aucune littérature une suite d'imprécations aussi violentes, et qui semblent si méritées. Qu'était-ce donc que cette décadence des Tchëou qui commence sitôt, puisque nécessairement ces chants, triés par Confucius, le précèdent de quelque temps, et que d'autre part il avoue lui-même que tout était trouble, confusion, immoralité à l'époque où il a vécu : triste dynastie qui semble avoir mis plus de huit siècles à s'éteindre !

Après les vagues quoique énergiques déclamations que nous venons d'indiquer, vient dans le chant quatrième une sortie violente contre les menteurs et les calomniateurs. Il est d'un seigneur inconnu qui reporte à l'empereur tout le mal qu'on lui reproche, parce que, entouré de scélérats qui fomentent des troubles, il ne sait ni les réprimer ni s'en défaire. Cet auteur inconnu ne craint pas d'appeler l'empereur un imbécile, et nous le représente comme un despote inerte qui se laisse tromper par sottise, et qui ajoute l'hypocrisie à tous ses vices, en accomplissant ridiculement des vœux de piété, et un élevant des palais magnifiques à la mémoire sacrée des premiers Tchëou.

Enfin il dénonce un premier ministre aussi sot que malfaisant, et qu'il dit façonné de *je ne sais quelle pâte*.

Le chant septième que l'on a souvent reproduit, sort du caractère désolant des précédentes, c'est une plainte touchante, pièces contre un ami infidèle, et s'il n'a pas l'énergie d'une satire, il a toute la tristesse d'une élégie. Le chant huitième est la désespérance d'un malheureux abandonné, ainsi que le chant dixième, qui clôt la v^e section de cette seconde partie, dont l'ensemble nous paraît peut-être supérieur aux poésies les plus *correctes*.

A la section vi nous respirons un peu, les temps semblent moins durs, les esprits moins tendus, les cœurs moins navrés : un fonctionnaire se plaint bien encore de son écrasante besogne, un paysan de son surcroît de travail ; un sage conseille bien encore aux ministres d'être justes, et à leurs inférieurs d'être moins arrogants ; pourtant une amélioration s'est produite, car on retrouve des panégyriques de souverains, dont la louange va même jusqu'à l'enthousiasme. Mais ce qui fait l'importance de cette section vi, ce sont plusieurs chants en l'honneur de l'agriculture, l'éloge vrai et senti des travaux champêtres, le devoir imposé de détruire les insectes nuisibles, la recommandation touchante de laisser des épis pour les glaneuses, la joie des moissons, le bonheur des champs ; seulement, pourquoi ces hymnes de l'allégresse n'ont-ils pas tous la valeur des élégies de la désolation ? L'homme sait-il donc, partout, mieux chanter ses douleurs que ses prospérités !

Les dernières sections du Chi-King

contiennent, comme les premiers, un peu de tout. Les genres différents s'y coudoient : la veuve temporaire y ressasse ses doléances ; le fiancé s'impatiente de la lenteur des cérémonies nuptiales ; des ouvriers militaires se félicitent du bon travail qu'on leur a commandé, tout en regrettant leur cabane et leur village, sentiment immuable chez les Chinois ; des courtisans contournent leur style pour varier leurs adulations ; une princesse repudiée y pleure son humiliation ; un voyageur pédestre geint sur sa fatigue, et demande qu'on le reçoive sur le derrière d'un char ; une femme y dépeint son chagrin d'une façon tout originale et charmante, en disant que, dans sa cueillette quotidienne de la plante dont on fait l'encre de Chine, elle ne parvient à peine qu'à en remplir le pan de sa robe et même le creux de sa main ; enfin nous y retrouvons nombre de sentiments déjà exprimés, et, en plus, quelques essais de critique de mœurs aussi spirituels que curieux. Deux satires surtout y ont une saveur toute particulière ; elles ne font l'éloge des repas modérés et convenables que pour railler avec verve les ivrognes, y compris le roi ; elles nous représentent un festin de cour, débutant par des salutations nombreuses, des politesses à l'infini ; puis peu à peu, à mesure que l'ivresse se produit et se développe, nos graves et compassés Chinois s'émancipent, bavardent à qui mieux mieux, rient à gorge déployée, changent de sièges, dansent autour de la table, et finissent par se moquer les uns des autres ; c'est une fête de grotesques, une orgie de magots. Malheureusement, au lieu

de continuer dans cette veine, les derniers chants du *Chi-King* sont de nouvelles plaintes sur la misère des temps par suite de la chute menaçante de l'empire : c'est d'abord un pêcheur qui se plaint, c'est ensuite un soldat ; il y a là énergie, couleur et originalité à la fois ; mais on regrette de constater de nouveau le retour des calamités publiques, dont une partie des chants chinois nous dénonce à profusion les lamentables conséquences.

En résumé, rien de plus intéressant pour nous que cette découverte d'un domaine jusqu'alors ignoré ou dédaigné de la poésie primitive. Nous pénétrons tout d'abord au milieu d'une nature, vierge et sauvage, dont les âpres paysages et les rudes habitants se peignent eux-mêmes d'un trait énergique. Puis, aux premiers accents de ces pionniers immémoriaux, à cette insouciance de ce paysan du temps d'Yao qui se contente de bêcher son champ et de boire à son puits, sans souci des plus riches ou des plus puissants, succèdent l'expression des sentiments délicats d'une nature raffinée, de vagues tristesses, des mélancolies sans cause sérieuse, des amours pudiques, qu'on ne rencontre qu'à certain degré de civilisation ; ensuite des plaintes, des doléances, des lamentations dont quelques-unes ne sont dépourvues ni de force, ni d'inspiration ; enfin des chansons naïves, des esquisses de mœurs, pleines de grâce et d'originalité. Pourtant, il faut l'avouer, la plupart de ces poésies manquent de nerf ou d'exaltation. Il ne faudrait les comparer ni à l'élévation des *Vedas*, ni à la puissance des psaumes hébreux.

Il y a certes dans le *Chi-king* une morale sage et profitable, parfois quelques mouvements lyriques non sans grandeur ; mais presque rien de hardi et d'osé. Tout est généralement serein et raisonnable, les sentiments sont médiocres quoique purs, les douleurs résignées, les leçons généreuses, les préceptes droits et justes, mais non forts et impératifs. La nature ni l'humanité ne sont vues de haut ; Dieu est un témoin plutôt qu'un directeur des hommes ; sa providence est espérée plutôt que certaine et constante ; son intervention est nulle, séparée qu'elle est de l'infinité des cœurs qui ne savent ni se grandir, ni s'élever. La ligne droite remplace le *sursum corda*. On invoque l'Éternel comme un juge intègre, et non comme un père affectueux. Si l'on conseille un roi, c'est en l'appelant à des vertus vulgaires, à la bonhomie plutôt qu'à la clémence, à une générosité banale plutôt qu'à une haute justice, à la propreté extérieure plutôt qu'à la pureté de l'âme. Tout est rétréci en faveur du point de vue pratique : c'est une poésie moyenne qui chante agréablement, mais qui ne s'exalte jamais ; c'est une eau limpide qui ne déborde pas.

Il a fallu les horreurs de la guerre, les tortures de la famine, les angoisses des épidémies, la violence des tyrans, et ce despotisme inné de leurs premiers maîtres qui dédaignaient la vie humaine par insensibilité, la sacrifiaient par insouciance, l'exploitaient par intérêt, pour rendre aux Chinois, un peu plus vivement, sinon l'idée de leurs droits, au moins le sentiment de leurs souffrances. Quand la fédération remplaça pour eux l'unité

centralisatrice qui protégeait leur insouciance primitive, ils reconnurent leur faiblesse et la déplorèrent en vain : la famille n'était plus un centre respecté, image de la dynastie impériale ; le patriarche avait perdu de son autorité à l'exemple du père de tous, qui l'avait partagée entre plusieurs ; des ruines fumeuses remplaçaient des villes prospères ; le sillon était plus souvent abreuvé de sang que de sueurs ; la semence était dispersée, l'arbre coupé au pied, le toit des enfants incendié, toutes les calamités accablaient le peuple en le désespérant. C'est à cette époque désolante que se rattachent les chants indignés du *Chi-King* que nous avons appréciés comme ils le méritent.

Après le *Chi-King*, viennent les hymnes de Lao-tseu, que nous avons extraits de son *Tao-te-king*, et les élégies de Confucius, qui respirent la sérénité d'une conscience pure au milieu des plus grandes épreuves de la vie. Confucius est un moraliste convaincu et généreux, qui, malgré l'injustice de ses contemporains, la perversité des cœurs, l'excès des vices, la rareté des vertus, a une telle confiance dans la justice de l'âme et l'équité éternelle qu'il semble concevoir le progrès, sinon dans les institutions au moins dans les mœurs, et, qu'il appelle de tous ses vœux, et de toutes ses espérances la splendide aurore du vrai et du bien sur la terre.

En général, quoique la Chine ait produit une littérature très-riche, on peut dire que sa poésie lyrique, au commencement comme à la fin, a été calme, simple, raisonnable plutôt que enthousiaste et inspirée. Il faut en

excepter pourtant le dithyrambe fiévreux de Li-Sao.

Ce poëme, bien qu'il soit une œuvre de décadence, est rempli de passion ; c'est véritablement une œuvre de réaction ; c'est le songe fantastique d'un abandonné, c'est l'ivresse du désespoir. Il commence assez singulièrement en nous racontant son premier âge plein d'espérance : son père l'appelle *Tchin-sé*, c'est-à-dire *rectitude parfaite et Ling-run*, c'est-à-dire *juste par excellence*. Ces surnoms auraient dû lui porter le bonheur ; mais son adolescence seule fut heureuse ; il courait sur les flancs de la montagne, il cueillait des fleurs et plus tard des plantes utiles, il aimait les parfums, et déjà nous nous apprêtons à louer cette jeunesse ardente et laborieuse, qui s'élève au grand soleil et prend la nature pour divine institutrice, qui se hâte d'apprendre et de se perfectionner, de peur que le temps ne lui manque, car, dit-il excellemment : *Actif comme un torrent qui semble courir incessamment vers un but sans jamais l'atteindre ; j'ai toujours craint que les années ne me fissent défaut* ; nous étions sous le charme, lorsque M. d'Hervey-Saint-Denys nous apprend dans ses notes que tous ces détails de la nature ne sont que des allégories, que les plantes et les fleurs représentent tout au plus des livres de science et de poésie, la montagne escarpée, la rude tâche de l'éducation, et les parfums, les vertus de l'étude. Adieu nos rêves champêtres, adieu l'intérêt que nous portions à cet enfant actif et curieux à la fois, qui allait peindre son pays si original, en nous le faisant traverser avec lui ; hélas ! nous sommes en Chine, et les poètes

n'y étudient la nature que pour regarder derrière, flétrir d'une épithète prosaïque la grâce simple que la lumière prête à toute chose, rapetisser les grandeurs du monde à la hauteur minime de nos actes bons ou mauvais, allégoriser au lieu de symboliser les phénomènes de la terre ou du ciel.

Cependant Li-sao poursuit le récit de sa vie, nous raconte les déboires de ses mariages manqués, c'est-à-dire ses premiers désenchantements à la cour des princes. Il regrette ses illusions, c'est sans doute ce qu'il veut nous dire par ces mots : *Le soir, je me nourris des fleurs tombées de la chrysanthème d'automne*. Du reste, malgré son langage étrange et contourné, on sent le poète dans Li-sao, à quelques expressions d'une fermeté rare ; ainsi à la strophe 15, quand il parle des courtisans, il dit avec autant de justesse que d'énergie : *Repus, ils ne se lassent ni de poursuivre, ni de solliciter ; jugeant intérieurement de chacun par eux-mêmes, pesant les autres hommes à leur propre poids, tous ont le cœur gonflé d'envie et de concupiscence*. Sa franchise a déplu, ses vertus sont devenues des scandales ; il est chassé de la cour, et son chagrin profond éveille en lui des idées de suicide, que malheureusement il réalisera plus tard. Cependant il commence par s'accuser lui-même, il doute de sa valeur morale, et ne cesse, comme il le répète, de *scruter ses sentiments intérieurs* ; mais quelle que soit son étude, il comprend la vertu, s'y arrête, et s'écrie avec énergie : *On mutilerait mes membres sans me faire changer de sentiment*. Sa sœur, qui s'afflige de sa tristesse, lui conseille moins de rigueur envers les

autres, moins d'opiniâtreté dans ses propres idées, elle lui voudrait une *droiture moins excessive*; mais Li-sao persiste, et il part à la poursuite de la justice et de l'équité.

Ici commence une course fantastique dans un véhicule attelé de dragons blancs, où l'imagination singulière du poète arrive à un tel excès d'allégories mystiques qu'on cesse de la comprendre, sans cesser parfois de l'admirer. Or nous sommes tellement enclins à pardonner au vrai poète les erreurs de ses inspirations que nous ne reprochons pas à Li-sao sa traversée du ciel, toute mêlée de couleurs singulières ou obscurcie de nuages épais; nous lui passerons volontiers ses recherches vaillantes et continues d'une jeune fille honnête à marier, c'est-à-dire d'un prince vertueux à servir; nous serons indulgents pour ses

appels et ses questions à son Dieu vague de l'empirée. Aussi bien redescend-il enfin sur la terre, *incertain comme le chien, méfiant comme le renard*. Dès lors il ne sait plus à qui s'adresser, il désespère de ses contemporains, il s'abandonne au plus profond découragement, et s'écrie tout à coup : *Je n'irai pas plus loin ! C'en est fait, dans le royaume il n'est pas un homme... puisqu'il n'existe pas un prince avec qui l'on puisse gouverner selon la justice, je vais rejoindre Pong Hien !....* Or ce Pong-hien était, selon M. d'Hervey-Saint-Denys, un sage et fidèle ministre de l'antiquité qui, méconnu, se noya de désespoir. Li-sao en a-t-il fait autant ? La tradition le dit, ce qui excuse tristement la fièvre de son âme et les exagérations de sa poésie.

A. PINO. — JULES DAVID.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

CHI-KING

OU LIVRE DES VERS

ANCIEN LIVRE CANONIQUE DES CHINOIS

PRÉCÉDÉ DE LA GRANDE PRÉFACE ATTRIBUÉE A CONFUCIUS ET DE CELLE DU
COMMENTATEUR TCHOU-HI

TRADUCTION

DE M. G. PAUTHIER

CHINE

PÉRIODE D'ORGANISATION

Le *Chi-King* n'était connu jusqu'à ce jour que par la traduction latine du P. Lacharme. Nous avons l'honneur d'en donner les premiers une traduction complète en langue française.

L'éminent sinologue, M. G. Pauthier, a bien voulu traduire pour la *Bibliothèque Internationale*, sur le texte chinois, les *Chants corrects*, en même temps que la Grande Préface du « *Livre des vers* » attribuée au grand philosophe Confucius, et celle du célèbre commentateur Tchoû-hi, traduites pour la première fois dans une langue européenne. Nous y avons ajouté la traduction des autres chants d'après la version latine du savant père Lacharme.

大序 TÁ SIU

GRANDE PRÉFACE

Les vers (*chî*) sont des pensées, des sentiments que l'on éprouve à l'intérieur et qui se produisent à l'extérieur. Ce qui existe dans le cœur, ce sont des pensées, des sentiments. Si on les produit au dehors par des paroles articulées (et en mesure), ce sont alors des « vers ».

(*Commentaire de Tchou-hî*) : « Ce qui se produit dans le cœur, ou dans l'âme », c'est ce que « l'on nomme la pensée, le sentiment ; et le vers c'est l'expression de cette pensée de ce sentiment. »

Les passions de l'âme se produisent à l'intérieur, et prennent une forme extérieure dans les paroles qui les expriment. La parole étant souvent insuffisante (pour exprimer les sentiments et les pen-

sées) c'est pour cela qu'on les exprime alors par des exclamations de douleur ou de joie.

Ces exclamations ne suffisant pas encore, on a recours aux modulations de la voix, et ces chants ou modulations de la voix étant encore insuffisants, et ne sachant plus quels moyens employer, on les exprime par des gestes avec la main, par la danse, des mouvements de pieds et des sauts en frappant la terre.

(*Commentaire de Tchou-hî*) : « Les sentiments ou passions sont les impressions que « chaque être éprouve des objets extérieurs et qui « l'émeuvent. La joie, la colère, la douleur, la « crainte, l'amour, la haine, les désirs : on les « appelle les « sept passions », quand elles ont pris « une forme extérieure, qu'elles se montrent au « dehors et qu'elles sont durables ».

1. Cette Préface est attribuée à Confucius qui recueillit les Chants composant le *Chi-King*.

2. *Sin*. Ce caractère chinois figurait anciennement l'organe ou viscère matériel du cœur ; il en a conservé des traces. Il est pris tout à la fois pour le principe ou organe des passions de l'homme, et en même temps de son intelligence. L'ancien dictionnaire chinois, le *Choue Wên*, le définit ainsi : « viscère terreux existant dans « l'intérieur du corps de l'homme. Il est figuratif. Les « savants docteurs (*pô ssé*) disent que c'est un viscère « ou organe intérieur igné (*hò tsáng*). »

L'ancien philosophe Siuen-tséu a dit que « le *sin* (cœur) était le prince ou chef de la forme matérielle (*sin tché : hîng tchi kián yé*), et le maître de l'intelligence spirituelle (*eúlh chin ming tchi tchü yé*). » D'après toutes les autres définitions qu'il serait trop long de rapporter ici, le caractère en question désigne, pour les Chinois, le principe intelligent de l'homme. C'est pour eux comme l'*animus* ou *anima* des Latins, et l'*ἀνεμος* des Grecs, l'âme en général, en tant qu'elle reçoit les impressions et qu'elle est animée par les passions. C'est aussi le *mens* et le *spiritus*.

Les passions se produisent à l'extérieur par des émissions de sons. Ces émissions de sons ayant reçu leur complément, leur forme définitive dans l'écriture, on les appelle alors des sons accentués, cadencés. Aux époques de bons gouvernements, de bonne administration, ces voix accentuées expriment le calme par des accents de joie ; aux époques de troubles, ces voix expriment le mécontentement, l'indignation, par des accents de colère. Ce qui constitue le régime, l'administration de ces dernières époques, ce sont les (mouvements des) chars de guerre ; le royaume étant tombé en ruines, les voix défilent en accents de tristesse et de perplexité ; et toute la population de ce royaume est accablée de douleur

C'est pour cette raison qu'à certaines époques, dans certaines circonstances, les sentiments de la droiture et de la justice sont conservés, ou sont obliérés et perdus. Pour émouvoir le Ciel et la Terre; pour exercer une influence sur les Esprits et les Génies¹ il n'est rien qui approche des *vers*.

(Commentaire de Tchou-hî) : « Les choses du monde subissent toutes les vicissitudes. Les *vers*, par cela même qu'ils les reflètent, en expriment les réalités, et ces chants se conservent dans la mémoire des hommes. Ils leur fournissent des moyens de se corriger de leurs défauts. Ils élèvent les âmes; ils vont jusqu'à calmer les passions les plus extrêmes. Ils sont capables aussi de pénétrer dans le souffle vivifiant des deux premiers principes de la nature : le *Yang* et le *Yin* (le principe mâle, et le principe femelle), et parviennent jusqu'à pronostiquer ou annoncer des calamités publiques. Or, cela ressort naturellement de l'inspiration du poète; et ce n'est pas une force, ou une faculté imaginaire de l'homme. C'est pourquoi, si (le poète) a pénétré dans les profondeurs du cœur de l'homme, et s'il en a reconnu les mérites et les défauts, il ne fait pas autre chose, dans ses *vers*, que de nous apprendre ce qu'il a découvert². »

Les anciens rois, par ce Livre (des Vers) (*Chî-King*) ont établi (en quelque sorte le code de) la conduite des maris et des femmes, comme chefs de maison, en portant à sa perfection la piété filiale et le respect que l'on doit envers ses supérieurs; en développant les principes des (cinq) grandes relations sociales; en exaltant par des louanges l'instruction qui civilise et la réforme des mœurs publiques.

(Commentaire de Tchou-hî) : « L'expression du texte : « Les anciens rois », indique Wên (Wàng) Woû (Wàng), Tchêou Koung et Tching-Wàng. Le (pronom démonstratif) *chî*, « ce », dans : « Ce Livre » (des Vers) indique la partie appelée *correcte* (*tching*) du Livre, c'est-à-dire : des chants populaires (*foûng*), des (deux divisions des) chants par excellence (*yâ*) et des hymnes nationaux (*soûng*)³.

1. *Toûng Thiên Ti*; kân Kouéi Chîn; môu kin yâ Chî.

2. Lièou Hin (qui vivait au commencement de notre ère) a dit aussi : « Le Ciel, la Terre et l'Homme sont animés du même souffle de vie. Quoique les *vers* soient une œuvre de l'homme et que l'inspiration les pénètre, ce n'est pas pour cela une force, une faculté fictive ou mensongère de l'homme. Ses expressions sont pénétrantes; elles sont saisissantes, émouvantes. Ce sont des paroles qui réunissent ensemble le Ciel, la Terre et tous les Esprits. »

3. Ce sont ces mêmes quatre parties « correctes, droi-

« *King*⁴ signifie « constant, invariable ». Les « devoirs constants, invariables sont : pour la « femme : d'avoir toujours une conduite « droite » « dans son intérieur; pour l'homme de l'avoir « toujours « droite » au dehors. La « piété filiale » « comprend les devoirs que les enfants sont obli- « gés de rendre à leurs père et mère; le « res- « pect » comprend les devoirs que les ministres « et serviteurs du prince sont tenus de lui rendre « dans leurs fonctions. La première partie du « *Livre des vers* est remplie de beaucoup de choses « concernant les devoirs réciproques de l'homme « et de la femme et s'étend jusqu'aux devoirs des « ministres et serviteurs envers le prince et des « enfants envers leurs père et mère. C'est pour- « quoi les « anciens rois » ont voulu, par ce Re- « cueil de vers, constituer un enseignement « populaire, pour faire en sorte que l'homme « s'élève, par les exemples qui lui sont donnés « (dans ce Livre) à la pratique de la vertu, et « qu'il se corrige de ses défauts, de manière à « diriger les maris et les femmes dans leurs de- « voirs respectifs, et faire pratiquer la doctrine « des devoirs des enfants envers leurs père et « mère et des ministres et serviteurs envers le « prince. Quant aux trois sortes de devoirs réci- « proques² qui sont enseignés dans les parties « correctes » du *Livre des Vers*, ils y sont dé- « veloppés dans des formes propres à enseigner « le retour au bien et à réformer les mœurs ».

C'est pour cela que, dans le *Livre des Vers*, il se trouve six parties principales³ comprenant les principes les plus purs de la justice et de l'équité (envers tous les hommes). La première est appelée *Foûng*; la seconde *Fou*, la troisième *Pi*, la quatrième *Hing*, la cinquième *Yâ*, et la sixième *Soûng*.

(Commentaire de Tchou-hî) : « La première de « ces branches provient primitivement des magis-

tes » du *Livre des Vers* que l'on a choisies de préférence pour en donner ici la traduction.

1. Qualification donnée aux « Cinq livres canoniques ou sacrés » des Chinois qui sont 1° le *Yih King*, ou « Livre sacré des transformations »; 2° le *Chou King*, ou « Livre sacré des Annales »; 3° le *Chî King*, ou « Livre sacré des Vers »; 4° le *Li Ki*, « Memorial des Rites »; et 5° le *Tchün-tchou*, le « Printemps et l'Automne », de Confucius.

2. *Sân kâng*, littéralement : les trois trames, ce sont, comme il est dit, les devoirs réciproques des rois et de leurs ministres, des pères et des enfants, et des époux et des épousés les uns envers les autres.

3. *Loû i*.

« trats nommés *Thái-ssé* ¹ dans le « Rituel des Tchéou ², » parce que les 300 pièces de vers (qui composent le *Chi-King*) renaissent dans les attributions des fonctionnaires nommés *Kouán-hie*, placés immédiatement sous les ordres des principaux ministres. Les *Foung*, les *Yá* et les *Soung*, sont les noms donnés à la classe des chants qui étaient accompagnés de notes musicales. Les *Foung*, ce sont les (chants notés) des quinze royaumes (dans lesquels la Chine était alors divisée); les *Yá*, ce sont (les chants notés dans les divisions du « Livre des Vers, » intitulés) « *Siào-yá* « Petite Excellence », et *Tá-yá*, « Grande Excellence »; les *Soung*, ce sont (les chants notés) des trois *Soung*, (ceux des trois royaumes de *Tchéou*, de *Lou*, patrie de Confucius, et de *Chang*).

« Les qualifications de *Fou*, de *Pi*, et de *Hing*, désignent ce qui constitue la forme de la composition des Stances, dans les Chants nommés *Foung*, *Yá*, et *Soung*. La forme *fou* est celle qui consiste à exposer les idées, que l'on veut exprimer, d'une façon directe, comme dans les chants qui commencent par les mots *Kó-tán*, « *Kioian-euth* ³, et autres semblables; la forme *pi* est celle qui consiste à recourir à des choses ou des faits éloignés pour représenter (par allusion) des choses ou des faits présents, comme dans les chants commençant par les mots *Tchoúng-ssé* ⁴ et *Loü-hí* et autres semblables; la forme *hing* est celle qui consiste à s'appuyer sur des choses ou des faits qui élèvent » (*hing*) les expressions dont on se sert pour les exprimer comme dans le chant « *Kouán-ih-séou* ⁵, et autres semblables. Or, quoique les chants composés ainsi par la multitude soient en grand nombre, et que leurs airs soient notés par paragraphes ou stances séparées, la nature de leur composition ne va pas au delà de ces (trois) formes. C'est pourquoi le Grand Maître de la Musique (*Thái-ssé*), en enseignant ces airs aux fils du royaume (les princes du sang : *Koué-tséou*) devait faire en sorte de les instruire dans les « six classes de compositions » (énumérées dans le texte); dans les trois *King* ⁶, et dans les trois *Wéi* ⁷. D'après cela, dans tous les paragraphes ou stances de chaque chant, on indique à quel genre de composition chacun d'eux se rapporte. Tous ne

« laissent aucune indécision sur l'explication que l'on doit en faire, et on peut avec certitude parvenir à les chanter convenablement.

« Les « six divisions » (*loü-i*), dont il est question dans la Préface, sont le mode de classement des chants et la forme de leur composition. Les *Foung* « Voix des Royaumes » ont été avec raison placés les premiers; et ces mêmes chants *foung* ont, dans leur composition, les formes directes, comparatives et élevées (*fou*, *pi*, *hing*). C'est pourquoi les trois (autres divisions) viennent ensuite : ce sont les (deux) *Yá* et les *Soung*. »

Ceux qui sont placés dans les positions supérieures (qui gouvernent des États) se servent des chants nommés *Foung* pour améliorer et transformer les mœurs des inférieurs. Les inférieurs de leur côté se servent aussi des chants nommés *Foung* pour avertir et critiquer les supérieurs. Ceux d'entre eux qui sont habiles dans l'art d'écrire ¹, approuvent ou réprouvent alternativement. Celui qui exprime ainsi ses opinions n'est pas coupable ². Celui qui les entend (auquel les vers, élogieux ou réprobateurs, sont adressés) est à même de profiter des avertissements. C'est pourquoi on a nommé ce genre de vers *foung*, « enseignement » ³.

(Commentaire de *Tchéou-hí*) : « Ce qu'on nomme ici *foung*, ce sont les murmurs du peuple exprimés dans des vers qu'il chante ou fredonne selon sa fantaisie, comme des objets qui sont frappés par le « vent » et qui rendent un son involontaire. De plus, il y a toujours une cause à ce son que rendent les objets. Ce qui est dit, dans le texte, que : *Ceux qui sont placés dans les positions supérieures se servent des chants nommés « foung » pour transformer les mœurs des inférieurs*, désigne l'influence « bonne ou mauvaise des vers en question. Toute l'influence de ces chants *foung* part d'en haut et s'étend en bas. Les inférieurs, de leur côté, se servent des chants *foung* pour critiquer et réprouver la conduite des supérieurs. C'est quand les supérieurs ou les chefs du gouvernement n'ont point de vertus pour réformer les mœurs, qu'il appartient à quel-

1. « Le *Thái-ssé*, dit le *Tchéou-li* (k. 23. ^o 14), enseigne aux musiciens les six sortes de chants notés qui sont appelés *Foung*, *Fou*, *Pi*, *Hing*, *Yá* et *Soung*. »

2. *Tchéou-li*, dont la composition est attribuée à *Tchéou-koang*, fils de *Wén-Wáng*.

3. Ce sont les chants II et III des *Foung*.

4. *Foung*, 1. 5.

5. *Foung*, chant 1.

6. Les trois *king* dont il est ici question, sont les chants nommés *Foung Yá* et *Soung*.

7. Les trois *Wéi* sont les *Fou*, le *pi* et les *Hing*, ou trois formes de compositions.

1. *Tchéou-wén*, « maîtres en littérature ».

2. *Yán tchi tché wou tsouí*.

3. Selon les lexicographes chinois le caractère *foung* signifie, au propre : « vent », et au figuré « l'influence exercée sur quelqu'un par des paroles ou des actions. » Les mœurs des souverains, leurs exemples et leur manière de gouverner, sont nommés *foung*, parce que, à l'imitation du vent, ils « excitent » leurs sujets à suivre leur exemple.

« ces hommes parmi les inférieurs de chercher à les corriger.

« De plus, ce sont les vers chantés, ou chansons nommées *foüng*, que les inférieurs emploient pour adresser des objurgations à ceux qui sont leur supérieurs ¹. Tous ceux qui adressent ainsi des avertissements, des objurgations en haut, ne sont pas préposés à l'administration des affaires publiques, mais ils sont placés à la tête des lettrés ². Ils n'agissent pas ainsi dans le but d'amener les supérieurs critiqués à rentrer dans la voie droite, mais pour inspirer à d'autres leurs propres idées, afin de reproduire les mêmes critiques ou les mêmes avertissements. Comme le vent qui, en se propageant, se répand sur les objets qu'il rencontre et dont aucun, voisin ou éloigné, quoique n'ayant pas le sentiment de l'intelligence, n'en éprouve pas moins un mouvement involontaire qu'il communique. »

Si l'on en vient à la perte de la droite voie des souverains; aux rites et à la justice tombés en confusion; à la bonne administration et à la bonne doctrine perdues; aux divers États administrés différemment, aux mœurs des familles perverties: c'est alors que l'on voit les changements s'opérer dans les chants nommés *Foüng*, et dans ceux nommés *yà*; et ce qui les a fait appeler « qui transforment, qui corrigent » (*Piên*).

(Commentaire de Tchou-hi): « Dans les productions anciennes des premiers lettrés (*Siên jòu* (celles qui composent les chants, ou chansons, des deux États méridionaux (les *Tchéou nán* et les *Tcháo-nán*) sont au nombre de 25, et constituent ceux que l'on nomme « droits ou corrects » dans la classes des *Foüng* (*Tch'ing-foüng*) ³. Du chant intitulé *Loü-ming* à celui intitulé *Tsing-ngó*, il y en a 22 qui constituent ceux que l'on nomme « droits » ou « corrects » dans la classe de la « Petite excellence » (*Tch'ing siao yà*) ⁴. Du chant intitulé *Wên Wáng* à celui intitulé *Kiouán ó*, il y en a 18 qui constituent ceux que l'on nomme « droits corrects », dans la classe de la « Grande excellence » (*Tch'ing tà yà*) ⁵. Ce sont tous des chants composés à l'époque des rois Wên-

« Wáng, Wou-Wáng et Tch'ing-Wáng. Ce fut « Tch'ou-Koung (fils de Wên-Wáng et frère de « Wou-Wáng) qui établit la Direction de la musique accompagnée de chants ¹. Dans les chants « des États de *Pi* jusqu'à celui de *Pin*, comprenant treize royaumes, sont compris les (135) « chants *foüng*, à changements » (*Piên-foüng*). Du « chant intitulé *Loü-yoüei* à celui intitulé *Hó-thsiao-pou-hoüng*, au nombre de 58, sont « compris les chants « à changements » de la classe « nommée « Petite excellence » (*Piên-siao yà*). « Du chant intitulé *Min-lào* à celui intitulé « *Tcháo-min*, au nombre de 13, sont compris « les chants « à changements » de la classe nommée « la Grande excellence » (*Piên-tà-yà*); ils « ont tous été composés sous les règnes de « Kang-Wang, de Tchao-Wang ² et de leurs « successeurs. C'est pourquoi ces chants expriment l'état social qui existait sous ces mêmes « règnes. Les royaumes (qui existaient alors Chine) « avaient des administrations, des gouvernements différents. Les grandes familles avaient « des mœurs corrompues. Les fils du Ciel (les « souverains de la famille suzeraine des Tch'ou) « ne pouvaient pas imposer le régime de leur « propre gouvernement à tous les princes vassaux ³. C'est pourquoi chacun de ces États se « constituait à lui-même son propre gouvernement. Tous les princes vassaux ne pouvaient « pas non plus imposer leur manière de gouverner aux grands de leurs États (*Tá-fou*); « c'est pourquoi chacune de ces familles se constituait à elle-même ses propres mœurs.

« Ainsi les paroles qui sont exprimées dans les « chants « corrects » (*tch'ing*) comme dans ceux « qui sont destinés à correction » (*piên*), peuvent « être appréciées, dans le Livre qui les contient, « sans qu'il soit nécessaire d'en éclaircir autrement « le texte. Aujourd'hui, en partant de là, ce qui, « dans ces pièces de vers, peut être mis en suspicion, se découvre de soi-même dans le texte « original ⁴. »

L'historien du royaume a donné des éclaircissements sur ce qui a été conservé, ou qui s'est perdu (des chants populaires). Les hommes qui souffrirent de l'état de choses existant, éprouvèrent un changement dans leur manière d'agir et de penser ⁵. Ils éprouvèrent beaucoup de com-

1. *Yó kó tchi ssé*. Voir le *Tchéou-li*, ou « Rituel des Tch'ou », composé par Tch'ou-koung, k. 22. f^os 40 à 51 de l'édition impériale.

2. Ces règnes correspondent aux années 1078-1009 avant notre ère.

3. *Thiën-tseu pou néng thoung tchou-héou*.

4. Un commentateur fait remarquer ici que les pièces auxquelles Tchou-hi fait allusion, sont celles qui, dans les *Yà*, se nomment *Tsou-tse* (livre II, 6. 5. à *Tche-hia*), *ib.* 7. 4); en tout dix chants et d'autres de la même espèce.

5. *Lün tchi piên*.

1. *Yéou kó young khi foüng tchi ssó tséu i ki khi ch'ang*.

2. *Eüth tchü yü wén thsé*.

3. Ce sont ceux dont nous donnons ici la traduction.

4. Nous donnons ici la traduction des seize chants qui ont été conservés; les autres ont été perdus lors de l'incendie des livres, 200 ans avant notre ère.

5. On ne donne ici la traduction que des dix premiers *Wên-wáng*.

passion en présence d'un gouvernement cruel, et s'en irritèrent. Ils exprimèrent dans des chants les sentiments, les passions qu'ils éprouvaient, et ils en firent des pièces de vers satiriques (*foüng*) adressées en haut (à leurs gouvernants), lesquelles s'étendaient aux choses qui avaient subi de mauvais changements; et ils demandaient à retourner à leurs anciennes mœurs.

(*Commentaire de Tchou-hi*) : « Les compositions des vers du *Chi-King* proviennent, les unes, des Grands, nommés *Koüng, Khing et Tü-fou* ; les autres proviennent d'un époux ou d'une épouse (qui exprime ses sentiments); par conséquent, ces compositions n'appartiennent pas à un seul auteur. Ce qui est dit ci-dessus, dans la *Préface*, que ces compositions proviennent de l'Historien du royaume, est une erreur. Les propres expressions (de l'auteur de la *Préface*) ont été perdues ou altérées; car, ce qu'il a voulu dire, c'est que les historiens des (petits) États, ou royaumes, ont seulement cherché à démêler le sens des sentiments et des passions qu'avaient voulu rendre les auteurs des vers, en les exprimant dans des chants populaires, sous forme de remontrances (*foüng*) adressées à leurs supérieurs ou gouvernants. Alors, non seulement le style de ces vers était soigneusement revu, mais encore il était examiné d'après les « Rites des Tchou » (*Tchéou-li*). Ce qui dépendait des attributions du « grand Historien » (*Tü-Szè*) c'était la surveillance, le soin des Annales (*Chou*), et non celui des Vers (*Chi*). Ceux qui chantaient ces mêmes vers pour critiquer (le gouvernement) ; ceux-là rentraient dans les attributions du Surintendant de la musique³, qui avait l'administration des aveugles musiciens. C'est pourquoi il est dit, dans le *Commentaire* (de Tso Kiéou-ming) sur le *Tchün-tshidou* (de Confucius) : « L'historien compose les Annales; le musicien compose les vers⁴. » Celui qui a dit les paroles et celui qui les a répétées, se sont trompés tous les deux sur ce point⁵. »

C'est pourquoi les vers satiriques à transformations (*piên foüng*) sont le produit des sentiments,

1. C'étaient les trois principales dignités de l'État, qui n'ont guère d'équivalents dans notre langue.

2. *Khi soung chi i kién*.

3. *Thüi ssé*. Voir la note 3.

4. *Szè wéi chou; kou wéi chi*.

5. Les éditeurs de l'édition impériale du *Chi-king* ne sont pas de l'avis de Tchou-hi. Ils font remarquer que l'auteur de la *Préface*, dans le passage rapporté ci-dessus, dit en parlant des *Piên-foüng* et des *Piên-yà*, que ce fut l'Historien du royaume (l'historien officiel) qui recueillit (*hsüi*), réunit les idées et les paroles des pièces de vers en question, mais que les trois cents pièces de vers (du *Chi-king* actuel) ne furent nullement composées par l'Historien du royaume. »

des passions limitées par les convenances¹ (qui s'y fixent). Ce qui est le produit des sentiments et des passions : c'est ce qui est dans la nature du peuple².

(*Commentaire de Tchou-hi*) : « Les sentiments, les passions » (*thsing*) sont des mouvements de la nature (*sing*); et leur « limitation dans les convenances » comprend les bonnes qualités de la nature. Les mouvements qui se produisent sans perdre leurs bonnes qualités, ce sont ceux des anciens rois qui ont exercé une influence si bienfaisante. Si l'on pénètre dans le cœur de l'homme du peuple, on y trouve comme un abîme, à ce point que cela ressemble à quelque chose que l'on ne peut oublier. Ainsi les paroles (des vers dont il est question) ont, en général, ce caractère. Elles débordent à l'excès, et ne s'arrêtent nullement aux convenances. Cela est certain pour le plus grand nombre. »

C'est pour cette raison que les choses concernant un État en particulier ont été l'œuvre de chaque homme qui les a recueillies. On les a nommées *Foüng*.

(*Commentaire de Tchou-hi*) : « C'est ce qu'on appelle : Le supérieur ou le chef civilisant l'inférieur par le moyen des chants nommés *Foüng*. Khoung Ying-ta (descendant de Confucius) a dit (sur ce passage du texte) : « L'auteur de la *Préface* a voulu parler des doctrines (différentes) contenues dans les chants « corrects » ou « dans les chants opposés » (*tching pién*) qui sont contenus dans les livres (du *Chi-King*) intitulés *Foüng, Yà*, et aussi dans celui intitulé *Soung*. Toutes les contrées n'ont pas la même civilisation. C'est pour cela que l'on en a distingué trois qui diffèrent essentiellement par les idées (de leurs habitants). Les hommes qui ont composé les vers du *Chi-King* ont eu en vue principalement les idées d'un royaume ou État particulier, pour exprimer et représenter ses propres sentiments. Ce qu'ils ont exposé (dans leurs vers) c'est, dans toute sa réalité, le régime, l'administration des princes vassaux (*tchou-héou*). L'influence des chants nommés *Foüng* se faisait sentir dans chaque État; c'est pourquoi on leur a donné ce nom de : vent qui souffle, qui court » (*foüng*). C'est là la cause du peu d'estime qu'on en a fait. »

Les vers qui traitent des affaires de l'empire (*Thiên-hüi*) représentent, dans leur composition, les chants populaires (*Foüng*) de toutes ses par-

1. Häng-chi a dit sur ce passage : « les mots *tchi kou li i* (indiquent) : la joie, la colère, la tristesse et la satisfaction exprimées dans des proportions réglées. »

2. *Fah hou thsing : mim tchi siny yé*.

ties. On les nomme « excellents » (*yà*). Ce terme signifie ce qui est « juste et droit » (*Tch'ing*). Ils traitent de la décadence on de l'élévation du gouvernement du souverain ¹. Tout gouvernement a des choses petites et grandes; c'est pourquoi on a divisé les pièces de vers, qui le concernent, en deux livres : les « petits » et les « grands *Yà* » (*Siào yà, Tà yà*).

(*Commentaire de Tchou-hi*) : Tous les « petits *yà* » concernent les petites choses, ou les petites « affaires de l'administration des souverains ; les « grands *yà* » exposent les grands actes de leur « gouvernement. »

Les chants ou hymnes laudatifs appelés *Soung*, représentent tout ce qui a été accompli de bien et de digne de louanges (par le souverain); ils in-

1. *Yán wáng tching tchi ssò yeòu fah hing yè.*

vitent, en proclamant ses mérites parfaits, (à les prendre pour exemple). Ils en font comme un esprit divin qui éclaire ¹.

(*Commentaire de Tchou-hi*) : « Les *Soung* sont « tous des hymnes laudatifs faits pour être chan- « tés, accompagnés de musique, dans la salle ou « temple des ancêtres, où l'on offre des sacrifices « en mémoire des fils du Ciel (des souverains). « Les *Soung* comprennent les anciens caractères « de l'écriture dont on a conservé la complète « intelligence. C'est ainsi que l'on en saisit bien « le sens. »

C'est là ce qui constitue les quatre premières divisions des quatre parties du *Livre des Vers* (celles que nous avons traduites).

1. *Yú chin ming tchè yè.*

PRÉFACE DE TCHOU-HI

LE CÉLÈBRE PHILOSOPHE COMMENTATEUR DU CHI-KING, OU LIVRE DES VERS, ET DE SÈS-CHOU.

Il y a des personnes qui m'ont fait les questions suivantes : — Quels sont les auteurs du *Chi-King*, ou *Livre des Vers* ? — J'ai répondu ce qui suit : Du jour où l'homme est né, il a exercé son jugement, il s'est enquis de ce qui se passait autour de lui ¹. C'est le ciel qui lui a donné cette faculté naturelle. Sous l'impression des objets extérieurs, cette faculté se met en mouvement. Ces mouvements de la faculté pensante deviennent des désirs, des passions. Dès l'instant que l'homme ainsi impressionné par les objets extérieurs a éprouvé des désirs, alors il ne peut plus s'empêcher d'y penser continuellement. Dès qu'il en est ainsi comme possédé, alors il ne peut s'empêcher d'exprimer ses sentiments par des paroles articulées. Dès qu'il en a le pouvoir, il exprime en paroles ce qu'il éprouve intérieurement. Sans pouvoir même le manifester ainsi complètement, il l'exprime alors par des interjections, par des chants accentués, en employant toutes ses facultés vocales, sans pouvoir encore parvenir à épuiser tous ses sen-

1. *Tsing*. Ce terme a plus communément le sens de *repos*, l'opposé du *mouvement* ; mais le *Choué wén*, le plus ancien dictionnaire chinois, le définit par le caractère *chin* qui signifie : *examinare, diligenter inquirere, scrutari*. C'est ce dernier sens que nous avons cru devoir adopter.

timents. C'est ainsi que les chants du *Livre des Vers* ont été composés.

On m'a dit encore : — S'il en a été ainsi, alors que pensez-vous de ceux de ces vers qui sont destinés à donner des enseignements ?

J'ai répondu : Les vers sont le résultat des impressions produites dans le cœur de l'homme par les objets extérieurs, lesquels ont pris comme une forme visible dans les paroles et ce qui les accompagne. Les impressions que l'âme éprouve sont ou mauvaises ou bonnes ¹. C'est pourquoi ce caractère se produit dans la forme des expressions qui leur sont données, et où il y a du vrai et du faux. S'il n'y a que des saints hommes doués de grandes vertus sur le trône, alors les impressions que les auteurs éprouveront ne pourront pas ne pas être droites, conformes à la justice (*tching*), et toutes leurs paroles ne pourront servir que d'enseignement. Si par hasard les impressions qu'ils éprouvent sont confuses, et qu'ils soient très-embarrassés pour choisir ce qu'il leur convient de faire, alors les hommes qu'entourent les souverains, qui sont placés près d'eux dans une position supérieure ², doivent

1. *Sin tchi ssò kàn yéou sié tching*.

2. *Chang tchi jin*.

réfléchir sur ce qu'ils ont à faire pour s'opposer à une mauvaise détermination, et par cela même s'efforcer de l'empêcher. C'est là aussi ce que l'on considère comme un enseignement.

Autrefois le règne de la dynastie des Tchêou fut une époque très-brillante. Les souverains de cette dynastie offraient en personne des sacrifices dans le temple des ancêtres, et aussitôt cette bonne coutume descendit parmi les inférieurs, et pénétra dans les villages et jusque dans les dernières habitations. Leurs paroles étaient simples et pures¹; ainsi elles ne manquaient jamais d'être l'expression d'un sentiment sincère et droit². Les saints hommes (ces souverains) s'appliquèrent fermement à mettre de l'accord et de l'harmonie dans les tons musicaux; et ils y employèrent les habitants des bourgs, des villages; ils y employèrent aussi ceux des petits États, dans le but de réformer les mœurs de tout l'empire, jusqu'à l'époque de la formation des États séparés³. Alors les fils du Ciel (les souverains) visitaient les différentes provinces de l'empire, quelquefois pour y rétablir l'ordre et en passer l'inspection. Dans ces visites ils raffermirent l'action des lois en dégradant (les fonctionnaires prévaricateurs) et en élevant à des grades supérieurs (ceux qui l'avaient mérité). A partir de Tchao-Wang⁴, l'empire commença à tomber en décadence par l'invasion de coutumes barbares. Cela dura jusqu'à ce que le siège de l'empire eût été transporté à l'orient du territoire; et tout ce qui se produisit ensuite ne peut être raconté dans l'histoire⁵.

Khoung-tseu (Confucius) naquit à cette époque de décadence⁶. Il ne put obtenir la position élevée à laquelle il méritait plus que personne d'atteindre. L'empereur et les rois des petits États ne pratiquaient pas alors le régime administratif (des anciens souverains), consistant à encourager le mérite (des bons fonctionnaires) et à réprimer la conduite des mauvais, en donnant de l'avancement (aux premiers) et en dégradant ou desti-

tuant (les seconds). Depuis ce temps on se borna à élever aux emplois ceux qui étaient inscrits sur les rôles, à explorer leur conduite et à les punir. On les destituait, dans les cas graves, plusieurs fois; on redressait leurs désordres ou leurs malversations¹; et ceux qui, parmi eux, étaient bons, ne suffisaient pas pour faire exécuter les lois. Si, envers les mauvais fonctionnaires, il ne suffisait pas de les avertir, de les réprimander, de leur enjoindre de changer de conduite, alors on les destituait et on les renvoyait.

Pour suivre ce sujet même, en abrégant les détails, il faudrait explorer longuement l'histoire des temps éloignés. Il est important, toutefois, que celui qui étudie l'histoire, soit pénétré de cette vérité, et qu'il s'en serve pour examiner sérieusement ce qu'il en doit admettre ou retrancher. Les hommes vertueux² sont ceux qui doivent commander aux autres, qui doivent les gouverner³; et les hommes vicieux doivent être réformés, ou améliorés. C'est pourquoi l'administration des souverains (de la période dont il est question dans le *Chi-King*, ou « Livre des Vers »), leur manière de gouverner, quoique insuffisante pour être appliquée dans une génération, et que leur doctrine de gouvernement soit passée réellement pour bonne pendant plusieurs milliers de siècles, cependant, ce qui, dans le « Livre des Vers », est considéré comme un enseignement, en est réellement un.

On m'a dit encore : — S'il en est ainsi, alors la substance des chants nommés *Foung*, *Yà* et *Soung* ne concorde pas avec ce que vous venez d'exposer. Pourquoi cela ?

— Je comprends ce que vous venez de dire. Tout ce qui, dans le « Livre des Vers », est appelé *Foung*, provient, pour la plus grande partie, de compositions faites et chantées dans les villages et les carrefours. C'est ce que l'on nomme « les chants alternés d'hommes et de femmes qui se répondent », et dont chacun exprime ses propres pensées, ses propres sentiments. Il n'y a (dans cette classe) que les *Tchêou-nân* et les *Tcháo-nân*⁴, qui renferment les bons exemples de Wèn-Wàng pour l'accomplissement des vertus so-

1. *Khi yán soui*.

2. *Ján wouï pou tchoü yü tching tchè*.

3. *Lie koué*. Cette époque est mentionnée en détail dans les Annales chinoises; elle dura de 300 à 225 avant notre ère, jusqu'au moment où Thsin-chi Hoang-ti détruisit tous ces États et s'empara de tout l'empire.

4. Il régna de 1001 à 945 avant notre ère.

5. *Souï fèi pou kiáng* à.

6. Ce grand philosophe naquit dans un bourg du royaume, ou petit État, de Lou, faisant aujourd'hui partie de la province de Chán-toung, 551 ans avant notre ère.

1. *Tching khi fén lauán*.

2. *Chén tchè*. « Bonum, pulchrum, excellens ».

3. *Szé tchi*, *Szé*, « dux, generalis ».

4. Ce sont les deux premiers chapitres du premier livre (*Koué foung*, « Vent des royaumes »), comprenant ensemble vingt-cinq pièces de vers, dont nous publions ci-après la traduction.

ciales, dans lesquels exemples tous les hommes rencontrent les sentiments, les passions propres à leur nature, et exprimés d'une manière conforme à la droite raison. C'est pourquoi ce qui est exprimé par des paroles (dans les vers en question), si ce sont des sentiments de plaisir et de joie, leur expression ne va pas jusqu'à la lasciveté. Si ce sont des sentiments de tristesse et de douleur, elle ne va pas jusqu'à blesser les convenances. C'est aussi pourquoi ces deux sections sont les deux seules des chants nommés *Foung* qui soient dénommées « correctes » ou convenables (*tching* ¹). Depuis les chants de l'État de *Pei*, compris, jusqu'à la fin des chants *Foung*, ce sont des chants des royaumes dont le gouvernement était en désordre, et qui expriment des sentiments bien différents. Parmi les hommes que l'on nomme des sages (*hiên*) n'y en a-t-il pas qui soient aussi très-différents? Les sentiments dont ils sont affectés, et qu'ils expriment à l'extérieur, portent l'empreinte du juste et de l'injuste ², de la vérité et de l'erreur, mais inégalement répartis; et les chants nommés *foung*, des anciens souverains, si on les compare à ces derniers : ceux-ci (les chants des petits royaumes), seront trouvés très-réformables ³.

Si on en vient aux sections du « Livre des Vers » nommées *Yà*, et *Soung*, on reconnaît alors que tous les chants qui les composent appartiennent à l'époque où la dynastie des Tchou régnaient sur tout l'empire. Les Hymnes accompagnés de musique que l'on chantait à la cour, en offrant des sacrifices dans le temple des ancêtres, étaient composés de paroles qui excitaient les cœurs à la concorde et à l'harmonie, en même temps que leur gravité inspirait le respect. Les pensées que ces chants ou hymnes expriment sont toutes clémentes, et inspirent des sentiments de calme et de tranquillité. Ceux qui les composèrent étaient les disciples d'hommes sages et vénérés que ces disciples accompagnaient lors des visites répétées faites par eux dans les diverses provinces de l'empire. Assurément ce qu'ils firent doit servir de règle et de modèle à toutes les générations et ne peut être modifié.

Quant aux parties des *Yà*, qualifiées de *piên*

1. Ce sont celles que nous avons traduites et que l'on trouvera ci-après.

2. *Yeou sié tching, chi fêi.*

3. *Pien.* C'est aussi la qualification qu'on leur a donnée, en opposition aux premiers vers qualifiés de *tching*, « droits, justes, convenables ».

(susceptibles de transformations, sujettes à changements), elles ont été aussi toutes composées par des hommes sages d'une certaine génération, et d'une époque malade dont ils déploraient les mœurs dégénérées, corrompues. Mais le saint homme (Confucius) les recueillit toutes. Sa droiture et sa moralité parfaites ⁴; ses sentiments profonds de commisération et de sympathie, en mettant tous ces chants en ordre, en les classant, ne conserva que les meilleurs, en excluant tous ceux qui renfermaient des idées de licence et de perversité ⁵, comme s'il eût voulu empêcher que les générations qui le suivraient ne pussent répéter ces chants licencieux, qui ne restaient qu'à la portée des lettrés. Ce sont ces vers ou chants (choisis) qui composent le *King* ⁶, ou « Livre des Vers canonique ». C'est en traitant ainsi les affaires des hommes que l'on agit convenablement envers les inférieurs; que la loi du Ciel ⁷ vient en aide aux supérieurs (à ceux qui gouvernent), et qu'aucun des moyens que la raison indique pour faire le bien n'est négligé.

— Soit, m'a-t-on encore dit; mais alors, ceux qui étudient ces vers, que doivent-ils faire pour se bien diriger dans leur lecture?

— Ils doivent commencer par les deux *Nân* ⁸ pour y chercher les principes de droiture qui y sont contenus; passer, en troisième lieu, aux chants des royaumes énumérés ⁹, pour en reconnaître à fond ce qu'ils ont de « modifiable » (*piên*); puis, rectifier ce qu'on y aura trouvé de répréhensible, en lisant les parties « correctes » (*tching*) des *Yà* ¹⁰ pour agrandir la règle de ses jugements; les associer aux hymnes nommés *Soung*, pour chercher à connaître ce qu'ils ont de plus important. C'est là le grand but que l'on doit se proposer dans cette étude du « Livre des Vers ». Après cela, porter son attention sur les

1. *Tchoung*, « rectus, perfectus moraliter ».

2. *Sid.* « Pravum, non rectum ».

3. Ce livre comprend aujourd'hui (selon l'édition impériale) trois cents onze pièces de vers, ou chants choisis par Confucius entre plus de mille qu'il avait recueillis.

4. *Thiên táo.*

5. Les *Tchéou-nân* et les *Tcháo-nân*, les deux premières sections ou chapitres qui sont en tête des *Foung*, et dont on trouvera la traduction ci-après.

6. Royaumes feudataires qui existaient sous les Tchou, au nombre de treize, qui sont les suivants : *Pie, Young, Wéi, Wang, Tching, Thai, Woéi, Thang, Thsin, Tchin, Hoéi, Thsaó* et *Pin*.

7. Ces parties ont été traduites par nous, et se trouvent à la suite des parties « correctes » (*tching*) des *Foung*.

vers de chaque strophe, et sur chaque strophe, pour en reconnaître l'agencement, ou les lois qui ont présidé à leur composition ; chercher à expliquer clairement la doctrine des anciens (*hiun kou*), pour la reproduire dans un Mémorial ; accentuer les vers en les lisant lentement, ou en les chantant, pour en reconnaître l'élégance et la noblesse ; s'y plonger entièrement pour s'en incorporer la substance ; les scruter dans leurs nuances les plus cachées et les plus subtiles des sentiments ou des passions qu'ils peuvent exprimer ; en examiner minutieusement les termes, pour distinguer le principe ou le mobile des actions ; alors on pourra régler convenablement sa personne et sa famille, être impartial et juste dans la direction du gouvernement de l'empire. Toutes les questions et les réponses que l'on pourrait faire sur ce sujet reviendraient au même but,

et aboutiraient à la même conclusion.

J'ai composé, à une certaine époque, un *Commentaire* de concordance sur le « Livre des Vers » (*Chi-King*)¹ ; c'est pour cette raison que j'ai exposé ici une seconde fois mes idées sur le même sujet, pour en *coiffer* ce livre, comme on dit.

La 4^e année *chun-hi, ting-yeou* du cycle (correspondant à l'année 1177 de notre ère), en hiver, à la 10^e lune, *sou-tse* du cycle lunaire ; dans la ville de *Sin-ngan*. Écrit par Tchoù-hi.

1. Ce Commentaire, qui est indépendant de celui qui accompagne, en premier lieu, toutes les éditions commentées du *Chi-king*, a été imprimé dans les « *Oeuvres complètes de Tchoù-hi* » publiées, en 1713, par ordre de l'empereur Kháng-hi, qui y a joint une préface de sa main. » Ces œuvres, qui forment soixante-six *Kiüan* ou livres, portent pour titre : *Yü tsouan Tchoù-tseü thsiouan chou*. Le Commentaire en question comprend le trente-cinquième livre.

詩經 LE CHI-KING

OU

LIVRE DES VERS

ANCIEN LIVRE CANONIQUE DES CHINOIS

PREMIÈRE PARTIE

國風

KOÛÉ FOÛNG

LES VOIX DES ROYAUMES

SECTION PREMIÈRE. — TCHÊOU NÂN

États méridionaux de l'empire suzerain des Tchêou.

CHANT I.

(*Kouan-thseû* 1, En trois strophes ; l'une de quatre vers et deux autres de huit vers. Genre élevé, *hîng*.)

Argument. — Épithalame, dans lequel sont célébrées les qualités et les vertus de la fiancée de Wên-Wâng.

1^{re} Strophe (en quatre vers de quatre pieds chacun).

Les oiseaux *Thséou-kiéou*, mâle et femelle, chantent en se répondant l'un l'autre ;

Ils se tiennent dans les îles que forment les divers cours d'eau.

Une belle et vertueuse jeune fille vit dans une retraite paisible ;

1. Les mots, placés ainsi en tête de chaque chant, sont des titres tirés des premiers vers de ce même chant, dans les éditions chinoises, et qui servent à le désigner. Ils n'ont pas ici d'autre signification.

Elle est recherchée avec amour par un prince sage et éclairé 1.

2^e Strophe (en huit vers de quatre pieds chacun).

Il est une plante aquatique, nommée *hîng-thsâi*, aux feuilles inégales entrelacées ;

Elle flotte à droite et à gauche sur le cours de l'eau.

Une belle et vertueuse jeune fille vit dans une retraite paisible.

Dans la veille et dans le sommeil elle est ardemment désirée ;

Il la cherche, mais il ne peut la posséder ;

Dans la veille et dans le sommeil elle occupe continuellement sa pensée.

Oh ! quelle douleur incessante ! quel chagrin il éprouve !

Il se tourne et se retourne sur sa couche sans pouvoir trouver de repos.

3^e Strophe (en huit vers de quatre pieds chacun).

Il est une plante aquatique nommée *hîng-thsâi*, aux feuilles inégales entrelacées.

Elle flotte de côté et d'autre sur le cours de l'eau.

Une belle et vertueuse jeune fille vit dans une retraite paisible.

Les (instruments de musique) *Khîn* et *Szé*² sont

1. Ce prince, selon les commentateurs, était *Wên-wâng*, fils du fondateur de la dynastie des *Tchéou* (1134 avant notre ère), l'un des princes les plus instruits et les plus illustres qu'ait possédés la Chine.

2. Le *Khîn* était un instrument de musique à cinq cordes ; quelques auteurs disent à sept. Le *Szé* avait vingt-cinq cordes ; les unes et les autres en fils de soie.

pour elles comme deux amis qui ne la quittent pas.

Il est une plante aquatique nommée *hing-tshàï*, aux feuilles inégales entrelacées.

Elle flottait de droite et de gauche; mais elle a été cueillie pour l'usage intérieur.

La belle et vertueuse jeune fille qui vivait dans une retraite paisible,

Se réjouit maintenant en écoutant les sons des cymbales et des tambours (qui la conduisent à la demeure de son fiancé) ¹.

CHANT 11.

(*Koh-tân*. En trois strophes, chacune de six vers. Genre direct.)

Argument. — La jeune épousée se rappelle la maison paternelle.

1^{re} Strophe (en six vers de quatre pieds chacun).

La plante *koh* ², aux brins effilés, apparaît déjà!

Elle couvre les vallées de ses touffes verdoyantes.

Ses brins entrelacés sont épais et luxuriants;
Les oiseaux jaunes ³ ont pris leur volée.

Ils se rassemblent en foule sur les arbres qui forment des bosquets touffus;

L'air retentit au loin de leurs chants joyeux.

2^e Strophe (en six vers de quatre pieds chacun).

La plante *koh*, aux tiges effilées, est apparue!

Elle couvre les vallées de ses touffes verdoyantes;

Ses brins entrelacés, toujours luxuriants, semblent s'affaisser sur eux-mêmes.

Le moment est venu de les couper, et de

1. Cette pièce de poésie, en vers de quatre caractères chinois et à rimes, est du genre nommé *hing*, « élevé, à idées reliées entre elles ». Ce genre consiste à parler d'abord de choses ou d'objets étrangers au sujet pour introduire ensuite les sentiments que l'on veut exprimer.

2. Herbe qui se répand en beaucoup de lieux, dont la racine peut être mangée, et dont les fibres peuvent être employées à faire de la toile.

3. *Huang niào*. C'est un oiseau qui a les plumes du corps jaunes, les ailes vertes, ou en partie noires et en partie jaune d'or. Il est de la grosseur d'un moineau, a un chant très-doux; le mâle et la femelle volent toujours ensemble, et cessent de chanter à la huitième lune chinoise (septembre-octobre).

les faire bouillir (pour en détacher les fibres).

C'est alors qu'avec ses filaments on fabrique de fins tissus, et des tissus grossiers,

Avec lesquels on fait des vêtements de longue durée.

3^e Strophe (en six vers de quatre pieds chacun).

C'est alors que (la nouvelle mariée) interpelle en ces termes l'intendante de sa maison (*Ssé chî*) :

Elle lui dit : Annonce (à mon seigneur) que j'ai une visite de devoir à faire ¹ (à mon père et à ma mère que j'ai quittés);

« Fais nettoyer et passer à l'eau mes effets personnels;

« Fais mettre aussi en bon état mes robes de cérémonie;

« Assure-toi de celles qui ont besoin de réparations et de celles qui n'en ont pas besoin.

« Je me prépare à faire ma visite nuptiale (*Kouéi-ning*) à mon père et à ma mère. »

OBSERVATIONS. Les trois strophes de ce chant sont du genre *direct* (*foü*), lequel consiste à exposer les idées que l'on exprime d'une façon directe, claire et par métaphores. Les vers de ce genre ne se chantaient pas avec accompagnement de musique, mais se lisaient seulement à haute voix, en insistant sur la mesure (*chî fou pouh kó eülh saung : youéi fou*).

La composition de cette pièce de vers est attribuée par les commentateurs chinois à la jeune princesse elle-même qui en est le sujet. « C'est pour cela, disent-ils, que cette pièce ne renferme aucun éloge d'elle, de ses qualités, de sa beauté. Cependant, on peut y voir que son auteur, d'un rang élevé (*kouéi*) ou noble, n'en est pas moins diligente et soigneuse dans son intérieur; qu'étant comblée de richesses, elle n'en est pas moins économe; que maîtresse de maison (*tcháng*) et révérencée, elle ne dédaigne pas d'entrer avec son intendante dans les détails les plus minutieux du ménage; que, mariée, sa piété filiale n'en a pas été diminuée envers son père et sa mère. Tout cela est d'une vertu si étendue que peu d'hommes seraient capables d'y atteindre. » (*Tchou-hi*).

Si, comme on n'a aucun motif d'en douter, cette pièce de vers a pour auteur l'épouse de Wèa-Wàng, sa composition remonterait à la seconde moitié du douzième siècle avant notre ère.

1. C'est une coutume, encore en usage en Chine, qu'une jeune mariée, après un certain temps, se rende à la maison paternelle, et y reste ainsi quelque temps loin de son mari.

CH ANT III.

(*Kiouan-cùh*, quatre strophes; de quatre vers chacune et de différents mètres. Genre direct.)

Argument. — La jeune mariée pendant qu'elle reste chez son père et sa mère, compose les vers suivants :

1. Elle s'occupait de cueillir de l'herbe appelée *kiouan-cùh*;

Et sa corbeille oblongue n'en était pas encore remplie qu'elle s'écria :

Oh! je n'ai qu'une seule pensée, celle d'un homme !

Et aussitôt elle jeta (sa corbeille) sur la grande route de la cour des Tchéou.

2. Je vais gravir, (se dit-elle) cette montagne escarpée;

Quand mon cheval sera fatigué et s'arrêtera,
Je me servirai de ce vase d'or² à boire que je tiens de mon époux,

Dans l'espoir d'apaiser les longs chagrins que j'éprouve de son absence.

3. Je suis arrivée au revers de cette montagne escarpée;

Mon cheval est si fatigué qu'il en devient noir et jaune.

(Pendant qu'il se reposera) je vais me désaltérer avec la coupe en corne de bœuf sauvage que m'a donnée mon époux,

Dans l'espoir d'adoucir les chagrins cruels que j'éprouve de son absence.

3. Enfin j'ai franchi tout ce terrain rocailleux;

Mon cheval est épuisé de fatigue;
Mes domestiques sont rendus et ne peuvent plus avancer;

Ils ne font que pousser des plaintes et des soupirs, de ne pas pouvoir avancer³.

1. C'est Wèn-Wàng. (Commentaire.)

2. *Kin louï*. Ce vase est figuré dans l'édition impériale du Chi-king, faisant partie de l'édition impériale des sept King. C'est, d'après Tchou-hi, un « vase à vin », sur lequel sont gravées des figures de nuages avec les traits rayonnants du tonnerre. Ces ornements sont faits ou incrustés sur le vase en or jaune.

3. Le commentaire de l'ancien dictionnaire *Eùh-yà* cite le dernier vers de ce chant qu'il explique en disant « qu'ils portent leurs regards au loin ».

CH ANT IV.

(*Kiéou-mouï*. En trois strophes de quatre vers et de quatre pieds chacun.)

Argument. — Eloge de la Reine Tai-ssé, épouse de Wen-wang. Genre élvé (*king*).

1. Sur (la montagne) méridionale¹ il y a des arbres (nommés) *kiéou* (dont les branches recourbées descendent vers la terre).

La plante *kôh-louï*² les entoure en y suspendant ses tiges flexibles.

« Comme elle est heureuse et digne d'admiration, notre princesse royale, (disent les femmes secondaires du prince).

Tous les bonheurs et toutes les félicités deviendront son partage.

2. Sur la (montagne) méridionale, il y a des arbres (nommés) *kiéou* (dont les branches recourbées descendent vers la terre).

La plante *kôh-louï* les entoure complètement de ses tiges flexibles.

Comme elle est heureuse et digne d'admiration notre princesse royale!

Tous les bonheurs et toutes les félicités deviendront son partage.

3. Sur la (montagne) méridionale il y a des arbres (nommés) *kiéou*, (dont les branches recourbées descendent vers la terre).

La plante *kôh-louï* enveloppe leur tronc de ses tiges flexibles.

Comme elle est heureuse et digne d'admiration notre princesse royale!

Tous les bonheurs et toutes les félicités se sont complétés en elle.

Observations. Le commentateur Hoàng Tchun, qui vivait sous les Soung, a dit au sujet de ce chant du « Livre des Vers » : « Cette pièce de vers « se rapporte à l'époque où Wèn-Wàng, le cœur « joyeux et le visage épanoui (*yoüing-yoüing*) résidait dans son propre palais. » On lit dans le *Tchoüing-yoüing* de Confucius : « Celui d'entre

1. La montagne appelée *nán-chân* (montagne méridionale) est située sur le territoire de la ville départementale de *Kouéi-tchou*, province de *Hou-pé*, au nord du fleuve *Kiang*, sur la limite des provinces du *Hô-nán*, et du *Ssé-tchouán*.

2. La plante *kôh* ou *kôh-louï*, « plante grimpante » et qui ramifie beaucoup, est souvent prise, au figuré, par les poètes chinois pour désigner une nombreuse postérité.

« les hommes qui n'eut jamais aucun sujet de tristesse, ce fut seulement Wên-Wàng! » — Le *Tchoûng-yông* veut parler du bonheur qu'il éprouva de son père (Wàng-ki) et de son fils (Wou-Wàng). Cette pièce de vers fait allusion aux joies de son intérieur.

CHANT V.

(*Tchoûng-ssé. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre comparatif, pi*)

Argument. — Même sujet que le précédent.

1. Papillons légers nommés *tchoûng-ssé* qui agitez vos ailes,
Vous vous rassemblez par troupes volantes!
Quelle nombreuse progéniture vous allez produire!
Elle doit être innombrable!

2. Papillons légers, nommés *tchoûng-ssé*, qui agitez vos ailes;
L'air retentit de vos longs bourdonnements!
Quelle nombreuse progéniture vous allez produire!
Elle n'aura pas d'interruption!

3. Papillons légers, nommés *tchoûng-ssé*, qui agitez vos ailes;
Quelles troupes nombreuses vous formez!
Vous aurez une progéniture de descendants,
Que l'on ne pourra jamais énumérer!

CHANT VI.

(*Thao-yáo. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre élevé, hing.*)

Argument. — On décrit dans ce chant les mœurs de la principauté dont Wên-Wàng investit son fils Tcheou-koung; on y fait aussi l'éloge de la paix et de la concorde qui régnait dans cette famille.

1. Que le pêcher est agréable à voir!
Qu'elles sont abondantes et belles, ses fleurs roses épanouies!
C'est la saison où les jeunes fiancées se rendent à la demeure de leurs fiancés*.

1. C'est une espèce de papillons qui, d'une seule ponte, produisent quatre-vingt-dix-neuf chrysalides.

2. Dans le « Rituel des Tchèn » (*Tchéou li*), c'est au milieu du printemps que les mariages devaient se contracter.

C'est aussi le moment pour elles de faire régner la paix et la concorde dans leur nouvelle famille.

2. Que le pêcher est agréable à voir!
Il promet des fruits abondants.

C'est la saison où les jeunes fiancées se rendent à la demeure de leurs fiancés.

C'est aussi le moment pour elles de faire régner la paix et la concorde dans leur nouvelle famille.

3. Que le pêcher est agréable à voir!
Que ses feuilles sont abondantes!

C'est la saison où les jeunes fiancées se rendent à la demeure de leurs fiancés.

C'est aussi le moment pour elles de faire régner la paix et la concorde dans leur nouvelle famille.

OBSERVATIONS. « Dans le parfait gouvernement de Wên-Wàng (disent les éditeurs de l'édition impériale du *Chi-king*), rien n'était mis avant le devoir d'établir le bon ordre dans la famille (*tching-kiâ*). Parmi toutes les qualités et les vertus de l'épouse royale, aucune ne surpasse celle de ne pas se laisser dominer par des sentiments de jalousie et de haine. »

CHANT VII.

(*Soû-tsié. En trois strophes, chaque strophe de quatre vers. Genre élevé.*)

Argument. — Éloge de Wên-Wàng dans le genre de poésie *Hing* qui consiste à relever les actions et les vertus d'un homme par des faits ou des images empruntées à ce qui frappe plus communément les yeux. Ce chant est un des exemples de ce genre cités dans la *Grande Préface*.

1. Ils sont beaux et solides, les filets préparés pour la chasse aux lièvres.

Les pieux en bois sec que l'on fiche en terre produisent les sons *ting-ting*.

Ce sont comme des guerriers rangés en bataille,

Servant à notre prince royal d'enceinte fortifiée et de boucliers.

2. Ils sont beaux et solides, les filets préparés pour la chasse aux lièvres.

Il y en a de placés dans tous les endroits ouverts et les carrefours,

Ce sont comme des guerriers rangés en bataille,

Que notre prince royal s'est plu à réunir autour de lui.

3. Ils sont beaux et solides, les filets préparés pour la chasse aux lièvres.

Il y en a de placés dans toute la forêt.

Ce sont comme des guerriers rangés en bataille, Qui ne font, avec notre prince royal, qu'un cœur et qu'une âme.

CHANT VIII.

(Féou-yi. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct, fou.)

Argument. — Éloge des occupations des femmes, quand elles ne sont pas retenues à la maison par leurs soins domestiques.

1. Cueillons la plante *féou-yi* (le plantain, qui croît sur le passage des chars).

A l'œuvre, dit-on, à l'œuvre, cueillons-le.

Cueillons, cueillons le plantain.

A l'œuvre, répète-t-on, il se trouve en abondance

2. Cueillons la plante *féou-yi* (qui croît sur le passage des chars ou sur les routes).

A l'œuvre, se dit-on, mettons-la en petites gerbes.

Cueillons la plante *féou-yi*, (qui croît sur les grands chemins).

A l'œuvre, se dit-on, égrenons-la avec les mains.

3. Cueillons la plante *féou-yi* (qui croît sur les grands chemins).

A l'œuvre, se dit-on, plaçons-la dans nos tabliers.

Cueillons la plante *féou-yi* (qui croît sur les grands chemins).

A l'œuvre, répète-t-on, attachons-en à notre ceinture.

CHANT IX.

(Han-kouang. En trois strophes, chacune de huit vers. Genre relevé et comparatif.)

Argument. — Le poète recommande aux femmes la chasteté.

1. Dans les contrées méridionales il y a des arbres, nommés *khiáo-mouh* (qui n'ont de branches qu'à leur sommet).

On ne doit pas se reposer à leur ombre.

Si des femmes voyagent sur les bords du *Hán*¹,

Elles ne doivent pas s'y abandonner à la rêverie.

La rivière *Hán* est large et profonde;

On ne peut penser à la traverser à gué.

Le fleuve *Kiáng* a toujours un courant très-rapide;

On ne peut penser à le traverser sur des nacelles ou des radeaux.

2. Le moment est venu d'émonder les haies et les buissons.

On se dit aussi que c'est le temps d'élaguer les branches trop touffues de l'arbre nommé *thsoù*.

Les jeunes filles errantes qui cherchent à contracter des mariages,

Se demandent où elles pourront faire paître leurs chevaux.

La rivière *Hán* est large et profonde;

On ne peut penser à la traverser à gué.

Le fleuve *Kiáng* a toujours un courant très-rapide;

On ne peut penser à le traverser sur des nacelles ou des radeaux.

3. Le moment est venu d'émonder les haies et les buissons.

On se dit aussi que c'est le temps d'élaguer les branches trop touffues de l'arbre *thsoù*.

Les jeunes filles errantes qui cherchent à contracter des mariages,

Se demandent où elles pourront faire paître leurs jeunes chevaux.

La rivière *Hán* est large et profonde;

On ne peut penser à la traverser à gué.

Le fleuve *Kiáng* a toujours un courant très-rapide;

On ne peut penser à le traverser sur des nacelles ou des radeaux.

OBSERVATIONS. — Un commentateur chinois, *Fou Kouang*, a dit sur ce chant : « La dernière partie de chacune des trois strophes finit de telle façon que l'on ne peut y chercher un sens. La seule explication que l'on en puisse donner, c'est de dire que c'est un refrain dans lequel se manifestent des sentiments propres à inspirer de la réserve dans sa conduite, car, il est des per-

¹ La rivière *Hán* prend sa source dans le territoire de *Hing-yuan fou*, aujourd'hui *Han-tchoung fou*, de la province du *Chén-ai*, où *Wên-Wang* avait alors sa principauté.

sonnes chez lesquelles de telles idées ne viennent pas naturellement. »

CHANT X.

(*Jou-fên. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — On y recommande l'amour conjugal.

1. En suivant la chaussée qui longe la rivière nommée *Jou* ¹,

On voit (les femmes de la maison de Wên-Wáng) s'occuper à élaguer de jeunes arbres.

N'ayant pas encore été honorées de la présence de leur prince royal (*Kián-tséu*);

Elles désirent ardemment de voir bientôt leurs vœux accomplis, et de participer de nouveau au repas de la famille.

2. En suivant la chaussée qui longe la rivière nommée *Jou*,

On voit (les femmes de la maison de Wên-Wáng) s'occuper à élaguer les jeunes pousses d'arbres.

Lorsqu'elles auront été honorées de la présence de leur prince royal,

Elles se diront, dans la joie de leur cœur : Dorénavant nous ne serons plus éloignées de lui!

3. Le poisson nommé *fáng* ² a une queue rougeâtre.

Le palais du roi ³ est étincelant comme un incendie.

Quoiqu'il soit étincelant comme un incendie, Celui qui nous tient lieu de père et de mère, est bien près de nous.

OBSERVATIONS. — Wáng Gan-chi a dit, au sujet de ce chant : « Les deux premières strophes s'appliquent tout entières aux sentiments de dévoue-

1. Rivière qui coule dans le *Hò-nán*.

2. Les commentateurs chinois disent de plus que ce poisson a une petite tête et un gros corps, large et mince. C'est la *brème*. Sa queue ne devient rouge, disent-ils, que lorsqu'on la tourmente.

3. C'est le palais de la ville capitale de Chéou-Sin dernier souverain de la dynastie des Yin, qui est ici désigné. Il fut détrôné par Wou-Wáng, père de Wên Wáng et fondateur de la dynastie des Tchéou, 1122 ans avant notre ère. (Voir notre *Histoire de la Chine* avec gravures. p. 70-77, Paris, 1837. *Univers pittoresque*.)

ment témoignés par les épouses légitimes (*foü foü*) du prince. La strophe qui les suit s'applique aux sentiments exprimés par les ministres du prince.

CHANT XI.

(*Lin-tchi-tchi. En trois strophes, chacune de trois vers. Genre élevé.*)

Argument. — Eloge de l'animal fabuleux, le *Khi-Lin*, dont l'apparition est toujours de bon augure.

1. Qui n'admire pas un animal que l'on nomme *Khi-Lin* ¹, dont les pieds ne font qu'effleurer la terre;

Qui est doué des plus grands sentiments de bienveillance envers tous les êtres vivants.

Oh! c'est admirable! ce seront d'autres *Lin* (les enfants du prince) ².

2. Le *Lin* porte sur son front la marque (de son origine divine : une corne inoffensive).

Tous ceux auxquels il donne naissance sont doués des mêmes vertus.

Oh! qui n'aurait pas la plus grande admiration pour le *Lin*!

3. Le *Lin* porte une corne sur son front;

Les fondateurs des familles souveraines, qui se sont consacrés au bien de l'humanité,

Sont tous, chose digne d'admiration, comme des autres *Lin*!

OBSERVATIONS. — Les éditeurs de la grande édition impériale du « Livre des Vers », font sur cette première partie, intitulée : *Tchéou Nán* (États méridionaux), les réflexions suivantes :

« Dans cette première partie, il y a cinq pièces de vers qui sont entièrement consacrées à célébrer les qualités et les vertus de l'épouse royale. (Ce sont les cinq premiers chants.) Quant aux autres chants, on y célèbre l'ordre qui règne dans

1. Selon les commentateurs chinois, le *Khi-lin* a le corps du daim, la queue du bœuf, les jambes du cheval, etc. On nomme le mâle et la femelle : *Khi-lin*. Son apparition est toujours considérée comme annonçant des événements heureux. « Quand un prince qui règne est sage, gouverne bien, « alors le *Lin* apparaît! » disent tous les commentateurs chinois.

2. C'est là l'interprétation des commentateurs chinois, entre autres du philosophe Tchou-hi. Le prince Wên-wáng dont il est question, eut trois fils : Pé-i, l'aîné, Wou-Wáng, qui lui succéda sur le trône (1134 avant Jésus-Christ), et *Tchéou-Kouang*, l'un des hommes les plus célèbres de la Chine.

sa maison et la bonté du gouvernement de l'État (du prince époux). Celui dans lequel on parle de la largeur de la rivière *Hán*, et des chaussées qui longent la rivière (*Jou* chant IX) est un chant appartenant aux États méridionaux, et dans lequel se manifeste clairement que dans l'empire il y avait une disposition marquée à une amélioration dans les mœurs, lente mais progressive. »

SECTION DEUXIÈME. — TCHAO-NAN :

CHANT I.

(*Thsió-tcháo. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre élevé, hing.*)

Argument. — On décrit dans ce chant les mœurs des populations placées par Wèn-Wáng sous le gouvernement du prince Tcháo-Koung.

1. C'est le moment où l'oiseau *Thsió* (la pie) fait son nid.

C'est aussi le moment où l'oiseau *Kiéou* * (le ramier ou la tourterelle) va l'habiter.

Les jeunes filles de maisons princières se rendent à la demeure de leurs fiancés princiers.

Cent chars à deux roues les reçoivent pour les y conduire.

2. C'est le moment où l'oiseau *Thsió* (la pie) fait son nid.

C'est aussi le moment où l'oiseau *Kiéou* (le pigeon ramier) s'en empare.

Les jeunes filles de maisons princières se rendent à la demeure de leurs fiancés princiers.

1. Ce royaume, comme le précédent, était situé au midi du *Hoàng-hô* ou « fleuve Jaune », entre ce grand fleuve et la rivière *Löh*, qui est un de ses affluents. L'ancienne ville de *Löh-yáng*, capitale des *Tchéou*, était située à l'ouest de la ville de *Hô-nán* (ou actuelle, près du fleuve *Hoàng-hô*).

2. L'ancien éditeur du *Chi-King* ou « Livre des Vers », Maó Tchang, dit que le *Kiéou* est l'oiseau autrement nommé *Chi-Kiéou*. » Cet oiseau est le « pigeon ramier ». On lit dans le commentaire de Tsoh Kiéou-Ming sur le *Tchün-tsiéou* de Confucius (k. 7 f^o. 17-18) que l'empereur *Cháo-hào* (2517 avant notre ère) parmi tous les noms qu'il donna à ses principaux fonctionnaires, celui de *Chi-kéou*, « pigeon-ramier » fut donné à « l'intendant des travaux publics », parce que, dit une glose, cet oiseau a l'instinct prononcé d'égaliser, de niveler, et que c'est pour cela que *Cháo-hào* donna son nom aux fonctionnaires composant le « Bureau des travaux publics, chargés de niveler la terre et les eaux. » (Voir mon *Mémoire sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation chinoises*, p. 236.)

Cent chars à deux roues viennent les chercher pour les y conduire *.

3. C'est le moment où l'oiseau *Thsió* (la pie) fait son nid.

C'est aussi le moment où l'oiseau *Kiéou* (le pigeon ramier) le remplit.

Les jeunes filles des maisons princières se rendent à la demeure de leurs fiancés princiers.

Cent chars à deux roues les conduisent, pour accomplir le cérémonial.

CHANT II.

(*Thsü-fán. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — Occupations des femmes dans la maison des princes feudataires.

1. On s'occupe à cueillir l'herbe *fán* *,

Là où il y a des pièces d'eau (*tchào*) ou de petites îles (*tchi*).

Pour les soins à donner à son emploi domestique,

La surveillance en est dévolue aux épouses des princes feudataires (*Koung-héou* *).

2. On s'est occupé à cueillir l'herbe *fán*,

Là où un ruisseau coule entre deux montagnes.

Pour les soins à donner à son emploi,

Les épouses des princes feudataires sont réunies

1. « Tous les princes feudataires des royaumes ou États méridionaux, dit *Tchéou-hi*, se réglaient sur la conduite de Wèn-Wáng. S'ils pouvaient rectifier leur cœur, améliorer leur personne, pour établir de l'ordre dans leur famille, leurs jeunes filles se réglaient aussi sur la conduite de son épouse royale. »

2. La Pie (*Thsió*) que l'on nomme aussi: *hi tsióh*, « qui procure la joie », est, chez les Chinois, un oiseau de bon augure. Ils aiment à la voir apparaître dans leur maison et à entendre ses cris. C'est sans doute un des motifs qui l'a fait introduire dans ce chant.

3. L'herbe *fán* a les feuilles minces et petites. On s'en sert en Chine pour nourrir les vers à soie lorsqu'ils sont éclos, en attendant qu'ils mangent les feuilles du mûrier.

4. « Les États méridionaux, dit *Tchéou-hi*, se réglaient sur la conduite de Wèn-Wáng. Les épouses (*foú jin*) de tous les princes appliquaient toute leur attention, employaient tous leurs efforts, pour accomplir leurs devoirs de vénération, et offrir les oblations et sacrifices prescrits par les rites; et toutes les domestiques appartenant à la famille accomplissaient aussi leurs devoirs avec beaucoup d'ordre pour que leur conduite fit l'éloge de leur maîtresse (i *mèi tchi yé*). »

dans la salle du palais (*miáo*) où l'on célèbre les rites.

3. La tête et les cheveux ornés et parés selon les rites prescrits, dans une attitude respectueuse,

Du matin au soir elles restent dans la salle commune (où l'on soigne les feuilles de mûriers).

Les soins auxquels elles sont occupées sont longs et minutieux ;

Ils ne leur inspirent pas le désir de retourner à leurs occupations ordinaires.

CHANT III.

(*Thsào-tchoüng*. En trois strophes, chacune de sept vers. Genre direct.)

Argument. — L'auteur célèbre l'amour conjugal.

1. L'espèce de sauterelle de couleur verte, nommée *Thsào-tchoüng* (« l'insecte des roseaux ») fait entendre son cri *yáo-yáo*.

L'espèce de sauterelle nommée *Feoù-tchoüng* (« l'insecte des tertres ») s'avance en sautillant (*yôh-yôh*).

N'ayant pas encore vu leur seigneur et maître (*Kiün-tsèu*),

Les épouses sont tristes et leur cœur semble succomber au chagrin.

Mais lorsqu'elles ont pu s'assurer de sa présence ;
Lorsqu'elles ont pu voir son retour inespéré :

Chacune d'elles s'est dit : Ah ! je sens que mon cœur reprend un peu de calme !

2. Elles ont gravi la montagne méridionale ²,

En se disant qu'elles allaient y cueillir la plante nommée *Kioueh* ³.

N'ayant pas encore vu leur seigneur et maître,
Leur cœur s'attriste et la douleur se peint sur leur visage.

Mais lorsqu'elles ont pu s'assurer de sa présence ;

Lorsqu'elles ont pu voir son retour inespéré,

1. Dans la « salle des ancêtres », selon quelques commentateurs chinois ; dans la « salle des feuilles de mûrier », selon d'autres.

2. « Elles sont allées sur la montagne méridionale, dit Tchou-hi, dans le but de voir l'arrivée de leur seigneur et maître (*Kiün-tsèu*). »

3. Cette plante de montagne, dit Tchou-hi, se nomme aussi *piéh*. Dans les commencements de sa croissance elle est sans feuilles ; avec le temps on peut la manger. »

(Chacune d'elles s'est dit) : mon cœur est maintenant plein de joie !

3. Elles ont gravi la montagne méridionale,
En se disant qu'elles allaient y cueillir la plante *Wéi* ⁴.

N'ayant pas encore vu leur seigneur et maître,
« Mon cœur est déchiré, et ne peut plus supporter sa douleur (se disaient-elles). »

Mais après s'être assurées de sa présence,
Lorsqu'elles ont pu voir son retour inespéré :
(Chacune d'elles s'est dit) : Mon cœur est maintenant soulagé et tranquille. »

CHANT IV.

(*Thsai-pin*. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.)

Argument. — L'amour conjugal est encore célébré.

1. Pour cueillir la plante aquatique nommée *Pin* ²,

On se rend sur les bords du torrent méridional qui coule dans la vallée.

Pour cueillir la plante aquatique *Thsào* ³,

On se rend sur les bords du ruisseau qui coule dans la plaine ⁴.

2. Ces plantes étant cueillies, sont réunies ensemble,

Et on les place ensuite dans des corbeilles rondes.

Puis on se prépare à les faire bouillir, ensuite,
Dans des vases de bronze à trois pieds et d'autres sans pieds (*ki* et *foü* ⁵).

1. « Cette plante ressemble à la précédente, dit Tchou-hi, mais la dépasse en grandeur. Elle a de la barbe et une saveur amère. Les habitants des montagnes la mangent. Ils la nomment *Mi-kiouéh*, « une *kiouéh* décevante ». »

2. C'est une plante, dit Tchou-hi, qui flotte sur l'eau. Les habitants situés à l'est du fleuve *Kiang* la nomment *Piao*. « C'est une herbe très-menue, sans racines, qui croît sur les eaux stagnantes. »

3. « C'est une plante, dit Tchou-hi, qui croît du fond de l'eau. Ses tiges sont comme des aiguilles de tête, et les feuilles ressemblent à celles de la plante qui croît au milieu du chanvre et lui sert de soutien. »

4. Dans cette première strophe il est encore fait allusion aux femmes des princes méridionaux, comme dans les chants précédents.

5. Ces deux espèces de vases sont figurés dans la grande édition impériale du *Chi-King*, publiée à Péking en 1737.

3. Lorsque ces plantes ont été ainsi préparées,
On les dépose à l'angle sud-est de la grande
salle des ancêtres.

Quel est le personnage immobile (*chi*) qui pré-
sidera à la cérémonie?

C'est une jeune fille (*ki-niù*) ornée de vertus;
pleine de respect et de vénération dans ses de-
voirs religieux.

CHANT V.

(*Kán-tháng*. En trois strophes, de trois vers
chacune. Genre direct.)

Argument. — On célèbre dans ce chant les vertus du
prince Tchao-Kouang qui se faisait chérir par tous ses
sujets.

1. Que ce poirier (*tháng* ¹) aux fruits doux,
est ombreux et touffu!

Il faut prendre garde de l'émonder, d'en couper
les rameaux!

C'est sous son ombrage que le chef des princes
de Tchao ² aimait à fixer sa demeure.

2. Que ce poirier, aux fruits doux, est ombreux
et touffu!

Il faut prendre garde de l'émonder, d'en briser
les rameaux!

C'est sous son ombrage que le chef des princes
de Tchao aimait à se reposer!

3. Que ce poirier, aux fruits doux, est ombreux
et touffu!

Il faut prendre garde de l'émonder, d'en rompre
les rameaux par vénération.

C'est sous son ombrage que le chef des princes
de Tchao aimait à fixer sa demeure ³.

1. « Le blanc, dit Tchou-hi, est le poirier mâle (*tháng*)
le poirier femelle se nomme *Li*; celui-ci est rouge. »

2. « Le chef des princes de Tchao (*Tchao Péh*) en
voyageant dans les États du sud, pour y étendre la bonne
administration de Wèn-Wáng, fixait sa demeure sous le
feuillage touffu de ce poirier. Dès lors les habitants du
pays, se rappelant les vertus de ce prince, prirent en
grande vénération son arbre chéri et défendirent qu'on
lui fit aucun élagage. »

Ce fait curieux rappelle le chêne du bois de Vin-
cennes sous lequel saint Louis aimait à rendre la justice,
et qui est resté, pendant des siècles, en grande vénéra-
tion.

3. A l'époque reculée dont il est question dans ces
chants (au douzième siècle avant notre ère) la dynastie
impériale de Yin venait d'être remplacée par celle de
Tchéou, sous le commandement de Wou-wáng. Le nom-
bre des petits États féodaux qui s'étaient formés par

CHANT VI.

(*Hing-loü*. En trois strophes, l'une de trois vers
et les deux autres de six chacune. La 1^{re}, genre
direct (*fou*), et les 2 autres, genre élevé (*hing*.)

Argument. — On fait allusion dans ce chant aux réformes
opérées par Wèn-Wáng et Tchao-Koung, son frère,
dans les mariages et dans la manière de les célébrer.

1. Une rosée des plus abondantes a rendu les
chemins très-humides ¹.

Qui nous reprocherait, à l'aube du matin et
le soir,

De ne pas nous mettre en route par une si
grande rosée?

2. Qui viendra dire que le passereau (*tsiö*) est
sans cornes ²?

Comment donc aurait-il fait une ouverture
pour pénétrer dans notre demeure?

Qui vous dira que vous n'avez pas accompli
les rites des familles (usités pour les fiançailles)?

Comment donc nous appelez-vous devant la
justice pour nous faire garder en prison?

Quoique vous nous appeliez devant la justice
pour nous faire garder en prison,

(Les rites nuptiaux n'ayant pas été entièrement
accomplis) nous ne vous suivrons pas

suite du changement de la dynastie, dépassait alors,
cent vingt. Les chefs de ces divers États étaient *Koung*
et *Péh*. Le nombre fut réduit ensuite à quarante et quel-
ques. Le prince, dont il est parlé dans ce chant, avait le
titre de *Péh*. Il était l'un des fils de *Wèn Wáng* et
frère de *Wou Wang*, ainsi que de *Tchéou-Koung*.

1. Les habitants des États méridionaux (*Nán koué*),
dit Tchou-hi, se conformaient aux instructions du chef
des Tchao (*Tchao Péh*); ralliés au parti de Wèn-Wáng, ils
avaient eu à modifier leurs mœurs turbulentes et débau-
chées des temps précédents. C'est pourquoi les jeunes filles
(*niü-tséu*) avaient été obligées de se protéger elles-mêmes,
en invoquant les rites, afin de ne pas être victimes de la
force brutale qui les déshonorait. C'est ce que ces jeu-
nes filles expriment dans ce chant. Elles l'ont composé,
ce chant, pour rompre complètement avec de tels
hommes, en disant : dans les chemins il y a tant d'humidité,
d'épaisse rosée, comment (serait-on blâmée) de ne pas
désirer se mettre en voyage le matin et à la tombée de la
nuit? Elles disent qu'elles craignent la trop grande hu-
midité de la rosée et n'osent pas (se mettre en route). Voilà
tout. Car, pour des jeunes filles qui se mettraient seules
en route le matin de bonne heure, et le soir, n'auraient-
elles pas à craindre d'être traitées violemment et enle-
vées de force? C'est pourquoi elles insistent sur la trop
grande rosée pour se mettre en voyage et craignent la
trop grande humidité. »

2. « Quand (en Chine) quelqu'un intente un procès à
un autre, on vous dit que « le passereau a des cornes »
(Tchéou-hi).

3. Qui pourrait dire que les rats n'ont pas de dents?

Comment feraient-ils pour pénétrer dans notre demeure (*litt.* percer les murs de nos demeures)?

Qui dira que vous n'avez pas accompli certains rites nuptiaux des familles?

Pourquoi donc nous appelez-vous en justice?

Quoique vous nous appeliez en justice,

Nous ne vous suivrons pas, (tant que les rites ne seront pas entièrement accomplis ¹).

OBSERVATIONS. Ce chant n'étant pas d'une intelligence facile sans avoir au moins quelques notions préalables sur les anciens rites concernant les mariages, on en donne ici un résumé.

Dès l'antiquité les mariages en Chine se négocient par des intermédiaires. Si les parents y consentent de part et d'autre, des présents sont envoyés des deux côtés, lesquels, s'ils sont acceptés, cette acceptation a, par cela même, force de contrat qui ne peut être rompu. Ces fiançailles faites, le fiancé ne peut encore se rendre à la demeure de sa fiancée. Il faut pour cela accomplir les rites prescrits.

Dès qu'elle est fiancée, la jeune fille noue ses cheveux sur sa tête, indiquant par là qu'elle n'est plus libre. Quand on doit célébrer le mariage, le fiancé va au-devant de sa fiancée et l'emmène à sa demeure; mais toutefois, les noces ne sont célébrées qu'après trois mois, pendant lesquels les époux n'ont entre eux aucune relation intime. Le jour des noces, les parents sont invités; un contrat de mariage est rédigé et signé; tout le monde se rend ensuite dans la salle des ancêtres pour célébrer les rites prescrits. Pour les terminer, l'époux boit du vin dans une coupe et la passe à l'épouse qui en fait de même.

CHANT VII.

(*Káo-yáng. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — On célèbre dans ce chant la simplicité de la cour de Wên-Wáng, et l'absence du luxe.

1. C'est avec les peaux des jeunes agneaux, Que l'on fait des vêtements ornés de cinq fils de soie blanche ².

1. Máo Tchang a dit, sur ce sujet : « Nous ne vous suivrons, ou ne vous obcirons pas » (*pou tsoúng*); c'est-à-dire « jusqu'à la fin nous n'abandonnerons pas les rites pour céder à cette violence (*khiáng páo*) du fort (*litt. du mâle*) exercée sur nous.

2. Ces vêtements, faits de peaux de jeunes agneaux, sont figurés dans l'édition impériale du *Chi-king* citée.

Les jeunes fiancées reviennent de l'audience du prince ¹, pour aller chez elles prendre de la nourriture;

Comme elles paraissent joyeuses ! Comme elles paraissent satisfaites !

2. C'est avec les peaux des jeunes agneaux, Que l'on fait des vêtements ornés de cinq coupures de fils de soie blanche.

Comme elles paraissent joyeuses, comme elles paraissent satisfaites,

Les jeunes fiancées qui reviennent de l'audience du prince pour prendre de la nourriture !

3. C'est avec les peaux de jeunes agneaux, co-sues ensemble,

Que l'on fait des vêtements ornés de cinq coupures de fils de soie blanche.

Comme elles paraissent joyeuses, comme elles paraissent satisfaites,

Les jeunes fiancées qui reviennent de l'audience du prince pour prendre leur nourriture !

CHANT VIII.

(*Yin-khî-louï. En trois strophes, chacune de six vers. Genre élevé.*)

Argument. — Une femme dont le mari est absent, pour le service du prince, se plaint de son isolement.

1. On entend retentir au loin le bruit du tonnerre;

Il (l'époux bien-aimé) est au sud de la montagne méridionale (*Nán-chán*).

Pourquoi est-il allé là, et m'a-t-il laissée où je suis !

Je n'ose me résoudre à rester en place.

Je me repose toutefois avec confiance sur mon seigneur (*K'ün-tsèu*).

Pourquoi ne revient-il par près de moi ? Pourquoi ne revient-il pas ² !

1. « Les États méridionaux (*Nán-Tchao*), dit Tchou-hi, s'étant réglés sur l'administration de Wên-Wáng, tous ceux qui étaient au pouvoir corrigèrent les abus en faisant pratiquer l'économie. C'est pourquoi, dans le *Chi-King*, les hommes trouvent bien que leurs vêtements, aient une longue durée, et ils se félicitent d'avoir obtenu ce résultat. »

2. « Les États méridionaux (*Nán-Tchao*), dit Tchou-hi, ayant été réformés par Wên-Wáng, les femmes des princes, avec toute leur suite, étaient reléguées à l'extérieur, et ne cessaient de penser à eux. C'est pourquoi l'auteur de ce chant, parlant du bruit retentissant du tonnerre qui se fait entendre au sud de la montagne

2. On entend retentir le bruit du tonnerre ;
Il est sur le versant de la montagne méridionale.

Pourquoi est-il allé là, et m'a-t-il laissée où je suis !

Je n'ose me résoudre à prendre quelque repos.
Je me repose, toutefois, avec confiance sur mon seigneur et maître.

Pourquoi ne revient-il pas près de moi ? Pourquoi ne revient-il pas !

3. On entend retentir le bruit du tonnerre ;
Il est au bas de la montagne méridionale.
Pourquoi est-il là, et m'a-t-il laissée où je suis !
Je n'ose me résoudre à rester en place.

Je me repose, toutefois, sur mon seigneur et maître.

Pourquoi ne revient-il par près de moi ? Pourquoi ne revient-il pas !

CHANT IX.

(Piào-yèou-mêi. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre direct.)

Argument. — Une jeune fille est représentée pensant à se marier, mais repoussant toute autre union que celle conforme aux rites.

1. Il y a un arbre nommé *Mêi* (prunier) dont les prunes sont déjà en grande partie tombées (cueillies).

Ses fruits pendants ne sont plus qu'au nombre de sept !

Celui qui me recherche dans la foule des jeunes bacheliers,

Celui-là doit choisir un jour heureux !

2. Il y a un arbre nommé *Mêi* (prunier), dont les prunes sont déjà en grande partie cueillies.

Ses fruits pendants ne sont plus qu'au nombre de trois !

Celui qui me recherche dans la foule des jeunes bacheliers,

Nân-chân, se demande où est le seigneur et maître (*kiün-tseï*) ? Je suis seule reléguée ici, et je ne puis avoir la moindre tranquillité !

« De là elle passe à l'éloge des vertus et des qualités (de son seigneur et maître) ; et du matin au soir elle désire que ses affaires soient terminées en soupirant après son retour. »

1. « Cet arbre a les fleurs blanches, dit Tchou-hi ; ses fruits ressemblent à ceux de l'amandier, et on en fait de la liqueur. »

Celui-là doit choisir ce jour même (sans attendre un jour heureux) !

3. Il y a un arbre nommé *Mêi* (prunier), qui est dépouillé de tous ses fruits ;

Ils sont tous recueillis dans des corbeilles en roseaux.

Ceux qui nous recherchent dans la foule des jeunes bacheliers,

Quels qu'ils soient, le moment est venu pour eux de se déclarer !.

CHANT X.

(Siào-sing. En deux strophes, de cinq vers chacune. Genre élevé.)

Argument. — On fait allusion dans ce chant aux différentes conditions des femmes dans la maison des princes et à leurs différentes occupations. Ce sont elles qui parlent.

1. A l'aube du jour apparaissent encore quelques étoiles ;

On peut en compter de trois à cinq à l'Orient.

Nous avons marché avec précaution pendant toute la nuit.

Du matin jusqu'au soir notre devoir est d'être près du prince.

(Nous y sommes ensemble) mais notre condition n'est par la même ?.

2. A l'aube du jour apparaissent encore quelques étoiles ;

On ne voit plus maintenant que les (constellations) *Sân* et *Mào* ?.

Nous marchons avec précaution pendant toute la nuit.

Nous portons les effets de nuit et les couvertures ;

1. « Sans attendre l'accomplissement des rites, » dit Mào Tchang.

Nghèou Yang-siéou dit cependant que, par le dernier vers, l'auteur entend les « promesses ou paroles mutuelles » (*siängyü*) ; et que celui qui désire épouser sa fiancée, lui envoie un entremetteur de mariage (*mèi-tchôh*) pour la demander (à ses parents). »

2. « Ce que le ciel leur a départi (*Thiên ssò fou tchi*) est divisé (*fén yè*), » dit Tchou-hi.

3. *Sân* et *Mào*, dit Tchou-hi, sont les noms de deux constellations (*ssôh*) de la région occidentale.

On lit dans l'astronomie de la dynastie des Han que

Notre condition réelle est loin d'être semblable ⁴.

CHANT XI.

(*Kiáng-yèou-ssé. En trois strophes, de cinq vers chacune. Genre élevé.*)

Argument. — Des suivantes se plaignent de ce que leur maîtresse, qui se marie, ne les garde pas avec elle.

1. Le fleuve *Kiáng* a plusieurs branches qui forment ses affluents.

Cette jeune fille (notre maîtresse) se marie
Elle ne nous permet pas de l'accompagner ;
Elle ne nous permet pas de la suivre !
Elle en aura des regrets plus tard !

2. Le fleuve *Kiáng* a de petites îles ;
Cette jeune fille (notre maîtresse) se marie ;
Elle ne nous permet pas de l'accompagner ;
Elle ne nous permet pas de la suivre !

Elle trouvera par la suite un lieu où reposer sa pensée.

3. Le fleuve *Kiáng* a plusieurs branches qui forment ses affluents.

Cette jeune fille (notre maîtresse) s'est mariée ;
Elle ne nous permet pas d'aller la rejoindre ;
Elle ne nous permet pas d'aller rejoindre nos compagnes près d'elles.

Tantôt elle murmure des sons inarticulés qui expriment des regrets (*siáo*) ; tantôt elle chante de joie (*kò*).

CHANT XII.

(*Ye-yèou-ssè-kiün. En trois strophes, dont deux de quatre vers chacune, et l'autre de trois vers. Genre direct.*)

Argument. — De jeunes filles chastes célèbrent les sentiments d'honnêteté.

1. Dans les lieux déserts et boisés il y a des daïms tués.

sün (qui signifie trois) est la constellation du « tigre blanc » (*Péh hou*) composée de trois étoiles. » C'est la constellation d'Orion. La constellation *Máo* est celle des Pléiades.

1. Liu-chi a dit, à propos de ce chant : « Les actions

Leurs corps sont recouverts de l'herbe blanche nommée *Máo*.

Il y a de jeunes filles qui chérissent dans leur cœur la venue du printemps.

Les aimables bacheliers (*kíh-szé*) leur font la cour.

2. Au milieu des forêts il y a des bosquets de jeunes arbres ;

Dans les lieux déserts et boisés il y a des cerfs tués ;

Leurs corps sont recouverts de l'herbe blanche nommée *Máo*.

Il y a de jeunes filles qui ressemblent au jade (par leur blancheur).

3. (*Genre direct.*) Moins d'empressement, et plus de retenue (dans vos poursuites) !

Prenez garde de déranger le mouchoir qui pend à ma ceinture ¹.

Prenez garde de faire aboyer le chien !

OBSERVATIONS. — Le chant qui précède a suggéré de nombreuses remarques aux divers commentateurs chinois. Nous ne citerons ici que celles de Lieou Hin, qui rédigea, avec son père Lieou Hiang, un siècle avant notre ère, l'*Inventaire général* de tous les écrits recouverts après l'édit de proscription de Tsin-chi Hoang-ti ².

« La Section du *Chi-king* appelée *Tcháo-Nán* renferme le chant qui précède ; de même que la section *Tchéou-Nán* renferme le chant *Hán*, (*kouáng* le 9^e). Seulement dans ce dernier chant, tous les personnages, hommes et femmes, qui y figurent, se maintiennent dans une attitude convenable, décente ; mais les deux chants : *Hing-loü* (le sixième de cette section *Tcháo-Nán* et *Sè-kiün* le 12^e) ont été composés assez convenablement ; les jeunes filles y tiennent une conduite chaste et décente ; il n'y a que les jeunes gens qui soient peu convenables. »

de ces femmes sont sans haine, sans jalousie ; et, dans leur humble condition de femmes secondaires ou de concubines (*Tsih*), elles se contentent de leur destinée. C'est ce qu'on exprime en disant : si les supérieurs se complaisent dans l'humanité, les inférieurs doivent se complaire dans la justice, l'équité. »

1. *Wou khán ngò choui hi!*

2. Voir à ce sujet notre premier *Mémoire sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation chinoises*, pp. 6-141 du *Tirage à part*.

CHANT XIII.

(*Hô-pi-nông-i. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre élevé.*)

Argument. — On célèbre, dans ce chant, le mariage d'une princesse avec un roi dont tous les commentateurs chinois n'ont pu déterminer le nom avec certitude. Ils supposent toutefois que ce devait être ou Ping-Wáng (dont le règne commença 770 ans avant notre ère), ou King-Wáng (de 718 à 790). Máo et Tching, deux des plus anciens commentateurs du « Livre des Vers », présument qu'ils est question dans ce chant de la fille de Wou-Wáng (1134-1114 avant Jésus-Christ) qu'il donna en mariage au prince de l'Etat de Thsi.

1. Qu'est-ce qui nous plaît le plus dans ces flots de verdure ?

C'est la fleur de l'arbre *Tháng-ti* ¹.

Quel est l'objet qui inspire le plus de vénération et qui concilie le plus les suffrages ?

C'est le char de la belle princesse *Ki*.

2. Qu'est-ce qui nous plaît le plus dans ces flots de verdure ?

Ce sont les fleurs qui ressemblent à celles du pêcher :

La petite-fille du Roi pacificateur ², et
Le fils du prince de Thsi.

3. Quel est l'instrument de ceux qui pêchent à l'hameçon ?

C'est une ligne composée de fils de soie.

(Ces fils de soie unis sont ³) : le fils du prince de Thsi, et la petite fille du prince pacificateur.

CHANT XIV.

(*Tséou-yü. En deux strophes, de trois vers chacune. Genre direct.*)

Argument. — On célèbre, dans ce chant, le goût de Wên-Wáng pour la chasse, et son habileté dans cet art.

1. Ils sont vigoureux et touffus, ces roseaux (qui couvrent la plaine).

1. Arbre qui ressemble au saule blanc, lequel a les feuilles rondes. » (Tchéou-hi.)

2 « Fille de Wou-Wáng, et petite-fille de Wên-Wáng (« roi pacificateur »), laquelle fut donnée en mariage au fils du prince de Thsi. » (Tchéou-hi.)

3. « La réunion de fils de soie forme une corde (ou

D'un seul coup de flèche sont frappés cinq sangliers (où *pá*).

Oh ! qui n'admirerait pas l'adresse du Tséou-yü ¹ !

2. Elle est luxuriante et vigoureuse, l'herbe *Phoung* (qui couvre la plaine).

D'un seul trait de flèche ont été atteintes cinq jeunes laies (où *tsoung*).

Oh ! qui n'admirerait pas l'adresse du Tséou-yü !

Nota. — La traduction de cette première partie est due jusqu'ici à M. G. Pauthier; les chants qui suivent ont été traduits d'après la version latine du P. Lacharme.

SECTION TROISIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE PII ¹.

CHANT I.

Argument. — Une femme se plaint de son mari à qui elle est devenue odieuse.

La barque de cyprès erre toujours au gré des vagues. On voit bien que tout repos est interdit à cette malheureuse femme, et il semble qu'elle exhale sa douleur en plaintes amères : je vais, dit-elle, toujours et sans cesse je marche.

Mon esprit n'est point un miroir qui puisse reproduire les images des objets extérieurs; mes

une ligne), comme l'union du mari et de la femme forme une chaîne. » (Tchéou-hi.)

1. « Le *Tséou-yü* est un tigre blanc à raies noires qui ne se nourrit jamais d'animaux vivants. » (Tchéou-hi.) Le dernier vers fait allusion à Wên-Wáng.

2. La capitale de l'empereur Tcheou-ouang que Ou-Ouang combattit victorieusement, était située dans la province Houan, sur le territoire appelé aujourd'hui Ouei-houei-fou. Ou-Ouang divisa le territoire en trois royaumes : il appela Pii le côté nord, Ouei celui du levant, et Yong celui du midi. Ces trois royaumes furent réunis dans la suite entre les mains du roi d'Ouei. Les chants de cette section, ainsi que ceux de la section IV, se rapportent à ce royaume. L'empereur Ou-ouang donna le royaume d'Ouei à son frère cadet Kang-chou; mais on ignore à qui premièrement, furent donnés ceux de Yong et de Pii.

frères ne sont point pour moi des amis dignes de ma confiance; si je vais à eux, et leur adresse quelques paroles, je viens me heurter contre des fronts courroucés.

Mon esprit n'est point semblable au caillou qui peut rouler sur lui-même, ni à la natte qui se replie; on ne peut voir en moi que vertu et perfection; on ne trouverait en moi aucun défaut à redresser.

Je suis triste et dévorée de soucis cuisants. La vile troupe des courtisanes est cause de mon tourment : souvent je me suis vue l'objet de leur dédain et de leur mépris; j'ai souffert mille outrages et subi mille injures.

Mon cœur est agité par une cruelle inquiétude, et toujours à mon réveil je frappe plusieurs fois ma poitrine oppressée.

Le soleil et la lune se succèdent tour à tour, et connaissent le moment du déclin; le mal qui dévore mon cœur l'enveloppe comme d'un vêtement sordide. Il est l'éternel objet de mes secrètes pensées, et c'est en vain que je chercherais à m'y dérober.

CHANT III.

Argument. — Plaintes d'une reine abandonnée par son mari.

L'extérieur de mon vêtement est de couleur verte, le dedans a l'éclat de l'or. Je pleure sans cesse et je ne puis trouver aucun soulagement à mes maux.

La partie supérieure de ma robe est de couleur verte, le reste est jaune. Mon âme est tourmentée et je ne sais pourquoi je ne puis un instant oublier mes souffrances.

Vains ornements de soie verte, pourquoi voulez-vous me parer de vos tissus? Pour moi, mon seul souci est de méditer sur les mœurs et les doctrines de mes pères, afin d'apprendre à ne plus pécher.

Que m'importe que cette toile légère et ce mince tissu me protègent contre le vent; je veux rappeler à ma mémoire les mœurs des vieux âges, et étudier leurs antiques enseignements; et je

1. Ce chant est attribué à Tchouang-kiang, reine d'Ouei. Son mari la répudia pour vivre avec sa concubine Taï-oueï. Ce roi vivait en 735 avant Jésus-Christ.

saurai, dominant mes passions, subir avec dédain les attaques du mal.

CHANT III.

Argument. — La reine Tchouang-kiang, dont il est parlé plus haut, adopta pour fils le fils de sa concubine, et le fils monta sur le trône; mais peu de temps après il fut tué par son frère qui usurpa le trône. La mère du prince assassiné est exilée, et la reine Tchouang-kiang l'accompagne.

L'hirondelle s'élance dans l'espace d'un vol inégal. Je suis allée bien loin pour accompagner mon amie qui s'en va; j'ai levé les yeux pour la voir encore, et déjà elle avait disparu, et de mes paupières coulait une pluie de larmes.

Dans son vol capricieux l'hirondelle tantôt se perd dans les nues, tantôt vient raser la terre. J'ai marché longtemps, accompagnant mon amie à son départ. J'ai porté mes regards dans les airs, et elle avait disparu, et, restant immobile, j'ai donné un libre cours à mes larmes.

L'hirondelle en volant fait entendre un chant grave et aigu tour à tour. J'ai marché bien loin vers le Midi, accompagnant mon amie : j'ai levé les yeux, et ne la voyant plus, j'ai abandonné mon âme à la douleur.

Ma douce amie Tchong ne connaissait pas le fard; mais elle était d'une fidélité à toute épreuve. dévouée au culte du bien, aimant toujours la concorde, bienfaisante, prête à obliger, enfin guidée toujours par une sage et habile prudence. Ma vertu défaillante puisait sa force dans ses conseils, et elle m'enseignait à honorer la mémoire de mon mari qui ne compte plus au nombre des vivants.

CHANT IV.

Argument. — Plaintes d'une femme répudiée par son mari.

Le soleil et la lune répandent tour à tour leur lumière sur la terre. Cet homme a abandonné les préceptes de nos ancêtres. D'où vient qu'aucune règle fixe et certaine ne guide ses actions? Pourquoi ne fait-il aucun cas de moi?

Le soleil et la lune réchauffent de leur lumière la terre placée au-dessous d'eux. Il refuse de me traiter en amie. Y a-t-il quelque chose de précis

et de réglé dans sa conduite ? Pourquoi son cœur est-il ingrat envers moi ?

Le soleil et la lune s'élevèrent des rives de l'Orient. Que dire de cet homme ? Je ne trouve en lui aucun sujet d'éloge. Quelle règle fixe et certaine guide sa conduite ? Pourquoi me chasse-t-il ainsi de son souvenir ?

Le soleil et la lune sortent des rivages de l'Orient. Hélas ! mes parents m'ont refusé toujours la douce nourriture du toit paternel. Et lui il va au hasard, sans règle fixe. Il m'a ôté toute sa bienveillance, et me néglige cruellement.

CHANT V.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Le vent souffle avec violence. Le bouffon plein de vanité et d'orgueil me poursuit d'un rire moqueur, dès que son regard s'arrête sur moi. Et je suis dévorée par une cruelle torture.

Sous le souffle du vent l'air se charge de poussière. Quelquefois il semble dérider son front et venir à moi, mais il ne vient pas, il ne s'approche jamais, et mon âme est toujours en proie au cruel chagrin.

Le vent souffle et le ciel s'assombrit; dans le même jour le ciel se charge plus d'une fois de brumes épaisses. Quand arrive le moment du repos, le sommeil fuit mes paupières; et de mon cerveau chargé, l'eau coule par mes narines et mes yeux.

Le ciel chargé de nuages retentit du roulement prolongé du tonnerre. Je ne puis dormir, et je poursuis le cours de mes tristes pensées.

CHANT VI.

Argument. — Paroles d'un soldat partant pour la guerre.

Le tambour résonne et fait entendre son *tang-tang* redoublé. Les soldats s'élancent, se forment en cercle, tournent leurs armes en avant, et offrent déjà l'aspect de combattants. D'autres s'occupent à creuser la terre; d'autres enfin fondent une ville dans le pays de Tsao. Moi seul je poursuis ma route vers le Midi.

Déjà par les soins du général Sun-tsee-tchong, la paix règne entre les royaumes de Tch'in et de

Song, et cependant je ne puis obtenir de retourner vers les miens, et mon esprit est dévoré d'inquiétude.

Pendant que j'étais assis j'ai perdu mon cheval, et en marchant à sa recherche, je suis arrivé auprès du bois.

J'ai conclu avec toi un pacte sacré : morts ou vivants, éloignés même et séparés l'un de l'autre, nous ne pourrions le violer sans crime. J'ai pressé ta main dans la mienne, en signe d'une mutuelle fidélité, et tu m'as promis de vivre avec moi jusqu'à l'extrême vieillesse. Hélas ! je vis exilé sur la terre lointaine, et ne puis plus prolonger mes jours. Que je suis malheureux ! Je ne puis vivre pour dégager ma foi !

CHANT VII.

Argument. — Ces paroles sont mises dans la bouche de sept frères, dont la mère, qui était veuve, menait une vie déréglée.

Le vent du sud réchauffe de son haleine bienfaisante le tendre églantier, et grâce à lui le buisson paré de fleurs semble toujours rajeunir. Mais notre mère, accablée de soucis, vit au milieu de dures fatigues.

Le vent bienfaisant du sud réchauffe nos bosquets; nous avons une mère pleine de prudence et de sagacité, et notre cœur ne possède aucune vertu virile.

Des sommets glacés du pays de Tsun coule la rivière qui arrose les vallées. Nous sommes sept enfants, et nous laissons notre mère en proie à tous les soucis, à tous les rudes labeurs.

La voix douce, mélodieuse, infatigable du Hoang-niao¹, l'oiseau doré, charme les airs; et nous sommes sept enfants, et nous ne savons donner aucun soulagement à celle qui nous donna la vie.

CHANT VIII.

Argument. — Une femme exprime les regrets que lui cause l'absence de son mari.

Le faisan vole d'une allure calme et lourde. Celui qui remplit ma pensée n'est retardé ni empêché par aucun obstacle.

1. Voyez, page 253, col. 1. note 3.

Le faisán s'élève de terre, ne songeant qu'à voler, et il crie quand il s'abat. Mais c'est pour le sage seul que mon esprit se tourmente.

Je lève les yeux sur le soleil et sur la lune, et cette pensée reste toujours gravée dans mon esprit. On dit que la route est longue; pourquoi donc prétendre qu'il a pu arriver?

O vous tous, sages de la terre, qui que vous soyez, vous ignorez le vrai moyen d'honorer la vertu. Ne nuire à personne, ne jamais convoiter le bien d'autrui, tels sont les deux préceptes qu'il faut pratiquer en tout, et les seuls dignes d'éloge.

CHANT IX.

Argument. — Dans ce chant on blâme les mœurs licencieuses des hommes de cette époque, et on les exhorte au respect des lois du mariage.

La feuille de la courge est amère. La hauteur de l'eau a augmenté dans le lit du fleuve. S'il est très-profond, c'est en vain que les hommes voudraient pour le traverser ramasser et retrousser leur robe. Si l'eau est basse, ils le traversent en relevant leurs vêtements, sans respect pour la pudeur.

Le lit plein d'eau déborde. La femelle du faisán chante son cher Niao. Le lit est plein, mais l'es-sieu du char n'est point mouillé.

La femelle du faisán appelle par ses cris son compagnon chéri.

L'oiseau fait entendre un cri paisible. Le soleil commence dès le matin à répandre sa lumière.

Quiconque veut se marier suivant les rites n'a pas besoin d'attendre qu'une chaleur déjà vive ait changé en ruisseaux les glaces de l'hiver.

Le nautonnier du haut de sa barque consent et m'appelle; mais les autres passent, et je reste; ils passent, et je reste, attendant mon ami.

CHANT X.

Argument. — Ce chant est attribué à une femme répudiée par son mari.

Un vent doux et léger qui vient de l'Orient rassemble les nuages et amène la pluie. Pour les

efforts et les luttes les époux sont deux, mais ils n'ont qu'un seul cœur; les brouilles ne leur sont pas permises, la colère est pour eux un crime. Ils vont cueillir le Fong¹ et le Foei², et ont soin de ne pas atteindre la naissance des racines. Tant que je resterai fidèle à mon devoir, et que j'honorerai la vertu, je dois vivre avec toi jusqu'à mon dernier jour.

Je marche lentement et mon esprit refuse d'aller où me portent mes pas. A mon départ, c'est à peine s'il s'est avancé jusqu'au seuil de la maison; son chemin a été fort court. Qui peut prétendre que l'herbe Tou³ est amère? elle est aussi douce que la Tsi⁴. Tu es heureux près de ta nouvelle épouse, et vous êtes joyeux comme des frères.

Les eaux du King⁵ viennent tomber dans la rivière d'Ouei, et l'onde est trouble après ce mélange; mais si on a soin de la faire séjourner dans un lieu préparé, elle devient très-limpide. Tu célèbres avec joie un nouvel hymen, et tu n'éprouves pour moi que du dégoût. N'approche pas de la digue que j'ai mise en travers de l'eau et ne brise pas le roseau qui me sert pour la pêche. Il ne te plaît pas de me retenir et je ne puis penser à demain.

Quand les eaux étaient hautes, je montais sur ma nacelle; quand le fleuve avait baissé, je le traversais à pied. En toute circonstance j'étais prodigue de mes efforts, et ingénieuse à en trouver l'emploi. Quiconque avait à s'occuper du triste soin des funérailles, me voyait accourir à lui, prête à lui rendre mes bons offices après l'inhumation.

Ton cœur n'a plus la force de m'aimer; et la haine a remplacé l'amour. Tu ne fais plus aucun cas de ma vertu et me traites comme un marchand dont on se plaint à déprécier les plus précieux objets. Autrefois j'étais pauvre et malheureuse et tu me nourrissais; tu me nourrissais et m'entourais de soins bienveillants; aujourd'hui tu t'éloignes de moi comme d'un objet vénérable.

1. Le Fong, espèce de rave.

2. Foei, plante à la tige épaisse, aux feuilles épaisses.

3. Le Tou, espèce de rave.

4. La Tsi, plante rampante, épineuse, dont les graines sont employées dans les ophthalmies et sont bonnes à manger.

5. Le King et l'Ouei sont deux rivières; les eaux de celle-ci sont limpides, celles de l'autre sont troubles. L'Ouei se jette dans le King qui lui-même verse ses eaux dans le Hoang-ho. Chacun prend sa source dans la province de Chen-si et conserve encore son nom ancien.

Je conserve chez moi des aliments à la douce saveur que, dans ma prévoyance, j'ai gardés pour l'hiver. Pendant que, rempli de joie, tu conduis ta nouvelle compagne, je suis réduite à la misère. Tu me montres un visage sévère et menaçant, et tu m'abandonnes en proie au noir chagrin, et tu oublies toutes ces douces joies que tu as goûtées près de moi.

CHANT XI.

Argument. — Un homme qui a suivi son roi dans un exil lointain l'exhorte à revenir ¹.

C'en est fait, je suis mort. Pourquoi ne retournons-nous pas ? Si ce n'était pour mon roi, quel motif m'obligerait à supporter cette rosée qui me pénètre jusqu'aux os ?

C'en est fait, je suis mort. Pourquoi ne retournons-nous pas ? Si ce n'était pour mon roi, pourquoi resterais-je au milieu de cette boue dans laquelle je suis forcé de passer ma vie ?

CHANT XII.

Argument. — Le sujet de ce chant se rapporte au sujet du chant précédent. Les princes vassaux du roi Li se plaignent des princes du royaume d'Ouei ou du roi même de ce pays, et les accusent de ne point secourir avec assez d'énergie leur maître malheureux.

Sur la petite montagne de Mo-kiô, le Ko ² a grandi et a couvert la terre de ses pousses vigoureuses. O Chou-hi et Pe-hi, mes seigneurs, que de jours se sont déjà écoulés ! Quelle est la cause d'un si long retard ? En attendent-ils d'autres qui doivent arriver au jour fixé ? Pourquoi prolongent-ils les heures d'attente ? Ont-ils des raisons légitimes ? On peut le croire, puisqu'il en est ainsi.

Déjà nos vêtements de peau de renard portent les marques de la vieillesse, et n'ont plus un seul poil. Et ce n'est pas que nos chars ne soient pas allés vers l'Orient, mais c'est parce que les grands

1. Il s'agit du roi de Li dans la province de Chen-si. Chassé du trône par les Tartares, il se vit obligé de chercher un refuge dans le royaume d'Ouei. Il en a été question plus haut.

2. Pour cette plante, voir la note 2, page 260, col. 1.

seigneurs Chou-hi ¹ et Pe-hi ne protègent plus notre cause, et ne partagent pas nos sentiments.

Nous errons çà et là, dispersés, soutenant avec peine nos membres amaigris : et en entendant notre appel, Chou-hi et Pe-hi sourient d'un air moqueur, à la façon des sourds.

CHANT XIII.

Argument. — On fait parler ici un homme qui, n'ayant pu parvenir aux grandes charges et ayant obtenu le titre de musicien du roi, se glorifie sur un ton emphatique avec des éloges grotesques.

Allez, livrez-vous à la joie ; que tous les plaisirs de la danse ² animent cette fête. Il faut que le bruit se répande à l'heure de midi, et que le maître apprenne votre bonheur.

Un homme à la haute stature, au jarret agile se livre à mille exercices de danse dans le palais des rois. Sa force est égale à celle du tigre, et dans ses mains les courroies des chars deviennent souples comme un fil de soie.

Sa main gauche tient une flûte champêtre, sa droite une plume ; la sueur coule de son front, son visage est couleur de pourpre ; d'après l'ordre du prince sa coupe est toujours pleine de vin, et il se laisse gagner par une douce ivresse.

Sur le haut des montagnes s'élève le coudrier ; l'arbre sucré croît dans les vallées. Mais quel est cet homme dont la pensée captive mon esprit ? c'est l'homme illustre ³ et grand venu des rivages de l'Occident ; cet homme illustre et grand vient des rivages de l'Occident.

1. Chou-hi et Pe-hi étaient peut-être les ministres du roi du royaume d'Ouei.

2. La danse moderne dans ces pays ne consiste qu'en un léger déplacement des pieds accompagné par un mouvement des bras et de la tête, sans que le danseur parcoure une grande distance. — Autrefois la danse était le seul des exercices publics permis aux élèves des collèges et des académies ; elle était très-usitée dans les cérémonies funèbres, dans les fêtes, dans les repas servis aux vieillards par ordre du roi et dans les anniversaires célébrés en l'honneur des morts. Il y avait deux sortes de danse, une pour la paix, une pour la guerre : dans la première, on portait une plume d'oiseau ; dans l'autre, une lance ou une épée.

3. Ouén-ouang selon quelques-uns, fondateur de la troisième dynastie nommée Tchéou. Les philosophes chinois, au premier rang desquels est placé Confucius, l'ont toujours cité pour modèle aux autres princes.

CHANT XIV.

Argument. — Ces paroles sont prononcées par une reine originaire du pays d'Ouei, qui entretient les siens de ses regrets au sujet de ses parents et de sa patrie.

La fontaine Tsuen-choui jette ses eaux dans la rivière Ki. Je songe au royaume d'Ouei, et tous les jours cette pensée me remplit de tristesse. O belles jeunes filles, il m'est bien doux de m'asseoir en votre compagnie.

Quand je suis partie, je me suis écartée de mon chemin pour m'arrêter au lieu appelé Tsi, et mes compagnons de route m'ont offert un festin dans un endroit nommé Ni. Jeune fille je suis partie pour me marier; et je suis allée bien loin de mes parents que j'ai abandonnés, et maintenant j'interroge mes amies et mes sœurs.

Je suis partie et j'habite sous les toits hospitaliers de Kan et ceux qui ont accompagné mes pas me font asseoir à leur table à Yen. Faisons couler l'huile sur l'essieu de notre char, revenons sur nos pas, venez et partons. Si nous nous dirigeons vers le royaume d'Ouei, ma patrie, aurons-nous à éprouver le moindre regret?

Je pense à la source de Fœi-tsuen, et de profonds soupirs soulèvent ma poitrine. Je pense aux pays de Siu et de Tsao et mon âme reste longtemps attachée à ces souvenirs. Pourquoi n'irais-je pas me promener de ce côté, si je puis procurer à mon cœur quelque soulagement?

CHANT XV.

Argument. — Dans les malheurs de l'État, un seigneur, n'osant se plaindre trop vivement, se repose entièrement sur la volonté du ciel et rend hommage à la providence divine. — Ce chant fait allusion aux troubles qui désolèrent le royaume d'Ouei.

Je sors par la porte qui regarde le nord, et mon cœur est accablé de soucis. Un seul mot les dira : dans le plus complet dénûment je ne puis sauvegarder ni ma dignité ni la décence, et nul ne sait à quelles extrémités je me trouve réduit.

J'en ai dit assez : j'obéis à la volonté du ciel; pourquoi murmurer?

Je suis envoyé pour les affaires du prince. Toute la charge de l'État pèse sur moi. Quand je reviens pour rentrer dans ma demeure, mes serviteurs me poursuivent à l'envi de paroles malveillantes.

J'en ai dit assez; j'obéis à la volonté du ciel : pourquoi murmurer?

Les affaires du prince sont confiées à mes soins. Je supporte tout seul le fardeau du pouvoir. Et quand je reviens dans ma maison, mes serviteurs m'accablent de mille reproches et m'attaquent à l'envi. J'en ai dit assez : tout ceci se fait par ordre d'en haut; pourquoi murmurer?

CHANT XVI.

Argument. — Pendant que le royaume d'Ouei est sur le point de périr, le peuple pense à émigrer pour se soustraire aux malheurs de l'État.

Le froid aquilon mugit dans les airs; la pluie et la neige tombent en abondance, ô mes très-chers amis, mettez vos mains dans les miennes et partons. Tout retard est impossible, hâtons-nous, hâtons-nous.

Le vent du nord souffle avec un grand fracas; une pluie froide mêlée de neige tombe sur la terre. O mes amis, vous que j'aime si tendrement, joignons nos mains et éloignons-nous : sans délai, sans retard, vite, vite!

Nous ne voyons que des renards au poil roux et des corbeaux noirs¹; mes amis, mes chers amis, donnez-moi votre main et montons sur le même char. N'attendons pas une heure, pas un instant, courons, courons!

CHANT XVII.

Argument. — Le rendez-vous.

Une jeune fille belle et facile m'a indiqué un endroit écarté, où elle m'a ordonné de l'attendre. Je brûle de désir, et elle ne vient pas, et je promène en vain de tous côtés mes regards impatients.

Une vierge belle et d'une austère vertu m'a fait un présent qui m'a ravi : c'est un objet de couleur rouge. Mais quoique son présent soit très-beau, je préfère l'estime de cette honnête enfant.

Elle m'a donné une plante, appelée Y, qu'elle a rapportée des champs. Certes cette

1. Les renards et les corbeaux sont des animaux de mauvais augure.

plante est belle et rare ; rien cependant n'a pu charmer mes yeux dans ce présent, si ce n'est la pensée de l'avoir reçu d'une main si chère.

CHANT XVIII.

Argument. — Le roi Suen-kong-oui avait demandé la fille du roi de Tsi pour son fils et successeur Ki, mais épris d'amour pour cette princesse, il l'épousa lui-même. C'est cette reine Suen-kiang dont il s'agit dans ce chant.

Les fleurs renaissantes ornent les jardins. Ce petit tertre nouvellement élevé, d'où la vue s'étend au loin, offre à tous les yeux un aspect riant. Un ruisseau arrose et fertilise les champs d'alentour. Quel doux moment, quel instant propice pour célébrer les fêtes de l'hymen !

Les paniers sont faits d'une natte solide qu'on aurait peine à plier.

Le nouveau tertre ¹ s'élève au-dessus du champ. Les eaux serpentent paisiblement sur un terrain uni et arrosent les terres. Quel moment favorable pour célébrer des noces ! Voilà des paniers, des nattes qu'on ne parviendrait pas à plier.

Les filets sont tendus pour les poissons, mais voici qu'une oie s'est prise dans les mailles.

O heureux hymen, quel temps propice pour te célébrer !

Le poisson qui m'est échu a un corps recourbé et ne peut regarder en haut.

CHANT XIX.

Argument. — Inquiétude de la reine Suen-kiang au sujet de ses fils.

Le navire marche toujours monté par ces deux jeunes gens, et son ombre apparaît à peine sur les flots. En songeant à eux mon esprit inquiet ne sait que résoudre. Et le navire marche toujours portant les deux jeunes gens ; il marche et voici qu'on le voit à peine. En vain je pense à eux : un malheur certain est suspendu sur leur tête et je ne trouve rien pour les garantir.

1. Un tertre fut élevé auprès de la rivière Ouei à l'occasion de ce mariage, et les hommes de ce pays, qui voyaient cette union avec peine, écrivirent ces vers où ils blâment la passion de leur roi.

SECTION QUATRIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE YONG.

CHANT I.

Argument. — Ces paroles sont prononcées par une veuve qui refuse de se marier une seconde fois ¹.

La barque de cyprès marche et vogue au sein du fleuve. Ma chevelure est tombée sous le fer, et j'en ai conservé quelques restes pour couvrir le sommet de ma tête.

Je me suis engagée par un serment sacré à ne plus me ranger de ma vie sous les lois du mariage.

Ma mère m'a comblée de présents pareils à ceux que j'ai reçus du ciel, mais elle ne sait pas assez pénétrer les secrètes pensées des autres.

Le navire de cyprès suit les bords du fleuve ; ils m'ont coupé ma chevelure, mais m'en ont laissé quelques boucles comme signe d'un prochain mariage. Mais engagée par un serment, que je ne saurais trahir sans crime, je ne consentirai jamais. Ma mère m'a comblée de présents pareils à ceux que j'ai reçus du ciel, mais elle ne sait pas assez pénétrer les secrètes pensées des autres.

CHANT II.

Argument. — Ce chant fait allusion à la reine Suen-kiang qui, après la mort de son mari le roi Suen-kong, vivait avec le prince Ouan, que Suen-kong avait eu d'une concubine.

Le mur offre des saillies qu'il n'est pas permis de briser. Qui pourrait compter tous ces ouvrages de bois et ces solives scellées dans la pierre ? Si nous le tentions, nous soulèverions l'esprit des assistants.

Le mur présente des saillies armées de pointes qu'on ne peut briser. Nous ne devons pas faire connaître ces solives de bois fixées à l'intérieur, si nous osions l'essayer, nos paroles seraient inconsiderées.

Le mur offre des saillies qu'on ne peut ébranler. Qui oserait entreprendre de dire ces poutres de bois, ces solives intérieures ? La honte l'empêchera.

1. Les femmes qui refusent de contracter un second mariage sont en grande estime chez les Chinois ; des honneurs publics leur sont décernés par le roi.

CHANT III.

Argument. — Satire contre le luxe des femmes.

L'épouse doit vivre jusqu'au dernier jour avec son mari. Femme, que signifient cette chevelure luisante et ces objets d'or qui, mêlés à tes cheveux, servent d'ornement à ta tête? que signifient ces six perles d'or qui sont suspendues à tes deux oreilles? Tu t'avances pesante comme une montagne et tu sembles affecter l'aspect d'une rivière aux eaux étincelantes. Il faut que chacun choisisse des vêtements conformes à ses mœurs et à sa condition, mais toi, femme insensée, que prétends-tu?

Tu t'entoures de robes teintes avec art et coupées avec élégance, comme les femmes qui célèbrent les fêtes annuelles des morts. Tes cheveux d'ébène sont épais comme les nuages; pourquoi veux-tu attacher sur ta tête des boucles empruntées? A tes oreilles sont suspendues des perles fines et tu peignes ta chevelure avec l'ivoire. Tes deux tempes gonflées affectent une forme arrondie, ton visage est plus blanc que l'albâtre; à ton aspect on croit admirer la beauté des cieux et la majesté des rois.

Tu te revêts de splendides parures comme les femmes qui, dans une pompe solennelle, vont rendre des hommages au prince. Tu recouvres ton premier vêtement d'un tissu de soie mince et léger, et on ne saurait déterminer la couleur changeante de tes parures. Les yeux de ma sœur sont brillants, son visage a le plus pur éclat; en un mot elle est par la beauté la première femme du royaume.

CHANT IV.

Argument. — Satire contre les mœurs licencieuses de cette époque.

Je cueille l'herbe Tang ¹ dans les champs de Mœi, et cependant quel est l'objet de mes pensées? C'est la jeune et belle Mong-kiang. Elle m'a indiqué un endroit nommé Tsang-tchong, et elle est venue à ma rencontre jusqu'à Chang-kong et m'accompagne jusqu'à Ki-chang.

J'arrache de l'épi les grains de froment dans les champs de Mœi du côté du nord, et cependant quel est l'objet de mes pensées? C'est la belle

1. Le Tang, plante médicinale appelée vulgairement Tou-sco-tsee, odorante, d'une saveur agréable, fortifiante, fort estimée.

Mong-y, ma jeune amie. Elle m'a indiqué un endroit nommé Tsang-tchong et elle est venue à ma rencontre jusqu'à Chang-kong et m'accompagne jusqu'à Ki-chang.

Je cueille la plante Fong ¹ dans les champs de Mœi du côté de l'orient. Pendant ce temps quel est l'objet de mes pensées? c'est la belle Mong-yong. Elle m'a indiqué un endroit nommé Tsang-tchong, et elle est venue à ma rencontre jusqu'à Chang-kong et m'accompagne jusqu'à Ki-chang.

CHANT V.

Argument. — Le prince Houei-kong, roi d'Ouei, blâme dans ce chant la vie licencieuse de sa mère.

Chez les caillies, et les pies le mâle et la femelle vivent toujours ensemble; l'homme méchant vit avec nous comme un frère aîné.

Chez les pies et les caillies le mâle et la femelle vivent toujours ensemble: l'homme méchant nous traite comme un maître.

CHANT VI.

Argument. — Ce chant fut composé en l'honneur du Ouen-kong ², qui, privé de son héritage, alla fixer sa demeure dans le royaume de Tchou, où il fit bâtir un palais.

L'étoile Ting ³ atteint la méridienne et, dans le pays de Tchou, la demeure royale s'achève. Déjà on mesure au loin l'ombre du soleil, et le palais de Tchou s'élève toujours. Les coudriers et les châtaigniers sont plantés en terre, ainsi que beaucoup d'arbres, tels que les Y ⁴, les Tong ⁵, les Tsee ⁶, les Tsi, dont le bois sert à faire des instruments à cordes appelés Kin et Che.

Nous montons sur le faite des murs, d'où le regard domine tout le pays de Tchou. Nous considérons l'étendue du pays, et nous voyons le royaume de Tang au delà du royaume de Tchou, et nous jugeons, d'après l'ombre des montagnes,

1. Le Fong, sorte de rave.

2. Ouen-kong, fils de Y-kong, roi, d'Ouei tué en combattant les barbares du nord, vivait 660 ans avant Jésus-Christ.

3. L'étoile Ting est dans la constellation de Pégase. Quand elle se trouve le soir dans la méridienne, c'est le moment jugé le plus favorable pour bâtir des maisons.

4. C'est l'arbre dont le bois sert principalement à fabriquer les instruments de musique.

5. Arbre dont on extrait l'huile Tong-yeou.

6. Arbre dont on faisait autrefois les tablettes sur lesquelles on sculptait les caractères.

la place de ces divers lieux. Nous abaissons nos regards sur les terres placées au-dessous de nous, et nous voyons les champs semés de mûres, et nous les parcourons d'un regard attentif. Nous consultons les auspices, nous obtenons des réponses favorables et tout nous sourit.

Une pluie douce et bienfaisante est tombée sur la terre, et j'ordonne au conducteur du char de consulter les astres. Je sors de grand matin, et m'arrête dans un champ planté de mûres; cet homme ne songe pas seulement à l'intérêt des siens; dans son caractère et dans sa conduite la simplicité s'unit à la gravité. Trois mille chevaux dont la taille dépasse sept pieds paissent dans ses pâturages.

CHANT VII.

Argument. — Ici encore on critique les mœurs relâchées du temps ¹.

L'arc-en-ciel apparaît à l'orient et nul n'ose le montrer du doigt. La jeune fille quitte sa maison et s'éloigne de ses parents et de ses frères. Pourquoi ? elle va sans doute chercher un époux.

Lorsque l'arc-en-ciel paraît le matin à l'occident, le ciel après la pluie redeviendra serein. La jeune fille s'en va loin de ses parents et de ses frères. Pourquoi ? sans doute elle va chercher un époux.

Les hommes esclaves d'une passion aveugle se livrent à des mœurs licencieuses et méprisent les lois de la raison et la voix de la conscience.

CHANT VIII.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Le rat a toujours sa peau de rat. Il y a des hommes qui n'agissent pas comme des êtres doués de la raison. Pourquoi ces hommes ne sont-ils pas rayés du nombre des vivants !

Le rat a ses dents de rat. Il y a des hommes qui n'ont point les dehors qui conviennent à leur espèce. Pourquoi de tels hommes ne sont-ils pas rayés du nombre des vivants ?

Le rat a son corps de rat. Il y a des hommes qui n'ont rien d'humain ni de raisonnable. Pour-

1. A cette époque existait une croyance superstitieuse défendant de montrer du doigt l'arc-en-ciel qui paraissait à l'orient; on croyait que celui qui le faisait était subitement puni par un ulcère à la main. L'arc-en-ciel était pour eux le signe de la débauche et de la corruption.

quoi de tels hommes ne sont-ils pas rayés du nombre des vivants ?

CHANT IX.

Argument. — Le poète décrit une armée en marche.

Sur les frontières du pays de Tsun brillent des enseignes appelées Mao : elles sont formées d'une queue de bœuf suspendue à une pique et placées derrière un char. Le char est recouvert d'une étoffe de soie blanche et traîné par quatre chevaux de la plus grande valeur. Quelles seront les récompenses de notre héros ?

Dans chaque village du pays de Tsun flottent des étendards appelés Yu : ce sont des corps d'oiseaux Ti en peinture, placés au haut d'une pique. Le char est relié par de la soie blanche et traîné par cinq bons chevaux. Quelles seront les récompenses de notre héros ?

Dans la grande ville du pays de Tsun flottent des drapeaux appelés Tsing. Ce sont des plumes de l'oiseau Ti pendues à une lance. Le char est recouvert de soie blanche et traîné par trois paires des meilleurs chevaux. Quelle sera la nouvelle de notre héros ?

CHANT X.

Argument. — Plaintes de la reine du royaume de Hiu ².

Je me rends en toute hâte auprès du roi d'Ouei. Déjà j'ai parcouru une longue route et malgré l'étendue du chemin, je ne suis pas encore arrivée. Et je t'avertis que je veux diriger mes pas vers le pays de Tsao. Cependant le ministre du roi, portant le titre de Taï-fou ³, a traversé les

1. Les étendards étaient plantés sur le derrière des chars; c'étaient les poils de la queue d'un bœuf suspendus à un bois de lance. Ce genre d'étendards existe encore.

2. La reine de Hiu avait pour père Suen-kong, roi d'Ouei, pour mère Suen-kiang, et épousa le roi de Hiu. A la nouvelle de la défaite dont il est question dans le chant iv, émue de pitié pour les malheurs des siens, elle partit pour aller consoler ses parents. Mais un seigneur avait été envoyé à sa rencontre pour la détourner de son projet. L'usage défendait à la femme mariée de rentrer dans la maison paternelle après la mort de ses parents.

3. Le titre de Taï-fou était porté par les seigneurs d'un royaume ou de l'empire et n'avait pas partout la même valeur : ils étaient chargés de l'administration : les docteurs appelés Chi instruisaient le peuple. Les Taï-fou venaient après les rois. Ils étaient à la tête d'un royaume, et les Chi gouvernaient en particulier les villes.

monts et les fleuves et arrive près de moi, et mon esprit est tourmenté par la crainte.

Ce ministre me refuse son assentiment, et me dit qu'il ne m'est pas permis d'aller au lieu où m'appellent mes désirs, et cependant je ne puis revenir sur mes pas. Ma route n'aura aucun charme, j'obéis à cet ordre, mais mon esprit ne peut s'arracher à une telle pensée.

Tu t'opposes à mon désir, et cependant je ne puis retourner en arrière ou repasser le fleuve. Ma route n'aura plus de charmes, j'obéis à ta volonté, mais mon désir se grave plus vivement dans ma pensée, et je ne puis renoncer à mon dessein.

Cette jeune fille gravit une petite colline et cueille l'herbe Mang¹. Son esprit est assiégé de mille pensées, mais toutes ses pensées sont pures. C'est là le reproche même que lui font les hommes, mais ces hommes manquent d'expérience et de sagesse.

Je parcours la campagne et j'admire les moissons abondantes. J'ai conçu la pensée de m'en remettre au jugement souverain du roi, mais qui m'aidera, qui me portera la réponse? O puissant Taï-fou, toi qui es grand par ta sagesse, ne m'en fais pas un crime. Quelle que soit ton adresse, je veux partir, et mes conseils valent mieux que les tiens.

SECTION CINQUIÈME.

CHANT I.

Argument. — On célèbre dans ce chant les louanges de Ou-kong, roi d'Oueï, qui était animé d'un grand zèle pour la vertu. Ou-kong mourut en 756 avant Jésus-Christ.

Regarde les bords de la rivière Ki. Admire ces vertes plantations de roseaux; leurs tiges encore tendres sont déjà une ravissante parure. Le brillant prince de cette contrée sait comme un habile ouvrier tailler l'ivoire et le travailler avec le ciseau; il sait aussi couper l'acier et le polir. Quel air imposant! Quelle démarche majestueuse! Quelle splendeur! Quelle dignité dans son maintien! Qui oubliera jamais que la plus grande sagesse s'unit en lui à une telle puissance?

Regarde les bords de la rivière Ki : quelle luxuriante fertilité dans ces vertes plantations de roseaux! La vertu n'est pas le seul ornement du

1. Mang, herbe que les femmes emploient souvent pour chasser la bile et les humeurs noires.

prince. Qu'il est beau avec ses bandelettes semées de pierres précieuses et tombant au-dessous de ses oreilles! tous ces brillants semblent autant d'étoiles qui ornent son bonnet de fourrure. Quel air imposant! Quelle démarche majestueuse! Quelle splendeur! Quelle dignité dans son maintien! Qui oubliera jamais que la plus grande sagesse s'unit en lui à une telle puissance?

Regarde les rives du Ki; quelle exubérance de sève dans ces verts roseaux! Notre grand prince est semblable à l'or et au plomb qui, épurés par le feu, ne conservent aucune souillure étrangère. Il est semblable aux sceptres appelés Kouei et Pi¹. Il est remarquable par sa grandeur d'âme et sa modération. Il aime à se livrer à des jeux pleins de dignité sur son char appelé Tchong-kiao, mais jamais il ne dépasse les limites convenables.

CHANT II.

Argument. — Les goûts du sage.

L'homme sage aime à vivre dans les vallées, et à frapper dans les airs le métal retentissant. Il dort en paix sur sa couche solitaire et il répète à son réveil : « Je garderai ma foi jusqu'à mon dernier jour, je le jure et je n'oublierai jamais mon serment ».

L'homme sage aime à vivre sur le penchant des collines et à frapper dans les airs le métal retentissant. Il dort sans compagnon et chante à son réveil : « J'engage ma foi par un serment que je ne pourrai jamais violer ».

L'homme sage aime à vivre sur les plateaux des montagnes, et à frapper dans les airs le métal retentissant. Il est tout entier à son travail et persévère dans ses entreprises. Personne ne dort à côté de lui, et dès qu'il s'éveille, avant de se lever, il répète : « J'engage ma foi pour toujours, et je la garderai à jamais dans mon cœur ».

CHANT III.

Argument. — Épithalame².

Cette grande reine, d'une taille élevée, recouvre ses riches vêtements d'autres vêtements d'une

1. On tenait à la main les sceptres Kouei et Pi lors qu'on se présentait à l'empereur. On les approchait de la bouche pour que l'haleine de celui qui parlait ne fût pas désagréable à celui qui écoutait. C'étaient aussi les insignes des princes et des magistrats.

2. Il s'agit de l'épithalame de Tchouang-kiang, reine d'Oueï.

couleur sombre. Fille du roi de Tsi, elle se marie au roi d'Ouei; elle est sœur du prince héritier, qui est son aîné. Le roi de Hing a épousé sa sœur plus âgée qu'elle. Le prince de Tang-kong a épousé sa plus jeune sœur.

Ses mains ressemblent à une jeune et tendre plante; la peau de son visage a la blancheur de la graisse nouvellement fondue. Son cou est semblable aux vers Tsiou et Tsi¹. Les dents ont la blancheur des graines de courge. Ses tempes sont comme la cigale, ses sourcils comme les ailes déployées d'un ver à soie. Rien de plus doux que son sourire; la pupille de ses yeux est noire; éclatants sont le noir et le blanc de ses yeux.

Cette reine, d'une taille élevée, si remarquable par sa beauté, s'arrête d'abord dans les faubourgs de la ville. Là elle monte sur son char, qu'emportent des chevaux couverts de superbes harnais rouges. Les grands Taï-fou, pour ne pas retarder le roi, s'éloignent aussitôt; ils ne veulent point fatiguer leur maître en lui parlant des affaires de l'État.

Un grand fleuve baigne sans cesse les terres situées au nord. On jette les filets dans l'eau qui jaillit avec bruit. Les poissons Tchan et Ouei sont énormes. Les joncs poussent vigoureux et abondants. Les femmes qui accompagnent la reine s'avancent en grande pompe, et les hommes qui conduisent le cortège ont l'aspect d'hommes vaillants.

CHANT IV.

Argument. — Plaintes d'une femme trop libre répudiée par son mari.

Un homme sans discernement a échangé de la soie contre une toile grossière; il ne venait point à vrai dire, dans le dessein de livrer son tissu précieux, mais pour me voir et m'offrir son cœur. Je l'ai suivi à son départ, et, traversant la rivière de Ki, je suis arrivée avec lui jusqu'au pays de Tun-kiou.

Je n'ai point violé ma foi, mais il n'a pas su avoir une assez habile entremetteuse pour le mariage; j'ai apaisé son fougueux emportement, car j'avais fixé à l'automne le jour si désiré.

Je monte sur un mur en ruines, pour promener mes regards du côté de Fou-kouan, mais c'est en vain, je ne découvre pas cet endroit cher à

mon cœur, et je laisse couler d'abondantes larmes. Mais bientôt j'aperçois enfin ce lieu si désiré, et, pleine de joie, je répète en moi-même : Consulte les présages et choisis à cet effet la tortue et la plante appelée Tche; et si tous les présages sont favorables, monte sur ton char, viens, et transporte au loin tout ce qui m'appartient.

Les feuilles du mûrier, avant leur chute, sont douces à voir. O cher oiseau, qu'on nomme Kiou¹, garde-toi de manger le fruit du mûrier, et toi, femme, garde-toi de vivre avec un homme dans une trop grande intimité. L'homme qui s'est laissé entraîner dans la débauche peut toujours se relever; mais la femme une fois tombée dans l'abîme du vice, essayerait en vain de s'en dégager.

Les feuilles du mûrier jaunissent et tombent. Depuis que je suis venue vers toi, trois ans se sont écoulés, et je vis dans la privation et l'extrême disette. Les eaux qui coulent en abondance dans la rivière Ki, ont mouillé l'étoffe qui recouvre le char. La femme n'a point manqué à son devoir. C'est l'homme qui a adopté des mœurs indignes de lui. L'homme ne garde aucune retenue, et, guidé par une capricieuse inconstance, il change toujours de sentiments et ne cesse pas de mal agir.

Depuis trois ans j'ai partagé ta couche, et j'ai de bon cœur soutenu le fardeau des travaux domestiques. J'étais debout avec l'aurore, et la nuit était déjà venue, que je songeais à peine au repos. J'ai obéi à tes ordres et essuyé souvent l'effet de ta colère. Mes frères, ignorant mes souffrances, me poursuivaient de rires railleurs; et moi, tourmentée par ces tristes pensées, je suis toujours en proie au noir chagrin.

Il était convenu que je devais vivre à tes côtés jusqu'à mon dernier jour, et voici que tu me condamnes à des plaintes éternelles. La rivière a ses rivages; les champs de la vallée situés sur le bord du fleuve ont leurs limites qui les séparent des eaux. Avant le jour où tu m'as ôté le nom et les droits d'épouse, nous vivions heureux; nos pensées, notre vie tout entière étaient en conformité parfaite, et tu m'avais sans détour abandonné ta foi. La trahison de ton cœur est venue tout à coup me surprendre; ce changement m'a frappée, au moment où je ne pouvais le prévoir. Quelle sera la fin de tous mes malheurs?

1. Les vers Tsiou et Tsi, qu'on trouve dans le bois, sont d'une extrême blancheur.

1. Oiseau à queue courte, jaune.

CHANT V.

Argument. — La reine de Hin songe en vain à la maison paternelle.

Les pêcheurs se servent sur la rivière Ki d'un roseau mince et pointu. Peut-il se faire que ma pensée ne soit pas occupée de toi ? mais tu es loin et je ne puis aller te rejoindre.

A ma gauche murmure une fontaine, à ma droite coule la rivière Ki. C'est sans doute pour trouver un époux que cette jeune fille s'en va loin de ses parents et de ses frères.

La rivière Ki coule à ma droite et la fontaine à ma gauche. Elle a un sourire charmant, et montre des dents plus blanches que la neige ; elle s'avance d'un air majestueux sous ses brillantes parures semées de pierreries, et retenues par de belles ceintures. La rivière Ki roule des eaux paisibles. Le bois du Kouai ¹ sert à faire des harpons, celui du pin fournit des planches pour les navires. Je sors pour me promener, et chercher quelque diversion à mes noirs chagrins.

CHANT VI.

Argument. — Quelques-uns prétendent que ce chant est dirigé contre le prince du royaume d'Ouei qui passait sa jeunesse dans des occupations frivoles.

La plante Ouan-lan ² a des bourgeons : l'enfant montre avec orgueil la boucle d'ivoire qui retient sa ceinture, pour en retenir les nœuds. Mais, malgré cet ornement qui brille à son côté, il ne l'emporte pas par l'expérience ; il est étourdi et léger dans ses actions et laisse traîner derrière lui cette ceinture qui lui sert d'ornement.

La plante Ouan-lan a des feuilles, l'enfant porte son anneau. Mais quoiqu'il possède ce précieux bijou, il ne l'emporte pas sur moi par l'habileté de sa conduite. Il est étourdi et léger dans ses actions, et laisse traîner derrière lui cette ceinture qui lui sert d'ornement.

CHANT VII.

Argument. — Plaintes de la reine Suen-kiang ³.

Qui peut appeler large une rivière dont on peut atteindre les deux rives avec de simples joncs ?

1. L'arbre Kouai a un tronc de pin et des feuilles de cyprès recourbées sur elles-mêmes.

2. La plante Ouen-lan rampe sur la terre ; son suc est semblable au lait pour la douceur.

3. La fille de la reine Suen-kiang du royaume d'Ouei

Qui peut prétendre que le royaume de Song est éloigné d'ici, puisqu'il s'étend tout entier sous les yeux de celui qui debout, sur ses pieds, tourne ses regards dans sa direction ?

Qui oserait appeler large une rivière qui contient à peine entre ses rives une petite barque ? Qui peut dire que le royaume de Song est loin d'ici, puisqu'on peut s'y rendre en moins d'une demi-journée.

CHANT VIII.

Argument. — Une femme dont le mari est parti pour la guerre exprime la douleur que lui a causée son absence.

Pe-hi, mon bien-aimé, est courageux et supérieur par sa valeur aux meilleurs guerriers de ce pays. Mon cher Pe-hi porte fièrement la lance, et marche devant le roi dont il est le héraut d'armes.

Depuis que mon ami Pé-hi est parti vers l'Orient, mes cheveux en désordre flottent au gré des vents, semblables à ces flocons de laine que la tempête secoue des arbres et ballote à travers les airs.

Ce n'est point que je manque de parfums à répandre sur ma tête ; mais je n'ai plus mon bien-aimé à qui seul je veux plaire, pour qui je voulais augmenter mes charmes, et rechercher les ornements de la parure.

Oh ! que la pluie vienne, que la pluie inonde la terre ! mais voilà que le soleil, perçant la nue, apparaît dans tout son éclat. Quand je pense à mon bien-aimé, mon âme s'abîme dans la douleur ; je souffre, mais cette souffrance est bien chère à mon cœur.

Où trouverai-je la plante bienfaisante ⁴ qui procure l'oubli : elle croît dans la cour de la maison du côté du nord, mais je ne veux point y toucher ; j'aime à penser sans cesse à mon bien-aimé dont le souvenir me plonge dans la tristesse.

avait épousé le roi Hoan-kong, qui reconnut le fils qu'il eut d'elle, appelé Siang-kong, et répudia la mère. La jeune femme, ainsi chassée, revient dans son pays, et apprenant le couronnement de son fils Hang-kong, se plaint de ne pouvoir revenir auprès de lui. Siang-kong régna en 560 avant Jésus-Christ.

On voit par ce chant que les deux royaumes de Song et d'Ouei étaient voisins.

4. La plante appelée Ho-houan.

CHANT IX.

Argument. — A cause des guerres qui désolent ce royaume, bien des femmes ont perdu leurs maris, et songent à se remarier. On ne sait quelles étaient ces guerres.

La compagne du renard s'en va seule, et celui-ci la cherche partout. Elle s'est arrêtée auprès de la rivière Ki sur un rocher qui s'avance au-dessus des eaux.

Mon âme est affligée, car cet homme ne porte point de manteau pour cacher son corps.

La compagne du renard s'en va et celui-ci marche à sa recherche. Elle s'arrête auprès de la rivière Ki.

Ma pudeur est offensée, car cet homme laisse sa robe entr'ouverte.

La femelle du renard s'éloigne, et celui-ci cherche sa compagne. Il la retrouve sur les bords de la rivière Ki; je souffre cruellement, car cet homme ne reprend pas ses vêtements.

CHANT X.

Argument. — Un ami envoie des présents en retour à son ami.

Tu m'as envoyé des fruits du coignassier. Moi, je t'offrirai, en retour de tes présents, ces pierres précieuses appelées Kou; je n'espère pas te présenter un don de la même valeur, mais je veux seulement t'assurer des sentiments de mon cœur qui respectera jusqu'à la mort les liens d'une inaltérable amitié.

Tu m'as envoyé des pêches; accepte de ma part ces pierres précieuses appelées Yao, faible hommage de ma reconnaissance; je ne prétends pas que ce présent ait la même valeur, mais je veux seulement t'assurer des sentiments de mon cœur, qui respectera jusqu'à la mort les liens d'une inaltérable amitié.

Tu m'as envoyé des prunes: je t'offre ces pierres précieuses appelées Kio; elles n'égalent pas la valeur de ton présent, mais elles témoignent des sentiments immuables et sincères que conserve pour toi ton ami dévoué.

SECTION SIXIÈME¹.

CHANT I.

Argument. — Un noble Tai-fou, partant pour la guerre, parcourt le pays où était jadis la demeure royale, et le trouvant désert, déplore les malheurs de son pays.

Ici est le millet appelé Chou-tse dont la tête s'incline; ici aussi sont les semences du millet appelé Tsi qui n'ont pas encore germé pour la moisson prochaine. Parcourons tous ces tristes lieux, mais sans presser le pas.

Cependant mon âme est tourmentée par une angoisse mortelle et mon cœur semble bondir hors de ma poitrine. Ceux qui me connaissent me disent toujours agité par l'inquiétude; ceux qui s'approchent de moi pour la première fois, me demandent ce que je cherche. C'est vous, espaces azurés des cieux qui planez sur nos têtes, c'est vous que je prends à témoin. Qui a causé tous ces maux?

Ici on voit des plantes du millet appelé Chou-tse dont le sommet est penché vers la terre; ici on voit aussi les épis du millet appelé Tsi. Modérons notre marche en parcourant ce chemin. Cependant mon esprit flottant est semblable à un homme pris de vin. Ceux qui me connaissent me

1. Ouen-ouang avait fixé sa cour dans l'endroit de la province Fong à l'occident du fleuve Chen-si et au nord du fleuve Ouei qui conserve encore ce nom aujourd'hui. Ou-ouang avait fixé sa cour et le siège de son empire dans la contrée d'Hao, à l'occident du pays appelé actuellement Honan-fou, au sud du fleuve Ouei. Sur l'ordre de Tching-ouang, fils et successeur de Ou-ouang, le prince Tchou-kong construisit la ville Lo-y (la fameuse Lo-yang célèbre plus tard par tant de massacres), à l'orient de la capitale, sur le territoire de Honan-fou. Cette nouvelle ville fut appelée la cour orientale et Hao la cour occidentale. La ville de Lo-y fut bâtie à cause de l'opportunité de son emplacement pour les réunions des princes.

Il arriva que l'empereur Yeou-ouang, entraîné par l'amour qu'il eut pour une femme du nom de Pao-see, la choisit pour impératrice au détriment de l'impératrice, sa femme légitime, qu'il dépouilla de sa dignité. Il eut un fils de Pao-see, et un autre Y-kieou de sa femme légitime qu'il priva de ses droits au trône. Celui-ci s'enfuit dans le royaume de Chin, où sa mère était née du sang royal. Le roi de Chin, irrité de l'injure faite à l'impératrice sa parente et au jeune prince, pour la venger, s'allia aux Tartares de l'occident et tua l'empereur dans une bataille, 771 avant Jésus-Christ.

Le prince Y-kieou fut salué empereur et prit le nom de Ping-ouang. L'année suivante il transféra sa cour dans la ville de Lo-y; le territoire de cette ville était de six cents stades. Dans les chants suivants on décrit les mœurs de ce territoire.

disent toujours agité par l'inquiétude; ceux qui s'approchent de moi pour la première fois, me demandent ce que je cherche. C'est vous, espaces azurés des cieux qui planez sur nos têtes, c'est vous que je prends à témoin. Qui a causé tous ces maux ?

Je vois ici des épis du millet Chou-tse recourbés sur leur tige; ici les semences du millet Tsi, dont le germe a déjà percé son enveloppe. Nous prenons cette route, mais rien ne nous oblige à presser le pas. Cependant mon esprit agité est semblable à l'homme qui peut à peine respirer l'air dans sa poitrine haletante. Ceux qui me connaissent me disent toujours agité par l'inquiétude; ceux qui s'approchent de moi pour la première fois, me demandent ce que je cherche. C'est vous, espaces azurés des cieux qui planez sur nos têtes, c'est vous que je prends à témoin. Qui a causé tous ces maux ?

CHANT II.

Argument. — L'absence du Taï-fou se prolongeant, sa femme, pleine d'angoisse, pense à lui.

Mon époux plein de sagesse s'occupe de ses travaux, et j'ignore le jour fixé pour son retour. Quand donc viendra-t-il, lui que j'attends ? Déjà la poule s'achemine vers l'ouverture pratiquée dans la paroi de son poulailler; déjà le soleil penche sur son déclin; le bœuf et la brebis regagnent le bercail. Pendant que mon époux in-fatigable travaille avec ardeur, comment ne pas penser à lui ?

Mon époux plein de sagesse est tout entier à ses affaires; chaque jour, chaque mois occupe son activité par ses divers travaux. Quand pourrai-je le revoir ? Déjà la poule monte les degrés qui conduisent à son perchoir accoutumé; déjà le soleil descend à l'horizon, déjà les bœufs et les brebis se rendent à l'étable. Mon époux travaille toujours; quand pourrai-je, assise à la table du soir, calmer la faim et la soif qui me dévorent ?

CHANT III.

Argument. — La même femme se réjouit de voir son mari revenu.

Mon sage époux, joyeux et alerte, a enfin obtenu l'objet de ses désirs; de sa main gauche il

tient une flûte légère, et de l'autre il m'invite par des signes joyeux à entrer dans la chambre conjugale.

Mon sage époux, joyeux et alerte, tient une des plumes dans sa main gauche; de sa main droite il m'invite avec joie à entrer dans le cœur des danseurs.

CHANT IV.

Argument. — L'empereur Ping-ouang lève des hommes dans son royaume pour les envoyer défendre le royaume de Chin. Les soldats se plaignent amèrement de cette mesure.

L'eau s'écoule doucement, et, en s'échappant, n'entraîne pas le bois fixé au rivage. Celle que j'aime n'est point dans le royaume de Chin, où je suis placé en sentinelle. C'est à elle que je pense, que je pense toujours.

Dans quel mois pourrai-je enfin revoir mes foyers ?

L'eau s'écoule doucement, et elle n'entraîne pas dans son cours la solive liée au rivage. Ma bien-aimée est loin de moi, loin du pays de Fou où je fais sentinelle. C'est à elle que je pense, que je pense toujours. Dans quel mois pourrai-je enfin revoir mes foyers ?

L'eau s'écoule doucement et n'entraîne pas l'osier attaché au rivage. La jeune fille que j'aime ne demeure pas avec moi dans le pays d'Hui où je fais sentinelle. C'est à elle que je pense, que je pense toujours. Dans quel mois pourrai-je enfin revoir mes foyers ?

CHANT V.

Argument. — Dans un temps de disette un mari et une femme se séparent.

Dans la vallée la plante Toui¹ se dessèche et perd sa sève. La femme est séparée de son mari et soupire en s'éloignant; elle soupire, car elle doit vivre dans l'infortune l'espace d'une vie d'homme.

Dans la vallée la plante Toui se dessèche sur sa tige privée d'eau. La femme s'éloigne du toit conjugal, et de profonds soupirs soulèvent sa poitrine; elle pleure et gémit sur son sort, car elle doit vivre dans le plus complet dénûment pendant une vie d'homme.

1. Plante que les femmes prennent avant ou après l'enfantement.

Dans la vallée la plante Toui, humectée par une rosée insuffisante devient chétive, perd sa sève.

L'épouse est arrachée de sa demeure, et, en s'éloignant, elle se répand en profonds gémissements : elle pleure et se désespère, mais, à quoi lui serviront ses sanglots ?

CHANT VI.

Argument. — L'empire est sur le penchant de la ruine, les rois tributaires se révoltent, et les honnêtes gens sont dégoûtés de la vie.

Le lièvre évite le bruit et tient toujours l'oreille au guet; le faisan se laisse prendre dans les filets. Quand j'ai commencé à vivre, le cours des choses n'avait rien d'alarmant; mais, après ma naissance, je fus assailli par de nombreux malheurs. Mais ne songeons qu'à bien dormir et à nous tenir immobiles.

Le lièvre a peur de tout bruit et s'entoure de précautions : le faisan tombe dans les lacets. A l'heure où je vins au monde, rien de menaçant ne s'était manifesté, et, après ma naissance, des ennuis innombrables m'environnèrent de tous côtés. Et maintenant dormons d'un bon sommeil et différions le moment du réveil.

Le lièvre évite le bruit et veille à sa sûreté : le faisan tombe dans le piège. Quand je vis la lumière, aucun chagrin ne s'était fait pressentir; mais après ce jour fatal je devins la proie de mille tourments. Nous n'avons plus qu'à dormir, l'oreille fermée à tout bruit.

CHANT VII.

Argument. — Plaintes, comme dans le chant précédent, sur les malheurs de l'État.

La plante Ko étend au loin ses racines sur les bords des ruisseaux et des fleuves. Je suis bien loin de mes frères et un étranger me sert de père, et celui-là ne prend aucun soin de moi.

La plante Ko s'étend au loin sur les bords des ruisseaux et des rivières; je suis loin de mes frères et une étrangère me sert de mère, et celle-là néglige tout à fait les soins de son enfant.

La plante Ko s'étend au loin sur les bords des fleuves et des ruisseaux. Je suis bien loin de mes frères et un étranger prend le nom de mon frère aîné, et cet étranger ne donne aucun appui à ma faiblesse.

CHANT VIII.

Argument. — État d'un amoureux privé de la vue de son amie.

Il cueille la plante Ko, et s'il passe un jour sans voir l'objet de son amour, ce jour lui semble aussi long que trois mois.

Il cueille la plante Siao¹, et s'il est un jour privé du plaisir de voir son amie, ce jour lui paraît plus long que trois automnes.

Il cueille l'armoise²; s'il perd durant un seul jour le bonheur de voir celle qu'il aime, ce jour lui paraît plus long que trois années.

CHANT IX.

Argument. — Les lois de l'empire n'avaient plus la même vigueur; cependant un gouverneur avait conservé une puissante autorité dans sa province et faisait des efforts pour s'opposer au mal. Une jeune fille déréglée exprime la crainte qu'il lui inspire.

Le char superbe s'avance avec un bruit retentissant et les roues en glissant font entendre leur *Kien-kien*. Le noble seigneur qui l'occupe est vêtu d'une étoffe nommée Soui qui imite la couleur tendre du jonc naissant. Comment ne pas penser à toi?... Mais je crains le visage sévère de ce noble seigneur, et mon cœur est glacé d'effroi.

Le grand char s'avance lentement. Celui qui en occupe le premier siège, porte un manteau de pourpre dont la couleur ressemble à celle de la pierre précieuse appelée Men. Comment ne pas penser à toi? Mais je crains le courroux de ce seigneur, et mes pieds tremblants restent immobiles.

S'il ne m'est pas permis de passer près de toi tous les jours de ma vie, du moins je veux que la mort nous unisse dans la même tombe. Si tu m'accuses d'avoir trahi ma foi, je prends le soleil à témoin et j'atteste sa lumière éclatante que je n'ai point failli.

1. La plante Siao a des feuillés blanches, une tige épaisse, elle pousse avec vigueur et répand une douce odeur.

2. On brûle l'armoise sur la tête des malades pour les guérir. Autrefois on s'en servait à la place du gossapin, apporté plus tard, pour entrelacer de son coton les tissus des vêtements.

CHANT X.

Argument. — Une femme attend avec impatience le retour de son mari qui est à la campagne.

Le chanvre croit sur le penchant des collines.
Peut-être ils retardent mon cher Tsee-tsue; fasse
le ciel qu'il puisse venir, et qu'il soit joyeux !

Les moissons mûrissent sur le penchant des
collines. N'empêcheraient-ils point mon cher
Tsee-tsue d'arriver ici ? veuille le ciel qu'il
vienne et prenne place à ma table !

Les pruniers viennent sur le penchant des
collines; peut-être éprouvent-ils quelque retard.
Je voudrais recevoir de leurs mains des pierres
précieuses, qui, suspendues à mes côtés, feraient
l'ornement de ma ceinture.

SECTION SEPTIÈME.

CHANT I.

CHANTS DU ROYAUME DE TCHING¹.

Argument. — Les deux princes de ce royaume Hoang-long et Ou-kong s'étaient succédé dans la charge de grand pontife, et par leur zèle à accomplir ces fonctions avaient mérité les bonnes grâces de l'empereur. Le premier régna en 806 avant Jésus-Christ; l'autre mourut en 744.

Ils prennent des vêtements noirs * d'une belle apparence. Quand le temps les aura dégradés, ils en recevront d'autres. Je vais dans la maison de l'illustre prince, et je reviens pour porter sa nourriture au noble seigneur.

Il convient de prendre des vêtements noirs, et quand le premier sera usé, j'en préparerai un autre. J'entre dans la maison de l'illustre prince, et je reviens pour servir la table du noble seigneur.

Il faut prendre un vêtement noir, un beau vêtement. Quand il ne pourra plus servir, j'en choisirai un autre. Je vais dans la demeure de l'illustre seigneur et je reviens charger la table du noble prince.

1. Le royaume de Tching dont il s'agit ici, était situé sur le territoire appelé aujourd'hui Si-gan-fou, dans la province de Chen-si. L'empereur Suen-ouang l'avait donné à son jeune frère Yeou. Plus tard un décret de l'empereur Ping-ouang mit ce royaume dans la dépendance du territoire de Kai-fong-fou, dont une partie fut laissée en apanage au roi dépossédé.

2. Les grands seigneurs de la cour (Tai-fou) étaient vêtus de noir.

CHANT II.

Argument. — Paroles d'une jeune fille pleine de timidité.

O Tchong-tsee, je t'en supplie, ne traverse pas notre village; garde-toi de briser l'osier que j'ai planté. Comment oserai-je t'aimer ? C'est à toi, ô Tchong-tsee, de consulter ton âme et de venir à mon aide. Je dois honorer par mon respect les paroles de mes parents.

O Tchong-tsee, je t'en supplie, ne monte pas sur notre mur; ne foule pas les mûriers que j'ai plantés. Comment oserai-je t'aimer ? Je crains le courroux de mes frères plus âgés que moi; consulte ton esprit et vois toi-même. Je dois obéir à mes frères aînés.

O Tchong-tsee, je t'en supplie, garde-toi de franchir la clôture de notre jardin, et de briser les jeunes Tan¹ que j'ai plantés. Comment oserai-je t'aimer ? Je crains d'être l'objet de discours inconsiderés. O Tchong-tsee, réfléchis en toi-même. Je dois craindre les critiques des hommes.

CHANT III.

Argument. — Éloge du prince Chou².

Le noble prince Chou sort pour se livrer au plaisir de la chasse, et les rues du village sont désertes. Est-il bien vrai que le village soit désert ? Non, mais les hommes n'osent se montrer devant l'illustre Chou. Car il est imposant par l'éclat de sa beauté, par la justice et la douceur de son âme.

Chou sort pour chasser, et personne dans le village ne se livre au plaisir de boire. Est-il vrai que tous s'abstiennent ? Non, il en est qui boivent, mais ils n'osent point se mesurer à l'illustre Chou. Car il est imposant par la majesté et la beauté de son visage.

Chou va à la campagne, et personne dans le village ne monte à cheval. Est-il bien vrai que

1. Le Tan est un arbre à l'écorce verte et unie, au bois très-dur dont on fait des chars.

2. Il paraît que ce prince Chou est le même personnage que Kong-chou-touan, dont il est parlé dans l'histoire de Tchun-tsiou. Ayant commis un grand crime, il fut condamné à mort par une sentence de son frère. Son frère aîné, roi de Tchiang, s'appelait Tchouang-kong. Kong-chou-touan, malgré son forfait, avait captivé l'admiration des hommes par les grâces du corps et de l'esprit. Ce chant reproduit les louanges dont il était l'objet.

personne ne se livre à cet exercice? Non certainement, mais nul n'ose se mesurer avec notre illustre Chou. Car il est imposant par sa beauté et son ravissant éclat.

CHANT IV.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Chou, l'illustre prince, va à la chasse; son char est traîné par quatre chevaux et dans ses mains les rênes sont souples comme des fils de soie. Les deux coursiers, qui sont attelés au milieu du char, ne sont pas liés au timon par des courroies serrées, mais ils s'avancent en cadence comme en dansant. Notre héros s'arrête dans un lieu rempli d'une herbe épaisse, il allume du feu, et les flammes s'élancent aussitôt vers le ciel. Il s'avance le corps nu contre les tigres redoutables, les enlace de ses bras puissants, et les porte dans le palais des rois pour en faire présent au prince. Ne te livre pas à ces jeux hasardeux; crains qu'ils ne te soient funestes.

Chou va à la chasse; son char est traîné par quatre chevaux; ceux du milieu, attachés au timon, sont remarquables par leur taille et leurs larges flancs; les deux autres, placés sur les côtés pour les aider, s'avancent d'une vitesse toujours égale en conservant leur distance.

Notre héros s'arrête dans un lieu planté d'herbes touffues; il allume du feu, et les flammes s'élèvent vers le ciel.

Chou est d'une habileté remarquable dans les exercices de l'arc et dans les courses de char. Il abandonne ou resserre d'une main habile les rênes de ses coursiers, ou bande son arc et s'arme d'une flèche rapide.

Chou va à la chasse; son char est traîné par quatre chevaux, dont la robe blanche est tachetée de diverses couleurs; ceux du milieu, attachés au timon, portent leur tête à la même hauteur; les deux autres, rangés sur les côtés, atteignent l'épaule des premiers. Notre héros s'arrête dans un lieu planté d'herbes épaisses; il allume du feu, et la flamme monte en s'élevant dans les airs. Le coursier de Chou marche d'un pas mesuré; déjà Chou a cessé de lancer des flèches, tantôt il ouvre son carquois, tantôt il pose son arc.

CHANT V.

Argument. — Le roi de Tching baïssait le puissant seigneur Kao-ko, et l'envoya combattre sur les rives du fleuve Hoang-go. Celui-ci, après une longue absence, n'étant pas rappelé laissa ses soldats se déboucher, et bientôt la discipline fut méprisée.

Les hommes de la ville appelée Tsing demeurent dans le lieu nommé Pong. Ils courent de tous côtés, montés sur leurs chars à quatre chevaux, dont les flancs portent la cuirasse étincelante. Ils sont armés de deux javelots au sommet desquels flottent, suspendues à égale distance, des aigrettes de laine rouge. Ils ont choisi les bords du fleuve pour théâtre de leurs jeux.

Les hommes de Tsing habitent auprès de Siao. Montés sur leurs chars à quatre chevaux, ils simulent l'image d'un combat. Ils portent deux javelots armés d'un double acier; ils se promènent auprès du fleuve.

Les hommes de Tsing habitent près de Tchao. Montés sur leurs chars à quatre chevaux, ils se livrent à de joyeux ébats. Celui, qui sur le char est assis à gauche, tient les rênes pour ramener les chevaux; celui qui est à droite porte l'épée nue. Et le général, témoin de ces jeux, applaudit à ces exercices.

CHANT VI.

Argument. — Louanges d'un seigneur.

Le vêtement de peau d'agneau a tant de souplesse et de lustre qu'il semble avoir conservé le caractère propre de l'animal qui l'a fourni. Tel cet homme, observateur du droit et constant dans sa conduite, reste toujours ce qu'il fut jadis.

La fourrure qui borde ce vêtement de peau d'agneau a été taillée dans la dépouille du léopard, remarquable entre tous les animaux par son instinct féroce et la force de ses muscles.

Cet homme qui gouverne le pays est un observateur zélé de la justice.

Voici un nouveau vêtement fait de peau d'agneau; qu'il est beau et élégant dans sa triple bordure de soie! Cet homme est l'honneur et l'ornement du royaume.

CHANT VII.

Argument. — Paroles d'une femme à son mari.

Je marche sur la grande route. Je tiens mon mari par la manche de son vêtement, et je l'em-

pêche de s'échapper de mes mains. Que ton esprit ne soit pas animé de colère ; ne méprise pas les souvenirs heureux du passé.

Je suis, en marchant, la route royale, et je tiens mon époux par la main. Que ton cœur ne s'irrite pas contre moi ; ne chasse pas de ton esprit le souvenir de l'amitié.

CHANT VIII.

Argument. — Une femme engage son mari à se lever et à être courtois avec ses amis.

Le coq a chanté, dit la femme. — Non, dit le mari, les ténèbres couvrent la terre et le jour n'a pas paru. — Lève-toi, et va consulter le ciel. Déjà l'étoile du matin s'élève à l'horizon. Le temps presse, le temps presse, il faut partir, mais, en partant, perce de tes flèches les oies et les canards.

Tu as lancé tes flèches et ton bras n'a pas frappé en vain ; tout est bien. Vidons notre coupe pleine de vin et passons ensemble les jours de notre vie. Quand les instruments à cordes nommés *Kin* et *Che* sont bien à l'unisson, aucun son discordant ne trouble l'harmonie, et l'oreille est charmée.

Offre à tes amis, qui viennent te voir, des pierres précieuses, dont ils ornent leur ceinture. Souhaite la bienvenue à tes bons amis en leur offrant ces magnifiques présents. Remercie tes amis intimes de leur visite en leur offrant ces bijoux.

CHANT IX.

Argument. — Louanges d'une femme.

Cette femme est montée sur le même char. L'éclat de son teint le dispute à la fleur de l'arbre *Chun* ¹ ; quand elle s'agite elle fait résonner les pierres précieuses et les perles fines suspendues à sa ceinture. C'est la belle *Mong-kian* remarquable entre toutes par sa beauté et sa grâce imposante.

Cette femme parcourt le même chemin. L'éclat de son teint surpasse la beauté des fleurs du *Chun*. A chacun de ses mouvements, elle charme les oreilles par le bruit agréable des pierreries qui pendent à son côté. C'est l'aimable *Mong-kian*,

1. L'arbre *Chun* produit des fleurs semblables à celles du prunier. Les fleurs s'ouvrent le matin et tombent le soir.

dont nous n'oublierons jamais les qualités précieuses dignes de nos hommages.

CHANT X.

Argument. — Une jeune fille attend son ami.

Les montagnes produisent des arbrisseaux et les vallées se parent des belles fleurs du *nénu-phar*. Mon *Tsee-tou* ne paraît pas, et l'homme qui est près de moi ne possède qu'un caractère frivole et un esprit étroit.

Sur les montagnes s'élèvent les pins superbes, dont les branches naissent toujours sur la plus haute cime, et dans les vallées pousse la plante appelée *Yeou-long* ¹. Je ne vois point venir mon bien-aimé *Tsee-tchong* ; mais je ne vois que cet enfant fourbe et dissimulé.

CHANT XI.

Argument. — Promesses d'une jeune fille à son ami.

Arbre, le souffle du vent agite et fait tomber ta verte chevelure. O mon *Chou-hi*, mon cher *Pe-hi*, si tu sais m'entourer d'égards, je t'accorderai mes faveurs.

Arbre, tes feuilles commencent à tomber, et tu es le jouet des vents. Mon *Chou-hi*, mon cher *Pe-hi*, si tu m'entoures de prévenances, je me livrerai à toi.

CHANT XII.

Argument. — Plaintes d'une femme.

Ce mauvais sujet d'enfant refuse de me parler. Et c'est à cause de toi que je ne mange pas. Cet enfant indocile refuse de s'asseoir à ma table, et c'est pour toi que mon esprit est tourmenté d'inquiétude.

CHANT XIII.

Argument. — Une femme doute de la constance de son ami.

Si tu m'aimes, si mon souvenir est encore cher à ton cœur, retrousse tes vêtements et traverse les eaux du *Tchin*. Si tu penses moins à moi,

1. *Yeou-long*, plante dont la tige est rouge. Les feuilles sont triangulaires, et presque blanches ; elle croît dans les bas-fonds et s'élève presque à une hauteur de dix pieds ; quand elle est jeune et tendre, elle est bonne à manger.

ne trouverai-je point un autre ami ? Mais voudras-tu agir aussi légèrement ?

Tant que tu m'aimeras, et que j'aurai une place dans ta pensée, tu traverseras le gué de Ouei en retroussant tes vêtements. Si tu ne m'aimes plus, ne trouverai-je point un autre ami ? Mais voudras-tu agir aussi légèrement ?

CHANT XIV.

Argument. — Le rendez-vous refusé.

Un homme, la peau parfumée, m'attendait sur la porte ; comme j'ai refusé de le suivre, son cœur est dans la tristesse.

Un homme remarquable par la grâce de son visage m'attendait dans le vestibule, et comme j'ai refusé d'aller près de lui, son âme est tourmentée de douleur.

Un vêtement d'une couleur simple cache de splendides parures ; un vêtement vulgaire couvre de magnifiques étoffes. Chou-hi, Pé-hi a fait atteler son char ; il me fait asseoir à ses côtés et nous partons ensemble.

Un vêtement d'une couleur simple cache de splendides parures ; un vêtement vulgaire couvre de magnifiques étoffes.

CHANT XV.

Argument. — Plaintes d'une femme.

Vers la porte de la ville qui regarde l'orient, le chemin est uni. La plante You-lu¹ pousse sur les bords des rivières. La maison est dans le voisinage, mais le maître en est bien loin.

À la porte de la ville qui regarde l'orient sont plantés des châtaigniers ; des maisons sont rangées avec ordre, ornées de leurs portiques. Comment ne penserais-je pas à toi ? Mais tu refuses de venir près de moi.

CHANT XVI.

Argument. — Une femme se réjouit du retour de son mari.

Il souffle un vent léger et une pluie fine tombe sur la terre. Le coq fait entendre son *Kie-kie* accoutumé. Quand j'obtiens enfin le bonheur de

1. La plante You-lu, vulgairement appelée Mao-Seou ou T sien, dont la feuille ressemble à celle du jujubier, et se termine en pointe, sert à teindre en rouge les étoffes noires.

revoir mon sage époux, puis-je ne pas oublier tout chagrin ?

Le vent souffle et la pluie tombe toujours ; et le vent et la pluie remplissent l'air de leur *Siao-siao*. Le coq chante toujours son *Kiao-kiao*. Quand j'ai le plaisir de revoir mon aimable époux, que peut-il manquer à mon bonheur ?

Le vent souffle, la pluie tombe et le ciel est obscurci de nuages. Le coq chante toujours. Quand mon regard impatient peut enfin contempler ce noble époux, puis-je n'être pas heureuse ?

CHANT XVII.

Argument. — Plaintes d'une jeune femme.

Il porte un manteau orné dans le haut d'une bande noire. Mon âme est abîmée dans des réflexions profondes. Autant que je puis voir, je n'irai pas ; mais quoique je reste immobile, ne pourras-tu pas m'apprendre la nouvelle ?

Il porte une ceinture noire, une ceinture de couleur sombre. Mon esprit est plongé dans des réflexions profondes. Autant que je puis voir, je ne ferai pas un pas ; mais si je reste ici, ne peut-il pas venir ?

Il est dans une tour de la ville dansant et se livrant à de joyeux ébats. Si je reste un seul jour sans le voir ; ce jour me semble aussi long que trois mois.

CHANT XVIII.

Argument. — Un homme engagé sa foi à sa future compagne.

L'eau en s'écoulant calme et tranquille n'entraîne pas dans son cours ces branches liées ensemble. Des frères vivant dans dans la plus intime amitié ne sont pas plus unis que nous deux. Garde-toi d'accorder trop de crédit aux vaines rumeurs. Tu es, n'en doute pas, exposée à être trompée par les hommes.

L'eau dans son cours calme et paisible n'entraîne pas ces fagots de bois. Des frères unis par la plus étroite affection ne s'aiment pas plus que nous deux. Garde-toi de croire aux paroles des autres ; ils ne méritent pas ta confiance.

CHANT XIX.

Argument. — Un mari exprime le bonheur qu'il trouve à vivre avec sa femme.

En dehors des portes de la ville, du côté de l'orient, est une nombreuse réunion de femmes,

belles comme les nuages des cieux. Mais malgré cela que peut-il y avoir entre elles et moi? Que leur beauté égale la beauté des cieux, que m'importe? Mon épouse avec ses simples habits blancs, avec son voile vert, avec son vêtement modeste, suffit à mon bonheur.

Près de la tour qui domine la porte de la ville se trouvent des femmes, plus belles que les fleurs des champs. Mais malgré leur beauté, que m'importent ces femmes? Que mon épouse se couvre de vêtements blancs, ou qu'elle choisisse des étoffes teintes dans le suc de l'herbe You-lu¹, que m'importe si je trouve le bonheur à vivre avec elle?

CHANT XX.

Argument — Le rendez-vous.

On trouve dans les champs des plantes qui s'étendent au loin sur la terre : mouillées par les gouttes d'une rosée abondante, leurs feuilles brillent du plus pur éclat. Elle est belle aussi, celle dont le nom restera caché dans mon cœur, et ses sourcils sont pleins de grâce. Nous sommes venus l'un à l'autre, sans nous être entendus, et elle a comblé tous mes vœux.

Les champs sont couverts d'une plante qui rampe au loin, et qui mouillée par la rosée brille d'un vif éclat. Il est beau celui dont mon cœur cachera le nom, et ses sourcils sont pleins de grâce. Nous sommes venus l'un à l'autre sans nous être entendus, et nos vœux ont été comblés.

CHANT XXI.

Argument. — Approche d'une fête.

Les glaces se fondent et les rivières de Tchîn et d'Oueï courent déjà sans aucune entrave. Déjà entre les doigts de l'homme et de la femme brille la fleur appelée Lan². Pourquoi n'irais-je pas voir ce beau spectacle, dit la femme? — J'y suis déjà allé, répond son compagnon, mais je veux bien y revenir. Au delà du fleuve Oueï de nom-

1. Pour la plante You-lu voir le chant xv de cette section.

2. Le Lan, vulgairement *Lan-hoa*, ressemble à ce que nous appelons glaïeu : sa tige est haute de quatre pieds, elle pousse dans les terres australes et sa fleur, d'une couleur jaune-vert, exhale une douce odeur. Il était d'usage dans le royaume de Tchîng qu'à la troisième lune on se transportât auprès des fleuves pour cueillir cette plante.

breux hommes sont réunis; ils se livrent à des jeux pleins de gaieté, et passent les heures dans les fêtes. Les hommes et les femmes s'offrent mutuellement des fleurs de pivoine.

Les eaux des rivières Tchîn et Oueï sont profondes et limpides. Quelle nombreuse réunion d'hommes et de femmes! Irai-je pour être témoin de leurs jeux, dit la femme? — J'y suis déjà allé répond son compagnon; mais je veux bien y revenir.

SECTION HUITIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TSI¹.

CHANT I.

Argument. — La reine de Tsi engage son mari à se lever.

Le coq a chanté; déjà les appartements du palais se remplissent d'une foule empressée. Je me trompe, ce n'est pas le chant du coq, mais le bourdonnement des mouches qui a frappé mon oreille.

Déjà l'aurore paraît à l'orient, et les courtisans se rendent en foule dans le palais royal. Non ce n'est pas l'aurore, c'est la lumière de la lune naissante.

Les insectes en volant font entendre leur *Hong-hong* (bourdonnement). J'aime à dormir à tes côtés, mais cette foule impatiente est sur le point de se dissiper, et tu encourras peut-être pour moi l'inimitié des hommes.

CHANT II.

Argument. — Des chasseurs se rencontrent.

Cet homme au jarret infatigable est venu me rejoindre sur le mont Nio. Nous avons poursuivi ensemble deux sangliers; il m'a comblé d'éloges et a loué ma bravoure.

1. Le royaume de Tsi dont il s'agit ici était d'une très-vaste étendue. Il embrassait tout le nord de la province appelée aujourd'hui Chan-tong qui comprenait les pays de Tsi-gan-fou, Te-tcheou, Tsing-tcheou-fou, et avait pour bornes à l'orient la mer, à l'occident le fleuve d'Oueï.

Le noble seigneur Tai-kong reçut de l'empereur Ououang la couronne de ce pays en récompense de ses bons services. Par les soins de son nouveau prince qui s'occupa activement du commerce et de l'industrie, ce royaume devint florissant, et fut célébré par beaucoup de poètes.

Cet homme riche en ressources m'a rencontré sur le chemin qui mène au mont Nio. Nous avons poursuivi ensemble deux bêtes fauves; il m'a comblé d'éloges et a loué mon habileté.

Cet homme valeureux s'est joint à moi vers le sud du mont Nio. Nous avons poursuivi ensemble deux loups; il m'a comblé d'éloges et a loué ma prudence.

CHANT III.

Argument. — Une fiancée se dispose à partir pour la célébration de son mariage ¹.

Il m'attend entre la porte et le palier qui se trouve devant l'entrée de la maison. Sa tête est ornée d'un voile de soie dont les plis flottants couvrent ses oreilles: à sa ceinture reluisent des pierreries appelées Kiong-hoa.

Il m'attend dans la cour destinée à recevoir les hôtes; un voile de soie noire, qui cache ses oreilles, flotte autour de sa tête, et sa ceinture est ornée de pierreries appelées Kiong-jong.

Il m'attend à la maison; un voile de soie jaune couvre sa tête; et des pierreries appelées Kiong-ing brillent à son côté.

CHANT IV.

Argument. — Chant d'un jeune époux.

Belle comme le soleil levant, ma jeune amie vit près de moi dans ma demeure, et marche toujours sur mes pas.

Belle comme la lune à son lever, cette jeune fille passe de longues heures auprès de ma porte, et en sortant elle suit la trace de mes pas.

CHANT V.

Argument. — Blâmes adressés à un roi qui donnait des ordres à contre-temps.

Je me lève avant le point du jour, et je change l'ordre de mes vêtements; et ainsi accourtré, je

1. Quand on célèbre un mariage, l'époux attend sa fiancée sur la porte de sa maison. Il se rend d'abord à la maison de sa femme, lui fait présent de canards, et la fait monter dans son char. Pendant ce temps il retourne à la maison paternelle et y attend sa fiancée sur la porte. À son arrivée il la salue. Il y a chez eux diverses manières de saluer; elles sont déterminées par le rang de la personne.

reçois un ordre du prince qui me mande sur l'heure.

Le jour n'a pas encore paru, que je suis debout et m'habille tout de travers; ainsi accourtré, je suis appelé sur l'heure par le prince.

Ils coupent des branches de saule pour faire une haie autour de leur jardin afin d'en écarter la foule ignorante et lui inspirer une crainte salutaire. Si quelqu'un peut quelquefois ne pas distinguer le jour de la nuit, il le peut toujours faire le soir, sinon le matin.

CHANT VI.

Argument. — On blâme ici le roi Siang-kong qui entretenait avec sa sœur Ouen-kiang un commerce incestueux.

La montagne de Nan-chan est grande et haute; le renard cherche sa compagne, le chemin qui mène au royaume de Lou est partout uni. La princesse du royaume de Tsi est mariée; puisqu'elle a reçu la foi d'un époux, pourquoi penses-tu encore à cette jeune fille?

Avec la plante Ko on a fait deux brodequins et encore deux autres, jusqu'à cinq paires. On va au royaume de Lou par un chemin sans aucun accident de terrain. La princesse du royaume de Tsi est partie, et maintenant pourquoi la poursuis-tu toujours de tes pensées?

Comment sème-t-on les graines du chanvre? Le champ préparé pour les recevoir n'est-il pas labouré en long et en large? Comment une jeune fille est-elle rangée sous les lois du mariage? Est-ce que ses parents ne sont pas avertis? Et quand ils le sont, en quoi lui laisse-t-on l'usage de sa volonté personnelle?

Comment taille-t-on les branches d'arbres? sans le secours de la hache on ne pourrait point couper le bois. Comment se conclut le pacte? Cela ne se fait pas sans une entremetteuse de mariages. Quand l'union est ainsi bien réglée, que reste-t-il pour la liberté d'action?

CHANT VII.

Argument. — Que personne ne s'efforce de s'élever au-dessus de sa condition.

Garde-toi de vouloir cultiver plusieurs champs. Car si tu le tentes, les forces te manqueront, et

ton champ négligé se couvrira d'herbes malfaisantes qui étoufferont la bonne semence. Garde-toi de penser à celui qui est loin de toi; si tu le fais, tu seras tourmenté d'inquiétude et tu vivras dans la douleur.

Garde-toi de cultiver plusieurs champs; car tu verrais s'élever partout des ronces malfaisantes qui en grandissant étoufferaient tes moissons. Ne pense plus à celui qui est loin de toi.

Cet enfant avait tressé avec art les boucles de sa chevelure en forme de cornes sur les deux côtés de sa tête, et peu de temps après, il paraît coiffé du bonnet appelé *Pien*¹.

CHANT VIII.

Argument. — Le sujet de ce chant n'est pas indiqué par le traducteur.

Les chiens de chasse ont des chaînes aux nombreux anneaux et font résonner l'air de leur *Ling-ling*. Le visage de cet homme est d'une beauté remarquable, son cœur est rempli de douceur et de justice.

La chienne et ses petits portent un collier. Cet homme offre un aspect imposant avec sa grande barbe qui couvre ses joues et sa lèvre supérieure.

Les chiens portent un anneau qui sert à les attacher; d'autres sont attachés par deux anneaux. Cet homme a un air majestueux avec sa longue barbe.

CHANT IX.

Argument. — Tchouang-kong, roi du royaume de Lou, désespérant de ramener sa mère à une conduite plus réglée, la chasse de ses États et la renvoie à sa maison paternelle.

Des mailles de filet sont placées sur le pont de bois. Les poissons sont des Fang et des Kouang. La princesse de Tsi est venue, et son entourage est semblable à un nuage épais.

Des mailles de filet sont placées sur le pont de bois et les poissons sont des Fang et des Kouang. La princesse de Tsi est venue; les gens de son escorte sont plus nombreux que les gouttes de pluie.

1. Les enfants âgés de seize ans prenaient le bonnet appelé *Pien*; jusque-là ils ne portaient aucune coiffure. On donnait le bonnet au jeune homme dans une grande cérémonie à laquelle étaient conviés les parents et les amis. Le bonnet *Pien* chez les Chinois était comme la prétexte chez les Romains.

Des mailles de filet sont sur le pont de bois, et les poissons entrent et sortent. La princesse de Tsi est venue, et les gens de son escorte ressemblent à des vagues pressées.

CHANT X.

Argument. — Ouen-kiang, reine de Lou, de mœurs déréglées, revient dans le pays de Tsi, sa patrie¹.

Les chars s'avancent avec rapidité et font retentir l'air de leur *Po-po*; ils s'avancent avec leurs nattes carrées peintes de diverses couleurs, et les courroies de cuir rouge qui entourent la partie de derrière. Le chemin du royaume de Lou traverse une plaine unie; la reine de Tsi quitte l'hôtellerie et se met en marche.

Les quatre chevaux noirs qui traînent son char sont brillants et superbes; les courroies qui servent de traits sont souples au toucher. Le chemin du royaume de Lou est uni; la reine de Tsi est remplie de joie.

Les eaux de la rivière d'Ouen coulent en abondance. Les compagnons de la reine sont nombreux autour d'elle; le chemin du royaume de Lou est uni; cette femme impudente ne sait plus rougir.

La rivière d'Ouen coule dans son lit étroit; l'escorte est nombreuse; le chemin du royaume de Lou est uni; la reine s'avance d'un pas agile et fier.

CHANT XI.

Argument. — On célèbre dans ce chant les qualités du prince Tchouang-kong qui avait mérité les sympathies du peuple par ses qualités physiques et morales.

Qui n'est saisi de douleur en voyant le destin malheureux de cet illustre prince, homme d'une belle stature, remarquable par la noblesse de ses traits. Malgré la modestie derrière laquelle il essaye de se cacher, sa vertu et la beauté de son âme éclatent partout. Son air respire la douceur, ses yeux sont d'une belle couleur; sa démarche est pleine de grâce et d'aisance, il excelle à tendre l'arc et à lancer les flèches. Hélas! ce prince est si digne d'éloges! ses yeux sont si beaux, et si perçants! toute sa personne est si pleine de majesté! il passe tous ses jours à lancer le javelot et ne manque jamais le but: il atteint même le point rouge qui est marqué sur le milieu du disque. Il est bien le digne fils de la sœur de notre

1. Voir le chant iv de cette section.

roi. Hélas ! ce prince est dans la fleur de l'âge ; ses yeux sont pleins de grâce et de beaux sourcils ornent son visage. Son habileté est si remarquable dans l'art de lancer le javelot qu'il atteint toujours le disque et touche même quatre fois au même point. Quelle est en outre sa merveilleuse facilité à calmer les troubles et les séditions !

SECTION NEUVIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE OUEI ¹.

CHANT I.

Argument. — Dans ce chant on blâme les mœurs rustiques et l'avarice des habitants de ce royaume.

De la toile appelée Ko-pou on fait des brodequins qui garantissent de la chaleur. Avec ces chaussures on peut aussi marcher aisément au milieu de la grêle et de la glace. Les mains ² délicates des jeunes filles et leurs faibles doigts cousent et taillent une étoffe grossière ; les hommes simples de goûts portent un vêtement de peu de valeur, orné d'un simple collet.

Ces paysans honnêtes ont des mœurs paisibles et par modestie ils n'osent aspirer aux premières places, et se rangent toujours à gauche ³. Ils portent un peigne d'ivoire suspendu à leur ceinture. Je veux flétrir dans ces chants leur esprit trop étroit et leur parcimonie sordide.

CHANT II.

Argument. — Ici on développe la même idée que dans le chant précédent.

Le pays arrosé par les eaux du Fen est humide, et sur les bords du fleuve on trouve l'herbe ap-

1. Le royaume d'Ouei se trouvait sur le territoire appelé de nos jours Ping-yang-fou dans la province de Chan-si, qui contenait la capitale des empereurs Chun et Yu. Ce royaume, d'une petite étendue, aurait été donné à un descendant du prince Pi-kong, qui avait pour père Ouén-ouang : le degré de descendance est incertain. Le royaume, à l'époque célébrée par ces odes, fut incorporé au royaume de Tsin pour le prince Hien-kang, 661 ans avant Jésus-Christ. Ainsi les odes qui vont suivre chantent les mœurs des deux royaumes d'Ouei et de Tsin.

2. L'ouvrage des femmes consistait à coudre les habits ; trois mois après la célébration du mariage, elles se rendaient dans la demeure consacrée aux ancêtres de leurs maris, et, après cette visite solennelle, elles prenaient en main la direction des travaux domestiques.

3. Dans le nord de l'empire la place d'honneur est

pelée Mou qui s'élève peu au-dessus du sol. Cet homme est beau, mais il manque de sagesse ; son air est distingué, mais il est faible d'esprit. Il est bien loin d'égaliser le grand écuyer du roi, et serait incapable de guider le char du prince.

Sur les bords du fleuve Fen, dans un pli de terrain, on cueille la feuille du mûrier. Cet homme a l'éclat d'une fleur ; son teint est aussi beau, mais il est loin d'égaliser le cocher du roi.

Dans un coude de la rivière Fen ¹ on cueille l'herbe appelée Sin ². Cet homme est beau comme la pierre précieuse ; sa beauté surpasse celle du diamant, mais il représente bien mal un précepteur du sang royal.

CHANT III.

Argument. — Un citoyen généreux se plaint que les lois ne sont pas respectées dans son pays.

Nous avons mangé les pêches qui ont mûri dans le jardin. Pendant qu'ils sont en proie à l'inquiétude, ma voix retentit tantôt solitaire, tantôt mêlée au chœur nombreux. Ceux qui ne me connaissent pas m'accusent d'orgueil. Ainsi sont faits les hommes. Quelqu'un me demande ce que je prétends, et cependant j'éprouve un chagrin pénible, et qui en connaît la cause ? Qui la connaît ? peut-être n'y réfléchit-on pas comme on le devrait.

Nous avons mangé les jujubes de notre jardin. Mon esprit est inquiet et j'erre à travers le pays. Ceux qui ne me connaissent pas accusent mon esprit de légèreté. Ainsi sont faits les hommes. Quelqu'un me demande ce que je veux, et cependant je me tourmente. Qui connaît la cause de mon chagrin ? Je gémiss de voir qu'ils n'y font point attention.

CHANT IV.

Argument. — Des hommes éloignés de leur pays pensent à leurs parents et déplorent leur éloignement.

Je monte sur une montagne aride où on ne trouve ni plantes ni arbres, d'où je tourne mes regards vers la demeure de mon père et je m'ima-

maintenant à gauche. Dans le sud on a conservé la coutume antique.

1. Ce fleuve arrose les contrées de Tai-yuen-fou et de Fen-tcheou-fou dans le Chan-si et se jette dans le fleuve Hoang-ho.

2. Plante aquatique, dont la feuille est semblable à celle du plantin.

gna entendre sa voix m'adresser ces paroles : « Hélas ! en ce moment mon fils prodigue ses soins au service du roi, et il ne prend de repos ni la nuit, ni le jour. S'il est sage, son unique soin doit être de revenir près de moi sans aucun retard. »

Je monte sur une riante montagne tapissée de verdure et couverte de bois, je promène mes regards vers le lieu qu'habite ma mère, et il me semble que je l'entends prononcer ces paroles : « Hélas ! peut-être mon enfant bien-aimé est au service du roi travaillant sans repos jour et nuit. Ah ! s'il a quelque prudence et quelque sagesse, qu'il vienne ici ; il ne doit point prolonger son absence. »

Je gravis le sommet d'une montagne escarpée, je tourne mes yeux vers la demeure de mon frère aîné, et je crois l'entendre répéter : « Hélas ! mon jeune frère sert maintenant les intérêts du roi, et il épuise ses forces dans un travail sans trêve ni repos. Ce qu'il doit faire avant tout avec empressement, c'est de revenir ici et de ne pas mourir loin des siens. »

CHANT V.

Argument. — Dans une situation difficile, ceux qui servent les intérêts du roi, préféreraient donner leurs soins aux travaux des champs.

Dans un champ dont l'étendue mesure dix arpents ¹ appelés Mou, des hommes cultivent avec soin le mûrier ; ils sont radieux et satisfaits. Je veux me joindre à cet homme comme compagnon et revenir vers les miens.

Au delà de ce champ dont l'étendue mesure dix arpents appelés Mou, des hommes cultivent le mûrier, et, l'esprit tranquille, ils se livrent à un doux repos. Je veux m'en aller en compagnie de cet homme.

CHANT VI.

Argument. — Exhortation au travail.

Les bûcherons frappent les arbres à coups redoublés et la forêt retentit du *Kan-kan*. Les arbres coupés, qu'on appelle Tan, sont rangés sur les rives du *euve*. Celui qui ne sème pas, et qui ne recueille pas la moisson peut-il espérer d'avoir du pain pour trois cents hommes ? Si tu n'allais

1. L'arpent dont il s'agit ici était d'une surface de cent pas carrés ; le pas était de six pieds.

pas à la chasse, pourrais-tu nous montrer étalées sous le portique de ta demeure ces fourrures nombreuses de l'animal appelé Kiuen ¹ ? Ce n'est pas un homme sage, celui qui prétend vivre en évitant le travail.

Les bûcherons frappent à coups redoublés les arbres de la forêt et l'air retentit du *Kan-kan*. Les arbres coupés qui doivent fournir des rayons de roues sont rangés sur les bords du fleuve dont les eaux coulent paisiblement. Si tu négliges de cultiver tes champs, et de serrer tes moissons dans tes granges, comment pourras-tu posséder trente millions de mesures de froment ? Si tu n'allais pas à la chasse, comment verrions-nous étalées sous ton portique ces nombreuses dépouilles de sangliers adultes ? Certes il est bien insensé celui qui sans travail prétend obtenir sa nourriture.

Le bûcheron frappe d'une main vigoureuse les arbres de la forêt et l'air retentit du *Kan-kan*. Le bois coupé, dont on doit faire des rayons de roue, est rangé sur le bord de la rivière, dont un vent léger ride la surface. Si tu négliges de cultiver ton champ, ou de recueillir tes moissons, comment veux-tu avoir trois cents grenier Kiun remplis de blé ? Si tu n'allais pas à la chasse, comment nous montrerais-tu toutes ces alouettes suspendues sous ton portique ? Certes il ne mérite pas le nom de sage, celui qui veut manger sans travailler.

CHANT VII.

Argument. — Satire contre les gouverneurs du royaume désignés sous le nom de rats, qui dilapidaient les biens de l'État.

O rat d'une surprenante grosseur, ne ronges pas tout le millet de mon grenier, voilà trois ans que je souffre des dommages : tu n'as eu aucune pitié pour mes biens. Aussi je me dispose à partir et vais habiter une terre plus favorable. Le royaume que j'ai choisi est un heureux pays, une heureuse contrée où je coulerai mes jours dans une douce tranquillité.

O rat d'une surprenante grosseur, ne ronges pas le blé de mes granges, voilà trois ans que je suis victime de ton avidité. Tu n'as eu aucune amitié pour moi, aussi je me dispose à partir, et je vais

1. Cet animal ressemble au lièvre ; son poil est épais et soyeux, de couleur variée, son museau court ; il aime à ronger le papier et s'approprie facilement ; il aime tellement le sommeil, qu'il s'arrête tous les dix pas pour dormir.

habiter une terre plus propice. Le royaume que j'ai choisi est un heureux pays, une heureuse contrée où je trouverai tout ce qui est conforme à mes goûts.

O rat d'une grosseur surprenante, ne ronges pas la semence de mes moissons futures. Voilà trois ans que je souffre ta présence, et jamais tu n'as été ému de mes plaintes. Aussi je me dispose à partir pour habiter une meilleure province ; je vais habiter un heureux pays. Personne n'y gémit des vexations d'autrui.

SECTION DIXIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TANG 1.

CHANT I.

Argument. — Les hommes du pays de Tang, sans cesse occupés de leurs travaux, ne se livrent au repos qu'à la fin de l'année, lorsqu'ils ont terminé leurs travaux agricoles.

Déjà les grillons ont fait irruption dans les demeures ; voici venir la fin de l'année, livrons-nous au plaisir ; que le soleil et la lune n'aient pas en vain parcouru leur carrière annuelle. Mais au milieu de notre réjouissance, gardons-nous de commettre le moindre excès. Il faut toujours observer une certaine limite, et il nous sera doux d'avoir respecté le devoir. Le plaisir est une douce chose, mais il doit toujours s'unir à la décence : l'homme juste, même dans les transports de joie, veille avec soin sur lui-même.

Déjà les grillons font irruption dans nos demeures, déjà les charrettes ont cessé de rouler. Il est doux de se livrer à la joie et il ne faut pas attendre que le soleil et la lune aient achevé de parcourir leur orbite. Mais qu'aucun excès ne vienne déparer nos joyeuses fêtes ; nous devons être soigneux et attentifs non-seulement dans les

1. Le royaume de Tang ou Tsin (voir chapitre ix note 1) était situé sur le territoire appelé aujourd'hui Tay-ouen-fou et Ping-yang-fou dans la province de Chan-si. C'est dans ce royaume que, sous le règne de l'empereur Yao, on établit la capitale de l'empire. L'empereur Tching-ouang, de la dynastie des Tchou, confia ce royaume à son frère Chou-yu. Ce Chou-yu, que l'empereur avait couronné par simple plaisanterie, se vit confirmer son titre sur la recommandation du ministre de l'empereur. A cette époque ce royaume avait conservé les mœurs introduites sous le règne d'Yao.

fonctions confiées à nos soins, mais dans tous les actes de la vie. Le plaisir est une douce chose, mais il ne faut jamais le séparer du respect dû à la vertu. L'homme juste est toujours attentif et diligent.

Déjà les grillons font irruption dans les maisons, déjà les charrettes restent en repos. Si nous ne consacrons pas ce moment à des réjouissances, le soleil et la lune n'en finiront pas moins leur course. Ayons soin cependant de nous tenir dans les limites d'une sage modération ; au milieu de la joie n'oublions pas tout à fait les chagrins auxquels nous sommes exposés. Le plaisir est une douce chose, mais il ne faut jamais admettre ce qui est contraire au bien. L'homme sage n'agit jamais étourdiment et il se montre partout calme et maître de lui.

CHANT II.

Argument. — Reproches adressés à un avare.

Sur les montagnes croît l'arbre Kiu ; l'ormeau croît dans la vallée. Cet homme a des vêtements qu'il ne porte pas, des chevaux et des chars sur lesquels il ne monte jamais. A quoi lui aura servi la vie ? des étrangers après sa mort jouiront de ses richesses.

Les montagnes produisent l'arbre Kao 1, les vallées produisent l'arbuste Niou.

Cet homme possède de belles maisons avec de magnifiques portiques ; il les laisse dans le désordre de l'abandon : il a des cloches et des tambours dont il ne tire aucun son. A quoi lui aura servi la vie ? des étrangers après sa mort posséderont toutes ses richesses.

L'arbre Tsi 2 vient sur la montagne, le châtaignier vient dans la vallée. Cet homme a des caves précieuses et des greniers bien remplis ; pourquoi donc n'aime-t-il pas à marier sa voix aux accords de la lyre appelée Che, et se procurer ainsi quelque délassement ? Pourquoi cherche-t-il à prolonger son existence ? A quoi lui aura servi la vie ? des étrangers après sa mort se partageront ses biens.

1. Sorte d'ormeau dont on fait le bois de la lance.

2. C'est de cet arbre que l'on tire le vernis. Son tronc est droit, ses branches et ses feuilles sont disposées comme celles du palmier. On ouvre l'écorce avec une hache et on y introduit un roseau creux par où s'égoutte la sève liquide.

CHANT III.

Argument. — Des hommes du pays de Tsin qui se sont révoltés veulent se soumettre à la puissance de Kiu-gouo ¹.

L'eau s'écoule paisiblement au pied des blancs rochers. Des hommes, vêtus avec un goût simple et modeste de tuniques ornées de broderies rouges, se rangent sous la puissance d'un homme du pays d'Ou. Puisque, disent-ils, nous pouvons contempler cet homme plein de sagesse, pourquoi ne nous livrerions-nous pas à la joie ?

L'eau s'écoule paisiblement au pied des blancs rochers. Des hommes, vêtus avec un goût modeste de vulgaires habits que l'aiguille a ornés de broderies rouges, se livrent à un homme du pays de Kou. Puisque, disent-ils, nous pouvons jouir de la vue de cet homme plein de sagesse, pourquoi ne nous livrerions-nous pas à la joie !

L'eau s'écoule paisiblement au pied des âpres et blancs rochers. Je n'ose faire connaître aux autres les ordres que j'ai entendus de la bouche du prince.

CHANT IV.

Argument. — Dans ce chant on célèbre l'heureuse prospérité du royaume de Kiu-gouo ².

L'arbre Tsiao ³ produit une ample moisson de baies et les fruits d'un seul arbre peuvent remplir une mesure appelée *Ching*. Cet homme remarquable par sa bravoure et sa haute stature n'a pas son égal. L'arbre Tsiao étend au loin ses rameaux épais.

L'arbre Tsiao est très-fertile en baies et ses fruits nombreux peuvent à peine tenir dans le creux des deux mains. Cet homme est grand et robuste ; l'arbre Tsiao étend au loin ses branches épaisses.

1. Le royaume de Kiu-gouo situé sur le territoire de Ping-yang-fou, avait été détaché du royaume de Tsin par le roi Tchao-heou (743 ans avant Jésus Christ), qui en fit présent à son oncle Tching-chi ; il devint plus florissant que sa capitale.

2. Voir la note du chant précédent.

3. Cet arbre est d'une taille élevée, ses branches sont garnies d'épines, ses feuilles tendres sont bonnes à manger ; ses fruits rouges ressemblent aux grains du groselier ; on les sert à table sous le nom de poivre de Chine.

CHANT V.

Argument. — Pendant les troubles du royaume de Tang, les jeunes filles ne trouvent point de mari, ou elles n'en trouvent que fort tard ¹.

Le bois est lié en fagots, les fagots sont mis en tas. Voici l'heure où l'astre Sang-sing se lève au ciel ; la nuit est venue, mais quelle sera cette nuit ? Je vais aller trouver cet homme vertueux ; ô homme, es-tu donc si vertueux, et comment se fait-il que tu sois si vertueux ?

On lie les joncs en fagots, et les fagots sont mis en tas. L'astre Sang-sing se lève au ciel entre l'orient et le midi. Quelle sera cette nuit ? Je vais voir cet homme. Mais toi, ô homme, quels seront, en me voyant, tes sentiments ?

Les épines sont liées en fagots et les fagots sont mis en tas. L'astre Sang-sing regarde la porte de la maison. Quelle sera cette nuit ? Je vais aller voir cet homme illustre. Et toi, quand tu seras en présence de cet homme illustre, quels seront tes sentiments ?

CHANT VI.

Argument. — Un homme privé de frères demande un protecteur.

Je suis un faible poirier, arbre sans soutien ; ma tête est ornée d'un épais feuillage, mais je suis seul, sans parents et sans frères. Hélas ! personne ne peut me rendre les soins d'un père ; hélas ! que ne puis-je trouver un voyageur qui me témoigne quelques égards. Celui qui n'a pas de frère ne peut-il donc trouver un soutien ?

Je suis un faible poirier, arbre sans aucun appui ; je porte une verte chevelure, mais j'ai perdu mes parents et mes frères. Que ferai-je seul, abandonné de tous ? Personne ne peut me tenir lieu de frère ! Hélas, que ne puis-je trouver un voyageur qui me témoigne quelques égards ! Celui qui n'a pas de frères ne peut-il donc trouver un soutien ?

1. Tel est l'argument indiqué par le traducteur latin ; le sujet toutefois nous paraît très-obscur. Il s'agit probablement d'une jeune fille qui se propose d'avoir une entrevue avec un jeune homme, peu disposé au mariage, pour le décider à la prendre comme femme.

CHANT VII.

Argument. — Ce chant est resté obscur pour tous les commentateurs. L'empereur portait une fourrure de peau d'agneau; celle des seigneurs avait une bordure en peau de panthère.

Un vêtement de peau d'agneau est orné d'une bordure taillée dans une peau de panthère. Je pense toujours à cet homme qui veille au repos commun, dont il fait son unique souci. Sans lui que sont les autres? et tout cela, il le fait pour toi.

Un vêtement de peau d'agneau est orné d'une bordure taillée dans une peau de panthère. Je pense à cet homme qui est si préoccupé. Sans lui que seraient les autres? et il fait cela pour l'amour de toi.

CHANT VIII

Argument. — Les hommes du royaume donnent tous leurs soins au service du roi et n'ont plus le temps de procurer à leurs parents la nourriture de chaque jour.

L'oiseau Pao ¹ agite en tous sens ses ailes, et fait entendre le *Sou-sou* de ses battements; il se pose sur les chênes de la forêt épaisse. On ne peut remettre ou interrompre les soins qu'exigent les intérêts du roi, et le temps manque pour cultiver les champs et recueillir les fruits de la plante Chou-tsi ². Quel refuge trouveront nos parents? Cieux azurés, qui dominez la terre, je vous implore; quand pourrons-nous revoir les lieux chéris de notre enfance?

L'oiseau Pao agite ses ailes et vient se poser sur les broussailles. On ne peut laisser inachevées les affaires du roi, et nous n'avons plus le temps de soigner nos récoltes de *Chou-tsi*. Et qui nourrira nos parents? c'est vous que j'implore, cieux azurés, qui êtes étendus sur nos têtes, quelle sera la fin de nos douleurs?

Les oiseaux Pao volent en groupes serrés, et par le battement de leurs ailes font retentir l'air de leur *Sou-sou*; ils se posent sur les branches épaisses du mûrier. On ne peut différer le service du roi et le temps manque pour cultiver le riz et le millet Kao-leang ³. Mais que pourront

1. Oiseau aquatique plus grand que l'oie à laquelle il ressemble. Poursuivi par l'épervier, il lui lance ses ordures qui font tomber les plumes de l'oiseau de proie.

2. Sorte de millet.

3. On se sert de la graine du Kao-leang pour faire du vin fort apprécié des Chinois, qu'on applique avec succès sur les blessures, après l'avoir fait brûler.

voir nos parents pour fournir à leur subsistance? O cieux azurés, étendus sur nos têtes, quand pourrons-nous enfin revenir vers nos demeures?

CHANT IX.

Argument. — On représente ici le roi de Kiu-g ¹ qui ambitionne la couronne de Tsinet, qui demande d'être revêtu du costume de roi de ce pays et des insignes de son pouvoir.

Ai-je sept habits différents? Je ne manque pas d'habits, mais je préfère ceux d'un certain prince; si celui-là me les donnait de sa main, il me rendrait tranquille et heureux.

Ai-je sept habits différents? Je ne manque pas d'habits, mais qu'ils sont loin de valoir ceux de ce prince! Si celui-là me les donnait, je serais tranquille et ne craindrais plus le froid.

CHANT X.

Argument. — Un homme admirateur des hommes de bien.

Je suis un faible poirier, venu tout seul sur le bord du chemin: j'implore la pitié de ces hommes sages et les conjure de venir à moi. Je désire vivement leur offrir une fraîche nourriture et une douce liqueur.

Je suis venu tout seul, poirier abandonné sur le bord du chemin, et je supplie ces hommes sages de venir jusqu'à moi. Je désire vivement leur offrir une douce nourriture et une fraîche liqueur.

CHANT XI.

Argument. — Regrets d'une femme qui déplore l'absence de son mari occupé au service du roi.

La plante Ko s'élève au-dessus du sol en s'appuyant aux ronces voisines, le Lien rampe sur la terre. Mon mari, au beau visage, est absent, et je passe ma vie dans le veuvage.

La plante Ko croît au milieu des ronces et des buissons qui lui servent d'appui, et le Lien rampe sur la terre des tombeaux.

Mon mari gracieux est absent, et je vis dans le veuvage.

Mon oreiller est d'un admirable travail; la couverture de mon lit est d'un tissu précieux et ri-

1. Les insignes du pouvoir royal étaient sept espèces de vêtements, de chars, d'étendards, etc.

chement ornée. Mais mon beau mari est absent, et je reste seule jusqu'au matin sur ma couche délaissée.

L'hiver succède à l'été, et après cent ans d'une triste vie je serai enfin réunie à lui dans la tombe commune.

CHANT XII.

Argument. — Il ne faut point prêter l'oreille à la malveillance.

Le champignon Fou-ling ¹ se ramasse sur le mont Cheou-yang dans la direction du midi. Les vaines rumeurs qui courent dans la foule ne sont pas dignes de foi. Méprise-les, garde-toi de les écouter; et ainsi les auteurs de ces mensonges ne pourront pas arriver au but qu'ils se proposent.

On cueille l'herbe Kou-tsai ² au pied du mont Cheou-yang. Les fausses insinuations ne doivent pas t'inquiéter. Rejette-les.

Quels mensonges pourront-ils inventer, s'ils n'obtiennent aucun crédit, et comment leurs auteurs pourront-ils arriver à leurs fins?

On cueille l'herbe Fong sur le versant oriental du mont Cheou-yang. Garde-toi d'accorder aucune attention aux paroles répandues par ces inventeurs d'impostures. Rejette-les toujours. S'ils ne peuvent abuser personne, c'est en vain qu'ils auront répandu dans la foule ces bruits mensongers.

SECTION ONZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TSIEN.

CHANT I.

Argument. — Le premier roi de Tsin appelé Siang-kong, pour rehausser sa dignité, introduisit l'usage des chars, des chevaux et des eunuques. Les grands du royaume en témoignent leur admiration. C'est dans ce chant que, pour la première fois, il est fait mention des eunuques.

J'aime à entendre les roulements des chars qui font résonner l'air de leur *Ling-ling*; j'aime à voir de nombreux chevaux, au front blanc. Ceux qui veulent voir le prince se font annoncer par l'eunuque qui se tient devant la porte.

1. Champignon très-recherché; il pousse près des troncs des vieux pins. Il se vend fort cher, il fortifie l'estomac mais il très-désagréable au goût.

2. Sorte de laitue sauvage que l'on mange.

3. Le royaume de Tsin, dont il s'agit ici, était dans le

L'arbre Tsi vient dans les lieux escarpés; le châtaignier aime les fraîches vallées. Ils vinrent trouver le sage prince et s'assirent en sa compagnie, et le son des voix se mêlait aux accords de la lyre Che. S'ils laissent échapper cette occasion de se réjouir, ils arriveront peut-être à leur dernier jour privés de toute joie.

Le mûrier se plaît dans les endroits escarpés; le peuplier aime les fraîches vallées. Ils viennent auprès du sage prince et prennent place à ses côtés, et on entend les accords de l'instrument appelé Chen, et les vibrations de la lame d'or qui est placée au milieu des tubes dont se compose l'instrument harmonieux. S'ils négligeaient cette occasion de se livrer au plaisir, ils mourraient sans avoir éprouvé un instant de joie.

CHANT II.

Argument. — Ce chant célèbre un roi allant à la chasse.

Les chevaux de ce quadriga sont noirs et de haute taille; les conducteurs tiennent six rênes dans leurs mains. Les puissants seigneurs de la cour qui jouissent d'une grande faveur auprès du prince l'accompagnent à la chasse.

Chaque espèce de gibier se chasse pendant une saison marquée, au moyen d'une haie de piqueurs formée autour du bois; les animaux sont gras et beaux à voir; le prince vise le côté gauche, la flèche part et ne manque pas le cœur.

On va se promener dans les jardins du côté du nord; les quatre chevaux des chars semblent immobiles; le char vole avec légèreté; les chevaux portent des grelots suspendus aux deux côtés du frein, et leur bruit retentissant imite le chant de l'oiseau Loan ¹; les chiens de chasse au nez court et au nez allongé sont portés sur des chars.

CHANT III.

Argument. — Le roi Sian-kong déclare la guerre aux barbares qui habitent les frontières occidentales (766 avant Jésus-Christ). Une femme exprime ses regrets et ses craintes en voyant partir son mari pour cette guerre.

Les chars de guerre Siao-jong sont garnis de pièces de bois placées en travers, et ils s'avancent

territoire de Si-gan-fou, province de Chen-si. Il ne faut pas la confondre avec le royaume du même nom, qui fait le sujet du chapitre ici; il est beaucoup plus récent. (770 avant Jésus-Christ.)

1. Cet oiseau ressemble au Fong-houang qui est le phénix des Chinois, oiseau fictif.

au combat liés par cinq rangs de cordes. Les rênes des chevaux, se mouvant librement dans des anneaux, peuvent être serrées ou relâchées avec aisance. Sur les chars sont des coussins diversément ornés, et l'essieu des chars est placé sur des roues élevées.

Les chars sont attelés de chevaux bai-brun, aux pieds blancs. Le sage époux, dont la pensée est présente dans mon esprit, étincelle comme une émeraude; et quand je songe qu'il passe sa vie dans une habitation de bois, je suis tourmentée d'inquiétude, et mon cœur semble s'élan- cer hors de ma poitrine.

Qu'ils sont beaux et grands les chevaux des quadriges. Les conducteurs tiennent six rênes dans leurs mains; les deux chevaux du milieu livrent au vent une noire crinière; leur corps est couleur de feu. Aux deux côtés sont deux chevaux au corps noir, à la tête noire. Devant les chars sont des boucliers, portant des figures de dragons peintes avec art. Quels beaux ornements portent les rênes et les harnais! Mon sage mari qui occupe mes pensées vit maintenant aux frontières du royaume. Quand sera-t-il de retour dans ses foyers? Pourquoi cause-t-il tant de tourments à mon esprit agité?

Les chevaux richement caparaçonnés obéissent fidèlement à la main qui les guide. Le bois du javelot triangulaire appelé Mao est orné d'argent. Tous les boucliers sont peints de diverses couleurs. L'enveloppe des arcs est faite en peau de tigre; le poitrail des chevaux reluit sous les lames d'airain ciselé. Chaque enveloppe contient deux arcs, l'un droit, l'autre renversé. Debout ou couchée, je pense toujours à mon mari. C'est un homme sincère, grave et honnête, dans sa conduite; il est toujours fidèle observateur de la règle, et ne dépasse jamais la borne de l'austère devoir.

CHANT IV.

Argument. — Les commentateurs sont unanimes pour trouver le sujet de ce chant très-obscur.

Les laches ne se flétrissent pas et cependant la rosée s'est changée en givre. Cet homme, qui est l'objet de mes pensées, demeurait sur la rive op-

1. Les chevaux, comme les hommes, étaient cuirassés pour le combat.

posée du fleuve. Si je voulais le rejoindre en remontant le courant, le chemin était inabordable et très-long; si au contraire je descendais la pente des eaux, il me semblait toujours se tenir au milieu du fleuve, et jamais je ne pouvais l'atteindre.

Les laches sont d'une fraîcheur luxuriante, et résistent encore à la gelée blanche. Celui qui occupe ma pensée n'habite pas dans les profondeurs du fleuve. Quand je veux aller contre le courant, je trouve un chemin rempli d'obstacles et de dangers; si je le cherche en descendant, il paraît être sur une île au milieu des eaux.

Les laches croissent avec vigueur et grandissent toujours malgré la persistance de la gelée. Celui qui occupe ma pensée demeurait sur la rive du fleuve. Si je voulais me rendre auprès de lui en luttant contre le courant, je trouvais une route pleine d'obstacles et hérissée de difficultés; si je descendais le courant, il me semblait le voir au milieu des eaux sur une petite île.

CHANT V.

Argument. — Louanges du roi de Tsin.

Quelles sont les productions du mont Tchong-nan¹? les arbres Tiao² et Mori³. Le sage prince est arrivé au sommet. Il est couvert d'une peau de renard, et sur ce premier vêtement s'étalent de riches étoffes; la couleur de son visage est si éclatante qu'il semble s'être tatoué de rouge. Autant que je puis voir, c'est notre maître et seigneur.

Quelle est la forme du mont Tchong-nan? c'est une montagne élevée dont le sommet s'étend en un vaste plateau. Le sage prince est arrivé au faite. Ses vêtements sont armés de splendides broderies, dessinées avec l'aiguille. Les pierres précieuses qui sont suspendues à ses côtés font entendre leur *Tsiung-tsiung*. Oh! vive, vive notre prince chéri!

1. Le mont Tchong-nan est dans le territoire de Si-gan ou province de Chen-si.

2. Arbre de montagne, propre à la construction des chars.

3. Espèce de prunier dont les fruits sont tout à fait acides.

CHANT VI.

Argument. — On y déplore la mort de trois frères, d'une bravoure remarquable, enterrés vivants dans le tombeau du roi Mou-kong. Cent soixante-dix-sept hommes furent également ensevelis vivants dans son tombeau (621 avant Jésus-Christ) ¹.

L'oiseau doré Hoang-niao, après avoir volé dans toutes les directions, vient se poser sur les buissons. Qui a suivi le prince Mou-kong et partagé son malheureux destin? C'est notre Tsee-tche-Yen-si, dont la valeur était sans exemple. Nous sommes venus auprès de son tombeau, et nous avons été saisis d'une horreur soudaine. C'est vous que je prends à témoin, cieus azurés, quel arrêtu cruel du destin a ôté la vie de cet homme si vertueux. Si nous avions pu le dérober à la mort, chacun de nous aurait voulu avoir cent têtes pour les donner en échange de ce vaillant guerrier.

L'oiseau doré arrive en volant et s'abat sur un mûrier. Qui a suivi chez les morts le prince Mou-kong? c'est notre infortuné Tsee-tchee-Tchong-hang dont la bravoure était si remarquable qu'il pouvait à lui seul repousser le choc de cent soldats. Quand nous sommes venus sur sa tombe, tous nos membres se sont glacés d'horreur. O cieus azurés, pourquoi ce brave guerrier a-t-il perdu la vie? Si nous avions pu racheter sa perte, chacun aurait donné volontiers cent têtes en échange.

L'oiseau doré, après avoir volé dans tous les sens, se pose sur des buissons. Qui a suivi dans la tombe le prince Mou-kong? c'est Tsee-tche-Kien-hou qui pouvait de son bras puissant repousser le choc de cent hommes. Nous nous approchons de sa tombe et nous sommes saisis d'horreur. O cieus azurés, comment ce héros a-t-il disparu du nombre des vivants? Si sa vie avait pu être conservée, chacun aurait volontiers donné cent fois sa tête en échange.

CHANT VII.

Argument. — Une femme soupire après son mari.

L'oiseau Tch'ing-fong ² s'élançait d'un vol rapide. La forêt qui regarde le nord est noire et couverte

1. Il y en a qui disent, et cette opinion paraît beaucoup plus vraisemblable, que ces malheureux furent contraints à se donner la mort et qu'ils furent ensuite ensevelis. Cette coutume barbare fut introduite en Chine à cette époque par les Tartares.

2. Espèce d'épervier.

d'une ombre épaisse. Mon sage époux ne vient pas et mon cœur est tourmenté de douloureuses angoisses. Pourquoi, pourquoi cela? Il est trop oublieux de notre amour.

Les montagnes nourrissent l'arbre Li qui les couvre d'épais rameaux; l'arbre Liou-po ¹ pousse dans les vallées. Mon sage mari ne paraît pas, mon cœur est dans la tristesse, et la joie n'est plus dans mon sein. Pourquoi, pourquoi cela? Il est trop oublieux de mon amour.

Les arbres Ti croissent en grand nombre sur les montagnes, et les arbres Soui viennent dans les vallées. Je ne vois pas mon sage époux. Je suis accablée de douleur, et agitée comme quelqu'un dont l'esprit est troublé par le vin. Pourquoi? pourquoi? Il est trop oublieux de mon amour.

CHANT VIII.

Argument. — Chant de guerre de la nation vaillante de Tsin.

Manques-tu de vêtements? je veux partager avec toi mes longs manteaux. L'empereur fait ses préparatifs de guerre et rassemble son armée; préparons donc nos armes; prenons le javelot Ko ² et la lance Mao ³. Je veux marcher à tes côtés dans les batailles.

Manques-tu de vêtements? Je veux partager avec toi mes tuniques. Puisque l'empereur se prépare à la guerre, il nous faut reprendre nos armes en état, notre lance Mao et notre pique Ki ⁴. Je veux partir avec toi.

Manques-tu de vêtements? Je veux partager avec toi mon linge de corps. L'empereur a déclaré la guerre; fourbissons nos cuirasses et nos armes, je veux marcher à tes côtés.

CHANT IX.

Argument. — Témoignage d'affection d'un neveu pour son oncle.

J'accompagne mon oncle jusqu'au pays d'Ouei-yang. Mais quel présent pourrai-je lui offrir? Un char superbe attelé de quatre chevaux jaunes.

J'accompagne mon oncle qui s'en va, et je me

1. Ces deux arbres ressemblent à l'orme.

2. Dard ou javelot.

3. Lance longue de vingt pieds.

4. Lance longue de seize pieds dont on se servait pour combattre sur les chars.

demande quel présent je pourrai lui faire. Je lui donnerai des pierres précieuses nommées Kiong-ouei, qu'il suspendra à sa ceinture.

CHANT X.

Argument. — Un hôte du prince de Tchou se plaint de n'être plus traité à table comme il l'avait été par lui avant son élévation au trône.

J'avais des palais superbes, et maintenant je possède à peine la nourriture de chaque jour. Hélas, il refuse d'arriver au lieu qu'il s'était proposé d'atteindre. Ma table était toujours ornée de quatre vases appelés Kouï; et maintenant je n'ai pas assez de nourriture pour apaiser ma faim. Hélas! il a abandonné la route que ses pieds avaient parcourue!

SECTION DOUZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TCHIN I.

CHANT I.

Argument. — Dans ce chant on blâme les hommes de ce pays qui se livrent aux plaisirs au mépris de leur dignité.

Cet homme a choisi pour théâtre de ses jeux une vallée entourée de montagnes. Il se livre à la joie, mais cette joie n'a point de motif légitime.

Il fait résonner le tambour dans la vallée entourée de montagnes, et nous le voyons durant toute l'année tenir dans ses mains des plumes de Poiseau Lou-sec.

Il frappe un vase d'argile appelé Feou, sur le chemin qui mène à la vallée entourée de montagnes, et nous le voyons durant toute l'année tenir dans ses mains des plumes de Poiseau Lou-sec.

CHANT II.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Près de la porte qui regarde l'orient, se trouve un orneau et dans la vallée, entourée de montagnes s'élève un chêne; c'est là que le fils de Tsee-tchong se livre au plaisir de la danse.

1. Le royaume de Tchén était situé dans le pays appelé aujourd'hui Kay-fon-fou, province de Ho-nan.

Il fut érigé en royaume par l'empereur Ou-ouang au bénéfice d'un habile potier, gendre de ce prince.

Il choisit un jour favorable et marche vers les champs situés au midi; il ne donne pas ses soins à la culture du chanvre, mais il préside à des chœurs de danse.

A la faveur d'un beau jour il sort et se promène avec les autres.

CHANT III.

Argument. — L'heureuse médiocrité.

Sur la porte de ma maison est une pièce de bois placée transversalement; cependant dans cette modeste habitation ma vie est exempte de soucis. En regardant jaillir de sa source une eau abondante, j'oublie la faim.

Les hommes qui se nourrissent de poissons, n'en servent-ils jamais d'autres sur leurs tables que le Fong qu'on trouve dans les rivières?

Et ceux qui prennent une femme, la choisissent-ils toujours parmi les jeunes filles du pays de Tsi?

Ceux qui se nourrissent de poissons ne mangent-ils jamais que du cyprin? et pour se mettre en ménage, faut-il prendre une épouse parmi les jeunes filles du pays de Song?

CHANT IV.

Argument. — Le sujet n'est point indiqué par le traducteur latin.

A la porte de la ville qui regarde l'orient sont des bassins où on fait rouir les tiges nouvelles du chanvre. Cette femme est belle et vertueuse; et sa voix fait admirablement sentir le sens de nos chants.

A la porte qui regarde l'orient sont des bassins où on fait rouir le chanvre; cette femme est belle et sage, et sa voix nous explique le sens de ses pensées.

A la porte de l'orient sont des bassins où on fait rouir les tiges de la plante Kien¹; cette femme est supérieure par sa sagesse et sa beauté, et elle prête à nos discours l'appui de ses lumières.

CHANT V.

Argument. — Le sujet n'est point indiqué par le traducteur latin.

Près de la porte qui regarde l'orient s'étend un bois de saules dont les rameaux s'élancent avec

1. Plante semblable au jonc; on s'en sert à la place du chanvre.

vigueur, dont le feuillage est d'une grande épaisseur. Nous avons fixé l'heure du crépuscule, mais déjà l'étoile du matin apparaît dans le ciel et brille d'un vif éclat.

CHANT VI.

Argument. — Il s'agit d'un homme dont on ignore le nom.

Les portes des tombeaux retenues par des ronces flexibles, tombent ébranlées par la hache. Cet homme étale à tous les yeux son indigne perversité. Quoiqu'il soit connu de tous, il ne s'amende pas, et depuis longtemps déjà poursuit le cours de ses forfaits.

Auprès des portes des tombeaux faites en bois de Mœi viennent en foule se poser des oiseaux appelés Tchi-hiao ¹. La méchanceté de cet homme est dans toutes les bouches, elle est flétrie dans tous les chants, et il ne prend aucun souci d'une si mauvaise réputation ; et ne pense à moi que quand il est tombé.

CHANT VII.

Argument. — Plaintes d'une femme au sujet de son mari.

Sur les bords élevés du fleuve sont des nids de pie, et sur les collines pousse la plante Tiao ² qui charme l'œil par sa beauté. Quel motif peut changer si injustement l'esprit de mon ami ? Mon cœur est triste, et tourmenté de regrets amers.

Sur le milieu du chemin qui traverse la demeure sacrée de nos vénérables aïeux ³, se trouve un

1. Ces oiseaux, dont le chant désagréable présage e vent, sont regardés comme des oiseaux de mauvaise augure.

2. Plante semblable aux pois mais plus délicate : on la mange crue ; elle a le goût des petits pois.

3. Les ancêtres morts étaient honorés, ainsi qu'on le voit dans le livre classique *Li-Ki*, avec le même respect que les parents vivants ; les Chinois considèrent le culte qu'ils leur rendent comme un hommage de piété filiale.

Ils avaient des appartements consacrés à la mémoire de leurs ancêtres, où ils conservaient les vêtements qui leur avaient appartenu, et ils y accomplissaient certaines cérémonies prescrites. Dans les temps anciens, l'empereur, les rois, les grands, les lettrés pouvaient seuls avoir un appartement des ancêtres. Chez l'empereur, cet appartement se divisait en sept parties différentes ; chez les rois, en cinq ; chez les grands, en trois ; les lettrés n'en avaient qu'un seul. Dans le premier des sept, des cinq ou des trois appartements, lequel était placé au milieu et tourné vers le nord, était une table de bois faisant face au midi, où était inscrit le nom du fondateur de la dynastie régnante, ou de celui qui avait

grand vase d'argile ; sur les collines vient la plante Ni dont la vue réjouit les cœurs. Qui a pu me noircir dans l'esprit de mon ami ? Mon âme est agitée d'une crainte douloureuse.

CHANT VIII.

Argument. — Plainte amoureuse.

La lune s'élève brillante sur l'horizon ; si je voyais un homme à la tournure élégante, au visage radieux, la douleur qui m'opprime serait soulagée ; mais je souffre sans relâche.

La lune se lève. La douce vue de cet homme dont la tournure est si gracieuse, dont le caractère est si doux apaiserait les tourments de mon cœur ; mais mon esprit est sans cesse agité d'inquiétude.

La lune s'élève, brillant d'un pur éclat.

A la vue de cet homme noble et beau, mon cœur accablé de chagrin s'épanouirait de joie. Mais mon tourment est éternel.

CHANT IX.

Argument. — Il s'agit dans ce chant du prince Ling-Kong, roi de Tch'in qui passait une partie de ses jours au village de Tchou-ling, dans la débauche.

Pourquoi se hâte-t-il d'atteindre le village de Tchou-ling ? C'est qu'il va voir un certain Hia-nan ; ce n'est pas au village de Tchou-ling qu'il se rend avec tant d'empressement, mais auprès de cet homme appelé Hia-nan.

Prépare le cheval qui me sert de monture ; je vais faire un tour dans la campagne de Tchou :

conféré à sa famille la dignité de roi ou de grand ; à droite et à gauche de ce premier appartement étaient les autres à la file, tous regardant le midi, et dans chacun d'eux était une table sur laquelle on inscrivait le nom des derniers ancêtres qui avaient précédé le prince régnant ou le grand. A des époques déterminées la famille des défunts s'y assemblait, et s'acquittait des cérémonies funébres.

Ces cérémonies consistaient, comme signe de deuil, en un jeûne de quelques jours, en pleurs ; on déposait sur une table de la nourriture, des pièces de soie. Voilà ce que dit le *Li-ki*. Mais pourquoi cette nourriture ? Est-ce que les morts mangent ? Depuis les premiers âges personne n'a jamais manqué à ce devoir. Ce rite, ajoute le *Li-ki*, a été institué pour que nous apprenions à ne pas mépriser les morts. Confucius l'interprète avec plus de raison en disant que l'on honore les morts avec le même esprit et de la même manière que les vivants ; cette pensée est connue de tous les Chinois, et tous acceptent cette explication et se conforment à cet usage.

monte sur le cheval que j'ai préparé, moi je dinerai dans le pays de Tchou.

CHANT X.

Argument. — Plainte amoureuse.

Auprès de ce lac on trouve la plante Pou¹ et la fleur de nénuphar. Celui qui cause ma peine est un homme au doux visage. Où se tourner? Pendant le sommeil et la veille je ne sais quel parti prendre? Des larmes abondantes coulent de mes yeux, l'eau coule aussi de mes narines par l'effet de ma vive douleur.

Auprès de ce lac est la plante Pou et la fleur de Kien. Celui qui cause ma peine est un homme d'une gracieuse tournure, d'une taille noble et bien prise; les boucles soyeuses de sa longue chevelure tombent sur ses épaules. Pendant la veille et le sommeil je ne sais de quel côté me tourner, et mon esprit est toujours inquiet.

Auprès de ce lac on trouve l'herbe Pou, et la fleur de nénuphar appelée Han-tan. Cet homme remarquable par sa beauté et sa grâce, et sa haute stature a une démarche grave et majestueuse. Que je dorme ou que je veille, je ne suis pas maîtresse de mes pensées; je m'étends sur mon lit et je tourne mes membres dans tous les sens, sans trouver le repos; et j'enfouis mon visage sous les coussins.

SECTION TREIZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE HOUI².

CHANT I.

Argument. — Blâme de la conduite du roi de Houi qui négligeait les affaires publiques pour vivre dans la mollesse, le jeu et les plaisirs de la table.

Il étale avec orgueil son vêtement de peau d'agneau³; il prend un manteau fait de peau de

1. Plante aquatique dont la pousse tendre est bonne à manger.

2. Le royaume de Houi, situé dans la province de Honan sur le territoire de Kai-fong-fou, fut créé par l'empereur Ou-ouang, mais le roi de Tch'ing-hoang-kong détruisit ce petit État à une époque incertaine.

3. Les rois portaient les jours ordinaires des vêtements noirs de peaux d'agneau; dans les solennités ils se couvraient de fourrures de renard.

renard pour venir saluer l'empereur. Comment ne pas penser à toi? mais dès que ton nom est présent à ma mémoire, mon esprit se trouble.

Il s'admire dans sa peau d'agneau, et se couvre d'une peau de renard pour paraître à la cour de l'empereur. Je ne puis penser à toi sans que mon esprit soit tourmenté d'inquiétude.

Ton vêtement de peau d'agneau est doux comme de la graisse épaisse, et en imite la blancheur. Il brille d'un vif éclat aux rayons du soleil, qu'il réfléchit au loin. Je ne puis te bannir de ma pensée et mon esprit est dans un profond abattement.

CHANT II.

Argument. — A la mort des parents on portait, autrefois, un deuil de trois ans; on se plaint de l'abolition de cette coutume, et ceux qui l'ont conservée lui témoignent de leur respect et de leur admiration.

Voyez le bonnet blanc dont ils couvrent leur tête; ils sont dans le deuil, et leur figure est amaigrie, et leur cœur se dessèche dans la douleur.

Voyez le bonnet blanc qui couvre leur tête; moi je suis accablée de chagrin et je voudrais aller avec toi.

Voyez les vêtements blancs dont ils se couvrent; moi je ne puis trouver aucun soulagement; je voudrais ne faire plus qu'un avec toi.

CHANT III.

Argument. — Au milieu des malheurs de toutes sortes dont ils sont accablés, les hommes envient le sort des arbres qui ne sont point doués de sensibilité.

Les vallées sont couvertes des arbrisseaux appelés Tchang-tchou aux rameaux souples et flexibles. Leurs jeunes tiges sont remplies de force et de vigueur. Tu es beau et tu es heureux, car tu n'as pas le sentiment de la douleur.

Les vallées produisent des Tchang-tchou dont la fleur est douce au toucher; le jeune arbre charme la vue par sa fraîcheur. Tu es heureux quoique privé d'abri!

Dans les vallées croissent les arbustes Tchang-tchou¹, dont les fruits sont doux au toucher; le jeune arbre charme par sa fraîcheur; tu es heureux quoique privé de famille.

1. Arbre ressemblant au pêcher.

CHANT IV.

Argument. — Regrets sur la décadence de l'empire de Tcheou.

Le vent s'est apaisé, et les chars ne parcourent plus avec rapidité la carrière poussiéreuse. Quand nous regardons le chemin qui mène au royaume de Tcheou, notre esprit s'abîme dans la douleur. Ce n'est point le murmure du vent qui tourbillonne, ni le fracas des chars rapides courant dans la carrière, mais l'aspect du chemin de Tcheou qui remplit notre âme de tristesse.

Qui veut faire cuire des poissons? il faut nettoyer les jarres. Qui veut marcher sur le chemin de l'Occident? Puisse-t-il apporter une heureuse nouvelle.

SECTION QUATORZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE TSAO ¹.

CHANT I.

Argument. — Suivant les commentateurs on accuse dans ce chant les hommes insouciants de l'avenir et qui passent leur vie au jeu.

Le papillon Feou-you * s'entoure de ses ailes comme d'un magnifique manteau; mon esprit est inquiet parce que je voudrais le voir venir vers moi et rester à mes côtés.

Les ailes du papillon Feou-you lui servent de manteau, mais quel splendide manteau; avec quel art les couleurs y sont arrangées! Et moi je souffre toujours tourmentée du désir de le voir près de moi, et se reposer à mes côtés.

Le papillon Feou-you s'élance d'un vol léger. Son vêtement d'un fin tissu est aussi blanc que la neige; c'est lui qui cause mon tourment; c'est lui que je voudrais voir rester près de moi.

1. Le royaume de Tsao était dans la province de Chang-tong, sur le territoire appelé aujourd'hui Yen-tcheou-fou. L'empereur Ou-ouang le donna à son jeune frère Tchén-to.

2. Le Seou-yeou est un papillon au corps mince, aux cornes larges; d'une couleur noire et jaune; il naît le matin et meurt le soir.

CHANT II.

Argument. — Reproches adressés à un roi de Tsao, qui, écartant ses sages conseillers, n'admettait en sa compagnie que des jeunes nobles.

Ce seigneur, qui porte le titre de Heou-jin et dont la charge consiste à recevoir les hôtes, porte à sa main un bâton armé d'un fer recourbé, qu'il montre avec fierté. Mais que prétendent ceux-ci avec leurs trois cents habits rouges?

L'oiseau Ti ¹ passe sa vie sous le pont, et jamais ne trempe ses ailes dans l'eau. Ces vêtements ne conviennent pas à ces hommes.

L'oiseau Ti vit sous un pont et ne baigne jamais sa tête. Ces hommes ne sont pas contents de la faveur dont ils jouissent.

L'herbe est verdoyante, et le mont Nan-chan est couronné de vapeurs légères. Ces jeunes gens et ces belles jeunes filles sont tourmentés par la faim.

CHANT III.

Argument. — Éloge d'un roi pour sa sollicitude et son équité dans son gouvernement.

L'oiseau Chi-kiou ² passe sa vie sur un mûrier où il cache ses sept petits. Notre prince sage et vertueux suit dans sa conduite une ligne invariable et il est aujourd'hui ce qu'il était hier. Son esprit ferme et sûr ressemble à un nœud qu'on ne peut rompre facilement.

L'oiseau Chi-kiou est sur un mûrier et le nid qui cache ses petits est sur un prunier appelé Moei. Notre illustre prince, plein de sagesse, est revêtu d'une ceinture de soie, et sa tête est ornée d'un bonnet de couleur noire.

L'oiseau Chi-kiou est sur un mûrier, ses petits sont sur un framboisier. Notre prince vertueux et sage est simple dans sa manière de vivre; son esprit ne connaît point les subtiles combinaisons; la simplicité et la franchise se montrent dans ses moindres actions. C'est bien le caractère qu'il fallait pour rendre si florissants quatre royaumes régis par un seul homme.

L'oiseau Chi-kiou est sur un mûrier et ses petits sont sur un coudrier voisin. Le prince honnête et sage qui est à la tête du royaume s'acquitte

1. L'oiseau Ti ressemble à l'oie; il a un bec long d'un pied et une poche dont il se sert comme d'un filet pour prendre le poisson.

2. Oiseau de la grosseur d'une pie. Son chant annonçait aux paysans la saison des semailles. Il est plein de sollicitude pour ses petits.

de ses devoirs avec une habileté remarquable, et puisqu'il gouverne ses sujets avec tant de sagesse, que ne peut-il prolonger sa vie pendant dix mille ans.

CHANT IV.

Argument. — La dynastie des Tcheou est dans une si mauvaise situation que l'espoir de la rétablir dans la puissance n'est plus permis. Toutes les parties de l'empire sont réduites aux plus dures extrémités.

La fontaine coule et ses eaux fraîches arrosent les herbes sauvages et les plantes nuisibles qui se pressent dans le champ. Hélas! mon sommeil est interrompu par les profonds soupirs qui soulèvent ma poitrine, et je réfléchis avec tristesse à l'état déplorable dans lequel se trouve la dynastie puissante de Tchéou.

De la fontaine coule une eau glacée qui arrose les plantes Siao dont les tiges nombreuses couvrent le champ. Hélas! mon sommeil est interrompu par de profonds soupirs qui soulèvent ma poitrine, et je réfléchis avec tristesse à l'état déplorable dans lequel se trouve la dynastie puissante de Tchéou.

L'eau glacée qui coule de la source arrose les plantes Tche, qui poussent en grand nombre.

Les moissons sont pleines d'espérances; elles boivent l'eau qui tombe d'un ciel brumeux. L'empereur réunit dans sa main les sceptres de quatre royaumes, mais le prince Sun, qui est revêtu du titre de Pe, ne craint pas le travail.

SECTION QUINZIÈME.

CHANTS DU ROYAUME DE PIN 1.

CHANT I.

Argument. — La culture des champs 2.

Quand arrive le septième mois de la lune l'étoile Ho-sing descend le soir vers l'occident. Au neu-

1. Le royaume de Pin était situé dans la province du Chen-si, sur le territoire appelé aujourd'hui Si-gan-fou. Les chants qui se rapportent à ce royaume furent composés par le prince Tcheou-kong pour l'instruction de son neveu, l'empereur Tching-ouang, lorsque celui-ci était encore jeune; d'autres y ajoutèrent quelques chants. Le prince Tcheou-kong se rappelle les préceptes de ses ancêtres Heou-tsi et Kong-lieou, qu'il cherche à inculquer à son élève.

2. Ce chant a été composé par le prince Tcheou-kong,

vième mois, qui annonce l'approche de l'hiver on prend des vêtements pour se garantir du froid. Au commencement du premier mois 1, les vents soufflent avec violence; le second mois amène le froid rigoureux; les cheveux se dressent de froid. Sans vêtement, sans un manteau à capuchon comment passer l'année; dès le troisième mois on prépare la charrue, et le quatrième, le travail se poursuit activement et la terre est déchirée par le soc de la charrue. Pour moi, je vais avec ma femme et mes enfants dans les champs situés au midi porter des aliments aux travailleurs. Le ministre qui préside aux soins de l'agriculture avec le titre de Tien-tsun est plein de joie en voyant l'activité qui anime tous les laboureurs. Quand arrive le septième mois de la lune l'astre Ho-sing descend le soir vers le couchant.

Dès le neuvième mois on prend d'autres vêtements pour supporter le froid; le printemps revient et le soleil reprend son vif éclat. L'oiseau Tsang-keng fait entendre son chant. La jeune fille prend à son bras un joli panier d'osier et va sur les bords des sentiers cueillir des feuilles tendres de mûrier. Les jours deviennent de plus en plus longs; des bandes, des bandes entières ramassent l'herbe Fan. Il est temps de partir avec le fils du roi, et la jeune fille qui quitte à regret la maison de son père, est affligée de chagrin.

Dès le septième mois de la lune, l'étoile Ho-Sing disparaît le soir à l'horizon; quand le huitième arrive on coupe les joncs. C'est le mois où il faut nourrir les vers à soie et chacun va cueillir des feuilles de mûrier. Les bûcherons prennent la hache et vont émonder les branches trop élevées; ils épargnent les jeunes pousses et n'en font tomber que les feuilles. Pendant le septième mois, on entend le chant de l'oiseau Kue, et quand le huitième commence chacun se met à l'ouvrage. On fait la teinture noire et jaune, et la teinture rouge, la plus belle de toutes, est réservée pour les vêtements du prince.

A la quatrième lune la plante Yao 2, dépouillée

qui voulait enseigner les travaux des champs à l'empereur Tching-ouang, et excita ainsi sa pitié envers les paysans. Il faisait chanter ces vers à la table de l'empereur par des musiciens aveugles.

1. Sous la dynastie des Tcheou le premier mois lunaire commençait quand le soleil entrait dans le signe du capricorne.

Il n'en était déjà plus de même sous la dynastie de Hia: alors, comme aujourd'hui, l'année lunaire commençait au moment où le soleil entre dans le signe des poissons.

2. Sorte d'ivraie.

de ses fleurs, commence à grener. A la cinquième lune, la cigale chante. A la huitième lune, les moissons mûrissent.

A la dixième lune, les feuilles tombent. Dès les jours de la première lune on chasse le Ho. Lorsqu'on prend le renard vivant, on fait de sa peau des vêtements pour le prince. Aux jours de la seconde lune, nos soldats s'exercent à la chasse pour développer leurs forces, ils enferment les fauves dans un cercle où ils les forcent par mille détours. Ils gardent pour eux les sangliers d'un an, et offrent au prince ceux de trois ans.

A la cinquième lune, une espèce de sauterelle, appelée Tchong, agite ses pattes bruyantes. A la sixième lune, la sauterelle appelée Cha-ki étend ses ailes. A la septième lune, cet insecte erre dans les champs. A la huitième lune il vient s'abriter sous la paille du toit de la maison. A la neuvième lune, il pénètre dans l'intérieur du logis. A la dixième lune, le grillon se glisse sous mon lit, les trous et les fentes de la maison sont bouchés. On chasse les rats de leur retraite au moyen de fumigations. Les trous qui sont encore ouverts sont bouchés, et la porte est enduite de boue. Eh bien ! ma femme et mes enfants, dit le père de famille, voici bientôt la nouvelle année, je vais quitter ma maison.

A la sixième lune, nous mangeons les fruits appelés Yu et Tou¹. A la septième lune, nous nous nourrissons de mauves et de légumes cuits. A la huitième lune, on fait tomber de l'arbre, au moyen d'une perche, le jujube. A la dixième lune, les moissons de riz sont mûres ; on fait ensuite le vin de riz que l'on offre au printemps à ceux dont les sourcils portent les signes de la vieillesse. A la septième lune, nous mangeons les concombres et les melons ; à la huitième lune, nous coupons en deux les courges dont on se sert pour différents usages ; à la neuvième lune, on récolte le ricin, on cueille la laitue sauvage, on coupe le bois sec, et l'on fournit des aliments aux laboureurs.

A la neuvième lune, nous préparons dans le jardin l'aire où l'on doit battre le grain ; à la dixième lune, on met en réserve et l'on abrite les moissons mûres, les différentes espèces de mil, de riz, de légume, de pois et le blé noir. Nos laboureurs, après avoir heureusement achevé dans les champs leurs travaux, reviennent à la maison

et continuent, sans prendre de repos, à vaquer aux travaux de l'intérieur ; la tâche de chacun est marquée : pour toi, mesure du temps à autre, dans les champs la hauteur des herbes ; tresse des cordes à la veillée ; monte courageusement sur le toit pour le réparer ; bientôt vont recommencer les travaux des champs et des moissons.

Aux jours de la seconde lune, on précipite la glace du haut de la montagne ; aux jours de la troisième lune, on abrite la glace dans une fosse ombragée pour la conserver ; à la première heure du jour de la quatrième lune, on offre les surgeoons de l'herbe *Kiou*¹ ; à la neuvième lune, la gelée blanche se fait sentir ; à la dixième lune, on balaye l'aire ; on sert à table deux espèces de vin ; on immole un agneau², et l'on se rend en hâte vers le palais du prince, élevant à la main une coupe faite de corne de bœuf, en même temps que l'on adresse mutuellement au ciel des vœux pour obtenir des jours éternels de vie.

CHANT II.

Argument. — Le prince Tcheou-ong, après avoir pendant trois ans, combattu contre des rebelles tomba en disgrâce près de l'empereur. Dans ce chant le prince Tcheou-kong se plaint amèrement en se comparant à un oiseau auquel on a enlevé ses petits.

Tchi-hiao, Tchi-hiao, cruels oiseaux, vous m'avez enlevé mes petits ; ah ! du moins ne brisez pas le nid qui leur servit de couche ! Hélas ! que de soins, que d'amour, que de travail m'avaient coûté ces chers petits !

Avant que le ciel se charge de nuages, et que la pluie inonde la terre, je veux faire diligence. Je vais arracher des racines de mûrier, pour les placer autour de ma fenêtre et de ma porte pour en fermer les fentes ; et maintenant, vile multitude, et vous, hommes sans valeur, qui osera m'attaquer ?

Quand j'ai perdu ma maison et mes enfants, je construis une nouvelle habitation à l'aide de mes pieds et de mon bec et je travaille avec ardeur. Je transporte tout ce qui est nécessaire pour en fixer les fondements, et j'entasse mille brins d'herbe ; et mon bec fatigué d'un pénible travail me cause une vive douleur.

1. Espèce d'ail que l'on mange avec le riz.

2. Dans un chapitre du *Sî-hi*, intitulé Yue-ling, on dit qu'il est d'usage quand, au milieu du printemps, on commence à se servir de glace, d'offrir en sacrifice un agneau dans l'appartement des ancêtres.

1. Yu, espèce de cerise, d'un goût acide.
Tou, fruit rouge, d'un goût agréable.

Mes ailes ont perdu leur ancienne vigueur, les plumes de ma queue sont tombées, mon nid n'est point en sûreté, il est agité par le vent, et reçoit la pluie de tous côtés. Au milieu de tant de malheurs, il ne me reste qu'à remplir les airs de mes tristes lamentations.

CHANT III.

Argument. — Le prince Tcheou-kong, oncle de l'empereur, console dans ses vers ses soldats des fatigues qu'ils ont endurées.

Nous avons marché vers les montagnes de l'Orient, et depuis longtemps nous n'avons pu revenir sur nos pas; mais nous venons de l'Orient; le ciel est chargé de nuages et la pluie tombe sur la terre; cependant comme notre plus ardent désir est de nous éloigner de l'Orient, notre esprit est accablé de douleur en pensant aux pays qui sont à l'Occident. Que pouvons-nous faire, si ce n'est prendre nos vêtements ordinaires, et abandonner le costume des camps. Voici un insecte appelé Chou¹ qui vient se poser silencieux et solitaire; il vient même sous notre char.

Nous avons marché vers l'Orient, et depuis longtemps nous apirons en vain après le retour. Et quand nous nous éloignons des plaines de l'Orient, le ciel est chargé de nuages et nous sommes inondés de pluie. L'herbe Kouo-lo² plantée devant la maison roule ses rameaux en spirales; l'araignée file sa toile près de la porte, et le cerf établit son gîte non loin de la maison; on y trouve aussi le ver luisant qui montre ou cache tour à tour une vive lueur. Mon esprit ne craint pas toutes ces pensées, mais il s'y attache avec prédilection.

Venus vers les rives de l'Orient nous désirons en vain depuis longtemps rentrer dans nos foyers. A notre retour, le ciel brumeux fait tomber sur nous une pluie abondante. L'oiseau Kouan vient se poser auprès d'un nid de fourmis, élevé en forme de montagne, et fait entendre son chant. Mon épouse seule à la maison est en proie au chagrin. Mais aussitôt que je serai de retour après la guerre, j'inonderai d'eau mes appartements, pour les nettoyer, et je fermerai toutes les fentes

1. Insecte semblable au ver à soie qui se développe sur les mûriers et est employé en médecine contre les convulsions des enfants.

2. Sorte de concombre, employé en médecine pour combattre les humeurs.

incommodes; il me semble déjà voir les châtaigniers chargés de fruits nombreux; voilà déjà trois ans que je n'ai vu ces arbres chéris.

Nous n'avons pu de longtemps quitter les montagnes de l'Orient, où nous étions venus, et quand nous avons voulu revenir sur nos pas, nous avons été inondés de pluie sous un ciel nuageux. L'oiseau doré Tsang-keng agite en volant ses plumes aux belles couleurs. Déjà la jeune fille prend un mari; les chevaux qui la conduisent portent des ornements de pourpre et d'or. Sa mère arrange sur sa tête son voile de fiancée, ses parures sont très-belles et de diverses couleurs elle possède neuf ou dix sortes d'ornements divers. Elle brille sous ses parures nouvelles mais que dire de ses anciens vêtements.

CHANT IV.

Argument. — Les soldats répondent par ses paroles au chant précédent.

Nos haches sont brisées, nos haches ont volé en éclats. Tcheou-kong a fait la guerre aux rebelles qui habitent le pays d'Orient, et par ses soins quatre royaumes sont rentrés dans le devoir. Notre cœur est animé envers lui d'une juste reconnaissance parce qu'il a voulu soulager nos malheurs.

Nos haches brisées ont volé en éclats. Le prince Tcheou-kong a fait la guerre aux rebelles de l'Orient, et grâce à lui quatre royaumes sont rentrés dans le devoir, et ont demandé la paix. Notre prince nous gouverne avec une douce sollicitude et il s'assure notre reconnaissance en s'entourant de gloire et d'honneurs.

Nos haches se sont brisées, et nos javelots ont volé en éclats. Tcheou-kong a fait la guerre aux rebelles de l'Orient, et a rendu la paix à quatre royaumes; il veille sur nous avec bienveillance et toutes les bouches célèbrent ses louanges.

CHANT V.

Argument. — Coutumes pratiquées dans la conclusion des mariages.

Comment coupe-t-on le bois dont on veut faire un manche de hâche? Comment se conclut un mariage? Il faut pour cela un tiers, homme ou femme, qui prépare l'union.

Si tu coupes du bois pour faire un manche de

hache, tu ne seras point en peine pour avoir la forme de ce manche. J'épouse cette femme, et les vases Pien-teou¹ qui doivent orner la salle des fiançailles sont déjà disposés par ordre.

CHANT VI.

Argument. — Pendant que le prince Tcheou-kong demeure, pour faire la guerre, dans la partie orientale de ses États, les habitants de cette contrée se réjouissent de sa présence.

Il a placé neuf filets en forme de sacs, et a pris en grande quantité des poissons appelés Tsun et Fang². L'homme qui charme ma vue porte des vêtements appelés Kouen d'une beauté remarquable; ils sont ornés de broderies, dessinées avec un art parfait.

L'oie s'avance d'un vol pesant et se plaît auprès des îles, sur les bords des rivières et des étangs. Le prince, déjà de retour, n'a-t-il point de but où diriger ses pas? C'est donc pour cela qu'il séjourne chez toi.

1. Ces vases étaient employés comme ornements dans cette cérémonie.

2. Le poisson Trun se trouve dans la rivière: sa chair est très-bonne à manger, il est long de cinq pieds, et est armé de grosses dents.

L'oie effleure en volant la surface de la terre. Le prince reprend sa marche; ne reviendra-t-il pas pour séjourner chez toi? Je suis heureux de voir cet homme vêtu magnifiquement. Ah! gardez-vous de rappeler le prince qui a demeuré chez nous! Gardez-vous d'affliger notre cœur de ce nouveau chagrin.

CHANT VII.

Argument. — Tcheou-kong était devenu suspect à l'empereur par suite de fausses accusations répandues contre lui par des envieux; cependant ce prince ne démentit point son passé et ne perdit rien de l'éclat de sa vertu.

Le loup, lorsqu'il traîne son corps usé de vieillesse, s'aide, quand il va en avant, de son cou dur comme de la corne; c'est ainsi qu'il marche, s'il va en arrière, et fait usage de sa queue. Le prince sage, animé de sentiments élevés brille d'un grand éclat; il est chaussé de souliers rouges; il sait se commander à lui-même.

Le loup lorsqu'il traîne son corps usé de vieillesse, s'il va en arrière, fait usage de sa queue; s'il va en avant, il s'aide de son cou; c'est ainsi qu'il marche. Notre sage prince, est cet homme grand et magnifique dont la vertu constante ne s'est jamais démentie.

LE CHI-KING

00

LIVRE DES VERS

DEUXIÈME PARTIE SIAO-YA

小雅

SECTION PREMIÈRE.

CHANT I.

(*Loû-ming. En trois strophes, de quatre vers chacune. Genre élevé.*)

Argument. — Réception d'un hôte à la cour.

1. Le cerf fait entendre son cri doux et attrayant nommé *yéou yéou*.

Il broute dans les lieux déserts l'herbe odoriférante *phing*.

J'ai reçu (à ma cour) un hôte des plus distingués.

On joue (en son honneur) de l'instrument de musique à dix-neuf cordes²;

On fait résonner l'orgue à dix-neuf tuyaux³.

L'hôte s'avance tenant en mains une corbeille en bambou pour me l'offrir.

1. Selon la « Grande Préface » du *Chi-King*, les chants ou odes classés sous le nom de *Siao-yâ* « petits yâ » sont ceux qui sont relatifs aux affaires secondaires du gouvernement; et ceux qui sont classés sous le nom de *Tâ yâ*, « grands yâ », sont ceux qui sont relatifs aux grandes affaires de l'État. « Les yâ, dit cette Préface, « sont ce qui est droit et juste. Ces chants expriment ce « qui s'est produit dans le gouvernement des souverains. « Les gouvernements ont des choses grandes et petites; « c'est pourquoi on a fait ces deux classements. »

2. Le *Szé*: instrument de musique allongé, qui a dix-neuf cordes en soie.

3. Le *S'ny*; autre instrument de musique à dix-neuf tuyaux de bambou, de grandeur différente et déterminée, groupés ensemble. Il y en avait aussi de treize tuyaux seulement. Cet instrument, comme le précédent, est figuré dans la grande édition impériale du *Chi-King*.

C'est un témoignage de satisfaction qu'il me donne,

Lequel m'engage à suivre toujours la grande voie adoptée par notre famille de Tchèou.

2. Le cerf fait entendre son cri doux et attrayant *yéou yéou*.

Il broute, dans les lieux déserts, l'herbe odoriférante *hâo*.

J'ai reçu (à ma cour) un hôte des plus distingués.

Par ses qualités et sa voix harmonieuse, c'est un homme des plus éminents.

Il est constamment plein de sollicitude pour veiller au bien-être des populations¹.

Il sert lui-même d'exemple aux sages²; il es leur modèle.

J'ai une boisson excellente à lui offrir;

L'hôte éminent pourra s'en délecter.

3. Le cerf fait entendre son cri doux et attrayant *yéou yéou*.

Il broute dans les lieux déserts l'herbe odoriférante nommée *Khîn*³.

L'harmonie de la musique fait naître des impressions profondes et durables (*tchin*).

1. *Chi min pouh thiào*. Littéralement: *Respicendo populos minimè fastidiosus*. « Nulla est illius ergâ « populos incuria. » (Lacharme).

2. *Kiün-tsièu*. Sage; homme distingué par ses vertus morales; qui cherche à acquérir la sagesse.

3. Le poète chinois sacrifie aussi aux nécessités de la rime. Dans la première strophe l'herbe que broute le cerf est nommée *phing*, pour rimer avec le mot final *ming* du premier vers. Dans la deuxième, cette herbe est nommée *hâo*, pour rimer avec le mot final *tchâo* du quatrième vers.

Enfin dans la troisième strophe l'herbe en question est nommée *khin*, pour rimer avec le mot final du troisième vers: *pin*. Ce sont toutefois trois espèces d'herbes connues des Chinois, que paissent les cerfs; et, dans les trois cas, la rime est une syllabe longue, conformément à la règle métrique des Chinois.

J'ai reçu (à ma cour) un hôte des plus distingués.

(En son honneur) on joue du *Szé*, on joue du *Khin*.

On joue du *Khin*, on joue du *Szé*,

J'ai une boisson excellente à offrir (aux convives):

Elle servira à délecter le cœur de mon hôte éminent ¹.

CHANT II.

(*Ssé-mèou. En cinq strophes, de cinq vers chacune. Genre direct.*)

Argument. — Éloge des soins laborieux pris par un envoyé plénipotentiaire du souverain pour remplir sa mission. L'auteur du chant est inconnu.

1. Quatre chevaux attelés de front l'entraînent rapidement sans s'arrêter.

Ils suivent la grande route impériale, et paraissent devoir fournir une longue carrière.

Comment n'éprouve-t-il pas (l'envoyé) le désir de retourner en arrière?

Mais les affaires du souverain exigent une activité sans relâche.

Mon cœur, en attendant, souffre cruellement de son absence.

2. Quatre chevaux attelés à son char l'entraînent rapidement sans s'arrêter.

Ces chevaux vigoureux sont blancs avec la queue et la crinière noires.

Comment n'éprouve-t-il pas (l'envoyé) le désir de retourner en arrière?

Mais les affaires du souverain exigent une activité sans relâche.

Elles ne souffrent ni délais, ni repos.

3. La tourterelle (en cherchant sa nourriture) circule dans l'air;

Tantôt volant dans l'espace, tantôt rasant la terre;

Elle va se percher ensuite au milieu de chênes touffus (pour s'y reposer).

Les affaires du souverain exigent une activité sans relâche.

1. Voici la transcription des huit vers de la troisième strophe :

- | | |
|----------------------------------|---------------------------------|
| 1. <i>Yéou yéou loh ming.</i> | 2. <i>Chih yé tchi khin.</i> |
| 3. <i>Ngò yéou kià pin.</i> | 4. <i>Kou sse kou khin.</i> |
| 5. <i>Kou sse kou khin.</i> | 6. <i>Hô loh tsieh tchin.</i> |
| 7. <i>Ngò yéou tchi thsiéou.</i> | 8. <i>I yén loh kià pintchi</i> |

sin.)

(L'envoyé) n'a pas le temps de penser à son père.

4. La tourterelle (en cherchant sa nourriture) circule dans l'air;

Tantôt volant, tantôt se reposant.

Elle va se percher ensuite sur des nêfliers.

Les affaires du souverain exigent une activité sans relâche.

(L'envoyé) n'a pas le temps de penser à sa mère.

5. Quatre chevaux blancs, à queue et crinière noires, attelés de front,

Sont entraînés dans une course rapide.

Comment le désir ne lui vient-il pas de revenir de sa course lointaine?

Celui qui s'est occupé à composer ce chant,

Est venu consoler sa mère ¹, et demander (au prince) le rappel de son envoyé.

CHANT III.

(*Hoàng-hoàng tchè-hôa. En cinq strophes, de quatre vers chacune. Genre élevé et direct.*)

Argument. — Le souverain envoie des ministres ou délégués en mission. C'est l'un d'eux qui parle.

1. Comme les campagnes sont brillantes et splendides! Tout est en fleurs!

Les plaines voisines sont humides de rosée.

Les chefs nombreux envoyés en mission sur les frontières, avec leur suite, semblent indolents;

Chacun d'eux pense ne pouvoir remplir sa mission convenablement (ou selon les intentions du prince).

2. Mes chevaux ne sont que de timides pou-lains ² (dit chacun d'eux).

Les six rênes sont comme si elles avaient été plongées dans l'eau.

En galopant çà et là; en faisant des courses rapides en char;

Partout j'ai interrogé, partout j'ai pris toutes les informations nécessaires.

1. « Ce n'est pas l'envoyé, dit Tchou-hi, qui a composé ce chant. » Koung Ying-tà dit aussi : « Le ministre (l'envoyé du souverain) éprouve beaucoup de fatigues et d'affliction (*Tchin yéou liao kou*); sa tristesse n'est pas connue du souverain (*hoân, chang pouh tchi*). Maintenant le prince console son ministre et envoyé (*kin kin liao sse tchin*) en lui disant : pour quoi ne penses-tu pas à revenir (*ki pouh sse kouer*)? L'auteur du chant est venu demander son rappel (au prince). C'est en exposant ces sentiments qu'il cherche à le consoler. »

2. Ces chevaux sont nommés dans le texte : *Khiéou*. Ce sont de jeunes chevaux ou de petits chevaux.

3. Mes chevaux sont tous des chevaux gris-brun¹.

Les six rênes sont comme si elles étaient en soie (pour leur souplesse).

En galopant çà et là ; en faisant des courses rapides en char ;

Partout j'ai interrogé ; partout j'ai pris toutes les informations nécessaires.

4. Mes chevaux sont tous blancs, à queue noire².

Les six rênes (qui les dirigent) sont comme si elles avaient été trempées dans l'eau.

En galopant çà et là ; en faisant des courses rapides en char ;

Partout j'ai interrogé ; partout j'ai pris les informations nécessaires pour en délibérer.

5. Mes chevaux sont tous gris-pommelé³.

Les six rênes (qui les dirigent) sont égales entre elles.

En galopant çà et là ; en faisant des courses rapides en char ;

Partout j'ai pris toutes les informations pour en délibérer.

CHANT LV.

(*Tchâng-ti. En huit strophes, chacune de quatre vers Genre direct.*)

Argument. — On fait l'éloge de l'amitié et de la concorde entre les frères.

1. Les fleurs des cerisiers des bois⁴ apparaissent ;

Ne produisent-elles pas, en s'épanouissant, un éclat qui frappe la vue !

Parmi tous les hommes de notre âge,

Il n'en est point de comparables aux frères.

2. Dans la célébration des cérémonies funèbres, Se montre par-dessus tout l'attachement des frères entre eux.

Après une bataille sanglante, quand on recueille les corps morts,

1. Ces chevaux sont nommés *Khi*, dans le texte. Ils sont, disent les Chinois, de couleur bleue et noire. Ce serait des gris-pommele.

2. Ces chevaux, sont nommés *Loh* dans le texte.

3. Ces chevaux sont nommés *Yin* dans le texte.

4. *Tchâng-ti*. Les commentateurs disent que c'est le *Ti*, dont les fruits ressemblent à ceux des cerisiers cultivés : *ying thao*. Ils diffèrent d'ailleurs d'opinion entre eux. Le *Tchâng ti*, ou le « cerisier nommé *tchâng*, » serait le cerisier des bois,

Les frères s'y trouvent les premiers pour y rechercher leurs frères.

3. L'oiseau *Tsïe-ling* se tient dans les vallées humides¹.

Un malheur subit menace des frères :

Chacun d'eux a des amis qui lui sont attachés :

Mais ils sont comme indifférents ; ils se bornent à le plaindre en soupirant.

4. Il peut arriver que des frères aient entre eux des contestations intérieures ;

Mais ils uniraient leurs forces pour repousser les attaques du dehors.

Chacun d'eux a des amis qui lui sont attachés ;

Ces amis le défendraient en paroles ; mais ils ne lui porteraient pas un secours efficace.

5. Les funérailles étant terminées, les dissensions étant apaisées ;

La paix et la tranquillité régnant dans la famille ;

Alors, quoique l'on ait des frères aînés ou cadets,

La présence des amis nous est préférable.

6. Lorsque vous aurez replacé dans leur ordre les vases qui servent aux oblations (*piên léou*) ;

C'est alors que vous devez donner des festins en buvant des boissons généreuses,

Si tous les frères sont réunis ensemble,

La concorde et la joie s'étendra jusqu'aux plus petits enfants.

7. Si les enfants des femmes secondaires aiment la concorde, (s'ils s'aiment entre eux) ;

Ils seront comme le concert produit par l'harmonie du *Szê* et du *Khîn*.

Si les frères aînés et cadets sont bien d'accord entre eux :

La concorde et la joie sera pour eux profonde et durable.

8. Si vous prenez soin de régler ainsi votre famille,

Vos femmes et vos enfants en éprouveront beaucoup de joie.

C'est cela que vous devez peser mûrement ; c'est cela que vous devez avoir, comme une image, devant les yeux.

1. « Le *Tsïe ling*, disent quelques commentateurs, a l'habitude d'appeler sa femelle quand il neige. S'il chante, c'est quand il doit tomber beaucoup de neige du ciel. » « S'il vole, dit *Tchoù-hi* c'est alors qu'il chante ; s'il marche sur la terre, c'est en s'agitant convulsivement ; il a comme l'idée d'un prochain malheur. C'est pourquoi on le fait intervenir ici. »

Croyez-m'en; faites en l'expérience, vous verrez qu'il en est ainsi!

CHANT V.

(*Fah-mouï. En trois strophes, chacune de douze vers. Genre élevé.*)

Argument. — Éloge de l'amitié.

1. L'arbre que l'on a coupé tombe en faisant entendre le son *tch'ing tch'ing*.

L'oiseau y répond par son chant plaintif : *y'ing y'ing*.

S'échappant aussitôt de la profonde vallée, Il s'envole et va se percher sur un arbre élevé. Il y répète son chant plaintif *y'ing*.

C'est par ce cri qu'il appelle sa compagne.

Nous ressemblons d'autant plus à ces oiseaux (qu'ils éprouvent les mêmes sentiments que nous).

Par leurs sons articulés (*ch'ing*) ils semblent rechercher un compagnon.

A plus forte raison, il en est de même de l'homme!

Pourquoi, lui aussi, ne rechercherait-il pas un ami.

Les Esprits qui m'entendent, approuvent mes paroles :

Que les sentiments d'amitié mutuelle sont, jusqu'à la fin, ce qui procure le plus de satisfaction !.

2. Les bûcherons qui abattent les arbres poussent des sons prolongés de : *houï, houï*.

Les boissons préparées sont des plus agréables au goût ?.

J'ai fait préparer aussi de jeunes agneaux gras (pour mes convives).

1. Li Houa, qui vivait sous les Soung, a dit sur ces vers; « Depuis le fils du Ciel (l'empereur) jusqu'à la foule du peuple, il n'y a jamais eu personne qui n'ait recherché la société de quelques amis pour se rendre plus parfait (i *tch'ing tch'è*). Ainsi, en outre, si les hommes qui sont dans les positions élevées agissent de même, alors toutes les populations s'unissent à eux pour les imiter dans la pratique de la vertu, et retourner jusqu'aux limites de la simplicité et de la générosité primitives. »

« Le fils du Ciel (l'empereur) recherche des amis pour gouverner l'Empire, et il se produit aussitôt une imitation de concorde et d'apaisement. Tous les hommes en général recherchent des amis pour diriger leur propre personne, et aussitôt il se produit une imitation de concorde et d'apaisement. »

2. « Quelques-uns, dit Tchou-ti, préparent les boissons avec des corbeilles en bambou, d'autres avec des roseaux; et cela, pour les déponiller du résidu des grains avec lesquels elles sont confectionnées. »

J'ai invité tous mes amis de même nom de famille et vénérables par leur âge.

S'ils ne se rendaient pas à mon invitation,

Je le regretterais; mais je ne dois pas m'en préoccuper outre mesure.

Ah! j'ai fait bien nettoyer mes salles du festin;

J'ai fait disposer tous les plats qui doivent être servis.

J'ai fait préparer plusieurs moutons bien gras (pour le festin),

Auquel j'ai invité tous mes amis du même nom de famille et vénérables par leur âge.

S'ils ne se rendent pas à mon invitation;

Je ne dois pas m'en préoccuper outre mesure.

3. On abat les arbres sur les chaussées élevées.

Les boissons préparées sont abondantes.

Les vases à boire sont rangés à leur place.

Nos frères et amis ne doivent pas être éloignés.

Ceux qui ont perdu les bons sentiments de la fraternité,

Traitent leurs convives avec une parcimonie portée à l'excès.

Moi, j'ai d'abondantes boissons toutes préparées;

Si elles venaient à me manquer, j'en achèterais.

Les sons *khàn, khàn*, du tambour, retentissent dans ma maison.

Je me livre moi-même en dansant aux transports de la joie.

Avec moi rien ne presse.

Mes boissons préparées coulent toujours en abondance !.

CHANT VI.

(*Thièn-pào. En six strophes, chacune de six vers. Genre direct.*)

Argument. — Les grands de l'empire sont réunis avec leur famille à la cour du prince qui leur fait des présents. Ils expriment, dans ce chant, les sentiments qu'ils éprouvent.

1. Que le Ciel ² te protège et consolide ton empire (ô prince!).

1. Liéou Hün a dit que cette pièce de vers avait été anciennement divisée en six strophes; mais que c'était par erreur. L'introduction par trois fois des « arbres que l'on abat », fait connaître suffisamment que ce chant doit être divisé en trois strophes.

2. Wang Tchi a dit, à propos du caractère Ciel (*thièn*) employé dans ce chant : « Selon la tradition, le caractère « Ciel » (*Thièn*) est pris ici comme si l'on avait dit : « Le Seigneur ou Souverain suprême » (*Hoàng Ti*).

Que ton trône soit aussi toujours stable !
Qu'il fasse que tout ce qui l'appartient soit
heureux et prospère !

Comment ne renouvelerait-il pas pour toi les
félicités des anciens jours !

Qu'il fasse que pour toi ces félicités s'accrois-
sent sans cesse ;

Et qu'il n'y ait pas de moment où elles ne s'é-
tendent sur ton empire.

2. Que le Ciel te protège et consolide ton em-
pire !

Qu'il fasse que tout ce qui te concerne prospère
à l'excès.

Qu'il éloigne de toi tout ce qui serait contraire
à tes vœux.

Qu'il te comble de tous ses biens.

Qu'il fasse descendre sur toi de lointaines fé-
licités,

Auxquelles les jours ne suffiraient pas pour
assigner un terme ¹.

3. Que le Ciel te protège et consolide ton em-
pire

Qu'il ne cesse de l'élever et de le rendre pros-
père.

Que cet empire ressemble aux grandes monta-
gnes ; qu'il ressemble aux contre-forts de ces
montagnes ;

Qu'il ressemble à leurs pics les plus élevés !
qu'il ressemble aux chaînes de colline qui s'é-
tendent au loin.

Qu'il ressemble à ces eaux souterraines qui s'en
vont au loin fertiliser les campagnes,

Afin que sa prospérité soit sans bornes !

4. J'ai choisi (dit le prince) un jour heureux,
pratiqué les purifications, et fait préparer les
boissons et les aliments.

Comme c'est le devoir de la piété filiale d'offrir
(des sacrifices à ses ancêtres) :

J'ai offert celui du printemps, celui de l'été,
celui de l'automne et celui de l'hiver ².

Tchoù Koûng-tsién dit à ce sujet : « Vous avez
déjà reçu beaucoup de bienfaits du Ciel ; le Ciel vous
en accordera encore d'autres. »

« Ce qui est dit dans le *Chou king* (chap. *Y-tsi*),
ajoute Tchoù-hi : « Les (bienfaits) éclatants que vous
avez déjà reçus du *Chang-ti*, le « Maître ou Souverain
suprême » (Yu s'adresse à Chün), le Ciel lui renouvel-
lera son mandat en votre faveur pour jour de ses bien-
faits ; « s'applique parfaitement, pour le sens des expres-
sions, à ce même passage. »

2. « Le sacrifice du printemps, dit Tchoù-hi, est le
te ; celui de l'été : le yoh ; celui de l'automne : le tchang,
et celui de l'hiver ; le tching. »

Ces sacrifices ont été offerts : aux princes ¹ et
aux anciens Rois ².

— Tous ces ancêtres, disent les grands, qui sont
représentés (dans les sacrifices périodiques) par
leur esprit,

Vous promettent une longue vie, ³ et des féli-
cités sans bornes.

5. L'esprit de vos ancêtres est descendu près de
vous ⁴ ;

Il vous apporte de nombreuses félicités.

Les populations de votre empire sont simples
et sincères.

Elles ont chaque jour, pour leur usage, une
boisson et une nourriture suffisantes.

Le peuple des cent tribus aux cheveux
noirs,

Est partout comme une image de vos propres
vertus.

6. Comme (chaque mois) la lune a son crois-
sant ;

Comme (chaque jour) le soleil monte sur l'ho-
rizon (sans jamais arrêter sa course) ;

Puisse votre vie égaler la durée de la montagne
méridionale (*Nân-chân*) ⁵ !

Qu'aucune des misères humaines ne l'atteigne !
qu'elle ne décline jamais !

Qu'elle soit comme les feuilles du pin et du
cyprès qui sont toujours vertes et luxu-
riantes !

Alors vous ne pourrez manquer de vivre per-
pétuellement heureux ⁶.

1. Héou-tsih, qui fut le surintendant de l'agriculture
sous le règne de l'empereur Chün (2250 avant notre ère),
et ses descendants.

2. Wou-Wang, Tchou Koûng, Wên-Wang, etc.

3. Le texte porte : *Wân cheou*, « dix mille années ». C'est l'expression encore usitée en Chine pour souhaiter une longue vie à l'empereur.

4. Tching Kang-tching a dit sur ce vers : « Dans les cérémonies religieuses que l'on pratique au temple des ancêtres, les Esprits s'y rendent présents (*Kouéi chin tchu i*). »

5. Voir la note 1, section IV, chant V

6. Khoûng Ying-ta a fait les observations suivantes sur cette pièce de vers : « Celui qui en est l'auteur y a exprimé des actions de grâces rendues par les inférieurs à leur supérieur (le souverain), c'est-à-dire que, c'est un des ministres ou serviteurs du prince qui l'a composée. Il chante les belles qualités du prince ; il dit que « le Ciel le protège », que les Esprits (*chiu*) lui prêtent leur concours ; que (le Ciel et les Esprits) le comblent de bonheurs et de prospérités. Ce sont les ministres placés au-dessous du prince qui rendent grâces à leur supé-
rieur. »

CHANT VII.

(*Thsâi-wéï. En six strophes, chacune de huit vers. Genre élevé.*)

Argument. — Dès l'époque où la Chine fut constituée en État civilisé, plus de deux mille ans avant notre ère, elle eut à se défendre contre les peuplades barbares qui l'entouraient, surtout du côté du nord. Les souverains chinois envoyaient donc tous les ans des troupes sur leurs frontières septentrionales pour garder ces mêmes frontières. Ces troupes étaient remplacées annuellement. Le départ pour les frontières du nord avait lieu au commencement du printemps; et le retour ne se faisait que lors de l'arrivée des nouvelles troupes. C'est ce qui est dépeint dans ce chant. Officiers généraux envoyés pour garder les frontières contre les excursions des Tartares.

1. Le moment est venu où l'on cueille la plante *W'ï*, où l'on cueille la plante *W'ï* 1.

La plante *W'ï* commence à sortir de terre.

Elle nous avertit que c'est le temps de notre retour; elle nous avertit que c'est le temps de notre retour.

L'année aussi arrive à la fin de sa course (elle va, comme nous, finir son temps).

Nous nous sommes séparés de nos habitations, nous nous sommes séparés de nos familles,

A cause des *Hien-yun* (tribus barbares des frontières du nord).

Cependant, sans prendre de repos, nous devons rester à notre poste,

A cause des tribus barbares *Hien-yun* (qui menacent nos frontières du nord).

2. Le moment est venu de cueillir la plante *W'ï*; de cueillir la plante *W'ï*.

C'est aussi le moment où la plante *W'ï* est encore tendre et flexible.

Elle nous avertit que c'est le temps de notre retour; elle nous avertit que c'est le temps de notre retour.

Notre cœur aussi s'afflige de rester si longtemps absents.

Dans sa douleur il ne peut s'empêcher de manifester ses sentiments.

Alors il éprouve tantôt comme une faim, tantôt comme une soif ardentes.

Mais nous, soldats chargés de défendre les frontières 2, notre tâche n'est pas encore achevée.

Et nous n'avons pas même un exprès que nous

puissions charger d'aller demander notre remplacement.

3. C'est le moment de cueillir la plante *W'ï*, c'est le moment de cueillir la plante *W'ï*.

Mais cette plante se durcit déjà, arrive à sa maturité.

Elle nous dit que l'époque du retour (dans nos familles) est arrivée; elle nous dit que cette époque de retour est arrivée.

L'année aussi est arrivée au moment où le soleil s'arrête dans sa carrière 3.

Les affaires de l'empereur n'étant pas encore assurées :

Nous devons, sans prendre de repos, rester à notre poste.

Cependant notre cœur, accablé de tristesse, nous rend malades.

Notre abattement est arrivé à tel point que nous n'aurions plus la force de retourner (dans nos familles).

4. Quelles sont ces fleurs abondantes qui frappent nos regards?

Ce sont les fleurs de l'arbre *Tchâng* (le poirier) 4.

Quels sont ces chars de guerre que l'on aperçoit au loin?

Ce sont ceux des généraux qui commandent l'armée.

Et ces attelages à quatre chevaux qui les conduisent,

Comme ils sont vigoureux et ardents!

Oserait-on, en les voyant, penser à se retirer dans sa famille?

Dans une seule lune, on peut gagner trois batailles.

5. Ces attelages sont de quatre chevaux attelés de front.

Que ces quatre chevaux sont ardents et vigoureux!

Ce sont des généraux qui sont sur les chars,

Et ce sont des soldats qui forment leur escorte.

Ces quadriges marchent en ordre de bataille.

Les arcs sont ornés d'ivoire à leurs extrémités, et les carquois sont recouverts de peaux de Yü 5.

1. Voir la note sur le chant III. Partie I, section II.

2. *Chü*. On donne ce nom, en Chine, de temps immémorial, aux troupes chargées de garder les frontières.

1. En chinois : *yáng tchi*. C'est le solstice d'hiver à la dixième lune chinoise.

2. Voir la note, partie I, section II, chant 5. Le poirier mâle se nomme *tchâng* ou *thâng*, et le poirier femelle qui porte des fleurs : *ti*.

3. « Le Yü, dit Tchou-hi, est un animal qui ressemble au porc. Il est aquatique; on en trouve dans la mer

Se passerait-il un jour sans qu'une bataille soit engagée ?

Les Hièn-Yün sont d'une approche difficile, mais prompts à combattre.

6. Quand nous sommes venus ici pour garder les frontières,

Les saules laissaient tomber leurs branches verdoyantes ¹.

Maintenant que le moment est arrivé de penser (à retourner dans nos familles),

La neige tombe en abondance,

Et la route que nous avons à faire est longue à parcourir.

Nous souffrons de la soif et de la faim (par manque de provisions).

Notre cœur est accablé de douleur;

Et personne ne connaît nos souffrances ².

OBSERVATIONS. Voici l'opinion de Fan Tchou-ï sur cette pièce de vers :

« Quoique l'auteur de la *Préface* indique cette pièce comme étant du temps de Wèn-Wáng, en général, la pièce qui commence par les mots *Thièn-páo* (la sixième) ainsi que celles qui la précèdent; la pièce qui commence par les mots *Thsai-wéi* (celle-ci même), ainsi que celles qui la suivent, sont du temps de Wèn-(Wáng) et de Wou-(Wáng, son fils). Tous les vers chantés dont les strophes ont été mises en musique, il convient de les placer du temps de Wèn et de Wou, » (c'est-à-dire entre 1130 et 1114 avant notre ère).

CHANT VIII.

(*Tchoü-tchê. En six strophes, chacune de huit vers. Genre direct.*)

Argument. — Même sujet que le précédent.

1. J'ai fait sortir mes chars de guerre

Des pâturages où ils sont entretenus (avec leurs attelages).

C'est pour me conformer à l'ordre (que j'ai reçu) du fils du Ciel (l'Empereur des Tchéou),

orientale. Sa peau est tachetée de raies sur le dos, sous le ventre elle est verdâtre. On peut s'en servir pour recouvrir les carquois. »

1. C'était la saison du printemps.

2. Tch'ing-tseü a dit, sur cette strophe : « Dans toute cette dernière strophe, l'auteur a exprimé jusqu'à l'excès, les sentiments de souffrance, de tristesse, d'amertume dont il était accablé; dans celles qui précèdent, on remarque bien les mêmes sentiments; mais, quoiqu'il souffre de sa position, il ne s'en irrite pas; quoiqu'il soit triste, il peut encore dominer sa tristesse. »

Que je les fais venir près de moi.

J'ai demandé le cocher impérial ¹;

Celui qui a été désigné pour me conduire.

Les affaires du souverain sont des plus urgentes;

Elles ne peuvent souffrir aucun retard.

2. J'ai fait sortir mes chars de guerre

Des pâturages où ils sont entretenus (avec leurs attelages).

J'ai fait préparer l'étendard nommé *Tcháo* ².

J'ai fait placer l'étendard nommé *Miao* ³,

Et l'étendard nommé Yü (sur lequel sont figurés neuf oiseaux de proie à ailes déployées).

Cet étendard, avec celui nommé *tcháo* (représentant six tortues et deux dragons) sont destinés à se déployer dans l'air (comme des ailes d'oiseaux).

Toutefois (pensant à la grave mission dont je suis chargé, comme général) j'éprouve de l'inquiétude et de la tristesse.

Et le cocher impérial (qui doit diriger mes équipages) succombe à la fatigue.

3. L'empereur a ordonné au général en chef des troupes ⁴,

D'aller établir son camp retranché dans la région du Nord ⁵.

Le général a fait partir les chars de guerre.

1. *Pou fou*. Ce cocher impérial est nommé *yü fou*, dans le *Tchéou li*, « Memorial des Rites de la dynastie des Tchéou » rédigé par Tchéou-Koung (voir *Kiouan* 32, p. 39, de l'édition impériale). Il y en avait pour conduire les équipages de l'empereur sur les grandes routes d'autres pour conduire les chars de guerre et les chars de chasse; et enfin d'autres pour « conduire les chars « des délégués impériaux envoyés en mission ». « Ces cochers étaient au nombre de vingt-deux de deuxième classe et de quarante de troisième classe. Ils avaient chacun à leur disposition trente-six bons chevaux. » (*Tchéou-li*, K. 28 p. 26).

2. Étendard carré sur lequel sont figurées six tortues : deux entourées de dragons.

3. Cet étendard est composé de plusieurs houppes de queues de buffles pendantes au bout l'une de l'autre et attachées en haut d'une lance. Il est figuré, comme le précédent, dans l'édition impériale du *Chi-King*.

4. Il y a dans le texte chinois : *Nan-tchoing*. « C'était du temps des Tchéou, le nom que l'on donnait à un « général en chef », aujourd'hui : *Ti-tsiang*. » (*Tchéou-li*). Ce nom de *Nan-tchoing*, signifie : « le second du midi », c'est-à-dire « le second de l'empereur », parce que le « midi » : *nán*, désignait alors l'empereur métaphoriquement, à cause que ses appartements étaient situés dans l'aile méridionale de ses palais, etc. *Nán-mien*, littéralement « visage tourné au sud », désigne encore aujourd'hui « l'empereur de Chine », au figuré.

5. « Dans l'endroit où est située *Ling-tcheou*, département de *Ning-hia*, province de *Kan-souh*. Ici, ce sont les habitants du pays qui parlent, dit un commentateur *Tsiang Ti-seng*.

L'étendard aux onze dragons ¹, et l'étendard
aux tortues avec des dragons ²,

Se déploient brillants dans les airs.

Le fils du Ciel (l'empereur) m'a ordonné d'aller
établir mon camp fortifié à *Sôh-fâng*, (dans la
région du Nord, a dit le général en chef); »

C'est un homme brillant et énergique, le gé-
néral en chef ³.

Les (barbares) *Hiên-yün* seront vaincus et mis
en déroute.

4. Lorsque antérieurement j'allai faire mon
expédition de guerre,

Les champs de millet étaient en pleine flo-
raison.

Maintenant que je suis préoccupé de mon
retour,

La neige qui tombe a rendu les chemins im-
praticables.

Cependant les affaires de l'empereur sont des
plus importantes,

Et ne permettent pas de penser à prendre du
repos.

Qu'arriverait-il si je me préparais à effectuer
mon retour ?

Je crains de ne pas remplir ainsi, dans toute
leur étendue, les instructions inscrites sur cette
tablette en bambou ⁴.

5. L'espèce de sauterelle, de couleur verte,
nommée *Thsô-tchoïng* (l'insecte des ro-
seaux) fait entendre son cri : *yâo yâo*.

L'espèce de sauterelle nommée *Féou-tchoïng*
(l'insecte des tertres) s'avance en sautillant
(*Yôh yôh*).

N'ayant pas encore vu leur seigneur et maître,

Les épouses sont tristes et leur cœur semble
succomber au chagrin.

Mais lorsque nous aurons revu notre seigneur
et maître (disent-elles) :

Notre cœur alors reprendra du calme ⁵.

1. *Khi*. Cet étendard qui est figuré dans l'édition im-
périale du *Chi-King*, représente onze dragons.

2. *Tchéo*. C'est le même dont il est question dans la
note précédente.

3. *Nân-tchoïng*, le second de l'empereur.

4. Le texte chinois est beaucoup plus concis : il porte :
Wéi thsô kiên chôi; « timeo hujus tabulæ scriptu-
ram ». Tchou-hi dit que cette tablette portant de l'écri-
ture (*kiên chôi*) était le mandat ou diplôme (*kiên ming*)
renfermant les instructions données au général en chef.
Ces « tablettes en bambou » servaient alors, avant l'in-
vention du papier, pour y tracer au stylet ou au pinceau,
toute espèce d'écriture.

5. Ces vers (à l'exception du cinquième qui est modi-
fié), se trouvent déjà dans le chant III, de la section II,

C'est un homme brillant et énergique, le se-
cond de l'empereur (le général en chef);

Où est-il maintenant ? Il est (sans doute) allé
combattre les barbares occidentaux (*Si-joïng*)!

6. Au printemps les jours deviennent de plus
en plus longs.

Les plantes et les arbres s'enrichissent de ver-
dure.

L'oiseau jaune nommé *Tsông-kîng* module son
chant *Kiâ Kiâ* ¹.

Nous cueillons la plante nommée *Fân* ², qui est
d'une grande abondance.

On s'informe des chefs ennemis que l'on dit
avoir été faits captifs, ainsi que beaucoup de
leurs troupes.

Ne parle-t-on pas aussi du retour de nos pro-
pres troupes ?

Le brillant et héroïque second de l'empereur
(le général en chef) a vaincu et pacifié les bar-
bares *Hiên-yün* ³.

CHANT IX.

(*Thi-toï*. En quatre strophes, chacune de sept
vers. Genre direct.)

Argument. — Même sujet que le précédent.

1. Il y a un arbre qui croît solitaire; c'est le
Toï (espèce de pêcher).

Tchéo Nân. Seulement, comme le font remarquer
quelques commentateurs chinois, entre autres Tchou
Koung-tsién (édition impériale). Toutefois la situation
n'est pas la même. Tchou-hi l'explique ainsi : « Il est
dit, dans cette strophe, que le général en chef étant parti
pour aller réprimer des rebelles, ses femmes restées à la
maison (*khi chih kiâ*) éprouvent un grand changement
dans leur état, et pensent à lui constamment. Ne le
voyant pas revenir, elles expriment ainsi leur tristesse,
en ajoutant que lorsqu'elles l'auront revu leur cœur
pourra se calmer alors. »

1. Voir la note 2, chant II, section I, *Tchéou nân*.

2. Cette plante a les feuilles minces; on s'en sert
pour nourrir les vers à soie qui viennent d'éclore. C'est
peut-être la pimprenelle.

3. Les éditeurs de l'édition impériale du *Chi-King*
intitulée : *Chi i tchih tchoung*, disent sur cette pièce de
vers : « Parmi les barbares extérieurs (*ouï i*) qui causent
des inquiétudes à l'empire du milieu, il n'y a guère que ceux
des frontières du nord-ouest. Ceux du nord (les *Peh-ti*)
sont hardis, violents, mais pauvres; ceux de l'ouest (*Si-
joïng*) sont riches, mais ni violents, ni hardis. Quand
ils s'allient, se ligent ensemble, alors ils peuvent causer
beaucoup de troubles et de confusion. C'est pourquoi
lorsqu'on désire mettre à la raison les *Hiên-yün* du
nord on doit commencer par attaquer les *Si-joïng*, de
l'ouest. Alors on empêche par la crainte, les *Hiên-yün*
de rechercher leur alliance » etc. Ils expliquent ensuite

Il est beau à voir et ses fruits sont bien succulents.

Les affaires de l'empereur ne peuvent pas être perdues de vue.

Les jours se succèdent continuellement pour nous.

Nous sommes arrivées à l'époque de l'année où le soleil s'arrête ¹.

Le cœur des femmes (de l'époux absent) est accablé de douleur.

L'époque du retour de son expédition n'est-elle pas arrivée ?

2. Il y a un arbre qui croît solitaire : c'est le *Toï* (espèce de pêcher.)

Ses feuilles sont vertes et abondantes.

Les affaires de l'empereur ne peuvent pas être perdues de vue.

(Pendant ce temps) notre cœur est accablé de chagrins.

Tous les arbres ont encore d'abondantes feuilles ;

Mais le cœur des femmes (de l'époux absent) est accablé de chagrins.

L'époque du retour de son expédition n'est donc pas encore arrivée !

3. Quand on a gravi la montagne septentrionale,

On dit que l'on y cueille le *Khi* ².

Les affaires de l'empereur ne peuvent pas être perdues de vue.

Tristes aussi sont maintenant nos pères et mères.

Nos chars construits en bois de santal (*thân*) se détériorent.

Les chevaux d'attelages dépérissent.

Le retour du chef de l'expédition ne doit pas être éloigné.

4. Que les corbeilles et les caisses se remplissent ; que les bagages arrivent !

Nos cœurs attristés succombent de chagrins.

que ce fut là le motif qui décida l'empereur des Tchou, dont il est question dans ce chant, à envoyer son général, établir son quartier général à *Sih-fang*, dans la province actuelle de *Kan-souh*.

Les *Hiên-yün*, dont il est question dans les chants VII et VIII, étaient des ancêtres des Turcs actuels, dont ils parlaient la langue.

1. Au solstice d'hiver qui arrive dans la dixième lunaison chinoise.

2. Espèce de saule dont le bois est amer, et sert à préparer des médicaments que les Chinois nomment *khiou-khi*. Tchou-hi dit, toutefois « qu'à la fin du printemps on peut le manger » (sans doute les jeunes pousses).

L'époque fixée pour le retour, qui est écoulée, serait-elle (considérée comme) non arrivée ?

Les souffrances que nous éprouvons deviennent trop grandes.

Nous avons consulté tous les sorts ;

Ils ont été unanimes à nous annoncer un prochain retour.

Le maître de l'expédition est donc sur le point d'arriver.

SECTION DEUXIÈME PEH HOA.

CHANT I.

(Yü li. En six strophes, dont trois strophes de quatre vers chacune, et trois de deux vers. Genre élevé et genre direct.)

Argument. — On célèbre dans ce chant les préparatifs d'un festin.

1. Des poissons sont venus successivement se prendre dans les nasses en bambous ;

Ce sont les poissons (que l'on nomme) *Tchang* et *Châ* ¹.

L'homme éminent ² (qui traite ses convives) a du bon vin à leur offrir ;

Il est excellent et en grande quantité.

2. Des poissons sont venus successivement se prendre dans les nasses en bambous.

Ce sont les poissons (que l'on nomme) *Fang* et *Li* ³.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du bon vin à leur offrir ;

Il est excellent et en grande quantité.

1. Le *Tchang*, dit Tchou-hi, est un poisson qui a les côtés de la tête de couleur jaune ; sa tête ressemble à celle de l'hirondelle ; son corps a une forme large et très-allongée. C'est un des plus grands poissons et des plus vigoureux ; il fait des sauts comme en volant. » « Le *Châ*, dit le même commentateur est un petit poisson effilé, que l'on nomme aussi *Châ-thô*. Il a pour habitude de lancer du sable par la bouche. » (c'est ce qui lui a fait donner le nom de *Châ* qui est celui du sable.)

2. *Kiün-tseü*. « par cette qualification, dit Tchou-hi, l'auteur du chant désigne le « maître de maison » *Tchou-Jin*. »

3. Un commentateur dit que le poisson, nommé *Fang*, a la tête petite et le corps grand. (Voir *Koue fong*, sect. 1, chant x, note 9.)

Le poisson nommé *Li*, est aussi nommé *Hî-yü* « poisson noir. » Tchou-hi l'identifie avec le *Thoung*, qui est du genre de la blennie.

3. Des poissons sont venus successivement se prendre dans les nasses en bambous ;

Ce sont les poissons (que l'on nomme) *Yên* et *Li*.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du bon vin à leur offrir ;

Ce vin est excellent et en grande quantité.

4. Les biens qu'il possède (l'homme éminent), sont nombreux ;

Mais il en use avec ménagement.

5. Les biens qu'il possède sont de bons produits ;

Mais il sait aussi les conserver en ordre.

6. Les biens qu'ils possède sont riches et abondants ;

Il sait aussi en faire usage dans les circonstances.

CHANT II.

(*Nan yèou Kia yü. En quatre strophes ; chaque strophe de quatre vers. Genre élevé.*)

Argument. — Sujet analogue au précédent.

1. Dans la région méridionale il y a le poisson (que l'on nomme) *Kia* ? ;

Ce poisson se pêche avec des filets de bambou en forme de corbeille.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du vin à leur offrir ;

Les hôtes distingués qu'il attend seront reçus avec de la musique

2. Dans la région méridionale il y a le poisson nommé *Kia*.

Ce poisson se pêche avec des nasses plongées dans l'eau.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du vin à leur offrir ;

Les hôtes distingués qu'il reçoit sont accueillis avec les plus grandes démonstrations de joie.

3. Dans la région méridionale se trouve l'arbre aux branches pendantes et flexibles ?

Des fruits, en forme de courge, au goût sucré, y sont suspendus.

1. « Cette région, dit Tchou-hi, est celle située entre la rivière nommée *Hân* et le fleuve *Kiang*.

2. « Le poisson nommé *Kia* est véritablement la carpe, (li) dit Tchou-hi ; il a une forme arrondie avec des écailles ; sa chair est très-belle et d'un excellent manger. »

3. *Kiaou-mouh*.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du vin à leur offrir ;

Les hôtes distingués qu'il accueille avec tant de distinction en sont vivement touchés.

4. Les petites tourterelles, à la queue courte, agitent leurs ailes pour s'envoler.

Elles ne cessent de circuler dans leurs joyeux ébats.

L'homme éminent (qui traite ses convives) a du vin à leur offrir ;

Les hôtes distingués qu'il reçoit avec tant de prévenances en sont vivement touchés.

CHANT III.

(*Nan chan yèou thai. En cinq strophes, chacune de six vers. Genre élevé.*)

Argument. — Le chef de maison célèbre les mérites de son convive.

1. Sur les montagnes méridionales croît la plante (nommée) *Thai* ?

Sur les montagnes septentrionales se développe la plante nommée *Lai* ?

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction ;

Il est le plus ferme soutien, la base fondamentale des familles princières (*yang kia*) ?

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Que sa vie soit longue et sans limites !

2. Sur les montagnes méridionales croissent les mûriers (*Sang*) ;

Sur les montagnes septentrionales croissent les peupliers (*yang*).

Que l'homme éminent (qui est mon hôte) n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Il est la lumière des familles princières :

1. *Tchouï*. Le commentateur Tchou-hi remarque que l'on ne saisit pas bien le sens de ces premiers vers du genre élevé (*king*).

2. *Thai* signifie proprement un « tertre en terre élevé » d'où l'on découvre au loin Ici, dans ce vers, les commentateurs chinois l'expliquent par *foü hiaü thsiao* : « herbe ou plante barbue », et « *Sô thsiao*, » « roseau barbu. » (Tchou-hi.)

3. « *Lai*, dit le même commentateur, est une plante dont les feuilles odorantes peuvent se manger. » Un autre ajoute que par les dénominations de « montagnes méridionales » et « montagnes septentrionales », l'auteur du chant a voulu désigner les limites du territoire de l'empire des Tchou. »

4. Par *Kiün-tsiu* l'auteur désigne ici son hôte (*Pou Khe*). » (Tchou-hi.)

Que l'homme éminent (qui est mon hôte)
n'éprouve jamais que de la satisfaction !
Que sa vie soit longue et sans limites !

3. Sur les montagnes méridionales croît l'arbre
(nommé) *Ki* ¹.

Sur les montagnes septentrionales croît le
pêcher (*Li*).

Que l'homme éminent (qui est mon hôte)
n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Il est le père et la mère du peuple.

Que l'homme éminent (qui est mon hôte)
n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Ses mérites et ses vertus ne peuvent être assez
célébrés.

4. Les montagnes méridionales sont couvertes
d'arbres (nommés) *Khao* ².

Les montagnes septentrionales sont couvertes
d'arbres (nommés) *Nièou* ³.

Que l'homme éminent (qui est mon hôte)
n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Comment la longue vie que présage la préémi-
nence de ses sourcils ne se réaliserait-elle pas ?

Que l'homme éminent (qui est mon hôte)
n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Ses mérites et ses vertus éclatantes ne peu-
vent être trop célébrés.

5. Les montagnes méridionales produisent
l'arbre (nommé) *Khéou* ⁴.

Les montagnes septentrionales en produisent
un autre (nommé) *Yü* ⁵.

Que l'homme éminent (qui est mon hôte)
n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Pourquoi n'arriverait-il pas à porter sur son vi-
sage vénérable les signes d'une extrême vieillesse !

1. Cet arbre ressemble au saule. On emploie son
fruit en médecine.

2. « C'est l'arbre nommé *hóa* des montagnes (*chân
hóa*) » (Tchou-hi.) Cet arbre produit une gomme qui
ressemble à du vernis. Ses feuilles ont une odeur fétide.

3. Le *nièou* est un arbre qui croît dans les terrains
marécageux, ayant les feuilles pointues, de couleur
blanche; l'écorce de l'arbre est rouge et son bois qui
forme beaucoup de courbures est très-propre à faire
des arcs.

4. « L'arbre *Khéou*, que l'on nomme aussi l'arbre à miel
arrivé à toute sa croissance, dit Tchou-hi, ressemble
au peuplier blanc; les fruits qu'il donne se produisent
à l'extrémité de ses branches; les plus gros ressemblent
à l'index de la main, ayant plusieurs pouces de long,
une saveur sacrée, il mûrit à la huitième lune. »

5. Cet arbre se nomme aussi *Kou-thsièou*, « le
thsièou amer. » Sa tige ressemble à celle du pin, et
ses feuilles sont comme celles du cyprès.

Que l'homme éminent (qui est mon hôte)
n'éprouve jamais que de la satisfaction !

Et que sa vieillesse heureuse et tranquille soit
entourée des plus grands soins !

CHANT IV.

(*Loïh Siào. En quatre strophes, chacune de
six vers. Genre élevé.*)

Argument. — Les princes vassaux se rendent à la cour
de l'empereur (*thièn-tsièu*). L'empereur les reçoit en
leur donnant un festin accompagné de chants et de
musique.

1. Comme cette plante (nommée) *Siào* ¹ semble
grandir !

La rosée, en tombant, l'humecte et la fertilise.
J'ai enfin le plaisir de vous voir, princes émi-
nents ² !

Je puis donc vous exprimer les sentiments que
mon cœur éprouve (en vous recevant) !

Nous allons pouvoir nous livrer à la joie en
buvant; rire et discourir tout à notre aise ³ !

C'est l'occasion de nous délasser par des chants
accompagnés de musique !

2. Comme cette plante (nommée) *Siào* semble
grandir !

La rosée, en tombant goutte à goutte, l'humecte
et la fertilise.

J'ai enfin le plaisir de vous voir, princes émi-
nents ;

Vous êtes l'honneur et la gloire (de l'empire);
vous en représentez l'éclat.

Vos vertus et vos mérites ne se terniront jamais;
Et vous les conserverez purs pendant une lon-
gue vie.

3. Comme cette plante (nommée) *Siào* semble
grandir !

La rosée, en tombant goutte à goutte, l'humecte
et la fertilise.

J'ai enfin le plaisir de vous voir, princes émi-
nents !

N'est-ce pas le moment de nous livrer à la joie,
de nous traiter comme des frères ?

Il convient d'agir comme entre frères aînés et

1. Espèce d'armoise.

2. « *Kiün-tsièu*. L'empereur s'adresse aux princes
vassaux qui lui rendent leur visite d'usage.

3. *Yèn siào yu hi*.

comme il convient entre frères cadets (qui sont tous de la même famille).

N'est-ce pas la pratique du bien et les mérites qui donnent le plus de joie et de contentement ?

4. Comme elle paraît grandir, cette plante (nommée) *Siao* !

La rosée qui tombe goutte à goutte la rend plus épaisse et plus abondante.

J'ai enfin le plaisir de vous voir, princes éminents !

Le moment est venu de faire attacher les courroies et les rênes (à vos chevaux), d'entendre le son des sonnettes pendantes (*tchoûng tchoûng*) ;

Ces sons, *hó, lún* ¹, qui produisent une harmonie semblable au chant des oiseaux ².

Que des milliers de félicités soient avec vous.

CHANT V.

(*Tchan lou*. En quatre strophes, chacune de quatre vers. Genre élevé.)

Argument. — Même sujet que le précédent.

1. C'est en grande abondance que la rosée tombe (sur la terre) ;

Il n'y a que la chaleur du soleil qui puisse la dessécher.

C'est le moment de se reposer et de boire, à la faveur de la nuit, quelques coupes de vin ;

Car si nous ne buvons pas à pleines coupes, (en chantant) nous ne pourrions pas retourner (à notre demeure).

2. C'est en grande abondance que la rosée descend (sur la terre) ;

Elle s'est fixée sur les herbes touffues.

C'est le moment de se reposer à couvert, de boire, à la faveur de la nuit, quelques coupes de vin.

Étant dans les appartements intérieurs de ma demeure, nous devons conserver un maintien parfait.

3. C'est en grande abondance que la rosée descend (sur la terre).

Elle s'est fixée sur les saules et les plantes épineuses ³.

1. « Ceux qui sont produits au siège du cocher sont les sons *hó* ; ceux qui sont produits au mors et à la bride des chevaux sont les sons *lún*. » (Tchoû-lí).

2. *Yóung yóung*.

3. *Tsai pi khi, khi*.

Princes éminents ¹ et d'une fidélité manifeste à tous ;

Vous conserverez dans notre festin un maintien digne de vous.

4. Les arbres (nommés) *Thoung*, et ceux qui sont (appelés) *Yi* ²,

Conservent toujours entre eux un ordre régulier.

Pourquoi, ô vous, princes éminents, qui êtes tous comme des frères,

Ne conserveriez-vous pas entre vous beaucoup de décence et de dignité ?

SECTION TROISIÈME.

CHANT I.

(*Thoung-Koung*. En trois strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.)

Argument. — L'empereur traite dans un festin les plus méritants des princes feudataires, et leur fait présent d'arcs et de flèches.

1. J'ai des arcs à bois rouge avec leur corde tendue ; j'en ai à corde détendue.

Ceux-ci, je les ai mis en réserve pour les offrir en présent.

Lorsque je reçois des hôtes distingués par leurs mérites éminents,

Je me fais un plaisir de les leur donner.

Les cymbales et les tambours sont prêts (pour le concert).

Tout est disposé pour bien traiter mes hôtes.

2. J'ai des arcs à bois rouge, avec leur corde tendue ; j'en ai à corde détendue.

Ceux-ci, je les tiens en réserve pour les offrir en présent.

Lorsque je reçois des hôtes distingués par des mérites éminents,

Je me fais un plaisir de les leur donner.

Les cymbales et les tambours sont prêts (pour le concert).

1. *Kiên yün Kiün-tséu*. Tchoû-hí dit que par la qualification de *Kiün-tséu*, « hommes sages, éminents », l'auteur du chant désigne les princes feudataires, les hôtes du souverain.

2. Le *thoung* est un grand arbre qui produit des fruits oléagineux ; son bois est propre à faire des instruments de musique. Les Chinois le considèrent comme un arbre des plus élégants. Le *yi* a un bois dur que l'on emploie dans les ameublements.

Tout est disposé pour traiter (mes hôtes) avec les plus grands honneurs.

3. J'ai des arcs à bois rouge avec leur corde tendue ; j'en ai à corde détendue.

Ceux-ci, je les garde dans leur fourreau.

Lorsque je reçois des hôtes distingués par des mérites éminents,

Je me fais un plaisir de les leur offrir.

Les cymbales et les tambours sont tout prêts (pour le concert).

Le vin est versé aux convives à pleines coupes.

CHANT II.

(*Tsing tsing. En quatre strophes, chacune de quatre vers. Genre élevé et comparatif.*)

Argument. — Sujet semblable au précédent.

1. Elle a une végétation luxuriante, la plante (nommée) *Ngó* ¹ ;

Elle croît sur les versants escarpés des montagnes.

Lorsque j'ai le plaisir de recevoir un hôte distingué par ses mérites,

Je le traite avec joie, en observant les règles des convenances.

2. Elle a une végétation luxuriante, la plante (nommée) *Ngó* ;

Elle croît dans les îles escarpées et au milieu des marais.

Lorsque j'ai le plaisir de recevoir un hôte distingué par ses mérites,

J'en éprouve une grande joie dans mon cœur.

3. Elle a une végétation luxuriante, la plante (nommée) *Ngó* ;

Elle croît sur le versant des collines escarpées.

Lorsque j'ai le plaisir de recevoir un hôte distingué par ses mérites,

J'en éprouve une plus grande joie que si je recevais en présent cent groupes de cinq coquilles précieuses ².

1. C'est une plante dont les tiges se mangent comme du céleri.

2. *Sih ngó pèh phéng*. « Anciennement, dit Tchou-hi, les valeurs précieuses étaient des coquillages précieux (*péi*) ; cinq de ces coquillages formaient un *phéng*. »

Ce dernier terme est représenté dans l'écriture chinoise, par la figure de « deux lunes associées », qui ne désigne plus maintenant que des amis : *socius*, *collega*, *amicus*, *condiscipulus*. (Bas.)

4. Elle suit le cours de l'eau, la nacelle en bois de saule ;

Tantôt elle s'enfonce dans les vagues, tantôt elle flotte à la surface des flots ¹.

Lorsque j'ai eu la satisfaction de recevoir dans ma demeure mon hôte éminent (échappé à tout danger),

Mon cœur tranquillisé en a éprouvé alors une grande joie.

FIN DES CHANTS CORRECTS DE SIAO-YA.

NOTA. La traduction de cette partie est due, jusqu'ici, à M. G. Pauthier ; les chants qui suivent ont été traduits d'après la version latine du P. Lacharme.

CHANT III.

Argument. — Après les empereurs Tchang-ouang et Kang-ouang la dynastie des Tcheou penchait vers sa ruine. Le septième descendant du dernier fut un prince cruel qui fut chassé par les siens et obligé de chercher un asile dans le pays de Tchi. Pendant ce temps les barbares marchèrent contre ses États, et son fils qui devait lui succéder, envoya contre eux le général Tug-ki ou Ki-fou, qui fut vainqueur dans cette lutte ; cette ode célèbre sa gloire ; on dit qu'il l'a composée lui-même.

Au sixième mois de la lune le temps du repos n'est pas arrivé ; le travail chauffe, et les chars de guerre sont prêts ; les chevaux des quadriges sont beaux et forts ; les soldats sont déjà munis de leur costume ordinaire ². Les barbares Hien-yun ont combattu contre nous, et, grâce à leur vaillance, nous ont réduits aux dernières extrémités ; mais l'empereur a envoyé contre eux ses valeureux soldats, et a ramené la victoire dans nos rangs.

Les chevaux des quadriges, à la robe noire, luttent entre eux à forces égales ; leur pelage est de la même couleur.

Ils ont appris à obéir au frein, et leur bouche est sensible. A l'époque de l'année où la lune revient pour la sixième fois nos vêtements sont achevés ; et, portant tous le même costume, nous avons fait pendant le jour une longue route.

L'armée de l'empereur s'est avancée contre les

1. *Tsai tchin, tsai féou*.

2. Les vêtements des soldats sont d'une seule couleur, leurs souliers blancs, et leurs bonnets de cuir rouge.

barbares, et lui a prêté son heureux concours.

Les chevaux des quadriges, gras et de haute taille, sont d'un bel aspect, et obéissent au frein qui les guide. Nous avons combattu quelque temps contre les barbares Hien, et nos armes se sont signalées par la défaite des rebelles. Nous avons observé avec soin la discipline, et, grâce à l'activité mise dans nos opérations, la paix est rétablie et assurée dans l'empire.

Les barbares Hien-yun se sont jetés sottement sur les pays de Tsiao-hou, ont dévasté les Hao-fang, et se sont avancés jusque sur les terres du Keng-yang. C'est pour cela que nos étendards se sont levés, ornés de peintures qui représentent divers oiseaux; nos drapeaux resplendissent au loin, étincelants de dorures; dix grands chariots précèdent l'armée, et montrent le chemin aux soldats.

Les chars de guerre sont d'un travail parfait de quelque côté qu'on les regarde. Les chevaux des quadriges sont vigoureux, ils savent obéir au frein qui les guide. Nous avons combattu contre les rebelles Hien-yun et, après leur soumission, nous sommes arrivés au pays de Tai-yen; nous étions commandés par Ki-fou, aussi habile dans les lettres que dans l'art des combats. C'est celui que devraient se proposer pour modèle les hommes de tous les pays.

Le général Ki-fou rentré dans ses foyers se livre à la joie des festins; heureux et beau, il se réjouit d'être l'objet de tous les égards. Nous sommes revenus du pays de Hao, et voilà bien longtemps que nous étions partis. Aussi nous vidons nos coupes de vin avec nos nombreux amis; nous faisons rôtir la chair de tortue, et nous préparons un plat avec le poisson cyprin hâché en menus morceaux. Mais qui occupe à table la place d'honneur? C'est Tchang-tchong qui se fait remarquer entre tous par son respect envers ses parents, et sa soumission à l'autorité de ses frères aînés.

CHANT IV.

Argument. — Éloge de Fang-chou.

La laitue sauvage se trouve dans les champs nouvellement défrichés, dans ceux qui sont labourés et cultivés depuis deux ans, et ceux qui viennent pour la première fois d'être sillonnés par a charrue.

Le général Fang-chou donne ses soins à l'art de la guerre; il conduit trois mille chariots; ses soldats sont vaillants et capables de repousser toujours l'ennemi. Il part; les chevaux des quadriges ornés de crinières aux diverses couleurs, marchent avec le plus bel ordre; les chars de guerre teints de rouge portent des nattes de roseaux qui les entourent de tous côtés; les carquois sont faits avec des peaux de poissons; les chevaux portent de beaux colliers; leurs freins et les rênes qui les guident sont d'une grande richesse.

La laitue sauvage est cueillie dans le champ cultivé depuis deux ans, qui se trouve au milieu du village. Le général Fan-chou qui est préposé aux affaires de la guerre commande trois mille chariots; ses étendards brillent au loin; il s'avance à la tête de son armée; les roues des chars sont attachées avec des courroies entre la cées; huit grelots font retentir l'air de leur Trang-trang. Il se recouvre d'habillements magnifiques, insignes de son commandement. Des pierres précieuses dont la couleur verte ressemble à celle des poireaux ornent sa poitrine, et, en se choquant, font entendre leur *Tsang-tsang*.

L'oiseau Sun s'élance d'un vol rapide vers les nues; ensuite il descend avec bruit et s'arrête.

Le général Fang-chou conduit trois mille chars, et ses soldats sont vaillants et courageux pour repousser l'ennemi. A son départ les soldats montés sur les chars de guerre font résonner le tambour. Ils s'avancent par masses profondes; une colonne est forte de deux mille cinq cents soldats rangés en ordre de bataille; l'autre compte cinq cents soldats, et c'est à eux que le général transmet immédiatement ses ordres. Notre Fang-chou se fait remarquer par sa prudence et sa bravoure. Au signal du combat les tambours battent aux champs, et charment l'oreille de leurs roulements belliqueux. Quand sonne la retraite, ils sont plus retentissants.

Imprudents habitants du royaume de Kiog-man, vous avez déclaré la guerre à un puissant État; mais le général Fang-chou, quoique d'un âge avancé, possède encore toute la vigueur de l'esprit et de l'intelligence. Il se met en marche, et les captifs supportent tout le poids de sa sévère justice et sont emmenés loin de leur pays: quelle quantité de chars pris sur l'ennemi! Ils sont si nombreux que le bruit de leur marche égale celui du tonnerre; elle inspire la terreur comme la foudre. Le général Fang-chou prudent et loyal, a

vaincu les barbares Hien-yun qui s'étaient révoltés, et leurs frères appelés Man-king, effrayés par ce désastre, viennent se livrer à la discrétion du vainqueur.

CHANT V.

Argument. — On célèbre ici le goût de l'empereur Suen-ouang¹ pour la chasse.

Nos chars sont solides. Nos chevaux se valent, les chevaux de nos chars sont gras ; les chevaux sont attelés ; et voici l'heure où nous allons partir vers l'orient.

Les chars de chasse sont d'un travail achevé, les chevaux de nos chars qui ont été bien nourris sont gras. La région du côté de l'orient est abondante en pâturages. Les chevaux sont attelés et voici l'heure où nous allons partir pour la chasse.

Celui qui est chargé d'organiser la chasse a fait choix d'hommes nombreux. Les étendards sont déployés, ils sont élevés en l'air. Dans la contrée de Gao on prend des bêtes fauves.

Les chevaux sont attelés aux chars qui s'avancent en ordre les uns à la suite des autres. Les princes avec leurs vêtements rouges et leurs souliers tissés de fils d'or se rassemblent à l'heure fixée. Tout se passe avec ordre.

Les chasseurs portent un anneau au² pouce gauche et se couvrent l'épaule et le bras d'une peau, et ils préparent les flèches qui s'adaptent bien à l'arc. Les archers et mes aides³ sont prêts ; nous sommes ainsi assurés d'une chasse abondante.

Des chevaux bruns sont attelés aux chars ; ils vont sur les côtés ; les chevaux marchent en bon ordre, sans s'écarter. Dans un pays où règnent les lois, on ne les transgresse pas en chassant. On lance les flèches, et ce n'est pas en vain.

Les chevaux hennissants marchent en troupe ; les nombreux étendards brillent dans les airs.

1. Suen-ouang avait raffermi l'empire chancelant ; heureux à la guerre, il avait fait fleurir les arts de la paix ; tout lui obéissait dans ses États comme au dehors ; il reconvra les provinces perdues et les rendit obéissantes.

2. Les archers encore aujourd'hui portent un anneau au pouce gauche ; ils s'en servent, lorsqu'ils bandent l'arc, pour amener la corde.

3. C'est l'empereur qui parle.

L'immense cellier de l'empereur n'est point rempli par le produit de la chasse, quoique d'autres aient cédé la leur.

Notre prince part pour un pays étranger ; le mouvement du départ excite un grand bruit ; mais nulle voix, nulle parole n'est entendue. Celui-là est vraiment sage, qui doit accomplir de grandes actions.

CHANT VI.

Argument. — Goût du prince Suen-ouang pour la chasse.

A la faveur de ce jour nous adressons des prières à l'esprit suprême ; les chars de chasse ont reçu tous leurs apprêts ; les chevaux des quadriges sont bien repus, nous gravissons la montagne et nous poursuivons les bêtes féroces.

Le jour appelé Keng-ou est un jour heureux¹, et nous choisissons nos chevaux. Le gibier s'est formé en troupes nombreuses, les cerfs se sont réunis en grand nombre auprès de la rivière Tsi-tsu², qui est réservée aux chasses de l'empereur.

Nous fouillons du regard les champs placés sur les flancs escarpés des montagnes, et nous apercevons un troupeau de bêtes sauvages. Vite nous accourons, et bientôt nous arrêtons notre marche ; nous rencontrons ces bêtes par bande de deux ou trois ; je suis environné de tous mes compagnons, et, joignant nos efforts, nous amusons notre empereur en lui offrant le spectacle d'une active poursuite.

Je prépare mon arc et je place une flèche sur la corde bien tendue. Je vise tour à tour un jeune sanglier et un laureau sauvage, et je les étends à mes pieds, j'appelle ensuite mes amis à ma table, et nous arrosons ce mets d'un vin délicieux.

1. Le jour Keng-ou est le septième jour du sixième cycle qui sert dans la suite à compter les années.

2. Ils avaient des jours heureux ou malheureux. Le jour dont le nom commençait par une des dix lettres appelées Kan était regardé comme un jour faste ; le lendemain était un jour néfaste.

3. Rivière de la province de Chen-si au nord de la rivière Ouei ; elle se jette dans le fleuve Hoang-ho.

CHANT VII.

Argument. — Le peuple reconnaissant célèbre les louanges de l'empereur Suen-ouang ¹.

Les oies petites ou grandes font dans leur vol un *sou sou* répété avec leurs ailes retentissantes. Nous sommes allés au loin ; voyageurs, nous traînons une triste existence dans des lieux déserts. Notre sort à tous est digne de pitié ; qui ne plaindrait la condition de ceux qui sont privés de leurs parents, de celles qui ont perdu leur mari ?

La grande oie se repose dans son vol au milieu du lac ; pour nous qui cherchons un lieu de repos, nous sommes occupés à nous construire des maisons en terre ; mais quelles que soient nos fatigues, peut-être un jour pourrons-nous nous reposer.

La grande oie en volant gémit ; et dans ses gémissements répétés elle fait entendre son cri, *Kao-kao*. Celui qui l'emporte en sagesse, celui-là seul reconnaît que moi, qui chante ces vers, je suis accablé de tristesse. Celui qui est inexpérimenté, est seul à m'accuser, moi qui chante ces vers, d'ostentation et d'orgueil.

CHANT VIII.

Argument. — L'empereur ne peut dormir en attendant les rois qui viennent le voir.

Combien de temps s'est déjà écoulé ? Il n'est pas encore minuit. Quelles sont ces torches qui projettent leur lumière sous le portique ? Des hommes sages approchent, les grelots résonnent et font entendre un *Tsiang-tsiang* répété.

Combien de temps s'est déjà écoulé ? Il est plus de minuit ; le crépuscule n'est pas encore sur le point de paraître. Quelles sont ces torches qui projettent leur lumière douteuse sous le portique ? Des hommes sages approchent ; les grelots retentissent, et leur bruit me fait comprendre qu'ils ne sont pas loin.

Combien de temps s'est déjà écoulé ? le jour approche ; quelles sont ces torches qui projettent

¹ La mauvaise administration de ses prédécesseurs avait forcé leurs sujets à se disperser ; par sa bonne et sage administration il les rappela dans leur patrie.

sous le portique une leur blafarde ? Des hommes sages approchent, et leurs étendards brillent dans les airs.

CHANT IX.

Argument. — Le poète déplore le mauvais état de l'empire.

Les fleuves portent à la mer le tribut de leurs eaux, pour lui témoigner leur obéissance, de même que les rois se rendent près de l'empereur pour lui témoigner leur fidélité ; cette cérémonie, quand elle a lieu au printemps, s'appelle Tchao ; quand elle a lieu en automne, elle s'appelle Tsong. L'oiseau Sun, aux ailes rapides, s'élève dans les airs, puis il se repose. Nos frères qui habitent ce royaume, nos amis ne sont donc point touchés, hélas ! des troubles de l'empire ? N'ont-ils pas perdu leurs parents, qu'ils ne versent pas une larme sur le sort des leurs ? Les fleuves coulent à plein lit et roulent la masse de leurs eaux. L'oiseau Sun s'élève avec ses ailes rapides et plane au plus haut des airs. Les hommes qui violent les lois de la raison et de l'équité, quand nous réfléchissons à leur perversité, que nous soyons debout ou en marche, nous causent une profonde tristesse ; rien ne peut détourner notre chagrin, et nous ne pouvons oublier nos maux.

L'oiseau Sun, aux ailes rapides, décrit des cercles dans l'air ; de faux bruits circulent dans le peuple, et il n'est personne pour mettre un frein à la langue des impudents. Quant à vous, mes amis, veillez avec soin sur vous-mêmes ; les méchants et les médisans qui veulent vous mordre, se briseront contre votre vertu inattaquable.

CHANT X.

Argument. — Le poète chante certains aspects de la nature.

La cigogne chante dans les neuf îles situées au milieu du lac, au loin sa voix retentit dans la plaine. Le poisson se cache dans le gouffre des eaux, il lui arrive aussi de vivre dans les lieux marécageux. Cet agréable jardin est planté d'arbres appelés Tan, dont les feuilles tombées couvrent le pied ; sur certaines montagnes se trouvent des pierres à aiguiser.

La cigogne chante dans les neuf îles situées au milieu du lac ; sa voix retentit jusqu'au ciel.

Le poisson vit dans les endroits marécageux, il en est aussi qui se cachent dans le gouffre des eaux. Cet agréable jardin est planté d'arbres appelés Tan, au pied desquels ont crû des mûriers. Sur certaines montagnes on rencontre des pierres propres à polir les pierres précieuses.

SECTION QUATRIÈME.

CHANT I.

Argument. — Plaintes des soldats contre leur général.

Tu n'ignores pas, ô Ki-fou ¹, que je suis le bras droit de l'empereur, et que le soin de sa garde repose sur moi seul. Pourquoi m'appelles-tu dans ce lieu où m'attendent de nombreux travaux, où je ne pourrai goûter un instant de repos ?

Tu n'ignores pas, ô Ki-fou, que je suis le bras droit de l'empereur, que je porte la lance pour veiller sur lui; pourquoi donc veux-tu me charger de si grands travaux, qui n'auront ni trêve ni fin ?

Tu es insensé, ô Ki-fou, toi qui veux me soumettre à de si pénibles travaux. Ma mère privée des secours de mon bras se voit forcée à gagner elle-même le pain de chaque jour.

CHANT II.

Argument. — On veut retenir un hôte très-affectionné.

Que le poulain à la robe d'une blancheur éclatante mange les herbes tendres de mon jardin. Que ses pieds soient retenus par des entraves, et qu'il soit attaché avec la corde qu'il porte au cou. Cet homme doit passer ce jour avec nous; nous le retiendrons et il se remettra de ses fatigues.

Que le poulain à la robe d'une blancheur éclatante mange les fèves ² de mon jardin. Que ses

1. Le nom de Ki-fou était un titre honorifique dont aimait à se parer le général qui commandait les soldats armés.

C'est ainsi qu'il faut entendre ce titre appliqué au général Hig-ki. (Part. II, sect. III, chant. III.)

2. Les Chinois, encore aujourd'hui, nourrissent leurs chevaux de fèves, comme nous d'avoine; mais elles diffèrent beaucoup des fèves d'Europe et devraient plutôt s'appeler fasséoles,

pieds soient retenus par des entraves, et qu'il soit attaché avec la corde qu'il porte au cou. Notre hôte doit passer la nuit avec nous, et il se récréera dans notre maison.

Ce poulain a une robe d'une blancheur éclatante. Prince, qui portez le titre de Kong, et toi, prince, qui portez le titre de Héou, réjouissez-vous à jamais; mais je souhaite qu'éloignant l'ambition de votre esprit, vous sachiez lui commander et en bannir toute idée de départ.

Le poulain blanc mange dans la vallée une botte d'herbes fraîches. Cet homme ressemble à une pierre précieuse. Mais, ô ami, ne compare pas tes discours à l'or et aux pierres précieuses, et que ton esprit ne s'éloigne pas de nous.

CHANT III.

Argument. — A la fin du règne de Sin-ouang, les habitants du pays soumis à de lourds impôts, et réduits à la misère, allèrent se mettre à la disposition de quelques petits rois et émigrèrent dans leurs États. Et comme ils trouvent dans leur nouvelle patrie des souffrances encore plus cruelles, ils songent à revenir chez eux.

Jolis oiseaux, au plumage doré, je vous en supplie, ne volez pas sur nos moissons, et ne mangez pas notre récolte. Les hommes de cette contrée nous traitent mal, aussi nous voulons retourner dans notre patrie auprès de nos parents.

Oiseaux dorés, ne volez pas autour de nos mûriers, ne mangez pas notre millet appelé Kao-leang. Les hommes de ce pays ne veulent point habiter avec nous; aussi nous allons revoir nos foyers et nos frères.

Oiseaux dorés, je vous en supplie, ne vous approchez pas de nos chênes, et ne vous nourrissez pas de notre millet. Les hommes de ce royaume repoussent notre société, et nous retournons vers nos vieux compagnons.

CHANT IV.

Argument. — Une tribu d'étrangers se plaint de ses alliés.

Je parcours les campagnes, et je façonne des planches avec de mauvais bois pour en faire des cloisons. A cause de mon alliance je viens te rendre visite, si tu refuses de me nourrir, je retournerai chez moi,

Dans les champs j'arrache l'herbe Tchou ¹. A cause de mon mariage je viens chez toi. Si tu ne peux m'offrir qu'une nourriture insuffisante, je songerai à retourner sur mes pas.

Dans les champs je cueille la plante Fou. Je songe à abandonner ma femme pour en prendre une autre, non que je cherche la richesse, mais pour un autre motif.

CHANT V.

Argument. — Certains prétendent qu'il s'agit de l'empereur Suen-ouang qui fit bâtir un nouveau palais et abandonna l'ancien.

Un fleuve baigne ces lieux et les rives du fleuve, dépourvues de sinuosités, sont droites. La montagne Nan-chan qui s'allonge en un immense circuit protège ces lieux; des roseaux épais ont crû sur le bord de la rivière et ombragent les pays comme des pins. Une grande concorde règne même entre les frères, et les habitants de cette contrée ne sont divisés par aucune inimitié.

Le petit-fils entre en possession de l'héritage de son grand-père et de sa grand-mère; il bâtit des maisons; de nombreuses murailles s'élèvent, avec des portes qui regardent le couchant ou le midi. Il se fixe dans le pays; il y habite, il s'y récréé, il y converse avec ses amis.

Aux étages supérieurs comme aux étages inférieurs les planches sont parfaitement ajustées. Quand on doit jeter les fondements, le sol de la maison est battu et solidement consolidé. Les murailles ne sont point traversées par les vents et les pluies; elles sont construites de façon à ne point donner asile aux oiseaux et aux rats. Un homme sage par de telles bâtisses s'acquiert de la considération.

Il ressemble à un homme debout, cet homme prudent et sage, à une flèche lancée avec de grands efforts, au faisceau effrayé qui s'élève dans l'air avec ses ailes rapides: ainsi s'avance l'homme sage, ainsi il se montre en public.

La cour précède la maison: elle est unie, décorée de hautes colonnes, tournée au midi, et bien éclairée. Un vaste espace s'étend entre les deux murailles parallèles; dans ces appartements repose un homme sage.

A terre sont étendues des nattes de paille, re-

1. Légume ordinairement appelé pied-de-mouton, dont les pauvres seuls se nourrissent.

couvertes d'autres nattes d'un travail plus délicat. Dans cette maison est couché et dort un homme sage. Il s'éveille: interprète-moi mes songes, dit-il. Les songes sont heureux, quand sont-ils heureux? — Tu n'as rêvé que d'ours, d'ours appelés Pœi ¹, de dragons Houei, de serpents.

Des devins viennent pour interpréter les songes. Les ours, disent-ils, présagent un garçon; les serpents, une fille.

Les présages ne trompent point. Un garçon vient au monde, on le couche sur un lit, on l'enveloppe de riches vêtements. On lui donne pour jouet un sceptre appelé Kouei ², diminué de moitié. L'enfant fait entendre des vagissements; on lui donne de riches vêtements de couleur rouge qui couvrent la partie inférieure du corps. Il est né maître et roi de l'empire.

Une fille vient au monde et à peine née on la dépose à terre; on l'enveloppe de langes de toile; par-dessus on place une tuile ³. Il lui suffit d'être exempte de toute faute; car quelles sont les œuvres utiles que peut faire une femme? préparer le vin, cuire la nourriture, doivent être ses seuls soucis. Elle doit surtout veiller à ne point déplaire à ses parents. Tels sont les devoirs de la femme.

CHANT VI.

Argument. — Des bouviers et des bergers se réjouissent à la vue de leurs nombreux troupeaux.

Qui pourrait dire que tu n'as point de brebis, puisque chacun de tes troupeaux compte au moins trois cents têtes; qui dira que tu n'as point de bœufs? si je comptais tous les bœufs de tes étables, au poil roux et à la tête noire, j'en trouverais plus de quatre-vingt-dix. Tes moutons arrivent et leur corne est inoffensive: tes bœufs viennent et montrent de belles oreilles.

Tes troupeaux descendent dans la vallée, ou vont boire sur les bords de l'étang, ou se couchent dans la prairie, ou se tiennent sur leurs

1. Il y a différentes espèces d'ours; les ours Pœi ont la tête haute, les pieds longs et sont féroces.

2. Insignes de la royauté.

3. Cette coutume est encore en vigueur aujourd'hui; quand l'enfant qui est né est une fille, on place sur ses langes une tuile. On dit qu'autrefois les femmes, quand elles tissaient de la toile, employaient une tuile pour serrer la toile tissée; la tuile placée près de la jeune fille indiquerait donc que sa fonction est de tisser de la toile.

pieds. Le pâtre de ton troupeau s'avance portant sur ses épaules un épais manteau, sur sa tête un bonnet pour se garantir de la pluie. Il porte aussi la nourriture de la journée; trente sources de revenus te fournissent tout ce qui t'est nécessaire.

Ton berger arrive; il ramasse du bois et des herbes, il tue et emporte avec lui de nombreux oiseaux, des mâles et des femelles. Tes brebis s'approchent : qu'elles sont grasses, et bien portantes! aucune n'est galeuse, aucune n'est malade. A un signe du berger les brebis sans retard entrent dans le bercail l'une après l'autre.

Le sommeil du berger est accompagné de rêves nombreux : il voit des poissons, ensuite il aperçoit des champs avec leurs bornes, et quelques hommes qui s'occupent de la culture des terres; il voit aussi des villages et des villes et beaucoup d'hommes qui font les travaux du village. Le poète interprète ainsi ces songes : les poissons nombreux présagent une heureuse récolte; les champs et les villages annoncent une nombreuse famille.

CHANT VII.

Argument. — Suivant les uns le sujet de ce chant est l'orgueil d'un ministre qui gouvernait sous l'empereur Hoan-ouang, fils et successeur de Peng-ouang; suivant les autres il s'agit d'un ministre de l'empereur Yeou-ouang. C'est une satire contre ce ministre quel qu'il soit.

Le mont Nan-chan cache sa cime dans les nues, il est environné de rochers arides. O Chi-in, prince redoutable, prince terrible! Les peuples ont les yeux fixés sur toi, et la crainte les tourmente comme un feu dévorant; la frayeur les empêche de prononcer de gaies paroles. Pourquoi l'empire croulant ne trouve-t-il aucun soutien ?

Le mont Nan-chan, dont le sommet est très-élevé, est recouvert d'arbres et de broussailles impénétrables. O Chi-in, homme redoutable et terrible; pourquoi es-tu si injuste? Le temps approche où les vengeances du ciel éclateront par de terribles châtements; le mal étend au loin ses ravages, et la mort jonche la terre de victimes. Les peuples n'ont plus de voix que pour proférer des plaintes, et cependant le repentir ne touche pas son cœur; il ne songe pas à s'amender.

Le glorieux ministre de l'empire, In-chi, est le soutien de la dynastie des Tcheou.

Toute la force de la loi et de l'autorité est en ses mains. Il est la clef de voûte de tout l'univers, l'aide de l'empereur, c'est de lui que dépend la paix du monde.

Et maintenant qu'il a violé ses devoirs, il faut que le ciel vengeur ne lui accorde aucune pitié; mais il n'est pas juste que toute la multitude des hommes soit entraînée avec lui, sans exception, dans les mêmes malheurs.

Il ne sait rien, il ne voit rien, et ne fait rien de ses mains; aussi le peuple n'a-t-il en lui aucune confiance. Il devrait se garder au moins de tromper l'empereur, s'il ne cherche jamais à s'éclairer sur les affaires publiques et s'il n'en traite jamais aucune.

Il devrait, jaloux de faire respecter la justice et le bien, il devrait retirer leur charge aux mauvais magistrats; car il n'est pas juste que les peuples soient réduits à de dures extrémités par la faute des administrateurs publics.

Pourquoi des hommes sans capacité sérieuse exercent-ils des fonctions importantes, je parle des gendres de l'empereur et des frères de l'impératrice ?

Le ciel¹, oubliant la justice, nous a précipités dans ces malheurs, le ciel ne veut pas avoir pitié de nous : il a résolu d'abandonner l'empire dans ce déplorable état. Que nos princes montrent un esprit ferme et confiant, et le peuple, relevé de son abattement, leur donnera sa confiance.

Qu'ils soient sages et amis du droit, et leurs peuples oublieront leur colère et leur ressentiment. Si nous ne sommes pas pleins de déférence pour les décrets d'en haut, quel sera le terme de nos malheurs! notre malheur devient tous les mois plus désespéré. Le pauvre peuple n'a plus de repos, et, tourmenté de soucis, il ressemble à un homme troublé par la boisson.

Lequel des officiers publics apportera un remède à tant de maux. Si l'empereur ne gouverne pas lui-même, et ne tient d'une main habile les rênes de l'Etat, les hommes seront éternellement malheureux.

Les chevaux attelés au quadrigé portent fièrement leur tête, et, monté sur mon char, je promène mon regard dans toutes les directions; partout le chemin est étroit, et je ne trouve pas

1. Ces paroles sont un peu dures et ressemblent à des blasphèmes arrachés par une douleur aveugle. On peut se souvenir, sinon pour les excuser, du moins pour les expliquer que David et Job en prononcent de semblables dans l'Écriture sainte.

de lieu favorable pour abandonner les rênes à mes chevaux impatients.

Le ciel s'est enfin souvenu des lois de la justice. Notre roi est agité de soucis.

Loin de se repentir, il s'irrite contre ceux qui l'avertissent, et se laisse dominer par le ressentiment.

C'est moi, Kia-fou, qui ai chanté ces vers; toi, considère dans quel chagrin est plongé l'empereur; cultive ton esprit, et soulage le prince dans la mesure de tes forces.

CHANT VIII.

Argument. — Des bruits malveillants se répandent dans le peuple, et mettent le désordre dans les affaires. Ce chant est attribué à un seigneur qui avait le titre de Tai-fou.

Le quatrième mois de la lune commence l'été et amène la saison des pluies. Mon esprit est tourmenté de chagrins. Diverses rumeurs se répandent dans la foule; et moi seul je souffre de tous ces maux, la tristesse me dévore comme un feu pénétrant. Obligé de songer à moi dans ces souffrances, et n'osant pas rendre les autres témoins de mes douleurs, je m'expose à une maladie funeste.

Pourquoi ai-je reçu la vie de mes parents ?

Est-ce pour endurer tous ces tourments ?

Pourquoi toutes ces calamités, loin d'éclater avant ou après ma naissance, sont-elles justement réunies quand je suis sur la terre ?

Ils disent sans réfléchir tout ce qui leur vient à l'esprit, sottises ou choses sensées.

Et cependant mes tourments augmentent de jour en jour, et ma souffrance est l'objet du dédain et du mépris.

Tout m'abandonne, et je suis en proie au noir chagrin, et je vois partout des malheureux.

Le peuple innocent est soumis à un pouvoir tyrannique. D'où pourra venir le remède à tous ces maux ? Voyez ce corbeau dans les airs; à qui appartient la demeure sur laquelle il vient s'établir ?

Pénétrez dans cette forêt; vous n'y trouverez que du bois et des herbes épaisses. Aujourd'hui le peuple est exposé à un danger terrible, et le ciel paraît n'en prendre aucun souci.

C'est pourtant lui qui peut tout ramener dans l'ordre, et il n'est personne qui ne cède à sa puissance, dont la volonté puisse lui résister.

Le maître suprême des choses, le grand et redoutable Chang-ti, ne hait personne; qui pourra dire que la haine contre un homme habite dans son cœur ?

Une montagne est-elle basse et petite lorsque ses flancs s'élèvent dans les airs, lorsque des champs s'étendent sur sa cime ? Pourquoi les hommes ne songent-ils pas à réprimer les bruits menteurs répandus dans la foule ? on réunit les vieillards, on interroge ceux dont l'emploi consiste à expliquer les songes, et tous s'accordent à dire d'une seule voix : je suis un sage. Et cependant quel est celui d'entre eux qui sache distinguer le corbeau mâle du corbeau femelle.

Qui peut prétendre que les cieus ne sont pas élevés ? cependant nous ne pouvons avancer sous leur voûte qu'en tremblant, et en nous inclinant; qui peut prétendre que la terre n'est pas ferme et solide ? cependant nous ne devons marcher qu'en tremblant, à petits pas, sans écarter nos deux pieds. Telles sont les paroles qu'on entend partout, conformes à la raison, et qui renferment le précepte le plus élémentaire de la sagesse. Et cependant, ô temps ! ô mœurs ! comment se fait-il que les hommes de notre âge soient semblables à des dragons et à des serpents ?

Voyez ces champs coupés par un sentier tortueux, et encombrés de pierres; ce sont pourtant des champs précieux qui portent une belle moisson, et promettent une riche récolte de fruits. Le ciel m'accable de sa colère, il me poursuit, il m'accuse; on dirait qu'il craint de n'avoir pas assez vite raison de moi. Il le fait pour me ramener au droit chemin de la vertu, et s'il ne trouve en moi une très-grande docilité, il me traite sévèrement et en ennemi; il m'accable du poids de sa sévérité; cependant je refuse encore de faire un seul effort.

Les soucis qui me tourmentent oppriment mon esprit sous un poids accablant. Comment se fait-il que le pouvoir qui gouverne soit si sévère ? Quand déjà un immense incendie embrasse tout de ses replis, où prendrons-nous l'eau qui éteindra ces flammes ? C'est une femme nommée Pao-see¹, qui a causé la ruine de notre empire de Tchou si illustre et si puissant.

1. On a déjà parlé de cette femme célèbre qui fut la concubine de l'empereur Yeou-ouang, et plus tard son épouse, après le divorce de ce prince, ce qui fut une cause de désastres pour l'empire. J'ai lu dans l'histoire du Tong-kien une histoire relative à sa naissance qui la rendrait encore plus odieuse.

Songe toujours à la fin. Regarde ce ciel pluvieux et chargé de nuages. Lorsque ton char soutient un lourd fardeau, est-ce que tu jettes les pièces de bois qui servent à donner l'impulsion aux roues? Lorsque ton char penchera d'un côté, ne m'appelleras-tu pas à ton secours?

Garde-toi de jeter ces leviers de bois, au moyen desquels on pousse les roues dans un endroit difficile. Les pièces de bois servent pour les rayons des roues. Regarde toujours le cocher : ainsi les objets qui sont sur ton char ne tomberont pas, et tu arriveras sans encombre au terme de la route.

Le poisson qui est dans un réservoir n'éprouve pas de jouissance véritable : quoiqu'il puisse nager au fond de l'eau, quoiqu'il s'efforce de se cacher ; cependant la transparence de l'eau le trahit toujours. Mon esprit est assiégé de mille chagrins, quand je souge à la tyrannie cruelle qui pèse aujourd'hui sur l'empire.

Les autres se livrent au plaisir de boire et prennent place autour d'une table splendide. Ils entretiennent avec leurs voisins des rapports de bonne amitié et les invitent à prendre leur part de tout ce qu'ils possèdent. Ils célèbrent des noces, et font des mariages ; moi seul je languis dans le chagrin et la douleur.

Ces puissants du monde ont de magnifiques palais et se partagent injustement les largesses des rois. Le peuple est condamné à une vie misérable, le ciel irrité nous accable de malheurs inconnus jusqu'à ce jour ; et les riches peuvent facilement échapper à la dure étreinte de ces infortunes. Mais les malheureux, pauvres et sans soutien, sont bien dignes de notre pitié et de nos sympathies.

CHANT IX.

Argument. — Le poète déplore les malheurs de l'empire.

A la dixième lune, lorsque le soleil et la lune se rencontrent, le premier jour de la lune, et le jour du cycle Sin-mao, eut lieu une éclipse¹ qui ne présagea que des calamités ; la lune se voila,

1. Il s'agit de l'éclipse qui, selon le calcul des Européens et des Chinois, eut lieu 776 ans av. J.-C. et fut visible à Si-gan-fou, dans la province de Chen-si, sous le règne de l'empereur Yeou-ouang.

Il est à remarquer que la fin de chaque dynastie, d'après l'histoire chinoise, est annoncée par des présages de même nature.

le soleil se voila, et la condition du bas peuple fut des plus déplorables.

Le soleil et la lune présagent un malheur, et interrompent leurs fonctions. Les différents royaumes sont mal gouvernés. Les bons sont écartés du gouvernement. Une éclipse de lune est chose commune. Mais une éclipse de soleil n'annonce rien de bon.

Les éclairs brillent, le tonnerre retentit, portant la terreur dans les âmes et éprouvant la conscience des méchants. Les fleuves, les rivières débordent et inondent les campagnes. Des montagnes élevées et des rochers s'écroulent. Le sommet des montagnes descend dans la vallée, et la vallée s'élève en montagne. Hélas ! comment les hommes refusent-ils de réformer leurs mœurs?

Cet Hoang-fou administre la préfecture de Kin-chi ; il est à la tête de six curies ou tribunaux suprêmes de l'empire. Fan, homme décrié, est revêtu de la dignité de Sec-tou, et veille à l'enseignement public. Kia-pe occupe la charge de Tchong-tsai, et remplit les fonctions de ministre de l'empire. Tchong-yun est préposé aux vivres et aux boissons de l'empereur ; il a la dignité de Cheu-fou. Tseou-tsee jouit de la charge de Nœi-chi ; c'est lui qui rend la justice ; il sévit contre les préfets, et il a le pouvoir de les destituer. Kouei est maître de la cavalerie ; il a obtenu la dignité de Tsee-ma ; celui que la loi appelle Kiu porte le titre de Chi-chi et est censeur de l'empire. Tout cela se passe tandis que la belle Pao-see est sur le trône.

Pourquoi cet Hoang-fou ne tient-il pas compte des saisons? Pourquoi me force-t-il à faire aujourd'hui ce travail? Il ne m'a point consulté d'abord pour savoir si cela était permis ou non. Il a fait invasion dans ma maison et dans mes jardins ; mes champs, qu'il m'est défendu de labourer, sont pleins d'eau ou envahis par des herbes qui ne poussent d'ordinaire que dans les bois. Je ne te tracasse point, dit-il ; je ne te fais nul tort ; la justice le veut ainsi.

Hoang-fou passe à ses yeux pour un homme très-sage et de beaucoup supérieur aux autres. Il a construit une capitale dans le pays de Hiang¹ ;

1. Sur le territoire actuel de Hoai-Kin-fou, selon le livre Tchou-li, il y avait deux villes royales ; l'une, la capitale, qui était la plus grande, embrassait un circuit de quatre cents stades, l'autre, la plus petite, dont le territoire ne comprenait qu'un circuit de deux cents stades. Dans ces deux endroits l'empereur assignait, à titre de solde, des campagnes aux grands et à ses préfets.

il se fait seconder par trois préfets de son choix, hommes très-riches, et il ne met plus de borne à sa méchanceté, ne permettant pas même qu'un seul vieillard honnête homme assiste l'empereur dans ses conseils. Il choisit ceux-là seuls qui ont beaucoup de chars et de chevaux; et ces hommes vont dans le pays de Hiang où ils s'établissent.

Je gère les affaires avec un très-grand soin, et je n'oserais me plaindre d'un travail excessif, ni refuser une affaire difficile à conduire. Malgré que l'on me sache innocent de toute faute, tous s'accordent pour me poursuivre de propos malveillants et me rendre odieux. Les maux que souffre le peuple ont une autre origine que la volonté céleste. On tient des réunions en ayant soin d'écartier tout témoin; là on débâture tout ce qui vient à la bouche, on attaque sans retenue la réputation d'autrui et l'on traite les autres à sa fantaisie.

En considérant de près une telle condition je déplore le sort de mon village; car tout y est dans un état déplorable et pire qu'ailleurs... moi seul suis témoin de mes fatigues et de mes chagrins. Les autres vivent heureux; moi seul n'ose prendre de repos. La faveur du ciel n'est pas égale pour tous. Pour moi, comment oserais-je me conformer aux désirs de mon ami et l'imiter en me réjouissant comme lui?

CHANT X.

Argument. — Ce chant, dont la date est incertaine, retrace la situation critique de l'empire.

Le ciel puissant et majestueux ne nous montre plus sa douceur accoutumée : il nous envoie la famine et toutes sortes de calamités; partout la terre est semée de cadavres; le ciel auguste est courroucé contre nous, il nous remplit de frayeur; nous ne sommes plus l'objet de sa sollicitude. Tandis qu'il condamne les méchants à de justes peines, il atteint aussi les bons qu'il confond avec eux, il les accable les uns et les autres, et les soumet par un arrêt commun aux mêmes châtimens.

Déjà s'éteint la famille royale de Tchéou; elle ne peut être rétablie dans son ancienne splendeur. Le gouverneur suprême de l'empire a déserté sa cour, et ne s'informe plus de nos dou-

leurs; déjà les trois ministres de l'empire refusent de prêter à l'empereur le secours de leurs travaux incessants. Les princes de l'empire, et les rois des petits États refusent aussi leur concours. L'empereur paraît vouloir changer les mœurs de son peuple; mais c'est en vain; elles deviennent tous les jours plus corrompues.

D'où vient que l'auguste ciel se montre sourd à nos prières? Et pendant ce temps ils poursuivent leur route, et ne savent plus s'arrêter. O vous tous, hommes sages de l'empire, il est juste que vous songiez à vos intérêts. Mais pourquoi n'êtes-vous accessibles à aucune crainte? Pourquoi ne montrez-vous aucun respect pour le ciel même?

De nouvelles guerres s'élèvent tous les jours, et l'empereur n'est pas encore rentré en lui-même. La famine étend tous les jours ses ravages, et il n'a encore ni adopté ni écouté les avis des sages. Nous tous qui avons accès auprès du prince nous sommes accablés de tristesse, et notre tristesse devient tous les jours plus vive. Parmi les hommes sages de l'empire il n'en est pas un qui puisse faire accepter à l'empereur un sage conseil. Ils répondent quand on les interroge, mais si on les presse par quelque parole vive, ils s'en vont et désertent la cour.

Hélas! ils ne peuvent prendre sur eux de parler. Non-seulement ils craignent de prononcer une parole, mais s'ils la prononcent, ils ont à s'en repentir. S'ils parlent ils ne disent que des mots mielleux, et remplis d'une indigne adulation. Car ils ne se proposent qu'un but, c'est de servir leurs propres intérêts.

Tu ambitionnes les honneurs? mais l'exercice des fonctions publiques est plein d'effrayants dangers. Refuses-tu d'apporter aux affaires publiques le concours de ton zèle? Alors tu irrites contre toi l'esprit de l'empereur. Consens-tu à te dévouer à l'empire, et à t'occuper des affaires publiques? alors tu aigris l'esprit égoïste de tes amis. — « Nous vous prions, disent-ils, de venir habiter la cour; » et vous répondez que vous n'avez point de domicile, légitimant ainsi votre refus.

Nous, nous sommes accablés de douleur, et en présence des ces tristes pensées, nous pleurons des larmes de sang. Toutes leurs paroles nous causent du chagrin et de la douleur. Lorsque jadis vous avez changé de demeure, qui vous a suivis, et qui a bâti votre maison?

SECTION CINQUIÈME.

CHANT I.

Argument. — L'empereur livré de mauvais conseillers ne suit plus aucune idée sage. On ne dit pas quel est cet empereur.

Les mystères augustes du ciel sont impénétrables, inaccessibles à notre faible esprit. Le ciel est plein de colères et de menaces qu'il fera retomber sur la terre placée au-dessous de lui. Les conseillers de la cour sont mauvais; ils ne sont point inspirés par le sentiment du droit. Quel jour verra la fin de si grandes souffrances!

Tout ce qui est juste est rejeté; tous les projets injustes sont adoptés et mis à exécution. En voyant quelles décisions terminent toutes les affaires, je me sens accablé d'une vive douleur.

Ou, ils conspirent ensemble, ou, ils sont en désaccord profond et se dressent mutuellement des pièges pour se supplanter. Toutes les propositions équitables sont rejetées; tous les projets inspirés par l'injustice sont adoptés avec enthousiasme. Ces malheurs sont le sujet de mes secrètes pensées; quel jour mettra fin à toutes ces misères?

J'ai demandé des présages à la tortue; mais elle ne veut pas parler, ni nous laisser saisir le sens de l'augure. Les conseillers sont nombreux; mais tout ce qui est proposé ne peut être fait. Ils vocifèrent pendant les séances, remplissent la tribune de clameurs, et font retentir de leurs cris le palais tout entier. Qui ose s'accuser d'une erreur? Ils ressemblent à ces hommes qui ne poursuivent pas leur chemin, mais perdent leur temps en vains bavardages. Ainsi, ils n'arrivent jamais au terme de leur route.

O douleur! dans les conseils ils ne suivent jamais les errements de nos sages ancêtres. Ils méprisent les enseignements de la vertu, et les lois établies de la raison infailible; ils prennent au hasard leurs sujets de discours, leur consacrent toute leur attention, et dissertent longuement, semblables à celui qui prendrait conseil des passants pour bâtir sa maison, et qui ne peut jamais achever son ouvrage.

Le royaume manque d'un sage conseil. Cependant il est des hommes dans le royaume émi-

nents par leur sagesse; d'autres n'en ont aucune. Dans un royaume de peu d'étendue, il est facile de trouver des citoyens d'un esprit clairvoyant; d'autres remarquables par leur prudence, d'autres par leur habileté et leur soin minutieux; d'autres enfin par leur attachement à la règle et à l'ordre établis. Devons-nous, comme une fontaine qui laisse écouler ses eaux, nous laisser tous également entraîner, et nous précipiter du même pas vers la destruction générale?

Les hommes lâches n'osent se mesurer avec le tigre, ils n'osent monter sur aucun bateau pour voguer sur le fleuve. Les hommes d'aujourd'hui ne savent qu'une chose, ils sont indifférents ou aveugles vis-à-vis de tout le reste: il faut craindre pour soi, il faut s'entourer de précautions, il faut être toujours sur ses gardes. Tel est, dans sa frayeur, celui qui est au bord d'un abîme où il va être englouti, ou celui qui s'avance sur une couche de glace fragile.

CHANT II.

Argument. — Au milieu des désordres qui désolent l'État, les citoyens s'exhortent à agir avec prudence afin de ne pas aggraver le mal.

La petite tourterelle, étendant ses ailes, s'élance dans les airs. Moi, je suis en proie à de profonds soucis. Je songe sans cesse à nos ancêtres et mon esprit ne peut trouver durant toute la nuit un instant de repos: il est toujours occupé de deux êtres chéris¹.

Le sage, même quand il se désaltère, sait se modérer, et observe soigneusement les lois de la tempérance: les hommes d'aujourd'hui, les insensés! ignorent cette règle; ils s'adonnent à l'ivresse et ils se livrent de plus en plus au vin et aux plaisirs de la table. Chacun devrait avoir au fond de son cœur un exemple et comme une image à vénérer et à imiter constamment. La faveur ou la bienveillance du ciel une fois perdue ne se recouvre plus.

Les champs produisent des pois que le peuple ramasse avec soin; la chenille appelée Ming-ling²

1. Tseng-tsee, disciple de Confucius, sur le point de mourir, reproduit ce passage dans son livre See-chou, où l'on cite les paroles qu'il prononça en mourant.

2. Mon père et ma mère.

3. Le frelon emporte, dit-on, dans le creux d'un arbre les petits vers nés de la chenille Ming-ling et le troisième jour le ver se transforme en frelon.

engendre de petits insectes ou vermineux que la guêpe Kouo-lo saisit et emporte. Instruis ton enfant, montre-lui le chemin de la vertu, enseigne-lui à le suivre, et il observera plus tard tous les bons conseils que tu lui auras donnés.

Regarde l'oiseau Tsi-ling; il chante, il voltige. Mes jours passent, tes mois s'écoulent. Lève-toi de grand matin, consacre la nuit au sommeil, et ne sois pas la honte de tes parents.

L'oiseau Sang-hou¹, en voltigeant dans l'aire remplie de moissons, cherche avec son bec des grains pour sa nourriture. Hélas! quel mal affreux nous accable! hélas, pauvres orphelins! Maintenant les emprisonnements, maintenant les tortures. Je prends du blé dans ma main; et je sors pour consulter les présages, et savoir si notre délivrance est proche.

L'homme probe, aux mœurs simples, et modeste dans l'estime qu'il a de lui, ressemble à celui qui, monté sur un arbre et considérant le péril, prend garde de tomber; et ressemble encore à celui qui descendrait au pied d'une montagne par un chemin abrupt: il a les mêmes craintes, la même frayeur, la même anxiété que s'il marchait sur de la glace fragile.

CHANT III.

Argument. — Supplique du prince Y-kieou².

Les oiseaux Yu ou corbeaux de la montagne s'avancent d'un vol toujours égal, et, s'étant rassemblés en un lieu, se livrent au repos. Les autres sont satisfaits, mais moi je suis accablé de soucis; quelle faute ai-je commise contre le ciel? De quoi suis-je accusé? Pourquoi mon esprit est-il condamné à ce tourment?

Le chemin royal large et parfaitement uni est rempli d'herbes sauvages qui ont poussé librement. Mon esprit est agité, et pour ainsi dire, aiguillonné de soucis; couvert de mes vêtements, je reste étendu sur mon lit, poussant de profonds soupirs; et les chagrins de mon esprit malade hâtent en moi l'effet de la vieillesse; je suis agité

1. Cet oiseau vert dont le cou est d'une couleur variée, est avide d'huile et carnivore. On dit ici que contrairement à son habitude il se nourrit de graines.

2. On sait l'histoire du fils de l'empereur Yeou-ouang que son père avait privé de ses droits, et ce qui a rapport à l'épouse de ce même empereur, la princesse Yu-chin, qu'il avait répudiée. Le malheureux prince agri par cette injustice, ou, suivant d'autres, son précepteur, paraît être l'auteur de ces vers.

de soucis et je souffre autant que si je ressentais dans ma tête une douleur aiguë.

A la vue des mûriers et des arbres Tsee plantés par mes parents, un sentiment de respect et de vénération me saisit, je lève mes yeux pleins de déférence vers mon père, et je me confie à ma mère. N'ai-je pas les mêmes cheveux que mes parents? Mes parents ne m'ont-ils pas pressé étroitement contre leur poitrine? Pourquoi le ciel m'a-t-il donné la vie, et fait naître pendant une si triste époque?

Ce saule au doux ombrage est plein de vigueur; dans son feuillage chante la cigale.

Que cette eau est profonde! que ces joncs sont épais et serrés. Je suis comme une barque légère, ballottée au gré du courant, et ne pouvant jamais s'arrêter. Accablé de soucis, je ne puis trouver ni soulagement ni repos.

Le cerf s'élançait avec vitesse, mais jamais il ne dépasse ses compagnons. Le faisan chante dès l'aurore, et appelle sa compagne. Je suis semblable à un arbre vermoulu, qui a perdu tout son feuillage. Et personne ne connaît les soucis qui me rongent.

Qu'un lièvre évitant le chasseur tombe sur nous, peut-être nous aurons pitié de lui et le laisserons partir. Si le voyageur trouve un cadavre au milieu du chemin, il lui rendra les derniers honneurs. Mais un certain prince que je connais est d'un cœur si insensible que même dans ces circonstances qui inspirent la pitié il n'est ému par aucun sentiment de douceur; et moi tourmenté de ce mal cruel, je répands des torrents de larmes.

Le noble seigneur ouvre ses oreilles à la calomnie¹, de même qu'il vide les coupes de vin que lui offrent ses serviteurs. Il n'est point guidé par cette bienveillance qui fait considérer les choses avec une mûre réflexion. Ceux qui coupent du bois sur un arbre, cherchent un endroit où ils puissent poser leur pied en sûreté; ceux qui scient du bois suivent avec le fer les lignes et les veines du bois. Lui, il laisse échapper tous ceux qui ont commis un crime, et dirige contre moi seul toutes les accusations.

Quelle montagne n'est pas dominée par une montagne plus élevée; quelle source n'est point dépassée en profondeur par une autre source.

1. La concubine de l'empereur Yeou-ouang, et son fils bâtard Pe-fou, conspirèrent contre l'impératrice et son fils pour jouir de leurs avantages et employèrent la calomnie pour arriver à leurs fins.

Le sage ne parle pas à la légère ; car il sait que des oreilles avides sont toujours collées aux parois de sa chambre.

Garde-toi de venir près de ce pont, ou d'étendre mes filets. Je prévois avec plus de précaution tout ce qui peut arriver dans le présent et qui dépend de moi ; ce qui est dans l'avenir et qui est soustrait à mon influence, comment pourrais-je m'y préparer ?

CHANT IV.

Argument. — Un puissant *Tai-fou* attaqué par les mensonges et la calomnie, ne sait par quel moyen se défendre contre de fausses imputations. Le nom de ce seigneur et l'époque à laquelle ce chant a été écrit sont également inconnus. Un seul commentateur en fait remonter la date à l'an 722 av. J.-C.

O ciel auguste, dont les décrets sont impénétrables à notre faible esprit, toi qui es la providence des hommes, pourquoi permets-tu qu'un mortel soit accablé de si douloureuses infortunes sans avoir commis une faute, sans s'être rendu coupable ? O ciel auguste, que tu es sévère et redoutable ! Après un soigneux examen je trouve ma conscience pure de toute mauvaise action. O ciel auguste, que ta colère est terrible ! Si je juge sévèrement ma conduite, je me sens entièrement innocent.

La source et l'origine des troubles qui agitent l'État, est dans le roi qui laisse un libre accès près de lui aux imposteurs et aux méchants. Si un tel état de choses, déjà si déplorable, s'établit et se consolide, c'est parce que le roi accorde sa confiance à des scélérats. Si au contraire il laissait éclater sa colère contre tous ces hommes, les troubles seraient vite apaisés ; il les apaisera s'il aime les gens de bien.

Le roi accomplit souvent des vœux de piété¹, mais le mal de l'État empire chaque jour. C'est parce que le prince accorde à tort sa confiance à ces hommes criminels et perdus d'honneur, et ainsi la perte du royaume avance chaque jour ; chaque jour elle se précipite.

Les paroles de ces scélérats sont douces comme le miel, et ils se soucient peu du fléau qu'ils ont déchainé sur l'État. Ceux qui négligent les lois de leurs devoirs, méritent d'être accusés : mais

1. Les peuples avaient l'habitude d'immoler une victime et d'en boire le sang pour sceller leur serment et engager leur foi. Cette coutume existe encore.

avant tout il faut accuser l'indigne apathie de ce roi imbécile.

Le roi a fait élever des palais vastes et magnifiques, pour les consacrer à la mémoire sacrée de ses aïeux. Nos sages nous ont transmis les beaux préceptes d'une vertu grande, glorieuse et habile : partout où les autres réfléchissent et raisonnent, nous voulons sottement décider. Mais le lièvre, malgré toute son agilité à bondir, toute sa vitesse à courir, peut cependant tomber par mégarde sur les chiens et se trouver pris.

Le prince a planté une allée de jeunes arbres. Je sais certainement quel cas il faut faire des vaines rumeurs répandues dans la foule. Les paroles qui conseillent la concorde et la pratique du bien, sont bonnes, et louables pour ceux qui les disent ; mais ceux qui viennent en public faire entendre des paroles menteuses et imitant le son agréable de la flûte, ceux-là ont perdu toute vergogne.

Un homme, fait de je ne sais quelle pâte, habite dans des lieux marécageux ; il est sot et imbécile ; il a été une des causes des troubles qui nous agitent. O toi, malheureux qui souffres d'un ulcère, et ne peux remuer tes pieds, quelle peut être ta force et ta valeur ? Tu as exécuté et conduit à bonne fin tous tes projets, mais quels étaient tes associés dans cette œuvre ?

CHANT V.

Argument. — Un homme se plaint de l'abandon d'un ami fourbe et déloyal.

Quel est cet homme, je ne sais ; ce que je sais, c'est qu'il a un cœur pervers. Pourquoi passe-t-il à côté de ma porte sans entrer dans ma maison ? je demande à ceux qui l'accompagnent : qui est-il ? ils me répondent : on l'appelle Pao¹.

De ces deux hommes qui vont de compagnie, lequel est l'auteur et la cause de mon malheur ? Pourquoi passe-t-il à côté de ma porte sans entrer, sans venir me voir. Il est bien différent de ce qu'il était ; il me néglige aujourd'hui ; pourquoi cela ?

Je ne comprends pas cet homme ni sa manière d'agir. Il prend le chemin qui conduit à ma maison ; j'entends sa voix, mais lui ; je ne le vois pas ; il ne craint pas la vue des hommes ; il ne craint pas même le ciel.

1. Il parait que Sou-kong et Pao-kong, tous deux rois, avaient autrefois été liés d'amitié ; celui-ci s'étant souillé de beaucoup de crimes, fut abandonné par son ami.

Quel est cet homme ? il est comme un tourbillon, comme un vent impétueux. Pourquoi ne vient-il pas du côté du Nord, pourquoi ne vient-il pas du Midi ? pourquoi passe-t-il à côté de ma demeure et porte-t-il le trouble dans mon esprit ?

Tu marches lentement, et tu pourrais bien l'arrêter ; si tu hâtes ta course, tu trouves le moyen de l'arrêter pour graisser d'huile l'essieu de ton char. Pourquoi ne viens-tu pas ? pourquoi trompes-tu ainsi mon attente, pourquoi te jouer de moi ?

Venant chez moi et entrant dans ma maison, tu remplirais mon âme de joie ; mais passant près de ma maison sans y entrer, tu m'affliges. Comment juger ta conduite, je ne sais. Si tu venais me voir une seule fois, tu diminuerais mes soucis.

Autrefois nous étions unis de cœur comme deux frères ; l'un, comme l'aîné, chantait en s'accompagnant de l'instrument appelé Kiun ¹ ; l'autre, comme un frère plus jeune, s'accompagnait de l'instrument appelé Tchi ². L'union régnait entre nous ; et l'intimité de nos sentiments ressemblait à la corde qui, passée à travers un trou quand on la tresse, réunit des forces différentes ; si tu ne me connais pas assez, si tu doutes de mes sentiments, je m'engage à te fournir trois preuves pour te confirmer la vérité de mes paroles et je m'y engage par serment.

Ne ressembles-tu pas aux revenants ou à l'oiseau aquatique appelé Yu ³, dont les yeux ne peuvent rien voir ? Mais toi tu ne te présentes point en public sans ton visage. Tout homme a un visage apparent, des yeux qui brillent, miroir de l'âme. En considérant attentivement un homme et son visage, comment ne verrions-nous pas son âme ? celui qui a eu l'honnête pensée d'écrire ces vers, s'est proposé de couvrir de honte un homme fourbe et rusé.

CHANT VI.

Argument. — Un homme faussement accusé est condamné à devenir eunuquo ⁴ ; il se plaint de la rigueur de la sentence qui a été exécutée.

Celui qui m'a conduit devant le tribunal en m'accusant faussement, celui qui m'a perdu est

1. Espèce de flûte, chalumeau percé de dix trous.

2. Instrument de terre en forme de croissant, percé de six trous.

3. Cet oiseau ressemble au canard ; on le trouve dans les fleuves Kiang et Hon ; il remplit son bec de sable qu'il lance à la figure des chasseurs.

4. On se rappelle que c'était un des supplices infligés autrefois aux criminels.

semblable à l'homme qui ne ferait nulle différence entre un coquillage peu riche en couleur et une étoffe précieuse de soie, aux couleurs variées, et enrichie de fils d'or. C'est ainsi que mon ennemi a changé des fautes légères en un crime atroce ; il est bien cruel et bien inhumain.

Mon adversaire, mon ennemi a une bouche plus grande que le Van ¹, constellation du midi appelée Nau-ki. Qui l'a encouragé à un tel dessein ?

Tu déblatères mille mensonges, tu médites mille infamies. Tu te tourmentes pour porter contre un homme une accusation artificieuse. Fais attention à tes paroles ; sinon, tu ne convaincras pas les juges.

Par diverses ruses, par tes paroles artificieuses qui te paraissent devoir promptement terminer l'affaire, tes accusations appellent un innocent devant le tribunal. Qu'arrivera-t-il si on n'ajoute pas foi à tes paroles, et si l'accusation que tu portes contre d'autres tourne contre toi ?

L'orgueilleux se réjouit et le malheureux est tourmenté par ses soucis. Ciel azuré, ciel azuré, considère cet homme superbe, aie pitié d'un malheureux.

Quel est l'homme dont il a employé l'aide et les conseils contre moi, je l'ignore. Qu'on saisisse mon accusateur ; qu'on le livre aux léopards et aux tigres ; si les léopards et les tigres n'en veulent point, qu'on l'envoie dans les pays du nord ; si les pays du nord refusent de le recevoir, envoyez-le bien loin et abandonnez-le pour sa punition.

Près de champs situés sur un plateau élevé est une route traversant un endroit défoncé ; cette route est ombragée de saules et de platanes. Moi qui ai écrit ces vers, je sers l'empereur dans son palais en qualité d'enuquo avec le titre de Lee-gui ² ; mon nom est Moug-tsee. Tout homme sage doit veiller sur soi et méditer mes vers.

CHANT VII.

Argument. — Plaintes contre un ami infidèle.

Un vent doux qui vient de l'orient nous amène la pluie. Réduits aux dernières extrémités, nous avons supporté ensemble de dures fatigues, et

1. Nan-ki, van austral, une des vingt-huit constellations chinoises ; le Nan-ki est composé de quatre étoiles.
2. Autrefois les eunuques de l'empereur s'appelaient Su-gin ; aujourd'hui ils portent le nom de Tai-kien.

toujours la plus étroite amitié nous unissait. Mais maintenant que tu es beau et heureux, tu as changé de sentiments et m'as abandonnée.

Le vent d'orient est doux, mais il est des moments où, soufflant avec violence, il tourbillonne avec fureur. Quand nous vivions ensemble dans les privations et le travail, tu m'entourais de soins caressants ; mais depuis que tu es heureux, tu m'as abandonnée, et je ne suis plus rien pour toi.

Le vent d'orient est un vent doux ; cependant, quand il a passé sur les sommets des montagnes, il n'est pas de plante qui ne se flétrisse, il n'est pas d'arbre qui ne se sèche sous son souffle pernicieux. Tu as oublié toutes mes vertus, et tu ne te souviens que de mes plaintes.

CHANT VIII.

Argument. — Le peuple accablé de nombreux travaux est en proie à la disette ; et les fils se plaignent de ne pouvoir nourrir leurs parents.

La plante Gouo lève sa tête superbe ; mais on ne trouve pas ici la plante Gouo, on ne voit que la plante Hao¹. Hélas, pauvres parents ! ils m'ont nourri, et c'est pour moi qu'ils ont enduré les plus dures fatigues.

La plante Gouo élève sa tête ; mais on ne voit point ici cette plante, mais seulement la plante Yu. Hélas ! malheureux parents ! ils m'ont donné le jour, et m'ont nourri ; que de travaux et de maladies n'ont-ils pas endurés !

Quand le vase est vide, on n'a que faire de cette terre inutile. Les hommes, abandonnés de tous, se croiraient plus heureux si la mort finissait leurs tourments. Les pauvres enfants privés de leur père, se traînent misérablement sans aucun soutien ; ils sortent et cachent au fond de leur cœur le mal qui les ronge ; ils rentrent, et dans leur demeure ils ne trouvent aucun refuge contre leur pensée.

Mon père m'a donné la vie ; ma mère m'a porté dans ses flancs ; et, portant entre ses mains mon corps délicat, elle m'a nourri avec une tendresse pleine de sollicitude. Sans cesse occupée de moi, elle m'a vu grandir et me fortifier ; m'entourant de sa vigilance, attentive toujours à prévoir ce qui pouvait me nuire, elle m'a gardé et protégé contre tous les dangers. Partout et toujours elle

1. Nom générique des plantes silvestres qui sont très-hautes et odoriférantes, comme l'absinthe.

me réchauffait de ses tendres baisers. Et maintenant je voudrais pouvoir à mon tour la combler de mille bienfaits ; mais la colère du ciel ne connaît pas de borne.

Le mont Nan-chan est grand et élevé, et à son sommet soufflent les vents impétueux. Les autres sont heureux. Pourquoi suis-je seul en proie à la douleur ?

Le Nan-chan, montagne élevée, est enveloppé dans un courant violent formé par la réunion de plusieurs vents. Les autres voient le sort propice à leurs vœux ; pourquoi mon chagrin est-il sans trêve ni fin ?

CHANT IX.

Argument. — On se plaint du gouvernement de l'empire qui opprimait principalement les peuples orientaux et levait de lourds impôts¹.

La marmite est pleine ; a nourriture cuite en est retirée à l'aide d'une cuiller faite avec le bois recourbé du jujubier. La route royale est droite comme une pierre à aiguiser, comme la ligne parcourue par une flèche. Le peuple voit avec plaisir que les grands la parcourent. Mais toutes les fois que j'abaisse mes yeux, je me mets à pleurer.

Dans les petits ou les grands pays de l'Orient la navette ne tisse plus la toile ; on ne confectionne plus sur le métier ni la chaîne ni la trame. On marche sur la gelée et sur le givre avec des chaussures de toile appelée Ro-pou. Les grands, fatigués et incapables de supporter de si lourds travaux, traversent la grande voie ; pour moi, soit que j'aïlle, soit que je revienne, j'ai l'esprit tourmenté.

Tu coupes l'herbe près de la fontaine d'eau glacée ; tu prends garde que l'herbe que tu as coupée ne pourrisse et ne se consume dans l'humidité. Nos chagrins nous empêchent de dormir la nuit et nous font pousser de profonds soupirs ; nous déplorons le triste sort et la condition des nôtres. Tu serres, pour les conserver, les herbes que tu as récoltées ; des malheureux dont le sort est digne de pitié, ne doivent-ils pas aussi se reposer ?

A l'Orient les hommes s'acquittent des travaux

1. Ce chant a été écrit lorsque la cour de la dynastie Tcheou se trouvait encore dans la partie occidentale, sur le territoire actuel de Si-gan-fou ; les rois de l'empire exerçaient en partie leur autorité à l'orient de la capitale.

qui leur sont imposés sans prendre de repos ; à l'Occident, les hommes marchent vêtus de riches et magnifiques vêtements ; les rameurs portent des peaux d'ours ; les enfants de basse extraction remplissent les plus hautes charges de l'empire.

Ces hommes n'ont point de vin pour l'assaisonnement de leurs mets, mais ils en font un usage immodéré. Ils portent suspendues au côté de grosses perles et des pierres précieuses, et l'usage qu'ils en font, ils ne le regardent pas comme un luxe. Au ciel est le fleuve Tienhan¹, dont la lumière nous éclaire ; la vierge Tchi-niu tisse l'astre triangulaire² de la lyre lumineuse et parcourt en un seul jour sept Siang³.

Il lui est permis de parcourir sept Siang ; cependant elle ne peut me tisser des ornements de diverses couleurs, pour que je jouisse des mêmes avantages que les autres. L'astre lumineux Kien-niou⁴ est un bœuf, mais un bœuf que je ne puis atteler à mon char. L'astre du matin à l'orient, l'astre du soir à l'occident, l'astre Tien-pi sont⁵ comme des filets pour prendre les lièvres ; ce sont des ornements placés pour décorer la voûte céleste.

Au midi est le van ou astre appelé Ki, mais cependant il n'est pas propre à vanner le blé. Au nord est la cuiller ou astre appelé Teou⁶. Cependant il ne peut pas transvaser le vin ou le bouillon. Au midi, le van allonge et tire sa langue. Au nord est la cuiller dont le manche regarde le couchant.

CHANT X.

Argument. — Le peuple malheureux déplore ses infortunes.

Le quatrième mois de la lune⁷ marque le retour de l'été ; dès le sixième, la chaleur devient

1. Tien-han est encore aujourd'hui en Chine le nom de la voie lactée.

2. L'astre triangulaire est formé de deux étoiles situées à l'orient de la lyre lumineuse, qui forment avec celle-ci un triangle isocèle.

3. Les Chinois divisaient l'équateur en douze parties, appelées Siang ; ces douze Siang répondent aux douze heures que les Chinois comptent du milieu d'une nuit au milieu de la nuit suivante. Les étoiles parcourent leur parallèle plus vite que le soleil ne parcourt le sien, le soleil ne parcourant que six Siang lorsqu'une étoile est déjà arrivée au septième.

4. On l'appelle aujourd'hui Ho-kou, roue mise en mouvement par un cours d'eau.

5. L'une des vingt-huit constellations chinoises, composée de neuf étoiles.

6. Également l'une des vingt-huit constellations chinoises.

7. Les années et les mois lunaires ne sont pas

étouffante. Celui qui fut mon aïeul dans un âge fort avancé ne mérite pas à mes yeux le nom d'un homme, car il n'a pas eu pitié de moi.

Sous le souffle glacé du vent d'automne, toutes les plantes se flétrissent. Nous vivons au sein des travaux pénibles, et nos soucis nous rendent malades. Quel refuge nous est ouvert ? Pendant l'hiver le froid sévit, et le vent souffle avec violence. Les autres sont contents ; pourquoi suis-je seul condamné aux souffrances et aux privations ?

Sur les montagnes viennent des arbres précieux, le châtaignier et le prunier appelé Mæi ; les hommes sont changés et sont devenus de cruels voleurs. J'ignore en punition de quelle faute.

Regarde cette fontaine ; elle a des eaux limpides, mais il arrive aussi que ces eaux sont troubles. Moi, je suis tous les jours accablé d'ennuis ; quand donc serai-je content de mon sort ?

Les grands fleuves Kiang et Han qui coulent au midi de l'empire forment des coudes dans leur cours. Quand je remplissais une fonction publique ; je n'ai point faibli au travail, et me suis rendu malade ; et cependant on ne fait aucun cas de moi.

Je ne suis pas l'aigle, je ne suis pas l'épervier appelé Yen, qui déployant ses ailes s'élève dans les nues. Je ne suis pas l'esturgeon, ni le poisson Yeou qui peut trouver un refuge dans le fond des abîmes.

Sur les montagnes viennent les plantes Kue et Ouei ; dans les vallées s'élève l'arbre appelé Y¹.

Ces vers ont été composés par un homme vertueux qui a voulu exprimer sa douleur.

SECTION SIXIÈME.

CHANT I.

Argument. — Un seigneur puissant s'occupe activement des soins que réclame l'administration de l'État.

Je gravis la montagne qui regarde le nord, où je cueille la plante Ko ou berberis. Des hommes laborieux et vaillants s'occupent du matin au soir des affaires publiques. Quand il s'agit du

comptés d'après le calendrier des Tcheou, mais d'après celui des Hia.

1. Arbre dont on fait les roues.

service de l'empereur, toute lenteur cesse; mais mes parents vivent condamnés à de rudes travaux.

Quel pays de la terre n'obéit pas aux ordres de l'empereur? Quel homme n'est pas humble sujet de l'empereur, et de quelle contrée est-il? Le ministre honoré du titre de Faï-fou a oublié les lois de l'équité; car je suis laissé seul à la tête des affaires, et seul j'ai la prudence nécessaire.

Les chevaux de mon quadriga n'ont pas un instant de repos, et le service de l'empereur m'acable de besogne. L'empereur est content que je ne vieillisse pas, et que, toujours vigoureux et plein de force et de santé, je puisse parcourir l'empire, et lui consacrer tous mes soins empressés.

D'autres goûtent le repos dans leur demeure ou se livrent au plaisir; d'autres, après avoir épuisé leurs forces au service de l'État, sont tombés malades, d'autres sont retenus au lit, d'autres sont toujours en voyage sans aucun repos.

Les uns se retirent dans l'intérieur de leur maison pour se dérober au bruit de la foule, d'autres, accablés de soucis et de travaux, restent sans forces; d'autres, paresseux et indolents, ou se couchent sur le dos ou ensevelissent leur visage sous leurs couvertures, d'autres enfin quand les affaires pressent, ont à peine le temps de se laver la figure¹.

Il en est qui s'adonnent à la boisson et à la débauche; d'autres cèdent au poids des soucis et des travaux, et se retirent craignant d'être accusés près du roi. D'autres, comptant sur la faveur de l'empereur, vont et viennent libres et insouciantes, et disent toutes les banalités qui leur viennent à l'esprit; d'autres traitent certaines affaires et se hâtent de les terminer.

CHANT II.

Argument. — Paroles d'un homme accablé sous le poids du travail.

N'aide pas un char dans sa marche, car tu le couvrirais de poussière. N'occupe pas sans cesse la pensée de soucis et de chagrins, quels qu'ils soient, car tu en deviendrais malade.

N'aide pas un char dans sa marche, car ton corps serait noirci de poussière comme d'une

1. Les peuples dont il s'agit dans ces chants regardaient comme une pratique sacrée la coutume de se laver le visage au sortir du lit.

épaisse fumée. Garde-toi de songer sans cesse aux chagrins, car tu ne serais plus maître de ton esprit, et la lumière de l'intelligence s'obscurcirait en toi.

N'aide pas un char dans sa marche, car tu serais aveuglé d'une poussière noire comme la fumée. Ne plonge pas ton esprit dans de sombres pensées, car elles deviendraient plus vives, et plus douloureuses.

CHANT III.

Argument. — Un seigneur est parti pour faire une guerre dans un pays situé à l'occident; il se plaint vivement de n'être pas rappelé, quand la fin de l'année approche.

O ciel auguste, plein de sagesse, et élevé sur nos têtes, tu protèges la terre avec sagesse et tu nous es favorable. Je suis venu vers les rivages de l'Occident, dans le pays de Kiou-ye¹: nous touchons au premier jour du second mois lunaire, et j'ai passé dans cette contrée un été et un hiver; aussi mon esprit est agité de douleurs, mes entrailles sont pour ainsi dire rongées par un poison subtil; je pense à mes compagnons et de mes yeux coule comme une pluie de larmes. Comment ne penserais-je pas à retourner vers les miens? Mais je crains, en revenant, de m'exposer à une accusation et de tomber dans quelque piège.

Depuis que je suis venu, le soleil et la lune ont une fois parcouru leur carrière. Quand donc me sera-t-il permis de retourner vers les miens? Déjà une année s'est presque écoulée. Je me vois seul et abandonné au milieu de nombreux soucis; je suis occupé d'affaires, et mon esprit se tourmente. Je ne puis un instant interrompre les travaux qui me tiennent enchaîné. Je songe à mes camarades, et leur souvenir est toujours présent à ma pensée. Pourrais-je ne pas nourrir l'espoir de retourner vers eux? Mais je crains le blâme et la colère des hommes.

Quand je suis venu ici, déjà la lune et le soleil avaient dépassé le point de leur course, où le froid sévit. Quand pourrai-je revenir? Mais les affaires de l'empire sont toujours urgentes. La fin de l'année approche. Déjà on a ramassé la plante Siao et enfermé dans les greniers la récolte des légumes.

1. On ne sait pas quel est ce pays appelé Kiou-ye.

Mon esprit est soucieux. Je me suis volontairement chargé de ces travaux, je regrette la société de mes amis, et poursuivi de ces regrets, je sors de la maison et je m'efforce de procurer à mon esprit quelque distraction. Puis-je faire que mon cœur n'aspire pas après le retour? Mais je crains les vains bavardages qui seront causés par mon retour.

O vous, grands de la terre, qui tenez en vos mains les rênes des États, je vous en prie les larmes aux yeux, mettez un terme à votre vie pleine de mollesse. Songez à respecter votre dignité; appelez aux grandes charges des hommes probes et d'un esprit droit; accueillez-les avec bienveillance; et le ciel satisfait de votre zèle vous comblera de biens.

O vous grands de la terre, ne vous livrez pas sans cesse au plaisir et à la mollesse. Ayez quelques égards pour votre dignité; aimez et appelez à vous les hommes justes et sages. Quand le ciel verra votre manière d'agir, il augmentera le nombre de ses bienfaits et assurera votre bonheur.

CHANT IV.

Argument. — Le sujet de ce chant n'est pas bien précis. On prétend que celui dont il est question ici est l'empereur Yeou-ouang, qui, adonné au plaisir de la musique et livré à la mollesse, ne savait pas revenir à lui-même. Il est comparé à l'eau qui coule, et ne peut remonter vers sa source.

Les cloches ébranlées remplissent l'air de leur *Tsiang-tsiang*. Les eaux du fleuve Hoai inondent au loin la campagne. Mon esprit soucieux est agité de douleur. Je n'oublierai jamais nos sages et nos hommes vertueux.

La cloche résonne et le fleuve Hoai sent gonfler ses eaux; mon âme est dévorée de chagrins. Nos sages et nos hommes de bien étaient doués d'une vertu, qui ne souffrait jamais l'injustice.

La cloche sonne et le tambour résonne. Le fleuve Hoai baigne trois îles. Les soucis ne laissent aucun repos à mon esprit. Nos sages et nos hommes de bien n'ont plus d'imitateurs de leur vertu.

La cloche ébranlée résonne. On entend aussi les accords des Kin et des Che. Ces deux instruments marient heureusement leurs sons et forment un concert harmonieux. Les vers accompagnés au son de la musique portent le nom d'Ya

et de Nan; les danses s'appellent Yo; et la fête se poursuit avec ordre.

CHANT V.

Argument. — Chants de fête, à l'occasion des cérémonies célébrées en l'honneur des parents morts ¹.

Les champs sont hérissés de ronces et d'épines qu'on enlève avec beaucoup de peine. Depuis les premiers temps nous usons notre vie au travail, et dans quel but? Nous cultivons le millet Chou, et le millet Tsi; et les récoltes de l'un ou de l'autre sont belles et fécondes.

Nos greniers plient sous le poids, et renferment des monceaux de froment entassé. Nous avons cent milles mesures de fruits. Aussi le vin et les mets abondants chargent notre table, et nous préparons les offrandes et les sacrifices, pour que la prospérité et le bonheur continuent à régner parmi nous.

On conduit dans un grand appareil des taureaux bien gras et des bœufs; en hiver, cette cérémonie s'appelle Tching, en automne Tchang. Les uns écorchent les brebis: d'autres font cuire les viandes; les autres règlent l'ordre du repas; d'autres portent les plats, la cérémonie des offrandes et des prières se fait aux portes de la cour intérieure; et les choses sont faites magnifiquement.

Le père de notre famille, notre antique aïeul, était un homme noble et vénérable. Notre ancêtre approuve nos offrandes et nos prières. Les enfants accomplissent pieusement les devoirs qui sont dus aux parents ²; et une vie longue et prospère est pour eux le prix et la récompense de leur piété envers les chefs de leur race.

Nous avons accompli notre devoir dans la mesure de nos forces et de nos moyens, et rien n'a été négligé dans la célébration de cette solennité. Celui qui préside aux prières nous affirme que de nombreux bienfaits sont assurés à ceux qui honorent leurs parents par la piété, et qu'un

1. Il était d'usage d'honorer les parents morts comme s'ils vivaient encore. Aussi le respect des morts était aussi grand que celui des vivants.

On ne sait pas bien ce qu'ils entendaient par ce mot esprit, mais il est certain que chez ces peuples existait la croyance à un grand Esprit, gardien et protecteur de l'Etat. Ils croyaient que cet Esprit était le ministre du maître souverain et exécutait ses ordres.

2. Rapprochez cette pensée de l'Écriture. Honorez les parents et tu vivras longuement.

heureux sort attend leurs descendants. Les mets qui sont offerts pour honorer la mémoire des ancêtres exhalaient une douce odeur : les esprits de nos aïeux ont approuvé ces offrandes, ainsi que le vin, et ils nous promettent un avenir plein de prospérité en récompense de notre piété : et toi, père de famille, parce que tu t'es acquitté religieusement de ces saintes cérémonies, tu peux espérer un bonheur immortel ; et ta félicité s'accroîtra de jour en jour jusqu'à la fin des temps.

Les cérémonies accomplies, on s'abstient de faire entendre le son des cloches ou des tambours. Chacun regagne avec recueillement sa demeure, et celui qui préside à la fête leur dit : « Les âmes des morts reçoivent avec joie vos offrandes, et elles les ont pour agréables. » Alors celui qui porte les images des aïeux, le respectable Chi, se lève ; il est salué par le son des cloches et le bruit des tambours, qui l'accompagnent à son départ. L'esprit qui présidait remonte dans sa demeure des cieux, et sans retard, les seigneurs qui étaient présents et la maîtresse de la maison se retirent. Et le père de famille commence alors avec ses frères un repas d'un caractère privé.

Les instruments de musique sont rapportés dans les appartements intérieurs ; on entend un dernier concert et tous se reposent dans la douce espérance d'une prochaine et durable félicité. On dresse la table, et le repas se fait au milieu de la plus grande intimité ; il est assaisonné par une joie pure. Après avoir bien bu et bien mangé, tous, petits et grands, rendent des actions de grâce. L'Esprit a trouvé agréables les mets et le vin, il en a accepté l'offrande, et a promis une longue vie au père de famille. Tout s'est fait avec ordre, et dans le temps prescrit ; car il est de règle que chacun déploie dans ces fêtes la plus attentive diligence. Et vous, enfants qui naîtrez un jour, qui que vous soyez, suivez tous ces exemples, et prenez garde de perdre jamais ces traditions sacrées du culte des ancêtres.

CHANT VI.

Argument. — Fête en l'honneur des parents morts.

Le mont Nan-chan est bien celui qu'a habité Yu¹. Là on peut voir, dans la plaine et sur le pen-

1. L'empereur Yao employa Yu pour réparer les désastres causés par le déluge.

chant des collines, des champs dont la terre est retournée et labourée ; ce sont les travaux des descendants de Yu. Je divise ces champs par des bornes et des limites ; entre chacun de ces champs j'amène l'eau au moyen de canaux et je les entoure de sillons du côté du midi et de l'orient en relevant la terre, formant des tas inclinés.

Au plus haut du ciel courent de paisibles nuages ; la neige amenée par le vent tombe et remplace une pluie fine ; comme elle ne tombe en quantité ni trop grande ni trop petite, et qu'elle recouvre nos champs dans une juste mesure, nos terres deviennent grasses et fertiles.

Les limites de chaque champ sont bien définies ; les récoltes sont abondantes et les moissons appelées Chou et Tsi sont considérables ; ce sont là les richesses amassées par les travaux des descendants de Yu, c'est avec ces récoltes qu'on fait le vin et qu'on prépare ces repas que j'offre dans les fêtes, en l'honneur des parents morts, et dans les festins auxquels j'invite des hôtes illustres ; c'est ainsi que la vie se prolonge de longues années et que l'on parvient à une vieillesse avancée.

Au milieu du champ est située une maison ; à l'extrémité du champ sont plantés des courges et des melons. On enlève la peau de la courge pour la faire macérer ; puis on l'offre au premier et auguste auteur de la famille et de la race. Ainsi ses descendants prolongent leur vie de longues années et sont bénis du ciel.

On emploie du vin pur pour les oblations. On amène des bêtes au poil rougeâtre¹ que nous offrons à nos ancêtres² ; on prend à la main un couteau muni de grelots, avec lequel on parcourt et on ouvre les poils de la bête, puis on recueille le sang et l'on enlève la graine.

Ces offrandes répandent une agréable odeur ; et dans la pratique de ces offrandes rien ne se fait avec négligence ; tout a lieu avec éclat et pompe. Car depuis l'origine de notre race, Yu est vénéré et auguste, Yu à qui nous accordons de justes hommages ; c'est lui l'auteur de la

1. Sous la dynastie des Tcheou, on choisissait des bêtes de couleur rougeâtre dans les fêtes des parents morts. Chaque dynastie avait sa couleur, qui, par ordonnance, l'emportait sur les autres.

2. En offrant des victimes aux parents morts et en préparant des repas en leur honneur, les Chinois voulaient témoigner qu'on doit honorer les morts comme s'ils étaient encore vivants.

grande récompense, du merveilleux bonheur qui nous attend, l'immortalité.

CHANT VII.

Argument. — Éloge des travaux champêtres.

Que ce champ est beau ! que son étendue est vaste ! Sa récolte de chaque année remplit dix mille mesures. Tout ce qui me reste de mes récoltes précédentes, je le consacre à la nourriture de mes fermiers. Les moissons précédentes ont été aussi productives ; maintenant je vais visiter mes champs exposés au midi, et je trouve les paysans occupés à faire du pain, ou à élever des mottes de terre. Avec quelle vigueur ont poussé les semences du Chou et du Tsi. La moisson sera belle, j'en ai le ferme espoir, et j'ai le projet d'alléger un peu le travail des paysans.

Nos moissons sont belles ; nos brebis sont d'une couleur bien blanche et sans tache. Je pourrai m'en servir pour le sacrifice appelé Che ¹ et la cérémonie qu'on nomme Fang. ² Nos champs sont en bon état, ce qui fait le bonheur des travailleurs. Nous chantons aux sons du Kin et du Che, nous faisons résonner le tambour, pour émoigner notre reconnaissance au premier inventeur de l'agriculture, pour demander une pluie salutaire, afin que nos moissons viennent heureusement à terme et fournissent une ample nourriture aux hommes et aux femmes des champs.

Quand arrive celui qui préside aux cérémonies des offrandes avec le titre de Tseng-sun, les femmes et leurs fils apportent la nourriture du jour dans les champs du midi. Celui qui préside aux travaux des champs vient, et son cœur est rempli de joie ; il passe à droite et à gauche dans tous les rangs, goûtant tous les mets apportés afin de s'assurer s'ils sont bons ou mauvais. Ils se réjouissent de voir toutes les semences prospérer et promettant de riches moissons. Le grand Tseng-sun n'a aucun sujet de mécontentement, et les paysans se mettent à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur.

1. Il y avait deux espèces de sacrifices appelés Kiao-che, pour honorer le souverain maître et dominateur des choses. On accomplissait ces sacrifices dans deux temples dont l'un était situé au midi, l'autre au nord de la cour.

On faisait le sacrifice Che pour obtenir les biens de la terre.

2. Cérémonie pour honorer les esprits des quatre parties du monde.

CHANT VIII.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Un grand champ demande des soins très-assidus ; aussi je prépare les semailles, et je remets en état tous les instruments de culture. Après ces préparatifs, je me mets à l'ouvrage, et avant de confier la semence à la terre, je laboure les champs du côté de l'orient, et je prends le soc et la herse. Je sème les graines de plusieurs espèces, et quand le germe a poussé avec vigueur, et que les nouvelles plantes ne sont pas grêles, mais pleines de sève, le sage Tseng-sun se réjouit.

Déjà les épis commencent à se former, les grains de blé se développent, grossissent et arrivent à leur maturité. Les moissons n'ont point à souffrir du voisinage des herbes nuisibles. Délivrez vos champs de l'insecte Ming, qui, caché sous l'enveloppe du grain, ronge le germe, de l'insecte Te qui mange les feuilles encore tendres, de l'insecte Mao qui attaque les racines, et de l'insecte Tse qui ronge les jeunes pousses ; ne laissez rien qui puisse nuire à vos nombreuses semences. Oh ! puisse le génie qui préside aux travaux des champs détruire par le feu tout ce qui pourrait nuire à la récolte.

Les nuages s'amoncellent, et laissent tomber une pluie douce, qui vient arroser le champ destiné à payer le tribut dû au trésor public, et étend ensuite son influence heureuse sur mes champs particuliers. Au temps de la moisson on laisse sans les couper des épis encore trop jeunes, on laisse encore des gerbes dans le champ ; il y a aussi des bottes de gerbes et des épis qu'on abandonne, et tout cela dans l'intention d'être utile aux glaneuses privées de biens ¹.

Celui qui préside aux offrandes et porte le titre de Tseng-sun est arrivé, et les enfants vont avec leurs fils porter la nourriture aux travailleurs des champs du levant. Le chef des paysans vient aussi et se réjouit.

Ils célèbrent religieusement la cérémonie des offrandes, auxquelles ils emploient des mets d'une couleur rouge et noire et les fruits Chou

1. Dans la Bible il est recommandé de laisser après la moisson des épis que ramassent les veuves et les pauvres.

et Tsi : au moyen de ces solennelles cérémonies ils s'assurent une éternelle prospérité.

CHANT IX.

Argument. — Celui qui est désigné ici par le nom d'homme sage ou prince sage n'est autre que l'empereur ; des louanges lui sont adressées par les rois ses descendants, réunis dans le palais d'orient.

Admire la largeur et la profondeur du fleuve Lo. J'ai vu venir cet homme sage qui semble réunir sur sa tête toutes sortes de prospérités. Il est couvert d'un costume guerrier de couleur rouge et il conduit à la guerre six colonnes de soldats ¹.

Admire la largeur et la profondeur du fleuve Lo. Il est arrivé, cet homme sage ; le fourreau de son épée est ciselé et orné partout avec art. Qu'il vive éternellement, ce prince rempli de sagesse, et puisse-t-il voir pendant dix siècles sa famille exempte de tout malheur !

Regarde le fleuve Lo et admire la profondeur de son lit. Le sage prince est arrivé ; que de biens sont réunis en lui seul ! Oh, vive, vive à jamais ce sage prince ! puisse-t-il voir pendant mille ans et plus son empire calme et prospère !

CHANT X.

Argument. — L'empereur s'adresse aux rois qui gouvernent ses États, et répond aux éloges qu'il reçoit d'eux dans l'ode précédente.

Le poirier Tchang est couvert de feuilles et de fleurs de la plus belle apparence. A votre vue mon cœur a bondi de joie, comme s'il eût voulu sortir de ma poitrine : tant sont grandes les qualités que j'admire en vous.

Ce poirier est orné de fleurs et de feuilles belles à voir. Vous êtes environnés de tant d'éclat, de tant de majesté, que je vois en vous les signes certains d'un bonheur inaltérable.

Les fleurs du poirier Tchang brillent de la couleur jaune et blanche. Je vous vois portés sur

¹ Le territoire de la capitale était divisé en six parties, dont chacune comptait 12,500 familles. Chaque famille fournissait un homme ; les soldats pris dans ces familles formaient une légion. Les six légions réunies fournissaient une armée de 75,000 hommes. Cette armée appartenait en propre à l'empereur, sans compter les troupes que les rois étaient tenus de lui fournir.

des quadriges attelés de quatre chevaux blancs ; avec quelle grâce vous tenez les six rênes dans vos mains !

Si je vous regarde du côté gauche, je vois en vous toute l'apparence d'un sage ; si je vous regarde du côté droit, je vois encore en vous toutes les qualités d'un sage ; ainsi tous les signes extérieurs montrent en vous un esprit parfait et orné de toutes les vertus.

SECTION SEPTIÈME.

CHANT I.

Argument. — L'empereur reçoit les rois à sa table, ceux-ci lui adressent ces paroles :

L'oiseau Sang-hou vole de tous côtés, et ses ailes peintes de diverses couleurs brillent d'un éclat ravissant. Le sage empereur est dans la joie, et le ciel assure son bonheur.

L'oiseau Sang-hou vole de tous côtés : son cou est blanc. L'empereur est joyeux, il protège et défend de nombreux royaumes.

Il protège tous les royaumes et il est leur appui : il sert d'exemple à tous les rois ; ne surveille-t-il pas tous les mouvements de son cœur ? ne s'observe-t-il pas avec précaution ? et par là n'obtient-il pas tous les biens désirables ?

La coupe qu'il porte à ses lèvres, appelée Si, est ornée de cisellures en spirales, et le vin qui la remplit est d'un parfum délicieux. Dans sa manière de vivre, rien ne respire l'orgueil ; aussi a-t-il le droit d'espérer tous les bienfaits du ciel.

CHANT II.

Argument. — Chant de table.

Les oiseaux Yuen-yang (de la famille des canards), volent avec précipitation et se jettent sur les filets. Qu'il vive, le prince sage, qu'il vive éternellement, lui dont la fortune comble tous les vœux !

Le cheval de selle s'engraisse d'une abondante nourriture dans l'étable. Vive notre sage prince : vive à jamais ce prince dans la joie et le bonheur !

Dans l'étable le cheval de selle se nourrit et s'engraisse. Vive notre prince bien-aimé; puisse-t-il vivre éternellement et passer dans la joie tous les jours de sa vie.

CHANT III.

Argument. — Repas et fête de famille.

Qu'as-tu affaire de ce bonnet appelé Pien ? Ton vin est excellent, excellent est ton repas. Parmi les convives il ne me paraît pas qu'il y ait d'étrangers, il n'y a que des frères. La plante Niao et la plante Niu-lo s'enlacent autour du pin et du cyprès. Avant de jouir de la présence de cet homme sage, un souci, puis un autre rongeaient mon âme; mais à sa vue mon âme bondit de joie.

Tu portes le bonnet Pien, pourquoi le portes-tu ainsi ? Le vin est excellent, les plateaux brillants. Il n'y a point d'étrangers ici, il n'y a que des frères; la plante Niao et la plante Niu-lo se sont enlacées au pin. Loin de la présence de cet homme sage, j'étais dans le chagrin, j'étais dans le chagrin; mais la présence de cet homme sage chasse de mon âme toute tristesse.

Chacun porte sur la tête le bonnet Pien. Le vin est excellent; tu as préparé pour le festin des mets nombreux. Il n'y a point au festin d'étrangers; il n'y a que des frères, des cousins, des personnes du même sang; ils sont comme la neige qui dès qu'elle tombe se lie. Chaque jour de notre vie peut être jour de mort. Nous ne nous verrons point longtemps. Livrons-nous donc à la joie, et passons ce jour à boire; mais que nos plaisirs ne soient point réprouvés du sage.

CHANT IV.

Un jeune marié célèbre dans ce chant les grâces et les vertus de sa fiancée.

Je m'occupe à arranger le moyeu de la roue, et, quand le char sera prêt, j'irai au-devant de ma belle fiancée. Je ne sens ni la soif ni la faim; je ne pense qu'à la rejoindre, et, charmé par sa vertu, je brûle de désir. Malgré l'absence de mes amis, nous célébrerons le festin des noces, et nous nous livrerons à la joie.

Cette forêt épaisse s'étend au loin sur un terrain uni. Elle n'abrite pas d'autres oiseaux que

le faisán. Cette noble jeune fille est dans la force de la jeunesse; je désire avec ardeur posséder tous ses charmes, et pendant le repas je la comble d'éloges. Je l'aime et jamais mon amour ne sera refroidi par la satiété.

Nous buvons avec plaisir ce vin, quoiqu'il ne soit pas délicieux; nos mets ne sont pas des plus exquis, mais nous les mangeons, car nous aimons à faire un modeste dîner. Quoique tu sois de beaucoup supérieur à moi, je veux cependant danser et chanter avec toi.

Je gravis une colline élevée et aux flancs escarpés, où je coupe du bois dur sur des arbres couverts d'un épais feuillage; quand j'ai joui de ta vue, mon âme est pleine de joie. Je lève mes yeux vers une montagne élevée, et j'entreprends une longue route.

Je cours de toute la vitesse de mes chevaux, et les six rênes du char arrangées dans mes mains font entendre un bruit semblable à celui des cordes Kin: mon esprit se repose dans la douce pensée de ce mariage.

CHANT V.

Argument. — On reproche à l'empereur de prêter facilement l'oreille à la calomnie.

Les mouches¹ vertes en volant font entendre le bruit de leurs ailes; elles se posent sur les haies des champs. Excellent prince, ne crois point facilement les envieux.

Les mouches vertes bourdonnent en volant et les envieux se reposent près des buissons des champs. Ils n'ont nulle retenue, et ils portent le trouble dans tous les royaumes.

Les mouches vertes font du bruit en volant et se reposent sur les coudriers; les envieux n'ont point de frein; ils jettent la division parmi nous et nous éloignent les uns des autres.

CHANT VI.

Argument. — Le roi du pays d'Ouei était adonné aux plaisirs de la table; il se corrigea dans la suite: il chante les festins qui conduisent à l'ivresse, et blâme ceux qui s'abandonnent à la boisson.

Les convives commencent à se ranger chacun à sa place sur les deux côtés de la table. Les vases

1. La mouche représente l'envieux. Elle salit et noircit ce qui est blanc.

Pien et Teou sont placés et disposés en un lieu préparé. On apporte les viandes et les fruits. Les vins qui sont versés dans les coupes sont doux et agréables : tous les convives boivent en même temps. Les cloches et les tambours sont placés. Les coupes se lèvent, et le vin coule à flots. Le plus grand ordre préside à la fête. Après avoir élevé la cible qui doit servir de but ¹, on s'arme de l'arc et de la flèche ; les combattants prennent leur rang et chacun donne une preuve de son habileté.

Celui qui atteint le but donne une coupe de vin à tous ceux qui l'ont manqué.

On organise les danses de la robe ² (ou de la paix) ; on entend les sons du tambour mêlés à ceux de la flûte Cheng, formée de chalumeaux joints ensemble. Ils témoignent leur joie à leur aïeul le plus vénéré, et accomplissent religieusement toutes les pratiques sacrées. Dans ces cérémonies où tout se fait avec tant de soin, que l'appareil est vraiment d'un aspect imposant et solennel ! ainsi le bonheur te sourira calme et durable et la joie se perpétuera parmi tes descendants. Au milieu de ces plaisirs chacun élève son âme ; les convives prennent en main la coupe, et commencent les libations ; les convives étrangers sont servis par d'autres. En vidant joyeusement la coupe souviens-toi d'accomplir à temps marqué les rites accoutumés.

Les convives commencent à s'asseoir avec force civilités, se comblent mutuellement de politesses et de compliments. Tant que le vin n'a pas troublé leur gravité, ils observent toutes les lois de la bienséance, mais une fois échauffés par le vin, ils oublient toute retenue et toute convenance, ils changent de siège, et se mettent à sauter de côté et d'autre. Tant qu'ils ne sont pas ivres, ils se surveillent et respectent la décence ; mais, quand le vin les a vaincus, ils ont des manières grossières et sottes, car l'ivresse ne connaît aucune loi, aucune règle.

Les convives ivres poussent des cris insensés ; ils renversent les vases Pien et Teou, dansent d'une manière grotesque, ou font trébucher leurs

1. Le but des archers était différent suivant la dignité : celui de l'empereur était élevé de dix pieds ; il était fait d'une peau d'ours sur laquelle étaient peints un ours, la terre et les nuages ; au milieu le but était blanc. Le but des rois, rouge au milieu, était de peau de cerf. — L'archer qui s'écartait du but était condamné à boire un grand pot de vin.

2. Il y avait aussi la danse des armes.

voisins ; ils mettent leur bonnet à l'envers, le font si peu tenir sur leur tête, qu'il est toujours prêt à tomber. Ils chancellent à droite et à gauche, car leurs pieds peuvent à peine les soutenir, et ils font des sauts insensés. Les uns bien remplis se retirent et sont accompagnés par les adieux les plus chaleureux ; les autres restent et se livrent à tous les excès. Ceux qui continuent de boire oublient complètement les règles de la modération.

A toutes ces fêtes les uns sont ivres, les autres le sont presque. Dans ces repas on nomme un surveillant, qui se fait suppléer par un autre président. Celui-là plein de vin se livre à des gestes repoussants ; celui qui conserve sa raison se voit repoussé avec dédain par tous ceux qui sont ivres. Comment quelqu'un pourrait-il faire entendre des choses à ces convives, leur prêcher la modération, les engager à modérer leurs paroles, et à être moins insensés ? Celui qui déjà pris de vin voudrait parler ainsi, celui-là s'exposerait à recevoir sur son front une pluie de débris d'agneau. Puisque après trois coupes de vin tu commences à déraisonner, comment en pourrais-tu boire davantage.

CHANT VII.

Argument. — Les rois s'adressent à l'empereur qui les reçoit à sa table. On croirait d'abord que c'est une satire contre l'empereur, et on prétend que c'est le roi Ou-kong qui gourmande l'empereur Yeou-onang au sujet de sa passion pour le vin.

Les poissons vivent au milieu des plantes aquatiques, et ils grossissent parmi elles. Le roi passe sa vie dans le pays d'Hao, où il boit du bon vin.

Les poissons vivent au milieu des plantes aquatiques où leur queue devient longue. Le roi vit dans le pays d'Hao, où il charme ses jours en s'adonnant à la boisson.

Les poissons vivent au milieu des plantes aquatiques, où ils se cachent parmi les joncs. Le roi vit dans le pays d'Hao, et là dans son palais il coule des jours tranquilles.

CHANT VIII.

Argument. — L'empereur s'adresse aux rois.

Ils récoltent des fèves, ils récoltent des fèves dans des paniers ronds ou carrés, faits de ro-

seaux. Des hommes sages sont venus pour m'assurer de leur soumission ; quelle récompense vous donnerai-je ? voici les seuls dons que je veuille vous offrir et ils vous suffiront : des chars, des ornements d'or, de beaux chevaux de trait. Quel sera votre présent ? des habits noirs ornés d'un dragon au corps replié et d'autres ornements appelés Pou ¹.

Il est une fontaine qui coule intarissable et abondante près de laquelle on aime à couper l'herbe Kin ². Quand des hommes sages viennent pour m'assurer de leur soumission, c'est un beau spectacle pour moi de regarder leurs étendards. Leurs étendards et leurs bannières réunies flottent çà et là ; les sonnettes agitées et retentissant ensemble font un *Houei-houei* mille fois répété. Des chevaux de trait et de renfort traitent les chars ; tout ce bruit annonce l'arrivée des hommes sages.

Les genoux sont garnis de genouillères et les jambes enveloppées de bandelettes ³. Leur arrivée est un indice de leur diligence ; voilà les louanges que leur adresse le fils du ciel ⁴ ; le fils du ciel accueille avec bienveillance ses très-chers hommes sages, et ses très-chers hommes sages sont comblés de biens.

Que les branches de l'arbre Tsao sont touffues ! Ces hommes sages qui me sont chers sont le soutien de l'empire. Ces hommes sages qui me sont chers auront part à tous mes biens. Dans votre suite vous avez des hommes prudents qui sont vos ministres ; ils vous ont fait escorte.

La barque de bois de peuplier flotte sur les eaux, liée avec des cordages. Le fils du ciel connaît les sages et les chérit. Les sages qui me sont chers recevront des biens de plus en plus grands. Leur arrivée met le comble à ma joie.

CHANT IX.

Argument. — Il s'agit d'un empereur qui, trompé par la calomnie et le mensonge, faisait peu de cas des conseils des princes du sang royal.

L'arc est prêt, il est décoré de divers ornements de corne et quand il est tendu, si on laisse glis-

1. Les insignes des rois et des préfets portent encore ce nom ; mais autrefois ils portaient la figure d'une hache ; aujourd'hui ils portent celle d'un dragon ou de certains oiseaux.

2. Persil de terre et de fontaine.

3. Encore aujourd'hui, ceux qui vont à pied entourent leurs jambes de bandelettes.

4. L'empereur.

ser la corde entre ses doigts, il se retourne et se courbe en sens inverse. Puisque vous êtes des frères et des parents, restez toujours unis.

Quand tu abandonneras tes proches, le peuple se conduira de même ; car ton exemple sera regardé par les autres comme une règle de conduite.

Ces frères qui vivent en si grande intelligence montrent un esprit plein de sincérité et de concorde, mais les frères désunis se portent mutuellement préjudice.

Un peuple méchant et aimant la discorde soulève une querelle pour un petit coin de terre. Celui qui combat pour son honneur refuse de céder à l'autre, et il arrive alors qu'il cause lui-même sa perte, et alors seulement il consent à cesser la guerre.

Le cheval vieux conduit devant lui le jeune, mais il ne songe pas à l'avenir, il mange et assouvit son appétit, il boit et veut toujours boire plus qu'il ne faut.

Il n'est pas besoin d'enseigner au singe à monter sur les arbres, ce serait mettre de la boue sur un chemin déjà boueux. Si les grands adoptaient une juste ligne de conduite, les hommes de plus basse condition imiteraient leur exemple.

La neige qui couvre la terre se fond aux rayons du soleil. Si tu n'écartes pas de toi les hommes de cette espèce, ils lèveront leur front avec plus d'orgueil.

La neige qui est tombée en grande quantité a été fondue par les rayons du soleil et réduite en eau. Ces hommes ressemblent aux barbares Mao ¹. Je suis accablé de douleurs.

CHANT X.

Argument. — Le sujet de cette ode est très-obscur. Voici la version la plus accréditée : l'empereur est d'un caractère plein de douceur, et les rois de ses États ne s'approchent point de lui suivant la coutume avec un sentiment de crainte.

Les saules sont armés de feuillage touffu ; comment ne pensent-ils pas à jouir de son doux ombrage ? qu'il est terrible et vénérable le maître suprême ! garde-toi, dit-il, de t'approcher davantage, respecte ma douce tranquillité ; mais je me vois réduit aux plus dures extrémités.

Le saule est un arbre touffu ; pourquoi ne songent-ils pas à se reposer sous son ombrage ?

1. Ils habitaient à l'occident, et ont conservé leur nom.

Qu'il est terrible notre maître suprême ! Prends garde de causer ta perte, et respecte ma paix et ma tranquillité, mais je me vois réduit aux plus dures extrémités.

Il y a des oiseaux qui, s'élevant dans les airs, s'élançant vers les nues. Un homme d'une telle sorte et qui a un tel esprit, comment sera-t-il jamais content ? et moi, pourrai-je jamais obtenir un instant de calme ? Hélas que je suis malheureux ? je travaille en vain et je suis tourmenté de soucis.

SECTION HUITIÈME.

CHANT I.

Argument. — Dans un temps où les affaires vont mal, où les peuples errent à l'aventure, on aime à se rappeler l'antique éclat de la cour royale.

Les seigneurs de la cour portaient sur la tête, en été, un chapeau tressé avec l'herbe Tai et, en hiver, des bonnets faits de toile noire. Leurs femmes étaient ornées de longues et épaisses chevelures ! mais que m'importe à moi dont le cœur est à jamais privé de plaisirs.

Les seigneurs de la ville portaient des pierres d'une grande valeur : les femmes des puissants seigneurs portaient les noms d'In ou de Ki¹ ; mais comme je ne puis plus jouir de cette vue, mon cœur est ouvert au chagrin.

Les seigneurs de la ville royale laissent flotter au vent les bouts de leur ceinture. Les femmes des premiers seigneurs portent leurs cheveux bouclés sur les tempes ; telle est la queue du scorpion recourbée sur elle-même. Mais il ne m'est plus permis de regarder tout cela, et je songe à partir avec tous les autres.

Ils n'avaient pas besoin d'arranger avec art leur ceinture pour en faire flotter les bouts, car elle était d'une longueur remarquable. Ce n'était point par un effet de l'art que leurs cheveux étaient bouclés, mais cette forme leur venait naturellement et sans aucun arrangement. Et quand je ne vais plus les voir, pourquoi ne pas admirer encore ces parures ?

1. Les princesses de la famille des Tcheou prenaient les noms de In et de Ki.

CHANT II.

Argument. — Une femme déplore l'absence de son mari.

Je cueille jusqu'au soir l'herbe Lou, et je n'en ai pas encore ramassé tout ce qui pourrait contenir dans le creux de mes mains. Mes cheveux flottent en désordre et je serais contente de les peigner à mon retour.

Jusqu'au soir je cueille la plante dont on fait l'encre de Chine, et je n'en ai pas encore ramassé tout ce qu'il faut pour remplir le pan de ma robe. Il avait fixé le cinquième jour. Voilà six jours passés et je ne le vois pas encore.

S'il va à la chasse, je préparerai son arc dans son enveloppe. S'il va à la pêche, j'arrangerai sa ligne.

Quels poissons a-t-il pris dans sa pêche ? Des Fang, des Siu ; tous des poissons qui sont beaux à voir.

CHANT III.

Argument. — L'empereur Suen-ouang donna la principauté de Sie¹ au prince Chin ; et envoya Chao-pe pour y construire une ville.
(On reproduit ici les chants des ouvriers qui cheminaient vers le sud.)

Quelle séve luxuriante dans ces jeunes pousses de Chou ! la pluie vient les féconder. Je m'en vais au loin vers le sud, et le prince Chao-pe me console de mes peines.

Nous avons fait les portefaix, nous avons traîné notre char, et rempli l'office des bœufs ; et après tous ces travaux peut-être pourrions-nous revenir.

Tout ce qui regarde l'infanterie et les soldats montés sur les chars, tout ce qui regarde nos troupes et celles qui s'appellent Chi, et celles qui s'appellent Liu,² tout est achevé. Il ne nous reste plus qu'à revenir chez nous.

Cet ouvrage fait dans le pays de Sie par les soins et sous la direction du prince Chao-pe, est remarquable par sa solidité et son bel ordre. Les

1. Le pays appelé Sie est dans la province de Hoonan, sur le territoire actuel de Teng-tcheou.

2. Les troupes appelées Liu étaient formées de 500 hommes, et cinq de celles-ci formaient une troupe plus nombreuse appelée Chi.

Cette dernière était, dans les marches, l'escorte ordinaire de l'empereur ; les autres accompagnaient les seigneurs Kin.

soldats qui firent partie de l'expédition étaient vaillants et courageux. Par les soins du prince Chao-pe tout est terminé.

Ils ont nivelé la surface des champs et ont purifié les eaux des fontaines, et tout cela est dû aux soins de Chao-pe; aussi l'empereur est d'un esprit tranquille et content.

CHANT IV.

Argument. — Une femme revoit son mari.

Dans les terres basses on trouve des mûriers d'une belle apparence, au feuillage épais. Quand je jouis du bonheur de voir mon époux plein de sagesse, je suis pénétrée d'une joie très-vive.

Les mûriers croissent dans les terres basses; ils sont d'un aspect agréable, et leur feuillage est ravissant. Comment ne serais-je pas heureuse à la vue de mon cher mari?

Sur un sol déprimé, le mûrier pousse bien et devient très-beau, et ses feuilles sont d'un vert qui charme les yeux. Celui dont je contemple le visage est d'une vertu constante et inébranlable.

Pourquoi ne pas laisser éclater mon amour? Quand même je parviendrais à cacher les sentiments de mon âme, pourrais-je jamais les chasser de ma pensée?

CHANT V.

Argument. — Plaintes de l'impératrice Yeou-ouang répudiée par son mari.

La plante Kien est d'une couleur blanche et quand elle est en fleurs elle est recherchée par la plante Pe-mao. Déjà il s'éloigne de moi et m'abandonne.

Un nuage, étincelant sous l'effet du soleil, brille d'une couleur blanche. La rosée tombe sur les plantes Kien et Mao¹. Le ciel prépare des événements difficiles et terribles. Mais lui se soucie peu de tout.

L'eau coule en un léger filet vers le nord, et suffit cependant à arroser les plantations de riz. Au milieu des soupirs et des chants de douleurs je suis accablée d'une affliction secrète, et mon esprit est occupé par le souvenir de mon glorieux mari.

1. Ce sont des plaintes qui se ressemblent.

J'allume du feu avec du bois de mûrier, mais le souvenir de mon glorieux mari condamne mon cœur à une cruelle torture.

La demeure royale retentit partout du son joyeux des cloches. Mais moi en pensant à mon mari je suis tout entière à ma douleur. S'il arrive par hasard qu'il me fasse la faveur d'arrêter sur moi son regard, il s'éloigne aussitôt et ne songe plus à moi.

L'épervier Tsiou se porte au milieu du fleuve sur une digue placée pour la pêche. La cigogne habite les forêts, mon époux plein de mérite est la cause de mon tourment.

L'oiseau Yuen-Yang¹ habite près des eaux dans un endroit où on a élevé une digue pour la pêche et il se tient silencieux, l'aile droite croisée sur la gauche. Mais mon méchant mari est bien changé et il a supporté la perte de notre amour.

Celui qui pose son pied sur une pierre placée à terre, ramasse son corps en un petit volume. Son éloignement m'a procuré une cruelle maladie.

CHANT VI.

Argument. — Un homme du peuple se plaint d'être accablé de travaux, et cherche un soutien. (C'est ainsi du moins que l'expliquent les traducteurs.)

L'oiseau doré Hoang-niao fait résonner les airs de son *Mien-man* et se pose dans les lieux cachés des collines. La route est longue et je puis à peine dire dans quelles angoisses je suis plongé. Ah! si quelqu'un voulait m'apporter à boire et à manger! si quelqu'un voulait m'instruire et m'élever! si quelqu'un, ému de pitié, me faisait placer sur ces chars qui s'en retournent! car je suis fatigué du chemin.

L'oiseau doré fait entendre son chant *Mien-man*, et cherche sa retraite dans les angles des rochers. Est-ce que je puis interrompre mon chemin commencé? Je crains seulement de ne pouvoir m'avancer à grands pas. Ah! si quelqu'un voulait me donner à manger et à boire, et m'instruire et m'élever! Ah! si quelqu'un me faisait porter sur le derrière de ces chars!

L'oiseau doré fait entendre son chant *Mien-man* et se pose près des collines. Je ne suis pas

1. Les oiseaux Yuen-Yang sont de l'espèce des canards; leur tête est rouge et ornée de taches blanches. leur queue est noire, et leurs ailes jaunes. L'Yuen est le mâle, l'Yang la femelle; quand l'un est pris l'autre se laisse mourir.

capable d'abandonner ma route ; je crains seulement de ne pouvoir arriver assez tôt. Ah ! si quelqu'un me secourait en me donnant un peu de nourriture et d'eau, et quelque instruction, et me faisait porter sur ces chars !

CHANT VII.

Argument. — Chant de table.

Les feuilles de la citrouille suspendue à sa tige sont préparées au feu, et servent de nourriture. Le vin qui doit servir à l'homme sage est versé et goûté.

Un lièvre est rôti au feu, et mon sage mari épuise le vin de ses caves pour régaler ses convives.

Un lièvre est devant le feu ; mon sage mari verse dans les coupes son meilleur vin et l'offre à ses convives.

CHANT VIII.

Argument. — Des soldats se plaignent des fatigues excessives qui leur sont imposées.

Que ce rocher est haut et escarpé ! que ce chemin coupé par des montagnes et des rivières est long ! Certes voilà de durs travaux. Des hommes courageux s'en vont combattre les rebelles à l'orient¹ ; il ne leur est point permis de cesser de combattre à ces hommes qui combattent sans cesse.

Que ce rocher est raide et escarpé ! Combien ce chemin coupé par des rivières est long ! Quelle sera la fin de nos marches ? Des hommes courageux combattent à l'orient contre les rebelles, et ils ne peuvent s'éloigner de ces lieux.

Quand les porcs à la corne du piel blanche vont se laver en troupe ; quand la lune se rencontre avec l'astre Pi, alors la pluie tombe avec

1. On ne sait de quelle guerre il s'agit.

grand bruit. Des hommes courageux engagent à l'orient le combat avec les rebelles, et il ne leur est permis de faire rien autre chose.

CHANT IX.

Argument. — On chante le malheur de vivre lorsque l'empire est en décadence.

La fleur de la plante Tiao commence à se flétrir, et sa couleur est pâle. S'ils avaient appris que je devais arriver à ce point d'infortune, ils auraient mieux aimé ne pas me donner la vie.

La tête de la brebis est devenue énorme, tant le corps est maigre. L'étoile de mer appelée Sansasing brille dans nos paniers de joncs, qui nous servent de filets, car nos filets sont vides ; aucun poisson n'y est venu. On peut manger, mais pas contenter sa soif, car la nourriture est bien maigre.

CHANT X.

Argument. — On déplore ici la chute prochaine de l'empire.

Quelle est la plante qui n'est plus pâle ? Quel jour pourrais-je m'arrêter ? Quel homme n'est point accablé d'affaires ? car les affaires dont les soins nous occupent, nous pressent à tous les instants.

Quelle herbe ne paraît point teinte en divers endroits de rouge et de noir ? quel homme n'est pas privé de sa femme ? Hélas ! que nous sommes malheureux, nous autres gens de guerre, car nous ne comptons presque pas dans le genre humain.

Nous ne sommes ni des rhinocéros, ni des tigres ; pourquoi donc devons-nous marcher à travers des déserts arides ? Hélas ! pour nous soldats, il n'est point de repos du matin jusqu'au soir.

Les renards à la longue queue s'avancent dans les fourrés pleins d'herbes ; les chars militaires marchent toujours sans trêve ni repos.



LE CHI-KING

00

LIVRE DES VERS

TROISIÈME PARTIE

大雅

TA - YA.

SECTION PREMIÈRE.

CHANT I.

(Wèn-Wáng. En sept strophes, chacune de huit vers. Genre direct.)

Argument. — Éloge des qualités et des vertus de Wèn-Wáng¹.

1. Wèn-Wáng² réside maintenant dans les régions supérieures³.

(Son esprit) brille au Ciel d'un grand éclat!

Quoique la famille des Tchèou possédât depuis longtemps une principauté royale,

Son mandat impérial⁴ est de date récente⁵.

Comment la famille des Tchèou ne serait-elle pas illustre ?

Le mandat du Souverain suprême (qui lui a conféré l'Empire), ne pouvait lui manquer en ce moment.

Que Wèn-Wáng monte au Ciel, ou qu'il en descende;

1. Selon Khoûng Ying-ta, l'auteur de ce chant aurait été contemporain de Tching-Wáng, de 1115 à 1079 avant notre ère.

2. C'est le fondateur de l'ancienne dynastie des Tchèou; il vivait 1150 ans avant notre ère.

3. « Wèn-Wáng était mort alors, dit Tchou-hi, et son esprit résidait en haut (*khi chin tsai cháng*). »

4. « Le mandat du ciel (*chiên ming*). » (Id.).

5. L'ancêtre auquel les historiens chinois font remonter la famille impériale des Tchèou, est Hèou-tsi, qui fut fait prince de Taï l'an 2277 avant Jésus-Christ, la quatre-vingt-unième année du règne de Yao dont il était frère. Ces deux vers sont cités dans le *Ti hio*, ou « la Grande-Étude », de Confucius. Voir mon édition, p. 30-31. § 3.

Il est toujours à la droite ou à la gauche du Souverain suprême¹.

2. Wèn-Wáng fut d'une persévérance si infatigable (dans sa conduite intégrale pour le bien public),

Que la renommée de ses actions ne s'éteindra jamais.

C'est à ses mérites et à ses actions que la dynastie des Tchèou doit l'Empire.

C'est à Wèn-Wáng que ses fils et ses petits-fils en doivent la conservation.

Les fils et les petits-fils de Wèn-Wáng

Seront les branches de cet arbre vénéré pendant cent générations.

Tous les hommes de mérite, qui seront appelés à servir l'Empire des Tchèou,

Seront aussi pour lui, de génération en génération, des ministres illustres et dévoués.

3. Comment, de génération en génération, ces ministres ne seraient-ils pas illustres par leurs mérites et leurs vertus ?

Il (Wèn-Wáng) sera toujours pour eux comme une excitation à bien remplir leurs devoirs.

Cette foule imposante d'hommes habiles et instruits, qui ont brillé dans les fonctions publiques,

1. Tchou-hi explique ainsi ce passage important : « L'Esprit de Wèn-Wáng est dans le ciel (*i Wèn-Wáng tchi chin tsai thiên*); tantôt il monte et tantôt il descend (*yih ching yih kiang*); toutefois, dans aucun temps il n'est pas à la gauche ou à la droite du Chàng-ti ou seigneur Suprême : (*waù chi pouh tsai Chàng-ti tchi tsòh yéou*). C'est pourquoi ses fils et petits-fils reçoivent par son entremise des félicités surnaturelles et des bienfaits (*chi-i tsèu sùn moung khi fòuh tsih*), et le Prince (qui le représente) a obtenu la possession de tout l'empire (*tsùh kiün yéou thié-nhià*). »

Ce passage du commentaire du Tchou-hi est capital et d'une telle importance pour la question des croyances religieuses des anciens Chinois que nous avons voulu le reproduire ici littéralement avec la transcription du texte même.

Naquirent dans le royaume de Wèn-Wàng ¹ ;
Et ayant pu naître dans le royaume de Wèn-
Wàng,

Ils sont devenus ensuite les colonnes de l'em-
pire des Tchèou qu'ils avaient contribué à fonder.
C'est en s'appuyant ainsi sur cette foule d'hom-
mes habiles et instruits,

Que Wèn-Wàng est arrivé à établir la paix et
la tranquillité dans l'empire.

4. Que la vertu de Wèn-Wàng ² est vaste et pro-
fonde !

Oh ! comme il sut joindre la splendeur à la soli-
citude la plus grande pour occuper dignement
ses différentes situations ³ !

Qu'il était grand le mandat impérial ⁴ qu'il re-
çut du Ciel !

(Lorsqu'il en fut favorisé) il existait encore des
descendants de la dynastie des Chang ⁵.

Ces descendants de la dynastie des Chang !

Existaient encore en nombres incalculables :

Mais depuis que le mandat du Souverain su-
prême ⁶ s'est manifesté clairement,

Les princes (de la dynastie des Chang) se sont
tous soumis à la dynastie impériale des Tchèou.

5. Les princes et leurs dignitaires se sont sou-
mis à la dynastie des Tchèou,

Car le mandat impérial que le Ciel confère ⁷ ne
dure pas toujours.

Tous les hommes instruits et capables qui ser-
vaient la dynastie de Yin,

Viennent à la ville capitale des Tchèou offrir
leurs libations.

Pendant qu'ils accomplissent les cérémonies
des libations,

Ils revêtent la robe de cérémonie appelée *foù* ⁸
et le bonnet appelé *hiù* ⁹,

1. Avant qu'il devint l'empire des Tchèou.

2. *Mouh mouh Wèn-Wàng; mouh mouh* : « valde à
communi modo semotum ».

3. Ces deux vers sont cités dans le *Tsü-hio* Ch. III. § 3.

4. *Thiên ming*, cœli mandatum.

5. Cette dynastie des Chang commença à régner l'an-
née 1783 avant notre ère, et finit en 1402.

6. *Chang-ti ki ming*

7. *Thiên ming mi tchang*. « Cœli mandatum non sem-
per durat. »

8. Cette dynastie, qui n'était que la continuation de la
précédente sous un autre nom, commença en 1401 avec
Pan-Keng et finit en 1133 avant notre ère.

9. *Fou* (Rad. 202) est un vêtement blanc et noir sur
lequel est brodée une *hache*, à l'endroit de la poitrine.

10. Le *Hiù* est un ancien bonnet de cérémonie à fran-
ges pendantes dont l'usage remonte à la dynastie des
Yin et qui est figuré dans l'édition impériale du *Chi-
King*.

Et deviennent successivement de fidèles mi-
nistres ou serviteurs du roi (Tching-Wàng).

(Ce spectacle) ne vous rappelle-t-il pas votre
ancêtre (Wèn-Wàng ¹) ?

6. Ne vous appellerez-vous pas votre ancêtre,
En vous appliquant à imiter ses vertus ?

On vous dira sans cesse d'agir conformément
au mandat du Ciel, à la raison céleste.

C'est en cherchant par vous-même à l'imiter,
que vous attirerez sur votre empire de nom-
breuses félicités.

Avant que les princes de la dynastie de Yin
eussent perdu l'affection du peuple,

Ils pouvaient être comparés, pour leur bon gou-
vernement, au *Chang-ti*, ou souverain Suprême ².

Il convient de considérer dans le sort de la dy-
nastie Yin,

Que le grand mandat du Ciel (qui confère l'em-
pire à une dynastie) n'est pas facile à conserver ³

7. Ce mandat, cette faveur du Ciel, n'est pas
facile à conserver;

C'est pourquoi ne vous relâchez pas vous-
même (ô prince ⁴ ! dans vos efforts pour le con-
server).

Rendez votre nom illustre par des mérites écla-
tants, en prêtant l'oreille à tous les conseils de la
vérité et de la justice ⁵.

En outre, portez sur la dynastie de Yin le
même jugement qu'en a porté le Ciel.

Les actes de l'auguste Ciel, dans leur accom-
plissement,

Ne se manifestent ni par des sons, ni par des
odeurs ⁶.

Que votre gouvernement, pour la droiture et
la justice, soit celui de Wèn-Wàng ;

1. C'est à Tching-Wàng, petit-fils de Wèn-Wàng, que
l'auteur du chant s'adresse.

2. Tchou-hi explique le caractère *péi* du texte, qui
signifie ordinairement *égal, comparable à*, par *hò*, « être
d'accord avec », etc.

3. Ces quatre derniers vers sont rapportés par Cen-
fucius dans le *Tsü-hio* ou la « Grande Étude », pages
78-79 de mon édition.

4. C'est un avertissement que l'auteur du chant adresse
à Tching-Wàng.

5. *Siouen tchào à wén*. Tchou-hi explique ainsi ces
trois premiers vers, très-laconiques : « L'auteur veut dire
que le mandat du Ciel n'est pas facile à conserver. C'est
pourquoi c'est un avertissement qui lui est donné de
faire en sorte de ne pas imiter l'exemple de Tchèou, ou
Chéou-Sin (le dernier souverain de la dynastie Yin) qui
rompit avec le Ciel (*tchi tsén tsiouéi yú thièn*), mais
bien de le rendre manifestes, éclatantes ses propres vertus
(*pou ming khi chén*) afin d'en être loué dans tout l'em-
pire (*yú yú thièn-hià*). »

6. *Wou ching, wou tchou*.

Et tous les États, qui composent votre empire, auront confiance en vous et vous seront fidèles.

OBSERVATIONS FINALES. Parmi les nombreux commentaires qui ont été faits par les écrivains chinois sur cette pièce importante, nous rapporterons seulement ici les réflexions de Liéou Hin, qui vivait dans le premier siècle de notre ère, et qui, avec son père Liéou Hiang, rédigeaient l'Inventaire général de tous les ouvrages chinois recouverts après l'incendie des livres. (Voir la traduction complète de cet Inventaire que nous avons donnée dans le *Journal asiatique* de Paris, septembre-octobre 1867.)

« Le Ciel très-élevé est placé dans les régions supérieures, et l'esprit de Wèn-Wàng réside aussi dans les régions supérieures (*eülh Wèn-Wàng tchi chin yï tsäi chäng*). Le Souverain (*Ti*) c'est le Maître souverain du Ciel (*Ti : wüi thiên tchi tchi tsäi*); et quant à l'Esprit de Wèn-Wàng (*eülh Wèn-Wàng tchi sin*), il est monté en haut et il s'est placé à droite et à gauche du Souverain, (du Ciel : *tsou ching hiang hou Ti tchi tsó yéou*). C'est là où réside le Souverain du Ciel (*chi thiên Ti ssä tsü*); par conséquent c'est là aussi où réside Wèn-Wàng (*tsie Wèn-Wàng ssä tsü*). Comment peut-on savoir que Wèn-Wàng est là (*hö i tchi Wèn-Wàng tchi neng jén tsäi*)? Parce qu'il a possédé les mêmes vertus que le Ciel, et cela suffit (*i khi yü thiên thöung té eül i*, etc.).

CHANT II.

(*Tä-ming. En huit strophes; quatre strophes chacune de six vers, et quatre strophes chacune de huit vers. Genre direct.*)

Argument. — Eloge de Wèn-Wàng et de la dynastie des Tchéou ¹.

I. L'éclat de la vertu brillait sur la terre;

Une splendeur bien plus éclatante s'était manifestée en haut, (dans le mandat impérial accordé par le Ciel à Wèn-Wàng).

Mais (ce mandat) accordé par le Ciel est difficile à remplir; il ne faut pas s'y fier inconsidérément.

1. Ce chant, comme le précédent, est attribué à Tchéou Koung, fils de Wèn-Wàng, et frère de Wou-Wang. Il fut régent de l'empire pendant la minorité de son neveu Tchou-Wang, pour la conduite duquel ces pièces de vers furent faites.

Il n'est pas également facile de gouverner (selon les vœux du Ciel).

Le Ciel qui avait établi sur le trône la dynastie de Yin,

N'a pas permis à ses descendants de conserver l'empire.

2. La fille puinée du chef de l'État de Tchi¹ qui descendait des princes de la dynastie Chang, Se rendit, pour s'y marier, à la cour des Tchéou.

Elle devint reine dans la ville capitale² de cet État,

En devenant l'épouse de Wàng-Ki (père de Wèn-Wàng).

Toutes ses actions portèrent l'empreinte de la vertu.

Devenue enceinte dans son état de mariage,

Elle donna naissance à ce (prince) Wèn-Wàng.

3. Mais ce (prince) Wèn-Wàng, fut d'une prudence et d'une sagesse consommées³.

C'est avec une raison éclairée qu'il rendait ses devoirs au Souverain suprême⁴.

Aussi fut-il comblé des plus grandes félicités.

Toutes ses vertus furent pures et sans mélange;

C'est là ce qui fit que tous les États (qui enviaient le sien) se donnèrent à lui.

4. Le Ciel observe attentivement tout ce qui se passe au-dessous de lui⁵;

Il a toujours des décrets tout prêts.

Ainsi dès le commencement de la première année de Wèn-Wàng,

Le Ciel lui avait choisi une compagne,

Qui résidait au midi de la rivière Hiah⁶,

1. Cet État de Tchi, dit un commentateur, était situé dans le domaine impérial de la dynastie Chang.

2. King. Un commentateur remarque que « ce mot ne se donne qu'aux villes capitales des « fils du Ciel », ou empereurs; mais comme à l'époque en question les Tchéou n'avaient pas encore obtenu la possession de l'empire, le mot King, « ville capitale » est une licence de l'auteur des vers (*Chi jin*). »

3. Il y a dans le texte : *Siao sin yé yé*, que les commentateurs, entre autres Tchou-hi, interprètent par : *koüng chin tchi mào* « attentus et diligens; sibi invigilare; animo toto incumbere. Un autre commentateur dit que ce second vers signifie : « Wèn-Wàng avait en lui un respect extrême et l'attention la plus soutenue pour que, dans toutes ses actions, il pût être éclairé sur ses devoirs envers le Souverain suprême (*Chang-ti*). »

4. *Tchao ssé Chang-ti*. Le P. Lacharme a ainsi traduit ce vers : « Maximum rerum dominum et dominorem (*Chang-ti*) colebat singulari cultu. »

5. *Thiën kian tsüi hia*.

6. Dans l'arrondissement actuel de *Thoung-tchéou*, du département de *Si-ngan fou*, province du *Chen-si*.

Et sur les bords de la rivière *Wèi* ¹.
Le prince *Wèn-Wàng* épousa (cette compagne)
selon les rites heureux du mariage ².

C'est un des grands États (séparés de l'empire)
qui possédait alors cette jeune princesse ³.

5. Un grand État séparé de l'empire possédait
alors cette princesse,

Que l'on eût prise. en la voyant, pour la sœur
cadette du Ciel ⁴!

La cérémonie du mariage ayant été fixée à un
jour heureux,

(*Wèn-Wàng*) alla au-devant de sa fiancée ⁵
jusque sur le bord de la rivière *Wèi*;

Là où l'on construisit des bateaux pour former
un pont ⁶.

Rien ne pourrait égaler la magnificence qui fut
déployée dans cette occasion ⁷.

6. Il y eut un décret porté par le Ciel;

Et le décret concernant le (prince) *Wèn-Wàng*,
Portait que dans le royaume des *Tchéou*, dans
leur ville capitale,

Une jeune fille, née dans l'État de *Sin*, conti-
nuerait leur lignée;

Et qu'étant l'aînée de ses sœurs, (*T'ai-Szé*) elle
épouserait (le prince *Wèn-Wàng*);

Que, par un surcroît de bienfaits, de ce mariage
fortuné) naîtrait le prince *Wou-Wàng* ⁸.

Ce même décret du Ciel l'a aidé et protégé (ô
Wou-Wàng!),

En faisant que, par l'union et la concorde (que
tu as su établir en gouvernant), tu as pu renver-
ser la grande dynastie des *Chang*.

7. Les cohortes ⁹ de la dynastie *Yin-Chang*.

1. Cette rivière coule dans le *Hoàng-hò*.

2. *Wèn-Wàng kia tchi*.

3. Cet État, disent les commentateurs, était celui de
Sin, et cet État de *Sin* appartenait à la « princesse
T'ai-Szé » lorsque *Wèn-Wàng* l'épousa. *T'ai-Szé* était le
nom de famille de sa mère.

4. *Hiên Tiên tchi mèi*.

5. *Thsin*.

6. « On construisit des bateaux, dit *Tchéou-hi*; on les
égalisa et on les couvrit de planches, pour pouvoir
passer dessus. C'est ce que l'on nomme aujourd'hui un
pont volant. »

7. *Tchin Tè-siéou* a dit, à propos de ce passage : « La
cérémonie du mariage de *Wèn-Wàng* fut accomplie avec
tous les rites; c'est pourquoi elle le fut dans toute sa
magnificence, et avec le plus grand éclat. »

8. Un commentateur dit à ce sujet : « *Wèn-Wàng*
naquit dans la trente-unième année du règne de *Tsou-
kia* (1228 ans avant notre ère); et *Wou-Wàng* naquit
vingt ans après la naissance de *Wèn-Wàng* (en 1208). »

9. *Liu*. C'était des corps de troupes de 500 hommes
chaun.

Dans leur réunion ressemblaient à une vaste
forêt ¹.

Ces troupes furent rassemblées en ordre de ba-
taille dans la grande plaine stérile des pasteurs
(*Moï yé*).

Notre armée (beaucoup moins nombreuse) se
présenta ensuite animée de la plus brillante ardeur.

— « Le Souverain suprême (*Chang-ti*) est près
de toi (dit une voix à *Wou-Wàng*),

« Que ton cœur ne se partage pas (entre l'espoir
et la crainte). »

8. La plaine stérile des pasteurs (*Moï yé*) est
d'une vaste étendue.

On y voyait les chars de guerre en bois de
thán ², qui brillaient comme du feu.

Que les attelages de quatre chevaux de front,
bais bruns, étaient vigoureux et ardents!

Le général en chef, du titre de *Chang-fou*, (père
élevé),

Était en ce moment comme un épervier prêt
à saisir sa proie.

C'est lui qui commandait l'armée sous la direc-
tion de *Wèn-Wàng*.

La bataille s'engage; les troupes de la dynastie
Chang sont attaquées avec furie.

Cette bataille, qui n'eut que la durée d'un matin,
rendit à l'empire son éclat et sa pureté primitive.

CHANT III

(*Mièn-mièn*. En neuf strophes, chacune de six
vers. Première strophe, genre comparatif; les
huit autres; genre direct.)

Argument. — Origine de la dynastie des *Tchéou*, que
l'on y fait remonter à *T'ai-wang*, lequel régnait dans
l'État de *Pin*, 1327 avant notre ère. Ce prince, du titre
de *Koung*, dont l'équivalent serait *Duc*, fut surnommé
Thán-fou, « le père fidèle, sincère », par ses contem-
porains.

1. La course, qui est d'abord petite, se propage
au loin sans aucune interruption.

1. Ce passage se retrouve en propres termes dans le
Chou-King (chapitre *Wou-tching*, § 9) : « Au premier
jour du cycle *kia-tse*, *Chéou* (le dernier souverain de la
dynastie *Chang*) dès avant le lever du soleil, se mit à la
tête de son armée qui ressemblait à une vaste forêt
(*khi tin jòu tin*), et la rassembla dans la plaine dé-
serte de *Mou* (*hoéi yú Mou yé*). »

Mao Tchang dit que « l'armée de *Chéou* était si nom-
breuse que l'on ne pouvait pas en faire usage; » c'est-
à-dire que l'on ne pouvait pas la faire manœuvrer utile-
ment.

2. Bois dur; espèce de bois de Santal, très-propre à
la construction des chars de guerre.

Tels furent les commencements de la dynastie (des Tchêou).

Dans l'origine elle occupait la contrée arrosée par les rivières *Tsou* et *Tsi* ¹.

L'ancien Koung (ou duc), surnommé *Tân-fou* (le « père sincère, fidèle »),

Habita des cabanes en terre (recevant le jour par le haut) comme les fours à cuire la poterie.

Il n'avait pas encore eu, jusque-là, une habitation de famille ².

2. L'ancien prince, du titre de Koung : *Thàn-fou*,

Sortit à cheval de grand matin pour éviter la rencontre des barbares nommés *Tih*, (ou anciens Scythes).

Il suivit les bords des rivières occidentales (*Tsou* et *Tsi*),

Et arriva au pied de la montagne nommée *Ki* ³,

En conduisant avec lui sa jeune épouse, du nom de *Kiang*.

Arrivés là, ils choisirent ce lieu pour en faire leur résidence ⁴.

3. Ce territoire (auquel *Thàn-fou* donna le nom de *Tchêou*) comprend des plaines riches et fertiles.

Là croissent les plantes nommées *Kin* et *Thou* ⁵, qui servent d'aliments.

On commença par délibérer ⁶ (sur l'emplacement

1. Elles arrosaient le territoire de l'État de *Pin*, que possédaient les Koung (princes ou ducs), ancêtres de *Wèn-Wang*.

2. Kou Koug-yen a dit : « Dans l'antiquité les hommes habitaient dans des excavations faites sous terre, ou des cavernes. Ils construisaient ces habitations selon la disposition du terrain. Si le sol était plat, uni, ils ne le creusaient pas; ils se bornaient à entasser de la terre pour former leur habitation. Si le territoire avait des élévations, ils creusaient: l'ouverture faite s'appelait un *vide* (ou un antre, une caverne : *hioué*). Leur forme était entièrement semblable à celle d'un four à fabriquer la poterie (*joü yáo thiao*). » Tous ces antres faits de main-d'œuvre prenaient leur jour par le haut. »

Tchou-hi dit aussi : « L'auteur des vers veut dire que l'État des Tchêou était très-petit, jusqu'à *Wèn-Wang*, et qu'après lui il devint très-grand. »

3. Cette montagne est située dans le département de *Foung-tsiang* de la province du *Chen-si*.

4. Les six vers de cette strophe sont cités dans *Mencius*, 1^{re} Partie, chap. 11, § 5.

5. La plante *Kin* est une herbe que l'on nomme vulgairement *ou-théou* « qui ressemble à la tête d'un corbeau ». La plante *Thou* est une herbe au goût amer, dont le suc est blanc et les fleurs jaunes. *Tchou-hi* dit qu'elle appartient à l'espèce *Liáo*.

6. *Tchou-hi* dit que « *Tai-wang* commença, avec les populations de son petit État de *Pin*, qui l'avaient suivi, par délibérer ensemble sur l'endroit qu'ils devaient choisir pour s'y établir. »

où devait être fondée la ville capitale du nouvel État).

La tortue fut consultée au moyen du feu.

Ensuite chacun dit : établissons-nous ici; le moment est venu de nous fixer;

Construisons ici des habitations.

4. C'est sur ce territoire où ils résolurent de demeurer en paix; c'est là où ils résolurent de s'établir.

Ils se partagèrent cette contrée, les uns à gauche les autres à droite (à l'orient et à l'occident).

Ils en déterminèrent les grandes limites, ainsi que les différentes propriétés de chaque partie du sol.

Ils se divisèrent ensuite et s'établirent chacun sur la portion de terre qui fut son partage.

De la partie occidentale (de la rivière, jusqu'à la partie orientale).

Tout ce qui concernait leur établissement (sur ce nouveau territoire) fut entièrement réglé.

5. C'est ainsi qu'un chef du nom de *Szê-koung* fut préposé aux travaux des constructions publiques;

Qu'un autre chef, du nom de *Szê-thou*, fût préposé à la direction des affaires publiques ¹.

On fit établir dans les lieux propices des maisons d'habitation;

On y employa la corde pendante (ou le fil à plomb) pour opérer les nivellements ².

Des pièces de bois liées entre elles servaient aux constructions.

Mais les principales, celles auxquelles on mit le plus de soins, furent les édifices pour honorer les ancêtres ³.

6. Chacun est à l'œuvre pour opérer les constructions et en apporter les matériaux.

On entend retentir (dans les chantiers), où l'on mesure les bois de construction, les sons de : *hoïng-hoïng*;

Et dans les ateliers de constructions, ceux de *téng-téng* leur répondent.

1. Ces deux ministères sont décrits dans l' *Tcheou koüan*, « Livre des magistratures des Tchêou », attribué à Tchêou-Koung, l'auteur des chants que nous traduisons ici.

2. *Ching*. « Corde ou fil à plomb », comme celui dont se servent aujourd'hui les maçons, les charpentiers, etc. Cet instrument est décrit dans le *Tchêou koüan*. (K. 43, fo 19, édition impériale).

3. Voir aussi le *Tchêou koüan*, k. 19, fo. 3; k. 21, fo. 31; k. 43, fo 25 et sq.

Quand on pare les murs solidement construits ¹, ce sont des : *ping-ping* ².

Elles s'élèvent comme par centaines, ces habitations dont les murs en terre sont faits entre des planches.

Les grands et les petits tambours (qui encouragent les ouvriers au travail), ne cessent de retentir ³.

7. On a élevé à l'entrée de l'enceinte (de la demeure royale) la porte extérieure ⁴.

Cette porte, surmontée d'un pavillon, domine les autres édifices ⁵.

On a élevé la porte royale nommée *Ying-mên*.

Cette porte royale est d'un aspect grand et sévère.

On a aussi élevé le tertre où l'on offre des sacrifices à l'Esprit de la Terre ⁶.

1. Tous les procédés pour construire les murs des maisons, etc., sont décrits dans le *Tcheou kouan* (k. 50 et sq.). On y indique aussi les proportions de la largeur selon la hauteur. Les maisons d'habitation étaient le plus souvent construites en terre, ou pisé, et couvertes en paille, comme nous en voyons encore beaucoup aujourd'hui en France dans plusieurs de nos départements.

2. Voici le texte chinois de ces vers onomatopées :

« *Khiè tchi ying ying.*
« *Tou tchi houng houng.*
« *Tché tchi tóng tóng.*
« *Siu liu ping ping.* »

3. Le grand tambour nommé *káo*, avait douze pieds chinois de longueur ; le petit beaucoup moins. On s'en servait avec des airs de musique pour exciter les ouvriers au travail. (Tchéou-hi.)

4. *Káo mên*. Cette porte est figurée dans l'édition impériale du *Chi-king*. Koung Ying-ta dit que, « du temps de *T'ai-wang*, on ne construisit qu'une porte extérieure simple (*kouo-mên*) et que ce ne fut que plus tard, lorsque les Tchéou devinrent maîtres de l'empire (fils du Ciel), que l'on éleva la porte *Káo mên*. »

5. « A l'époque de *T'ai-wang*, dit Tchéou-hi, on n'avait pas encore déterminé les mesures et les formes architecturales à donner aux édifices. On construisit seulement deux sortes de portes qui portèrent les noms de *Káo mên*, « porte élevée », et de *ying mên*, « porte correspondante » (à l'opposite). Lorsque les Tchéou devinrent maîtres de l'empire, il s'en suivit que l'on porta plus de (respect au chef de l'empire) ; les mêmes portes furent considérées comme celles du « fils du Ciel » (*thièn tséu*), et tous les princes vassaux n'eurent plus la permission d'en élever de pareilles. »

6. *Tchéoung thoi*. C'était l'autel où l'on faisait le grand sacrifice à « l'Esprit de la terre » (*T'ai-che*). C'est aussi *T'ai-wang* qui l'éleva. C'est pourquoi, par la suite, sa construction resta dans les attributions seules du « fils du Ciel ». (Tchéou-hi.) Selon Koung Ying-ta, ces mêmes princes vassaux en élevaient aussi eux-mêmes ; mais *Wên-wang* réserva, dans son « Rituel des Tchéou » (*Tchéou-ki*), la prérogative d'élever ces autels, au seul « fils du Ciel », c'est-à-dire aux empereurs de la dynastie des Tchéou. Ceux que les princes vassaux élevaient étaient nommés *Tchéoung thoi*, « tertre en terre ».

Ainsi la multitude, dans ce dernier édifice, put y puiser des principes pour régler sa conduite dans les affaires importantes.

8. (*T'ai-wang*) n'avait pu éviter pour lui l'envie et la haine ¹.

Mais sa position n'en fut pas ébranlée, ni sa réputation moins bien établie.

Les arbres et arbustes *Tsoh* et *Fuh* ² furent arrachés ou émondés.

Des chemins et des voies de parcours furent ouverts.

Les barbares *Kouan-i* (tribus barbares du nord-ouest) furent saisis de crainte et n'osèrent murmurer.

Ils ne purent que rugir comme des ours.

9. Les chefs (des petits États) *Yü* et *Jouï*, qui étaient en guerre entre eux,

Vinrent eux-mêmes soumettre leurs différends (à *Wên-wang*), qui eut, de ce moment, comme une vie nouvelle.

— Je dis (c'est l'auteur du chant qui parle ³) que la renommée (de *Wên-wang*) lui amena des soumissions des divers côtés ;

« Je dis que la renommée de ses vertus, (que l'on se racontait sur les chemins) lui en amenait successivement.

« Je dis que, de tous les côtés, on accourut pour lui présenter ses hommages et se ranger de son parti ;

« Je dis que dès lors (l'empire) fut en mesure de dédaigner toutes les hostilités, de résister à tous ses ennemis ⁴. »

1. L'auteur de ce chant fait ici allusion aux persécutions dont *Wên-wang* fut victime sous le règne du dernier empereur des Chang : *Chéou-Sin*, qui le retint trois ans en prison pour avoir blâmé des atrocités commises par cet empereur au service duquel il était avec le titre de *Koung*, et l'un des grands de l'empire, très-aimé du peuple. Ce fut la onzième année du règne de *Chéou-Sin* qu'il fut incarcéré (1144 avant notre ère). C'est pendant ses trois années de captivité, dans les prisons de l'empereur *Chéou-Sin*, à *Yéou-li*, que *Wên-wang* composa son « Explication » des *Koua* de *Fou-li*, que l'on a nommée *Toïan*, et *Siang* celle qu'y ajouta son fils *Tchéou-Koung* ; l'une et l'autre furent depuis commentées par *Confucius*. Ce sont ces explications réunies aux *Koua* de *Fou-li* que l'on a nommées *Tchéou yih*, le *yih* des *Tchéou*, et *Yih King*, « le Livre des Transformations. »

2. Arbres et arbustes épineux qui poussent dans les terrains abandonnés et sans culture.

3. Commentaire.

4. La plupart des commentateurs rapportent le principal sujet de ce chant à l'élevation de *Wên-wang* au pouvoir impérial, après la défaite du dernier souverain de la dynastie Chang.

CHANT IV.

Yu-phô. En cinq strophes, chacune de quatre vers. Première, troisième et quatrième, genre élevé; deuxième, genre direct.)

Argument. — Éloge de Wèn-Wàng.

1. Que ces arbustes épineux (Yü) sont épais et touffus!

Les coupes qu'en font les bûcherons serviront à leur entretien.

Que le roi (Wèn-Wàng) a de grâces et de dignité dans son attitude!

De tous côtés les populations accourent pour le voir.

2. Que notre roi a de majesté et de gravité dans sa démarche!

Ceux qui l'entourent lui présentent respectueusement le *tchâng* * (ou vase aux libations).

Ils lui présentent le vase aux libations avec une attitude grave et respectueuse.

Ce sont là les fonctions attribuées aux hommes éminents par leurs capacités et leurs vertus †.

3. La nacelle glisse rapidement sur la rivière nommée *King*.

Tous les hommes qui la montent la poussent en ramant.

Le roi des Tchou le suivait à distance.

Les six corps de troupes l'accompagnaient.

1. Ce fleuve aux vapeurs nuageuses † que l'on voit dans l'espace (la voie lactée) est d'une immense étendue.

C'est le plus bel ornement du Ciel.

1. Les officiers de sa cour qui l'aidaient dans son gouvernement. (Commentaire.)

2. Ce *tchâng* est figuré dans l'édition impériale du *Chi-King*. Tchou-hi dit que « c'était la moitié d'un Kouel. Dans les cérémonies des sacrifices faits à l'Esprit de la Terre, le roi offrait les libations en se servant du *kouei tsân*. Tous ses ministres l'assistaient dans cette cérémonie. Quand il offrait les libations en se servant du vase nommé *tchâng tsân*, les officiers de sa cour qui l'assistaient le lui présentaient respectueusement. »

3. *Szé*. C'est encore aujourd'hui le nom que l'on donne en Chine, aux lettrés éminents par leurs qualités morales et leur savoir.

4. Il y a dans le texte : *Yün hân*, « fleuve aux vapeurs nuageuses ». Tchou-hi l'explique par *Thiên hô*, « fleuve du Ciel ». (C'est l'immense assemblage d'étoiles que nous nommons la « voie lactée ».) Il ajoute qu'il est situé entre les étoiles *Ki* et *Tsou* (de la constellation du Sagittaire), et qu'il est d'une étendue immense. »

Le roi des Tchou, qui semble jouir d'une vie sans fin †,

Comment n'aurait-il pas fait des hommes (nouveaux ou transformé les mœurs des populations)?

5. On taille le jade, on cisèle l'or pour les rendre brillants.

La substance de l'or et du jade ressort alors dans toute sa beauté.

C'est ainsi que notre roi s'efforça sans relâche, (pendant sa longue vie),

D'étendre son influence sur toutes les populations qui l'environnaient.

CHANT V.

(Hân-lou. En six strophes chacune de quatre vers, genre élevé. Quatrième strophe, genre direct.)

Argument. — Éloge des vertus de Wèn-Wàng.

1. Approchez et contemplez le pied de cette montagne nommée *Hân*;

Quelle abondance de coudriers, et d'arbrisseaux nommés *Hoü* †.

Que sont la joie et les délassements oiseux pour le sage aux vertus éminentes (Wèn-Wàng)?

Que sont aussi pour lui les somptueux revenus?

2. Voici des vases en jade, élégamment ciselés, qui servent aux libations †;

On y verse le vin jaune odoriférant (dont on se sert dans les sacrifices).

Que sont la joie et les délassements oiseux pour le sage aux vertus éminentes?

Le bonheur et les prospérités descendent sur lui en abondance.

3. L'oiseau *Yüen* † s'élève et prend son vol vers le Ciel;

Et le poisson se plonge dans l'abîme de eaux.

Que sont la joie et les délassements pour le sage aux vertus éminentes?

1. « Wèn-Wàng avait alors atteint la fin de sa quarante-vingt dix-septième année », dit Tchou-hi.

2. *Tsin* et *Hoü*. Le premier est, comme nous l'avons traduit, de l'espèce des coudriers ou noisetiers; « il ressemble au châtaignier, mais il est plus petit », dit le Commentaire; le second, le *Hoü*, « ressemble à une épine; mais il est rouge ». (Tchou-hi.) On s'en sert pour faire des flèches.

3. Voir la note 2 du chant précédent.

4. « L'oiseau *Yüen*, dit Tchou-hi, est de l'espèce des oiseaux nommés *tchi*. » Ces derniers sont du genre rapace, dont les cris sont considérés comme de mauvais augure.

Comment par son exemple et ses vertus ne ferait-il pas de nouveaux hommes ?

4. Le vin purifié est versé dans le vase destiné aux sacrifices ?

La victime, de couleur rouge et jaune, est toute préparée ;

En offrant le sacrifice selon les cérémonies prescrites,

On se procure de grandes félicités.

5. Les arbres *Tsôh* et *Yâh* ? qui croissent en abondance,

Servent au chauffage des populations.

Que sont la joie et les délasséments pour le sage aux vertus éminentes ?

Les esprits supérieurs lui font trouver des joies et des délasséments dans ses propres labeurs ?

6. La plante *Kôh* ? croît avec une grande abondance ;

Elle étend de tous côtés ses nombreux rejetons.

Que sont la joie et les délasséments pour le sage aux vertus éminentes ?

Il ne recherche et ne désire que les félicités pures, conformes à la raison, et qui ne causent aucun repentir ?

CHANT VI.

(*Ssê-thsi. En cinq strophes ; deux de six vers, et trois de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — Éloge de la mère et de l'épouse de Wên-Wâng, qui lui inspirèrent ses éminentes qualités.

1. Quel maintien grave et digne possédait *Tâi-jin*,

1. *Hia pòu tsò jin*. Litt. « Quare non faceret homines ? » Un commentateur explique ainsi ce dernier vers : « L'auteur veut dire : En élevant ses sentiments et ses idées, et en faisant en sorte qu'il ne s'abandonne pas lui-même (*yân* : i *hing-khi tchi*, *eûh ssê tchi pòu tséu* i *yè*.) »

2. C'est le vase nommé *Tsün*, dont le nom signifie aussi : « honorer ; honorable ».

3. Voir la note 2, chant XIII.

4. *Chin ssò liao* i. Litt. « Spiritus idquod consolatur, auxiliatur. »

5. Plante rampante que l'on dit être le *dolichos tuberosus*, dont les fibres servent en Chine à faire une étoffe jaune grossière. Pris métaphoriquement, ce mot désigne une nombreuse postérité.

6. Il y a dans le texte *pòu hoéi*, « non reverti » ; mais les commentateurs, entre autres Tchou-hi, expliquent *hoéi* par *Sie*, « curvum, pravum, non rectum ». Cela justifie notre traduction.

La mère du prince Wên-Wâng !

Elle chérissait *Tchêou Kîng* ?

Et fut l'épouse royale dans la ville capitale (des Tchêou).

Tâi-Szê (l'épouse de Wên-Wâng) lui succéda en continuant ses vertus et sa bonne renommée.

C'est alors qu'elle eut une nombreuse lignée.

2. (Wên-Wâng) était assidu à rendre ses devoirs aux princes ses ancêtres (dans la salle qui leur était consacrée).

Les esprits supérieurs n'eurent pas à blâmer sa conduite.

Les esprits supérieurs n'eurent jamais contre lui aucun sujet de plainte ?

Il donnait son exemple à suivre aux femmes de son intérieur ?

Et il l'étendait à la pratique de ses propres frères,

Pour servir de règle de conduite à toutes les familles des différents États.

3. Il faisait régner la concorde la plus grande dans sa demeure royale ;

Et il observait le plus grand respect quand il était dans le temple des ancêtres ?

S'il se trouvait dans des endroits retirés, loin de la vue des hommes, il se comportait comme s'ils eussent été présents (pour observer ses actions).

Quoique ne craignant pas d'être désapprouvé (dans sa conduite), il s'efforçait constamment de l'améliorer encore.

4. Toutefois il n'avait pu éviter de grandes et difficiles épreuves.

Mais, quelque grandes qu'elles fussent, elles ne lui firent jamais transgresser la justice.

Sans qu'il en eût été informé auparavant, il acquiesçait naturellement à la justice.

Sans avoir reçu de représentations à cet égard,

1. *Tâi-jin*, n'est pas un nom propre, c'est ici un nom honorifique, qui signifie « éminemment apte à occuper telle position. »

2. Nommée aussi *Tâi-Kiang*, l'aïeule de Wên-Wâng, et l'épouse de *Thân-Fou*, alias *Tâi-Wâng*. (Voir la note.)

3. *Chin wâng chi thong*. Littéralement : « spiritus non uno tempore, dolendum habuerunt. »

4. Il y a dans le texte : *khôua thsi* : « modicæ virtutis uxor », vel : « legitima uxor ». — Mais Tchou-hi interprète ces deux mots par : *khôuêi mén* : « interioris portæ ; cubicula in quibus fœminæ inuaptee morantur ». Gynécée.

5. *Miao*. Temple consacré au culte des ancêtres.

il entra (et persévéra constamment) dans la voie du bien ¹.

5. Les jeunes gens de nos jours ², qui sont adultes ³, sont pleins de mérite;

Les enfants reçoivent une éducation soignée ⁴.

Nous devons cela à l'homme des temps passés (à Wèn-Wàng), à ses efforts sans relâche.

Nous lui devons aussi les hommes illustres et renommés de notre époque.

CHANT VII.

(*Hoàng-i. En huit strophes chacune de douze vers. Genre direct.*)

Argument. — L'auteur de ce chant y célèbre les mérites des ancêtres de Wèn-Wàng : T'ai-wang, T'ai-pe, Wang-ki, en même temps que les exploits de Wèn-Wàng, dans les pays de Mi et de Tsoung. L'auteur du chant serait Tchou-Koung.

1. Le très-élevé Souverain suprême ⁵ abaisse ses regards sur la terre.

Il contemple avec majesté les événements qui s'y passent.

Il observe attentivement les quatre contrées (de la Chine, gouvernées par différents princes)

Pour rechercher quelles sont les populations bien gouvernées ⁶.

4. Voici la transcription de ces deux derniers vers :

*Pou wên yî ché
Pou kiên yî jê.*

Litt. « Non auditu perceptus, etiam mensuram applicabat:

« Non admonitus, etiam intrabat.

On voit que sans le secours des commentaires indigènes traditionnels, l'intelligence de ces vers serait à peu près impossible.

² C'est l'auteur du chant, Tchou-Koung, qui parle.

3. *Tching-jin*, « qui sont des hommes faits ». Tchou-hi dit que tous ceux qui ont reçu le « bonnet viril », *koïan*, sont appelés ainsi. On le donne aux jeunes gens quand ils se marient.

4. Voici le texte de ces deux premiers vers : *Tching jin yéou té : Siào tséu yéou tsáo.*

5. Hoang-Chang-ti.

6. « Dans cette première strophe, dit Tchou-hi, l'auteur du Chant expose d'abord que le Ciel contemple d'en haut ce qui est en bas (*thièn tchi lin hià*) et voit très-clairement tout ce qui s'y passe (*chin ming*). Il ne cherche qu'à procurer et assurer la paix aux populations, et voilà tout. »

(Il a vu) que ces deux royaumes ¹, ou deux empires successifs ²,

Eurent un gouvernement qui ne remplit pas convenablement sa mission ³.

(Il a vu) que les États des quatre régions (de l'empire)

Avaient besoin d'être mieux dirigés, mieux gouvernés ; d'être replacés dans la bonne voie.

Le Souverain suprême (*Chang-ti*) a voulu leur rendre un gouvernement régulier ⁴.

(Il a voulu) réparer leurs maux passés en les plaçant sous un régime exemplaire étendu à tous ⁵.

Car le (Très-Haut) a considéré avec complaisance la région occidentale (de la Chine) ⁶,

Là où (autrefois T'ai-Wang) ⁷ avait fixé sa demeure.

2. (Ce prince) fit arracher et enlever des endroits où ils se trouvaient,

Les arbres desséchés sur pied, ou tombés morts sur le sol.

Il fit éclaircir, pour favoriser leur développement,

Les arbres trop touffus qui croissaient sur le bord des eaux.

Il fit émonder, élaguer (pour qu'ils prissent plus d'accroissement *),

Les saules et les arbres nommés *Kiü* ⁸.

1. *Eükh koué*; les dynasties *Hia* et *Chang*, selon Tchou-hi, qui entend aussi par « les quatre contrées » (*ssé fang*) les royaumes des quatre régions de la Chine, composant l'empire des Tchou. Mais Tching Tsion, dans son commentaire, dit que les « quatre contrées » (*ssé fang* du texte) indiquent « les États de *Mi*, de *Youen*, de *Tsou* et de *Koung*, » dont les trois derniers s'étant révoltés contre les Tchou furent soumis par Wèn-Wàng.

2. Celui des *Hia* (de 2205 à 1782 avant notre ère, et celui des *Chang* (de 1783 à 1133).

3. *Khi tching pou hoïo*. Tchou-hi, dit « qu'il avait perdu sa voie » (*chi khi tao yé*).

4. C'est le sens que le commentaire de Mao-chi donne au caractère *khi* du texte, sur lequel, dit Tchou-hi, les commentateurs n'ont pas encore donné des explications satisfaisantes, de même que sur les caractères *tséng*, *ché* et *khôu* du vers suivant.

5. « C'est-à-dire, selon Tchou-hi, que le territoire primitif de la famille des Tchou, qui était celui de *Khi*, s'étendra à tout l'empire, qui sera gouverné alors par de bonnes et mêmes lois.

6. Région où était situé l'État de la famille de Tchou, dans la province actuelle du Chên-si.

7. Voir précédemment chant III. Notes.

8. Commentaire.

9. Espèce d'arbre, nommé aussi *Khouï*, dont les pousses, en forme de roseaux à nœuds, servent à faire des cannes d'appui, et sur lesquels les Chinois gravent quelquefois toutes sortes de figures.

Il fit recueillir soigneusement et fagoter, pour emmagasiner,

L'émondage des arbres nommés *Yèn* et *Tché* ¹.

Le souverain Seigneur avait voulu récompenser (un prince) d'une si éclatante vertu ² en le conduisant sur ce territoire avantageux et fertile.

Mais les barbares *Kouân* ³ avaient occupé les chemins (en cherchant à empêcher son émigration) ⁴.

Le Ciel lui fit épouser une compagne vertueuse;

Et le mandat impérial que (le prince) reçut de lui, est sûr et irrévocable ⁵.

3. Le Seigneur (du Ciel) regarde ces montagnes, (qu'habitait *T'ai-Wang*);

Les arbustes épineux *Tsôh* et *Yûh* étaient arrachés ⁶;

Des voies droites étaient ouvertes à travers les pins et les cyprès.

Le Seigneur (du Ciel) en fit un État, et le créa tel qu'il fût fort et durable.

Entre *T'ai-Pé* ⁷ et *Wang-Ki* (les deux fils de *T'ai-Wang*),

Il choisit *Wang-Ki* (pour succéder à son père *Taang-Wi*).

Ce fut à cause de son bon cœur et de son amitié fraternelle.

Il avait toujours manifesté ce sentiment envers son frère aîné.

1. Le *Yèn* est le *morus sylvestris* qui croît dans les montagnes. Le *Tché* est un arbre dont le bois sert à faire une teinture de couleur jaune. « Tous les deux ont de belles tiges, dit Tchou-hi; elles peuvent servir à faire des arcs. Leurs feuilles peuvent servir aussi à nourrir les vers à soie. »

2. *T'ai-Wang*. (Commentaire).

3. *Kouân-i*. Voir le chant III de cette section.

4. Tchou-hi dit que ce vers n'a pas encore été suffisamment expliqué (*wei-tsiang*).

5. « Cette strophe, dit Tchou-hi, expose le transfert, ou l'émigration de *T'ai-Wang* à *Khi-tchéou* (au Mont *Khi-chân*, dans la province actuelle du *Chen-si*.) Or, la territoire de *Khi-tchéou* était primitivement tout formé de montagnes et de forêts, entrecoupées de défilés et de passages dangereux, sans populations à ses frontières, et ayant dans son voisinage les barbares *Kouân*. *T'ai-Wang* habita ce territoire. La population s'accrut beaucoup successivement, ainsi que les productions obtenues par la culture. Mais ensuite ce territoire devint ouvert et étendu (c'est-à-dire plus facile à défendre contre les barbares voisins, comme il est dit dans le texte.

« Le *Chang-Ti*, ajoute Tchou-hi, ayant transporté là ce prince d'une vertu si éclatante, fit en sorte qu'il occupa et conserva ce territoire; et les barbares *Kouân* s'éloignèrent. »

6. Voir ci-devant le chant III.

7. *T'ai-Pé* était l'aîné des deux frères, et *Wang-Ki* le cadet.

Aussi fut-il comblé de félicités (par le Souverain suprême),

Qui lui fit obtenir une gloire éclatante.

Il reçut ainsi les dons du Ciel sans éprouver de calamités;

Et tout lui succéda pour se mettre en possession des États qui l'environnaient.

4. Tel était *Wang-Ki*.

Le Souverain (du Ciel) avait pu apprécier toutes les qualités de son cœur; ses sentiments profonds de justice ¹.

Ses vertus pures et sans taches parlaient d'elles-mêmes.

Elles étaient si droites que, par leurs seules lumières, il pouvait distinguer le vrai du faux ²;

Il pouvait, par elles, faire la part de la vertu et du vice, du bien et du mal.

Ce furent ces mêmes vertus qui lui enseignèrent à pouvoir se rendre digne d'être choisi comme aîné ³ et héritier du trône de son père.

En gouvernant ce grand État (formé par *T'ai-Wang*),

Il sut, par sa condescendance et sa bonté, se concilier tous les cœurs;

Et cela, jusqu'au règne de *Wên-Wang*.

Sa vertu resta toujours pure, sans qu'il eût un reproche à se faire.

Et, par suite de cela, les faveurs qu'il avait reçues du souverain Seigneur ⁴,

Il les transmit à ses descendants.

5. Le Souverain (suprême) déclara ainsi ses intentions à *Wên-Wang* ⁵ :

— « Ne sors pas des confins de tes États pour faire des guerres injustes à tes voisins.

Ne te laisse pas entraîner à l'ardeur des passions (*hîn-siên*) ⁶.

1. Commentaire.

2. Commentaire.

3. *Khê tchâng*, *Khê Kiân*; c'est-à-dire, litt. : « de pouvoir devenir l'aîné (au lieu de son frère *T'ai-Pé*) et de pouvoir être prince héritier. »

4. *Ki tchéou Ti tchi*.

5. *Ti Wei Wên-Wang*. Tchou-hi dit à ce sujet que le *Ti* fit connaître à *Wên-Wang* les desseins, les volontés du Ciel (*chi wei thiên ming Wên-Wang tchi tse*) comme il est dit dans la suite. « *Yên Tsán* a dit de son côté : « Le Ciel ne parle pas (*Thiën pòu yán*) : c'est par la pensée qu'il fait connaître ses intentions à *i wei tchi ye*. On doit avoir confiance dans ce que *Ti* (le souverain Seigneur) a exprimé ainsi (*pie thò tchi Ti wei tchi*). Ce que dit le cœur de *Wên-Wang* (*yân Wên-Wang tchi sin*), le Ciel le connaît, le sait certainement (*Thiën chi tchi tchi ye*). »

6. Tchou Chen explique ainsi ces deux vers : « Laisse-là ce qui t'est étranger; appuie-toi sur tes proches; garde le milieu dans tes desirs; ne forme pas d'attachements en dehors de ton intérieur. »

Efforce-toi avant tout d'atteindre au sommet de la droite voie.

Les hommes barbus de *Mih* n'ont aucun respect pour les étrangers ;

Ils ont poussé l'audace jusqu'à vouloir s'emparer d'un grand État.

Ils ont envahi *Youèn* ; ils sont parvenus jusqu'à *Koïng*. ¹ »

Le Roi, à cette nouvelle, entra dans une grande colère ;

Il réunit aussitôt ses troupes,

Et marcha à la rencontre des envahisseurs pour les repousser.

Il attira ainsi sur la famille des *Tchéou* une grande prospérité,

Qui répondit à ce que l'empire attendait de lui.

6. (*Wèn-Wàng*) jouissait tranquillement de la paix dans sa ville capitale,

Lorsqu'il résolut de se porter (avec son armée) des frontières de *Youèn* (sur le territoire de *Mih*).

Il franchit les hautes cimes de nos montagnes.

Aucune flèche ne fut lancée par l'ennemi dans nos défilés.

Dans nos défilés, dans nos vallées escarpées, Ses chevaux ne vinrent point s'abreuver à l'eau de nos sources ².

Ces sources étaient à nous, ces eaux étaient à nous.

La beauté du pays attira l'attention (de *Wèn-Wàng*).

Il résolut de se fixer au midi de la montagne nommée *Khi* ;

Et il résida sur les bords de la rivière *Wéi* ³.

(C'est ainsi) qu'une petite colonie attira (ensuite) à elle tous les États de l'empire ;

Et que son chef devint le souverain de toutes leurs populations.

7. Le Souverain suprême interpella encore ainsi *Wèn-Wàng* :

1. L'État de *Mih* était situé dans le territoire actuel de *Ning-tchéou*, province de *Kan-souh* ; celui de *Youèn*, dans le territoire de *King-tchéou*, de la même province ; *Koung* formait une partie de *Youèn*. C'est maintenant un marais. Les troupes qui occupaient ce territoire de *Koung* étaient du royaume de *Tchéou*.

2. « L'ennemi, dit *Tchéou-hi*, n'osa pas venir déployer son armée sur nos collines, dans nos défilés, abreuver (ses chevaux) à l'eau de nos sources, pour s'opposer à notre marche, pour nous repousser ».

3. Le lieu de sa résidence fut nommé *Tching-yeh* « camp retranché ». Sous les *Han* il fut appelé *Fou-foung*. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton, dépendant de *Foung-yang-fou* (*Chen-st*).

— « J'ai considéré attentivement ta brillante vertu ;

Elle ne cherche pas à se faire grande par le bruit et les apparences séduisantes.

Elle n'affecte pas l'appareil de la magnificence et l'amour du changement (ou des innovations) ¹.

Elle ne demande ni à être célébrée, ni même connue des hommes ² ;

Elle suit l'exemple de (son) Souverain maître. »

Le Souverain maître dit encore à *Wèn-Wàng* :

« Informe-toi (de la situation) des royaumes qui sont tes ennemis.

Contracte des alliances ³ avec les États qui ont pour toi des sentiments de frères ;

Et avec vos crochets et vos échelles ;

Avec vos chars de guerre du haut desquels on peut combattre,

Allez attaquer (la ville) *Yông* (du royaume) de *Thsoûng*. »

8. Les chars de guerre s'avancent joyeusement et avec bon ordre (contre l'ennemi).

Les murailles de la ville des *Thsoûng* étaient hautes et grandes.

Les coursiers porteurs de dépêches se succédaient sans interruption ⁴.

On coupa l'oreille (gauche aux prisonniers) mais avec le moins de cruauté possible ⁵.

Vinrent alors les cérémonies religieuses *Louï* et *Mû* ⁶.

Ce fut de là aussi que vinrent les soumissions ;

Dès lors aussi que les États des quatre côtés de l'empire n'osèrent plus causer de troubles ou se révolter.

1. Le sens de ce vers est très-douteux ; *Tchéou-hi* dit qu'il n'a pas encore été bien expliqué.

2. *Pou-chi pou tchi*. « Elle ne cherche, disent quelques commentateurs, qu'à obéir à la raison céleste (*ti siün thien li*) ; à suivre l'exemple du Souverain maître (*chün Ti tchi tsé*), et cela lui suffit (*éüth i*). »

3. Il y a dans le texte *thoung* ; « s'identifier, être intimement uni avec quelqu'un ou quelque chose. »

4. *Tchî sin tiên-liên*.

5. *Yéou kouï gân-gân*. *Tchéou-hi* dit que « l'amputation des oreilles était une loi de la guerre. Les ennemis, qui ne voulaient pas se rendre, étaient mis à mort, et on présentait leur oreille gauche (au chef de l'armée). »

6. « La cérémonie *louï* consistait à faire sortir les troupes pour offrir un sacrifice au *Chang-ti*, ou Souverain suprême (*Louï : tsiang tchéou szé tsé Chang-ti yé*). La cérémonie *Mû* consistait à se rendre sur le champ de bataille et y offrir un autre sacrifice à celui qui, le premier, avait institué les lois de la guerre. On dit que ce fut l'empereur *Houang-ti* après qu'il eut atteint et pris le rebelle *Tehe-yeou*. » (*Tchéou-hi*). *Sse-ma Tsién* dit, dans son *Szê-ki*, que les lois de la guerre commencèrent dès cette époque ; mais il se demande si c'est par suite de cela que l'on offre un sacrifice ?

(Wèn-Wàng) était allé combattre avec ses chars de guerre, plein de courage et d'énergie.

La ville des Thsoûng (nommée Young) était forte et bien gardée.

C'est cette ville qu'il attaque, qu'il emporte d'assaut avec ses troupes.

C'est cette ville qu'il détruit, qu'il ruine de fond en comble.

Dès lors, de tous les côtés de l'empire, il n'y eut plus ni insultes, ni révoltes ¹.

CHANT VIII.

(*Ling-thâï. En quatre strophes, dont deux de six vers chacune, et deux de quatre vers. Genre direct*).

Argument. — Éloge de Wèn-Wàng.

1. (Wèn-Wàng) traça le plan et commença la construction du *Ling-thâï*, (ou de la Tour de l'Intelligence ².)

Il en traça le plan et en dirigea la construction.

Tout le peuple vint en foule pour aider aux travaux ;

Et dans moins d'une journée l'ouvrage fut achevé.

Lorsqu'il en traça le plan, (Wèn-Wàng) recommanda de ne pas se hâter ;

Mais la population accourait comme des fils (auprès de leur père).

2. Lorsque le roi (Wèn-Wàng) se tenait dans le Parc de l'Intelligence ³ ;

Il aimait à voir les cerfs et les biches aller à l'eau, ou couchés sur l'herbe.

Il aimait à voir les cerfs et les daims brillants de force et de santé ;

1. On lit dans le commentaire sur le *Tchün-tchsièou* de Confucius : « Wèn-Wàng ayant attaqué l'État de Thsoûng, fut pendant trois décades sans pouvoir soumettre la ville de Young (sa capitale). Il retourna dans son propre État pour organiser de nouvelles forces et attaquer de nouveau l'attaquer. C'est alors qu'il lui donna l'assaut et qu'elle se rendit. »

2. Tchou-hi dit que *ling* (ordinairement : « intelligence ») signifie ici une lumière ou feu mobile (*yân khi chou jén*). « C'eût été alors un phare. Les princes des petits États appelaient la Tour élevée par Wèn-Wàng : La Tour de l'observation : *Kouân thâï*).

3. *Ling yéou*. « Au pied de cette Tour, dit Tchou-hi, il y avait un parc ou enclos dans lequel étaient entretenus des animaux sauvages : des cerfs, des chevreuils, etc. »

Et les oiseaux blancs, aux plumes resplendissantes.

Lorsque le roi se tenait près de l'Étang de l'Intelligence,

Il se plaisait à voir la multitude des poissons, dont l'étang était plein, bondir sous ses yeux.

3. A son abaque, ou colonne en bois, à branche transversale,

Il avait suspendu ses instruments de musique : de grands tambours, et de grandes cloches en métal sonore ⁴.

Oh ! quel plaisir il éprouvait à entendre les accords produits par ces tambours et ces cloches !

Oh ! qu'il se plaisait aussi à résider dans le *Piè-yoûng*, ⁵ (ou Pavillon de l'Étude) !

4. C'était pour lui un plaisir extrême d'entendre le concert harmonieux des tambours et des cloches.

Il en éprouvait aussi un très-grand à se trouver dans son « Pavillon de l'Étude. »

Le grand tambour, à la peau recouverte d'écaillés du grand poisson nommé *Thô*, rendait un son prolongé qui le charmaît.

Et les concerts des musiciens aveugles ⁶ rassemblés le délassaient des affaires publiques.

CHANT IX.

(*Hiâ-woï. En six strophes, chacune de quatre vers. Genre direct.*)

Argument. — Éloge de Woù-Wàng, fils de Wèn-Wàng.

1. Le dernier des fondateurs (de la dynastie) des Tchéou est Woù-Wàng ⁴ (le roi guerrier).

1. « Les grands tambours, dit Tchou-hi, avaient huit pieds (chinois) de longueur, et les autres quatre. »

2. Ce *Piè-yoûng* est représenté dans l'édition impériale du *Chi-King*, ainsi que le *Ling thâï*. Le premier est un pavillon élevé sur un tertre, et entouré d'une grande pièce d'eau circulaire ; on y arrive par quatre larges ponts placés dans la direction des quatre points cardinaux. Le second a la forme d'une pyramide tronquée au sommet de laquelle on arrive par des degrés. C'est dans le pavillon élevé au milieu d'un étang circulaire, représentant le Ciel, que le « fils du Ciel », dit Tchou-hi, se livrait à l'étude et à la grande pratique des Rites.

3. Dès la haute antiquité la musique a été très-cultivée en Chine. On en attribue l'invention à l'empereur Hoàng-ti (2637 avant notre ère). Les « musiciens aveugles » sont cités dans le Chou-king, à propos de l'éclipse de soleil arrivée sous Tchoung-Kang 2133, avant notre ère.

4. Le texte porte : *Hiâ Woù wéi Tchéou*. Tchou-hi

Cette famille, dans le cours des générations, avait eu des rois de grands mérites 1.

Les trois Héou * (princes) résident maintenant dans le Ciel 2.

Le roi, qui réside dans sa capitale (Hao-King) répond dignement à leur attente.

2. Ce roi répond dignement à leur attente, dans sa ville capitale.

Il s'efforce d'acquérir les vertus et les mérites de ses ancêtres,

Afin de les perpétuer dans sa famille, en se conformant toujours aux prescriptions de la raison céleste ;

Et que Tch'ing-Wang (son héritier présomptif) obtint après lui la confiance de l'empire.

3. Tch'ing-Wang observant fidèlement la pratique de la sincérité et de la justice,

Ces exemples de vertus se répandront dans l'empire ;

Ils y perpétueront les préceptes de la piété filiale ;

Et l'observance de la piété filiale (envers les ancêtres dont les mérites et les vertus ont été éminents), c'est de les prendre et de les proposer pour exemples 4.

4. S'il y eut jamais un homme qui se soit fait aimer et chérir par cette vertu : c'est Wou-Wang.

Il a répondu à tout ce que (ses ancêtres) attendaient de lui, en se conformant à leurs actions méritoires 5.

Il a toujours pratiqué envers eux ses devoirs de la piété filiale, en imitant leurs actions ;

dit que le sens du premier caractère : (*hiá, inférieur*) n'a pas encore été expliqué convenablement. Les uns disent qu'il indique Wèn-Wang, et que le texte parle de Wèn-Wang et de Wou-Wang, qui réellement ont été les fondateurs de la dynastie des Tch'ou. »

Cependant, comme il vient d'être question de Wèn-Wang, dans les chants précédents, et que celui-ci est consacré entièrement à l'éloge de Wou-Wang, nous croyons notre traduction fidèle.

Tchi-wang, Tchou-hi dit que le texte comprend ensemble Tai-wang et Wang-ki, dont il question dans les chants précédents.

2. Tai-wang, Wang-ki, et Wèn-wang. (Tchou-hi.)

3. *T'ai thien*. C'est-à-dire : « qu'ils n'existaient plus, dit Tchou-hi, et que leur esprit subtil était monté en haut pour s'unir avec le Ciel (*ki mou euh ki tsing chin chang yu thien ho ye*). »

4. « C'est avec sa piété filiale, dit Tchou-hi, que Tch'ing Wang pouvait être un exemple à suivre, et devenir une règle, une loi (pour l'empire). S'il y a des générations d'une dynastie dans lesquelles cette piété filiale (pour imiter les vertus de ses ancêtres) se perde, alors la piété filiale n'est plus qu'une fausse piété filiale. Comment suffirait-elle à faire loi (pour l'empire)? »

5. Un commentateur dit que : « Tout l'empire lui en

Et il apporte un nouveau lustre à ces mêmes ancêtres en leur succédant.

5. Ce lustre, il le transmettra à ses descendants.

En continuant la chaîne des bonnes actions de ses ancêtres ; en marchant sur leurs traces,

Il procure à ses successeurs des milliers d'années de règne,

Pendant lesquelles ils recevront du Ciel de grandes félicités.

6. Ils recevront du Ciel de grandes félicités ;

Tous les états de l'empire viendront apporter leurs félicitations et des présents (à la cour des Tch'ou).

Et pendant des milliers d'années de règne,

Comment ne trouveraient-ils pas en eux des appuis et des soutiens ?

CHANT X.

(*Wèn - Wang - yeou - chang*. En huit strophes, chacune de cinq vers. Genre direct et élevé.)

Argument. — Éloge de Wèn-Wang et de Wou-Wang.

1. Wèn-Wang s'est acquis une renommée éclatante.

Qu'elle est grande, qu'elle est pure, cette renommée qu'il s'est acquise !

Il a constamment cherché à procurer aux populations le repos et la tranquillité.

Il a eu toujours en vue de pouvoir arriver à accomplir cette grande tâche.

Wèn-Wang n'est-il pas un grand et véritable prince ?

2. Wèn-Wang ayant reçu le mandat du Ciel (pour gouverner l'empire),

Il reçut en même temps celui d'accomplir des exploits militaires.

donna une preuve (*yén*) en plaçant sa confiance en lui, et en lui restant fidèle (*hséu tsé thien-hia sin tchi tchi yén ye*). »

Un ancien prince demanda à un autre « ce qui constituait une preuve ? » L'autre prince lui répondit « Faites revivre les morts dans votre personne, et cela constituera une preuve (*yén*). »

Ce passage d'un auteur chinois s'applique fort bien à ce qui est dit ici de Wou-Wang. Sze-ma Tsién, dans son *Sszé-ki* (*Tsin chi kiá*) rapporte aussi que le prince Hien (Hien koung) demanda à Siun-si : « Comment faire telle preuve (*hó i wéi yén*) ? Siun-si répondit : « Faites que les morts redevenaient vivants (*ssé ssé tché feou séng*), et que les vivants ne rougissent pas d'en être eux-mêmes la preuve (*séng tché pou tsán wéi tchi yén*). »

Après avoir fait une expédition dans l'État de Thsoûng,

Il fit construire une ville (pour sa capitale) à Foïng ¹.

Wèn-Wàng n'est-il pas un grand et véritable prince ?

3. Il fit construire des murailles de défense qui se reliaient à des eaux courantes.

Il fit en sorte que Foïng (sa ville capitale) fût complètement entourée d'une ligne de défenses ².

Ses desirs n'étaient pas de presser les travaux; Il n'avait en vue que d'accomplir un acte de piété filiale, en suivant les traces de ses ancêtres.

4. Les mérites éminents du roi (Wèn-Wàng) se manifestèrent d'une manière éclatante

Dans les remparts et autres moyens de défense dont il fortifia Foïng (sa ville capitale) :

De tous les côtés de l'empire on venait s'allier à lui.

Le prince-roi (Wèn-Wàng) devint ainsi un prince suzerain.

Le prince-roi ne devint-il pas, par cela même le véritable souverain de la multitude ?

5. La ville de Foïng ³ est arrosée par une rivière qui coule à l'orient.

La direction de son cours est l'œuvre du grand Yu ⁴.

De tous les côtés de l'empire on vint se rallier à Wou-Wàng, fils de Wèn-Wàng).

L'auguste roi (Hoàng Wàng) fut véritablement alors le souverain de l'empire ⁵.

Comment cet auguste roi n'en eût-il pas été le souverain ?

1. « Foïng était un territoire de l'État de Thsoûng. Il est situé dans le canton actuel de Hou (Hou hien, dans la province de Chen-si), au sud-ouest de la colline des pêcheurs (Tou-ling). » (Tchou-hi.)

2. « Les eaux courantes », dit Tchou-hi, furent transformées en fossés. Un espace de dix li carrés forma l'enceinte de la ville dans l'intérieur de laquelle on creusa des canaux qui avaient chacun huit pieds (chinois) de profondeur et autant de largeur.

3. Cette ville était située sur le territoire de la ville de Sin-gan-fou, province actuelle de Chen-si.

4. Celui qui fit écouler les eaux de la grande inondation arrivée sous le règne de Yao, 2385 avant notre ère. Les travaux de Yu furent terminés l'année 2278 avant la même ère. (Voir mon deuxième Mémoire sur l'antiquité de l'histoire et de la civilisation chinoises. (Nouveau journal asiatique, années 1867 et 1868).

5. « Hoàng wàng, dit Tchou-hi, est la qualification (hao) des souverains qui ont possédé l'empire (yêu hiên hiá tchi hao). Ce nom désigne Wou-Wàng ».

Son Sûe ajoute : Hoàng signifie « grand » (tá yé). Les domaines de Wou-Wàng furent beaucoup agrandis par lui; c'est pourquoi on lui donna la qualification de Hoàng wàng, « Auguste souverain ».

6. Dans la ville capitale, nommée Hao ¹, était le pavillon nommé Pie-yoûng ².

De l'Occident, de l'Orient

Du Midi et du Nord :

De toutes parts accouraient sans cesse les populations, pour se soumettre.

Comment l'auguste souverain n'eût-il pas été le véritable maître de l'empire ?

7. Le roi (Wou-Wàng) consulta le sort, Pour savoir s'il devait fixer son séjour dans la ville de Hao, et en faire sa capitale.

La réponse de la tortue ayant été favorable à son projet,

Wou-Wàng fit achever les travaux de fortifications commencés.

Comment Wou-Wàng ne serait-il pas le souverain maître de l'empire ?

8. Le territoire de Foïng inondé par les eaux, ne produisait que de l'herbe nommée Khi (chicorée sauvage).

Comment Wou-Wàng l'aurait-il négligé (sans le rendre à la culture) ?

Il s'occupe aussi des intérêts de ses neveux;

D'assurer une succession heureuse à son fils respectueux.

Wou-Wàng n'est-il pas véritablement un grand souverain ?

NOTA. La traduction de cette partie est due, jusqu'ici, à M. G. Panthier; les chants qui suivent ont été traduits d'après la version latine du P. Lacharme.

SECTION DEUXIÈME.

CHANT I.

Argument. — Origine illustre de la race des Tchou

L'illustre race des Tchou tire son origine de la femme Kiang-yuen ¹. Voici le récit de cet évé-

1. « C'est dans cette ville que Wou-Wàng établit son camp retranché, dit Tchou-hi. Elle était située à l'est de la rivière Foïng, et distante de la ville de ce nom de 25 li (environ deux lieues et demie, ou à peu près un myriamètre). »

2. Voir le chant vii, (note 4).

3. Le surnom de cette femme est Kiang, son nom Yuen. Elle était fille de l'empereur Chin-nong et so maria à un homme du nom de Yeon-tai.

nement. N'ayant point d'enfant, elle pria et offrit des sacrifices nombreux. A l'endroit que le seigneur et dominateur de toutes choses marqua de l'empreinte de son gros doigt de pied ¹, elle s'arrêta, et voici que dans le lieu spacieux où elle se trouvait, elle sentit tressaillir le fond de ses entrailles; elle conçut, et s'étant reposée dans une maison voisine, elle enfanta un fils qui fut Héou-tsi, d'où sortit la race illustre des Tcheou.

Le temps de sa grossesse étant accompli, elle mit au monde son premier-né, comme une brebis met bas un agneau, sans travail, sans douleur, sans gémisséments, sans souffrances, présage évident des éminentes qualités de son fils. Ce que fait le souverain seigneur et dominateur de toutes choses, il le fait sans travail. Il y a des offrandes qui lui sont agréables. C'est ainsi que Kiang-yuen enfanta.

Elle déposa son fils dans un chemin étroit; et les bœufs et les brebis loin de le fouler aux pieds, le caressaient; l'enfant ayant été ensuite déposé dans un grand bois, des bûcherons vinrent à lui; puis la mère le déposa sur la glace et des oiseaux le protégeaient de leurs ailes étendues; les oiseaux s'en étant allés, Héou-tsi se mit à vagir; il poussa de tels cris qu'ils remplissaient les chemins dalentour.

L'enfant rampait par terre, s'aidant de ses pieds et de ses mains; déjà il était devenu très-grand et robuste; sa bouche demandait de la nourriture; il cultiva les fèves, et les fèves qu'il avait plantées, les grains qu'il avait semés, ceux de sésame ou ceux de blé, avec quelle abondance ou quelle fécondité ils donnaient des fruits! quelles

1. Bien que l'on parle ici du souverain maître des choses comme d'un homme, qui laisse la trace de son gros doigt de pied imprimée sur la terre, il ne faut pas en conclure qu'à aucune époque les Chinois aient cru à un Dieu matériel. Ils affirment au contraire dans leurs livres comme dans leurs conversations que le souverain maître des choses est sans figure, sans odeur, sans voix.

Ils nous blâment même de reconnaître une femme comme mère de Dieu et de prêter à ce même Dieu une forme humaine. D'après Tchou-tsee, il faut prendre ce mot dans un sens poétique ou allégorique, de même que nous disons: on remarque le doigt de Dieu dans cette affaire.

Quant à la fable du prince Héou-tsi, il est évident qu'elle a été inventée pour affermir la race des Tcheou. L'origine de la famille des Chang s'appuie sur une fable semblable, et les dynasties suivantes se servirent des mêmes inventions. Les Tartares eux-mêmes, aujourd'hui régnants, n'affirment-ils pas que leur nation doit son origine à une vierge qui n'avait connu aucun homme?

récoltes de concombres grandes ou petites il recueillit ¹!

Tandis que Héou-tsi s'adonnait à l'agriculture les bras ne manquaient pas pour l'aider. Quand il avait nettoyé son champ des herbes nuisibles et qu'il les avait coupées, il confiait à la terre la bonne semence; quand de ses grains restés verts la balle ne se détachait pas, il les macérait et faisait tomber la balle; ses semences étant ainsi préparées, il les mettait en terre, et les germes sortaient, puis les germes s'élançaient en épis, les épis se transformaient en grains et mûrissaient; les épis n'étaient jamais maigres, mais pleins et faisaient ployer la tige sous leur poids. C'est ainsi que Héou-tsi eut une maison et des terres dans le pays de Taï.

Il réservait pour la semence les meilleurs grains; c'étaient différentes sortes de millet et de blé, les uns appelés Kiu et presque noirs, d'autres appelés Pi qui contiennent deux grains dans une seule enveloppe, d'autres rougeâtres appelés Men et encore d'autres blanchâtres appelés Ki. Les blés Kiu et Pi, qu'il cultivait, une fois la moisson faite, restaient en meules sur les champs. Quant aux autres, Men et Ki, il les chargeait sur son dos ou sur ses épaules et les transportait chez lui pour qu'ils servissent aux sacrifices. C'est à lui qu'on doit l'usage de ces offrandes ².

Voici comment se pratiquent nos sacrifices et nos oblations.

On broie le blé avec un pilon; quand il est broyé on le retire du mortier; on le vente et on le broie ensuite plus soigneusement avec les mains; on le lave dans un vase rempli d'eau qui fait entendre son *Seou-seou*; enfin on en fait un gâteau que l'on fait cuire en l'exposant à la vapeur de l'eau bouillante. On désigne un jour pendant lequel on jeûne et l'on purifie son âme; on prend et l'on offre de la graisse parfumée de certaines herbes; on choisit un bœuf pour honorer l'esprit Pe; après avoir tué ce bœuf, on l'expose au feu et on le brûle, pour obtenir une année heureuse après la présente.

On remplit les vases Teou et les vases Teng et l'odeur du festin s'élève agréable dans les airs; cet hommage plait au souverain seigneur et do-

1. L'empereur Yao attribua le pays de Taï au prince Héou-tsi en récompense de ses belles actions et de ses connaissances en agriculture.

2. Il institua des sacrifices particuliers dans le pays qui lui était soumis.

minateur de toutes choses; il l'agrée. Mais pourquoi parler ici de l'odeur des oblations et du temps prescrit pour les sacrifices? Dans le pays où Heou-tsi a institué ses sacrifices, le peuple ne se souille plus d'aucun crime, il ne commet aucune action dont il ait à se repentir, et il persévère dans la justice.

CHANT II.

Argument. — Festin célébré après la fête en l'honneur des parents morts.

Éloignez les bœufs, éloignez les brebis, pour qu'ils ne foulent point aux pieds les joncs qui croissent en abondance le long du chemin. Déjà les moissons commencent à pousser, et leurs feuilles épaississent. Que la concorde soit entre toi et tes frères; point de dissentiments entre vous; ne considérez point vos parents comme des étrangers, mais comme des proches. Pour moi, j'invite mes parents à prendre place à ma table; je fais dresser la table et apprête le festin.

On célèbre le festin; tout est à sa place; les serviteurs qui préparent les tables s'entraident; les uns servent les plats, d'autres versent le vin. On lave les vases et, quand ils sont propres, on les place sur la table; on apporte la viande et les sauces; les viandes cuisent sur le feu; les viandes rôtissent à la broche; le repas est excellent, il est composé de foies de quadrupèdes et de becs d'oiseaux; pendant ce temps on entend une agréable symphonie; les uns chantent, d'autres battent du tambour.

Nous avons des arcs en bois peints dans lesquels sont gravées différentes figures; ils sont solides, et nous avons quatre flèches qui s'adaptent à ces arcs. Nous lançons les flèches qui touchent le but; parmi nos hôtes nous faisons un choix d'après leur adresse; l'arc peint est tendu autant qu'on peut le tendre; quatre flèches sont lancées qui touchent le but et y demeurent droites en s'y enfonçant. Les hôtes se tiennent dans les bornes de la retenue, et se portent un mutuel respect.

Toi qui as présidé aux cérémonies et aux oblations, toi qui nous a offert le meilleur de ton vin, tu nous as présenté une grande coupe pour boire.

Nous te souhaitons de nombreuses années de vie, une longue vieillesse et un dos semblable au poisson appelé Taï (qui est couvert d'écaillés). Puisses-tu avoir durant ta vieillesse un guide et un appui! vieillard, sois comblé de prospérités, vieillard, jouis d'un bonheur entouré de considération et d'éclat.

CHANT III.

Argument. — Des hôtes, après une fête célébrée en l'honneur des parents morts, reçoivent le roi qui leur avait offert un festin.

Tu nous as désaltérés largement de ton vin, tu nous as rassasiés de tes mets. Homme sage, vis à jamais, sois glorieux, sois heureux! Que le ciel nous entende.

Le vin couvrait les tables; tu nous as fait servir des mets abondants.

O homme sage, vis à jamais, sois glorieux! Que le ciel nous entende.

Quand l'éclat de tes actions aura rempli le monde, qu'une mort sainte mette un terme à ta vie glorieuse qui ne sera obscurcie par aucune tache, par aucune ombre! Une mort sainte l'est réservée; elle est assurée dès à présent par ta vie sainte et exempte de toute souillure. Celui qui représente les morts dans les fêtes en l'honneur des ancêtres, l'enfant Kong-chi, te présage cette heureuse fin.

Que nous dit, en effet, l'enfant Kong-chi? Les vases Pien, Teou étaient propres; les amis se sont rassemblés pour prendre part à la cérémonie. Ils ont prêté leur aide avec quel éclat!

Les circonstances actuelles demandaient cette assurance. Tu as, ô homme sage, des fils soumis, respectueux; tu jouiras des biens éternels.

Quels biens demande notre roi? L'éclat de sa maison, la gloire et l'illustration de sa famille. Qu'il vive à jamais, cet homme sage! Que le bonheur, la félicité, la prospérité soient le partage de ses fils et de ses petits-fils!

Quels doivent être, ô homme sage, tes petits-fils? Ce seront des hommes comblés, comme toi, des bontés du ciel. Vis à jamais! Puisse Dieu l'être favorable et te couvrir toi et les tiens d'une protection éclatante!

Quelle sera enfin cette faveur? Une femme sage, pleine de vertus te sera donnée pour épouse et d'elle naîtront des descendants.

CHANT IV.

Argument. — Le lendemain de la fête des parentales, la famille se rassemble ; on cause entre soi, on fait venir des musiciens qui donnent un concert de circonstance et l'on se réunit à table.

Les canards Fou-y se trouvent dans la rivière Kin, L'enfant Kong-chi vient au festin, et sa présence nous comble de joie. Le vin que tu nous offres est pur, les mets que tu sers ont une bonne odeur. L'enfant Kong-chi est à table avec nous, il nous arrivera bonheur ¹.

Les canards Fou-y vivent dans les terres humides. L'enfant Kong-chi est venu à notre table, et c'est un bonheur pour nous que sa présence. Tu nous offres du vin en abondance, tu nous sers un repas recherché. L'enfant Kong-chi mange avec nous ; il nous arrivera bonheur.

Les canards Fou-y vivent dans de petites îles. L'enfant Kong-chi s'est déjà rendu au festin. Tes vins ont été soutirés ; tes mets sont excellents ; l'enfant Kong-chi est à table ; nous trouverons biens et prospérité.

Les canards Fou-y vivent dans l'eau. L'enfant Kong-chi nous honore grandement en prenant place au festin ; il est assis à table, dans les appartements consacrés à la mémoire des ancêtres ; le ciel nous accordera biens et prospérité ; l'enfant est présent au festin ; nous obtiendrons de grandes prospérités.

Les canards vivent dans les eaux du torrent. L'enfant Kong-chi est venu et nous nous réjouissons tous ensemble. Un vin excellent nous égaye ; les viandes cuites exhalent une odeur agréable. L'enfant est à table ; aucun malheur ne peut nous atteindre.

CHANT V.

Argument. — Un prince qui veille au bonheur de son peuple sera récompensé par le ciel.

Ce prince excellent et aimable, manifeste publiquement ses qualités, et il agit ouvertement pour l'avantage de son peuple, l'utilité et le bien général ; aussi le ciel le récompense-t-il magnifiquement ; le ciel lui est en aide et protège son

1. Les Chinois pensent que cette fête, qui est un témoignage de piété filiale, porte bonheur.

empire ; le ciel lui accorde chaque jour de nouvelles prospérités.

Ces prospérités sont innombrables, multipliées ; ses descendants seront autant d'hommes illustres, ornés de toutes les qualités, puissants et magnifiques ; les uns mériteront de régner sur de petits États, d'autres de devenir des empereurs éminents, dont la vertu sera telle, qu'elle sera au-dessus de toute faiblesse, de toute négligence ; et en exerçant leur autorité, ils seront fidèles à l'ancienne doctrine.

Excellent et de plein de majesté et de dignité, il s'est acquis une grande réputation par sa vertu ; très-attaché à tous ses devoirs, il n'a ni ammoté, ni haine ; confiant dans les siens, il fait appel en toute sûreté à leurs services ; heureux, comblé d'une immense félicité, il protège toutes les parties de son empire, qui obéissent à ses volontés.

Tous ses peuples dont il est l'appui obéissent à ses volontés et se reposent sur lui ; il veille à la tranquillité et à sécurité de ses ministres ; les divers rois et fonctionnaires chérissent leur maître ; attentifs à remplir leurs fonctions, ils ne se laissent aller ni à la négligence ni à la paresse ; et ainsi le peuple vit dans une paix profonde.

CHANT VI.

Argument. — Lorsque Ching-ouang était sur le point de prendre le gouvernement de l'empire, le prince Chao-kong lui chanta ces vers ; il lui propose l'exemple de son aïeul, le prince Lieou-kong, et l'encourage à la vertu.

Kong-lieou, notre prince vertueux, ne s'épargnait point au travail ; il ne recherchait ni les plaisirs ni le repos. Actif à la culture des terres, actif à tracer les limites des champs, chaque année il remplissait ses greniers de froment. Il mettait de côté des gâteaux qu'il cachait dans des sacs fermés par un seul ou par les deux bouts. Pour défendre le repos et la gloire des siens, prenant son arc et des flèches, des lances et des boucliers, des haches courtes et longues, il se mettait en route.

Kong-lieou, notre prince vertueux, a parcouru nos campagnes ; il les a vues habitées par une grande foule d'hommes, qui passaient leur vie dans la paix et la tranquillité ; il gravit jusqu'au sommet des montagnes, et il y avait des travailleurs qui cultivaient le sommet des montagnes ;

il descendit dans les vallées, et là encore il y avait des habitants. Que portait-il avec lui à son côté ? des brillants et des pierres précieuses, une riche épée dont le fourreau était enrichi de divers ornements.

Kong-licou, notre prince vertueux, alla à l'endroit des cent fontaines, appelé *Pe-tsuen*, d'où il porta ses regards sur les vastes campagnes; il gravit une montagne abrupte qui s'élève au midi, où des hommes nombreux s'étaient établis, et il y fit construire des maisons; il y fit également construire des bâtiments pour recevoir des hôtes. C'est alors qu'il commença à enseigner aux peuples la justice, à résoudre les questions douteuses, et à aplanir les difficultés.

Kong-licou, notre prince vertueux, a fixé sa demeure sur une colline élevée¹, où il vivait en paix; ses courtisans dont le visage inspirait le respect étaient invités par lui à des banquets, il les recevait à sa table; quand ils s'asseyaient à la table du festin, ils se laissaient aller à une gaieté pleine de sécurité; il fit construire des parcs et des cabanes pour les bergers; il prenait des porcs dans ses étables et buvait une boisson préparée avec des concombres; telle était sa boisson, telle était sa nourriture. Ainsi s'écoulaient les jours heureux de son règne.

Kong-licou, notre prince vertueux, après avoir étendu les limites de son empire, visita le pays et explora, en se guidant sur l'ombre du soleil, les quatre parties du monde. Il gravit un monticule, d'où la vue planait sur les vallées environnantes, les unes exposées en plein à la chaleur du soleil, les autres moins échauffées; il vit un pays arrosé par des sources; il distribua ses troupes en trois corps appelés *Tan*; il mesura des champs qui s'étendaient en plaine, et d'autres en vallées. Il régla les charges de l'agriculture et établit l'impôt d'après les récoltes². Il divisa chaque champ en neuf parties; chaque partie contenait cent mesures; de ces neuf parties celle du milieu était réservée au paiement de l'impôt; chacune des autres était attribuée à autant de pères de famille, de sorte qu'ils cultivaient à frais commun le champ public et y donnaient ensemble leurs soins. Il s'occupa égale-

ment des terres situées au couchant de la montagne, et les habitants du pays de *Pin* s'enrichirent et se multiplièrent.

Kong-licou, notre vertueux roi, fit construire des maisons publiques pour y accorder l'hospitalité; il fit construire des barques pour traverser la rivière; il fit ouvrir des carrières de pierres, et extraire des mines de fer. Il établit un excellent gouvernement dans ce pays; le peuple s'accrut et vécut dans l'abondance de toutes choses. Ils habitaient sur les bords de la rivière *Hoang*, vis-à-vis de la rivière *Ko*; et quand, plus tard, le nombre des habitants se fut merveilleusement augmenté, ils s'étendirent même le long du fleuve *Jouï*.

CHANT VII.

Argument. — Panégyrique de l'empereur *Tchin-ouang* composé par le prince *Chao-kong*.

On va au loin pour puiser l'eau de la rivière que l'on verse d'un vase dans un autre; puis on fait bouillir l'eau dont la vapeur est employée pour faire le vin de riz. Un prince pacifique est le père de ses sujets, il est aussi leur mère.

On va au loin pour puiser l'eau de la rivière que l'on traverse, et on lave les bouteilles de terre. *Tchin-ouang*, l'empereur pacifique, s'est attaché les cœurs de ses sujets.

On va au loin pour puiser de l'eau à la rivière; on verse cette eau, et on lave les vases. *Tchin-ouang*, l'empereur pacifique, assure à ses sujets paix et félicité.

CHANT VIII.

Argument. — Même sujet que le précédent.

Il est une chaîne sinieuse de monticules sur laquelle souffle le vent du midi. Là se promène notre pacifique empereur, il chante et règle les sons de sa voix.

Tu te promènes pour te reposer, tu te reposes et recrées ton esprit. Puisses-tu prolonger tes jours jusqu'à une extrême vieillesse et mourir comme tes ancêtres! Qu'ils soient vastes les royaumes qui figurent dans ton empire, ô prince pacifique, et puisses-tu prolonger tes jours jusqu'à une extrême vieillesse! puissent tous les esprits¹ te reconnaître pour roi et pour chef.

1. L'empereur de Chine est roi et prêtre; il préside à

1. Cela eut lieu lorsqu'il transféra la capitale dans le royaume de *Pin*.

2. Cette perception des impôts fut en vigueur dans la dynastie des *Tcheou*; elle fut ensuite abolie, et l'on tenta, mais en vain, de la rétablir.

Puisse ta vie compter de nombreuses années ; puisse-t-elle s'écouler dans la félicité et la paix, ô prince pacifique ! Puisses-tu voir jusque dans une longue vieillesse toutes tes entreprises réussir, sans revers, au sein d'une félicité sans mélange !

Il est entouré d'hommes honnêtes qui possèdent sa confiance, qui secondent ses projets, qui sont respectueux envers leurs parents, remarquables par leur vertu, qui marchent au-devant de ses volontés, qui le servent avec fidélité. Ce prince pacifique peut servir de modèle à toute la terre.

Quelle gloire t'est réservée ! son éclat ressemble à celui des pierres précieuses ; son nom est grand, il est l'espoir de tous. Le salut de tous dépend d'un prince pacifique.

L'oiseau Fong-hoang ¹ en volant agite ses ailes et bat l'air ; il reste où il se pose ; voici autour de l'empereur des hommes éminents et sages, dont il emploie les talents et dont le dévouement est inébranlable.

L'oiseau Fong-hoang en volant agite ses ailes et s'élève bruyamment dans les airs. Autour de l'empereur sont des hommes éminents qui accomplissent ses ordres avec zèle et veillent au bien-être du peuple.

L'oiseau Fong-hoang chante, il habite sur les collines les plus élevées. L'arbre Ou-tong croît au midi de la montagne. Quel arbre touffu ! Avec quelle harmonie chante l'oiseau Fong-hoang !

Les chars du prince sont nombreux, les chevaux du prince sont exercés et rapides. Les vers que j'ai composés sont peu nombreux, mais ils sont propres à être chantés avec accompagnement de musique.

CHANT IX.

Argument. — On ne s'accorde point sur le but véritable de ce chant. — Les uns pensent que le prince Chao-mou-kong veut parler de l'empereur Hi-ouang. Les autres, au contraire, pensent que ce sont les gouverneurs des différentes provinces, composant l'empire qui s'exhortent mutuellement à la fuite de ce qui est contre la justice et les bonnes mœurs et à défendre la paix publique.

Après de nombreux et pénibles labeurs, il importe que le peuple goûte enfin quelque repos.

L'adoration des esprits, il règle les lois de l'adoration des esprits, il ordonne les cérémonies et fait des sacrifices dans les temples Kiao et Che. Cette dignité fut de tout temps la prérogative des empereurs chinois.

1. Le phénix des Chinois.

Transporte tes bienfaits dans ces lieux où est établi le siège de l'empire dont la paix générale et le repos doivent être l'objet constant de ta sollicitude ; réprime les fourbes et les adulateurs.

Quant aux méchants qui, oubliant qu'ils sont hommes, tourmentent et vexent le peuple, et dont les excès égalent l'audace, comprime-les.

Ta vigilance et ta protection doivent s'étendre jusqu'à ceux de tes sujets qui occupent les points les plus reculés de tes États ; quant à ceux qui sont moins éloignés, contiens-les dans les limites du devoir ; c'est ainsi que le trône de l'empereur deviendra inébranlable.

Que le peuple après avoir achevé de si nombreux et si durs travaux goûte enfin quelque repos.

Transporte tes bienfaits dans ces lieux où est établi le siège de l'empire ; rassemble les peuples dispersés : ferme résolument la bouche à tous ceux qui ne cessent de crier ; mets un frein à l'audace de ces chefs qui tyrannisent le peuple, et ne deviens jamais toi-même un fardeau pour tes sujets. Malgré le souvenir de tes propres mérites et le succès de tes grandes entreprises, sois fidèle à l'empereur.

Après avoir supporté le poids de tant de misères et subi de si rudes épreuves, il est temps enfin que le peuple trouve quelque adoucissement.

Transporte tes bienfaits dans ces lieux où est établi le siège de l'empire ; rends à la paix et à la tranquillité les divers gouvernements qui relèvent de l'autorité impériale ; ne permets jamais que les fourbes et les adulateurs agissent au gré de leur volonté propre ; mets un frein à ceux qui ne gardent aucune mesure dans leur conduite. Réprime les tyrans ainsi que tous ceux qui accablent le peuple de violences ; prends garde que les méchants ne mettent à exécution les desseins qu'ils méditent ; apporte le plus grand soin à ce que tout soit conforme aux règles de la décence et de la pudeur. C'est ainsi que tu te rapprocheras de la vertu, trouvant déjà dans ce voisinage la route la plus courte pour y arriver entièrement.

Après avoir supporté tant de fatigues et tant de misères, il est juste que le peuple trouve enfin quelque soulagement.

Transporte tes bienfaits dans ces lieux où est établi le siège de l'empire ; et pour toujours chasse loin du peuple tant de maux et tant de labeurs

N'abandonne jamais les fourbes et les flatteurs au gré de leur seule et propre volonté; punis les hommes cruels et sanguinaires.

Ceux qui tyrannisent le peuple, comprime-les. Agis de la sorte de peur que la justice ne périsse.

Bien que tu sois encore petit enfant, tout ce que tu fais a un caractère et une valeur de la plus haute gravité.

De temps en temps tu dois remédier aux maux du peuple si grands et si nombreux. — Dirige ta clémence vers ces lieux où est établi le siège de l'empire; délivre du danger de périr les divers royaumes qui le composent et accorde-leur les immunités qu'ils réclament.

Ne permets jamais que les fourbes et les adulateurs vivent et agissent au gré de leur seule et propre volonté. Chasse les hypocrites.

Maltrise ces hommes cruels qui tyrannisent le peuple. Agis de la sorte dans la crainte que tout sentiment d'équité ne s'éteigne ou ne dégénère en fourberie.

N'hésite d'autant moins à te donner de si nombreux avis et à t'adresser de si pressantes exhortations, qu'àuprès de l'empereur tu jouis de la plus grande estime.

CHANT X.

Argument. — On déplore l'état malheureux des affaires publiques.

Déjà ont été changées à notre égard les dispositions de celui qui était le souverain maître et dominateur de toutes choses. Déjà le bas peuple lutte contre les plus grands malheurs possibles; son langage ne se compose que de paroles insensées et impies. Déjà il n'a nul souci de l'avenir. Aujourd'hui, pas un homme intègre, pas un homme qui se distingue par sa sagesse et sur lequel nous puissions nous appuyer.

La probité et la bonne foi s'exilent loin de nous. Quand je vois que le peuple est uniquement préoccupé des choses présentes, quand il me paraît si dépourvu de prévoyance pour les choses à venir, certes ce n'est pas le moment de me taire. Mais je ne cesse d'avertir ceux à qui il importe de m'entendre.

Bien que mes fonctions diffèrent des vôtres, nous n'en sommes pas moins tous unis par les liens d'une étroite amitié.

Nous sommes tous égaux.

Pourquoi donc vous donné-je en vain les avertissements les plus salutaires?

Pourquoi donc ajoutez-vous si peu d'importance à ce que je ne cesse de vous faire entendre? Sachez que mes paroles ont pour objet les intérêts les plus graves. Ne les tournez pas en ridicule. Rappelez-vous cette maxime de nos ancêtres :

« Ne dédaigne jamais de prendre avis même de ces hommes de basse condition qui portent des herbes sur leurs épaules. »

Déjà du haut du ciel le malheur nous menace.

Ce n'est plus le moment de rire et de jouer. Vieillard, je vous dis la vérité; tandis que la frivole jeunesse méprise mes avertissements et couvre mes conseils d'applaudissements ironiques. Je suis loin d'être en délire. Et comment pouvez-vous, dans des sujets d'une si profonde tristesse, trouver matière à de ridicules et folles plaisanteries? A quoi vous servira de chercher à éteindre le feu lorsque l'incendie sera universel?

L'heure approche où le ciel doit exercer contre nous toutes ses colères; le temps des vaines parades et des basses flatteries n'est plus. Ces deux vices ont malheureusement été poussés si loin que les mœurs les plus dépravées se sont substituées au bon ordre; de sorte que ceux qu'on regarde comme bons et honnêtes, sont semblables à l'enfant Chi à l'époque des Parentales.

Le peuple soupire et gémit; mais dès que lui vient la conscience des dangers qui nous environnent, il s'efforce aussitôt d'en chasser la pensée loin de son esprit. Tout est bouleversé; le désordre est à son comble. L'empire meurt, et tandis que nous pleurons sa chute, il n'est personne qui travaille au salut du peuple.

Le ciel nous instruit sans aucune difficulté. De même qu'il est facile de combiner les instruments de musique, inventés par Hiun et Tchi, de telle sorte que les sons de l'un unis aux sons de l'autre produisent une délicieuse et parfaite harmonie; de même que les paroles insignes prononcées par les princes de la famille de Tchang et dont ceux-ci portent le texte dans leurs mains, représentent et reproduisent fidèlement l'insigne parole de Kouei, si leurs deux discours sont réunis; de même qu'il est facile de prendre un objet avec la main et de le transmettre dans la main d'un autre; de même, et avec autant de facilité, sans aucun travail et sans le moindre effort, le ciel

nous conduit et nous instruit. Mais les hommes sont naturellement vicieux.

Évite de tendre par toi-même au mal, et n'ajoute pas par le concours de ta volonté de nouvelles forces à celle de la nature dépravée.

Les grands dignitaires et les membres de la dynastie sont les barrières de la puissance royale ; le peuple en est comme le rempart ; les grandes richesses du roi lui servent de clôture défensive et les nobles ainsi que tous ceux qui ont du sang royal dans leurs veines, sont les colonnes qui soutiennent l'empire et les intérêts de la nation.

Mais ce n'est que de l'amour pour la vertu qu'on doit attendre la paix et le repos de l'empire.

Les princes de souche royale forment pour le roi une sorte de ville fortifiée. C'est, avant tout, au maintien et à la défense de cette ville, à la conservation de cette citadelle, qu'il importe de veiller.

Ce n'est pas pour lui seul que le roi doit craindre.

Sois saisi d'une frayeur respectueuse pour la colère du ciel ; ne t'abandonne jamais aux plaisirs comme si tu étais en pleine sécurité ; redoute le changement du ciel à l'égard des hommes et pense constamment que pendant ta route personne n'est plus en danger que toi.

Rien ne saurait échapper à la perspicacité du ciel souverain, quel que soit le lieu où tu puisses porter les pas.

Le ciel est là. N'importe la route que tu prennes, le ciel souverainement intelligent s'y transporte et t'environne de sa présence.

SECTION TROISIÈME.

CHANT I.

Argument. — Ce chant a été composé contre l'empereur Li-ouang, afin que l'exemple de Tcheou-ouang lui fit changer de conduite.

Oh ! qu'il est grand ! qu'il est immense, le souverain maître et créateur de toutes choses, celui qui tient l'homme sous sa domination ! qu'il est terrible, qu'il est digne d'être craint et révéral,

le souverain maître et dominateur de toutes choses ; celui dont les desseins tendent à notre perte ! Le ciel, il est vrai, nous a gratifiés de la vie ; cependant, nous ne devons pas nous fier témérairement à ses faveurs.

Nous apportons tous, en naissant, un principe de vertu ; mais, je le demande, combien y en a-t-il parmi nous qui travaillent au développement de ce germe précieux jusqu'à la mort ?

Un jour le prince Ouen-ouang, laissant échapper du fond de son âme les soupirs les plus douloureux, et s'adressant au dernier roi de la dynastie de In, autrement dit de Chang, s'écriait : « O dynastie infortunée, comment se fait-il que les administrateurs de la chose publique et les préposés aux intérêts de l'empire, abusant de leur autorité, pour le plus grand malheur de la nation, soient devenus de cruels tyrans qui ruinent le peuple ?

« O dynastie infortunée, comment se fait-il que tu aies contraint le ciel à ne plus produire que des hommes lâches et presque sans vertu ?

« Toi seule as causé de propres malheurs qui sont sans nombre et à la tête desquels tu as, pour ainsi dire, marché contre toi-même. »

Telles étaient les plaintes de Ouen-ouang : « Malheur à toi, dernier empereur de la dynastie de In ou de Chang ! tu ne devais avoir au service de l'empire que des hommes probes et vertueux ; mais ceux dont tu te sers sont des hommes qui abusent de leur pouvoir, pour la ruine publique ; c'est pourquoi tu as encouru la haine des hommes, et les réponses que tu t'efforces de donner, sont complètement inutiles. La cour n'est habitée que par des pillards et des harpies ; et c'est ainsi que l'exécration et les malédictions du peuple tombent sur toi. Je ne vois aucun terme à tous ces maux, aucune amélioration à cet état de choses. »

Ainsi soupirait Ouen-ouang : « Malheur à toi, dernier empereur de la dynastie de In ou de Chang ; tu deviens de plus en plus impuissant à remédier aux maux et aux dangers de l'empire, impuissant à recouvrer ton courage et le prestige de ton autorité, par suite de l'indignation que tu as excitée contre toi dans l'esprit de tout le monde. Comme tu négliges entièrement de cultiver la vertu, tu n'as pas un seul homme pour te défendre soit par derrière, soit à tes côtés ; comme tu négliges aussi l'étude de la vertu, tu es complètement dépourvu de ministres fidèles et de gouverneurs dignes de te représenter. »

Ainsi se lamentait Ouen-ouang, l'âme transpercée de douleur : « Malheur, malheur à toi, dernier empereur de la dynastie de In ou de Chang ! qui, contrairement à la défense du ciel, te plonges dans le vin, et commets toute sorte de crimes, dès que cette boisson a changé la couleur de ton visage ! Tu pêches contre toi-même, sans aucun souci le matin et le soir, passant les heures de la nuit dans l'ivresse, tu renverses l'ordre des temps en faisant de la nuit, le jour, et du jour, la nuit. »

Telle était l'expression de la vive douleur dont Ouen-ouang était agité : « Malheur ! malheur à toi, empereur de la dynastie de In ou de Chang ! Tu es semblable à la cigale ou à l'eau bouillante. Les intérêts de l'empire, tant principaux que secondaires, inclinent vers une ruine prochaine ; et cependant les hommes ne cherchent point à suivre une route différente, pas plus qu'ils ne paraissent disposés à revenir à résipiscence. L'indignation s'est emparée de tous les sujets de l'empire. — Cette indignation augmente de jour en jour et les royaumes étrangers, eux-mêmes, la ressentent. »

Ainsi se désolait Ouen-ouang : « Malheur, malheur à toi, dernier empereur de la dynastie de In ou de Chang ! Le maltret dominant de toutes choses a des temps fixes et immuables. Mais le dernier empereur de la dynastie de In, ne s'appuie point sur l'antiquité. Soit ! — Que les anciens te fassent défaut, ainsi que les hommes pleins de gravité ; du moins on ne dira pas que les lois te manquent et que tu n'as plus cette forme si sage de gouvernement que les ancêtres t'ont transmise. Comme tu négliges toutes ces choses et que tu ne veux plus rien entendre en fait d'avertissements, la ruine de l'empire est imminente. Encore quelques instants, et tu auras perdu les grandes faveurs du ciel. »

C'est ainsi que Ouen-ouang déplorait le sort de votre dynastie, de In ou de Chang : « Il est une sentence qui a été prononcée, que nous connaissons tous et qui dit : l'arbre est incliné, il est déjà tombé ; ses racines sont arrachées du sol, cependant ses rameaux et ses feuilles sont encore intacts. Mais on va commencer par couper ses racines. Malheureuse dynastie ! tu avais tout près de toi, comme un miroir, je veux parler de l'empereur de la dynastie de Hia, un miroir dans lequel tu aurais pu découvrir ce que tu devais être dans le présent et dans l'avenir. »

CHANT II.

Argument. — C'est Ou-kong, vieillard de quatre-vingt-dix ans, sous le règne de Kouei, qui composa ce chant. Ce prince voulait qu'on le lui chantât à lui-même, afin d'être porté à l'étude et à la pratique de la vertu.

La beauté et la sagesse s'accordent à merveille avec toutes les vertus et en sont comme le lien. Il est un proverbe que nous savons tous, que les hommes ont souvent à la bouche et qui nous dit : Le sage lui-même a des moments de folie. Tous les hommes manquent de sagesse et de prudence sur quelque point. Nous subissons chacun les châtiments dus à notre condition. Telle est la maladie de notre nature

La sagesse et la folie sont deux choses opposées qui se combattent mutuellement dans l'homme.

Rien de plus grand que l'homme sur la terre, car il a été proposé pour modèle parmi toutes les choses créées. La vertu, qui est belle et sublime, est chère à toutes les nations. On se réjouit d'imiter et de suivre comme un chef celui qui médite de grandes choses et qui, persistant avec ténacité dans ses résolutions, ne songe pas à ses propres intérêts, mais au bien public ; celui qui porte sa vue dans l'avenir, et donne, à l'occasion, de sages avertissements aux autres ; celui qui se fait comme précéder d'une physionomie pleine de dignité ; celui qui prend ses précautions et veille sur lui-même.

Mais toi à qui incombe le soin de la République, tu gères les intérêts de l'État d'une façon perverse ; tu confonds tout, et tu te sers pour le mal des précieuses qualités par lesquelles tu te distingues. Tu t'adonnes au vin et à l'abrutissement. Comment se fait-il qu'en devenant esclave des mauvaises passions, tu ne penses nullement à tes successeurs ? Que ne consultes-tu les rois, tes prédécesseurs, sur les traces desquels tu es établi ? Et d'où vient que tu ne conserves ni ne retiennes cette forme admirable de gouvernement qu'ils t'ont transmise ?

Le ciel souverain ne nous conduit point avec inconstance, mais, semblable à l'eau d'un torrent, il entraîne les méchants à leur perte. Les méchants sont plongés dans cette eau ; ils y périssent. — Soit que tu sortes du lit, soit que, pendant la nuit, tu reposes étendu sur ta couche,

soit que tu arroses et nettoies tes palais, comme en tout ce qui est d'une importance secondaire, tu dois servir d'exemple aux autres; à plus forte raison quand il s'agit de graves intérêts, tels que réparer les chars et orner les chevaux, mettre en état les arcs et les flèches, les armes et les glaives pour chasser le peuple Man, ces barbares du Nord.

Agis de la sorte afin de perfectionner tes peuples en les instruisant. Sois l'observateur le plus scrupuleux du droit et de l'équité, ainsi que de tout ce qui touche à tes devoirs en ta qualité de jeune roi. Cherche à te mettre à l'abri des événements qui peuvent arriver, et que l'opinion ne saurait prévoir. Veille sur les paroles que tu prononces. Que, dans la forme de ton langage, il n'y ait rien que de très-digne. Que tout soit disposé honnêtement et sous des dehors pleins de convenance. En toutes choses applique-toi aux intérêts et au bonheur de l'humanité. Une perle sur laquelle apparaît une seule tache est aussitôt soumise au polissage et rendue à son éclat naturel : une seule parole proférée avec témérité est sans remède.

Évite en parlant d'être léger et irréfléchi. Ne sois point insouciant; si, en parlant, tu ne prends garde à toi-même, personne ne viendra t'arracher la langue et mettre une sage mesure dans ton langage; je ne connais aucune parole qu'il soit permis de prononcer témérairement. Aucune parole ne tombe en vain des lèvres des hommes, surtout de celles d'un prince. Je ne vois aucune vertu qui n'ait sa récompense. Si tu traites bien tes amis, par l'affection tu t'attacheras le peuple et tes propres fils; la race de tes descendants se perpétuera à jamais, et toutes les nations deviendront, pour ainsi dire, ta famille.

Lorsque tu te trouveras en présence d'un ami, n'aie rien de triste ou de sombre dans ta physionomie et ton maintien, mais au contraire aborde cet ami avec bienveillance, craignant toujours de ne lui être pas suffisamment agréable ou de lui déplaire. Lorsque, éloigné de la société des hommes, tu resteras dans ton palais, sois saisi d'une crainte respectueuse même dans la chambre à coucher, ainsi que dans la retraite silencieuse où tu te dérobes à la vue du monde, de peur que tu ne prennes quelque honteuse liberté sur toi-même, en disant : « La chose sera secrète; les hommes ne peuvent ni la voir ni en entendre parler. » Qui peut savoir, du reste, où l'Esprit se transporte et le lieu où il est intimement présent? L'Esprit peut-il être trompé?

Toi qui es seigneur et roi, cultive la vertu; sois honnête, sois juste; veille constamment sur tes faits et gestes; prends garde qu'on n'ait rien de vicieux à reprendre dans ta conduite. Qu'en toi il n'apparaisse rien qui soit en désaccord avec la raison. C'est ainsi, c'est par ton exemple, qui sera suivi, que tu te montreras digne de marcher à la tête des autres. A celui qui m'a donné des pêches, j'offre des prunes pour lui témoigner ma reconnaissance. Le père qui dit qu'un veau ou un agneau a des cornes, trompe assurément ses fils. Or un prince qui n'aurait aucune vertu, et qui voudrait cependant se concilier la soumission et l'amour de ses sujets, perdrait entièrement ses soins et sa peine comme s'il cherchait des cornes sur la tête d'un agneau.

On peut enrouler des fils de soie autour d'une branche d'arbre flexible et tortueuse; l'urbanité, la bienveillance et le respect pour ses semblables sont la base des vertus. Il y a cette différence entre le sage et l'insensé, c'est que le sage écoute les avis que je lui donne et suit la voie qui lui paraît bonne, tandis que l'insensé m'accuse de fausseté et de mensonge lorsque je l'avertis. Les hommes sont ainsi faits : autant de têtes, autant de manières de voir et de juger.

Hélas! chers enfants, vous n'avez pas encore suffisamment appris à discerner ce qui est juste et honnête de ce qui ne l'est pas.

Pour moi, en vous avertissant, je ne vous conduis pas uniquement par la main, mais je vous donne mes conseils sur chacun de vos devoirs; je ne me contente pas de vous instruire en public et collectivement, j'ai soin encore de fixer, pour ainsi dire, à mes paroles, les oreilles de chacun de vous; si, pour vous justifier, vous alléguiez votre ignorance, votre excuse sera vaine; dès votre adolescence vous réchauffez vos fils sur votre sein. Quel est enfin celui qui, s'il n'est pas dominé par l'orgueil et s'il n'est pas sage seulement pour lui-même, néglige d'achever et de perfectionner ce dont il a reconnu, dès le matin, la nécessité et l'excellence?

O ciel souverain, ô ciel très-clairvoyant, Nous menons une existence bien triste et bien malheureuse!

Lorsque je vous voyais hésiter entre le parti du vice et celui de la vertu, j'avais l'esprit rempli d'inquiétude. J'ai apporté tous mes soins à vous instruire, à inculquer dans vos cœurs la bonne doctrine, mais vous avez négligé de m'entendre. Vous n'avez fait aucun cas de mes

enseignements; bien plus, vous y avez trouvé matière à dérision et à plaisanterie. Il n'est pas d'inexpérience et d'ignorance dont vous ne m'accusiez. Cependant j'ai atteint l'âge de la décrépitude et suis presque nonagénaire.

Hélas! mes chers enfants, je vous ai enseigné l'ancienne doctrine, la doctrine de nos pères; si vous n'écoutez plus mes avertissements avec négligence et dégoût, et si vous suivez mes conseils, vous arriverez peut-être encore à conjurer les graves dangers qui vous menacent. Mais déjà le ciel est sur le point de faire tomber sur nos têtes toute sorte de calamités, et du haut du ciel la ruine de l'empire paraît imminente. Nous avons presque sous les yeux un exemple de ce que je vous dis. Le ciel souverain ne saurait errer, ne saurait être trompé. Pour vous, vous déviez du chemin de la justice et vous suivez la voie du mensonge et de la dépravation; et c'est ainsi que vous poussez le peuple aux difficultés et aux misères les plus extrêmes.

Le mûrier était un arbre flexible et touffu dont le feuillage et les rameaux protégeaient de leur ombre une grande surface de terrain. Déjà l'on voit tomber ses feuilles, flétries et dépourvues de sève; ceux qui viennent chercher le repos sous cet arbre sont écrasés sous le poids des travaux; leur esprit est accablé d'un chagrin mortel; les soucis les plus cuisants les consomment, ils sont plongés dans une immense douleur. Ciel souverain, que ton éclat est grand! Pourquoi n'as-tu point pitié de nous?

Les quadriges s'avancent, les chevaux marchent avec fierté; les enseignes déployées brillent dans les airs et flottent au gré des vents; déjà tout est pêle-mêle, tout va sans ordre et sans discipline. Il n'est aucun royaume qui ne soit menacé de périr, et tous les hommes à cheveux noirs, les Chinois, sont enveloppés dans la même infortune. Hélas! hélas! l'empire est agonisant, et il est précipité dans une ruine générale!

CHANT III¹.

Argument. — Tableau lamentable de l'état de la société.

C'en est fait de l'empire. Déjà le ciel nous oublie jusqu'à nous refuser la nourriture. Où établir notre demeure, où fixer notre séjour? Nous

1. Ce chant a été composé sous le règne et au sujet

l'ignorons. Tu veux fuir? Mais, où fuiras-tu? Assurément il n'est point d'un homme sage, dans les conjonctures présentes, de résister et de combattre. Qui a donc provoqué tant de maux, et qui a pu semer sur notre route tant de malheurs?

En pensant à ma patrie, je sens mon cœur dévoré par mille soucis divers et les chagrins les plus cruels. Que je suis malheureux de mener une si triste existence! Comment suis-je donc poursuivi par l'implacable colère du ciel? Du couchant au levant où sera mon refuge? Ah! dans quelles profondes misères me suis-je précipité! Quelles difficultés nous pressent de toutes parts!

Vous délibérez, vous prenez des précautions. Je le sais, mais les intérêts de l'empire n'en sont pas moins dans l'état le plus déplorable et dans une souffrance qui augmente de jour en jour.

On t'avertit de tous les maux que nous souffrons et on t'indique le choix que tu dois faire de gouverneurs et de magistrats. Quel est celui qui dès qu'il a saisi un fer rouge ne se dirige aussitôt du côté de l'eau pour y plonger sa main brûlée? Lorsque tout le monde se précipite à l'envi et volontairement dans le naufrage, où trouver un remède à de si grandes et à de si calamiteuses folies?

Les citoyens de nos jours ressemblent à un homme qui, marchant contre le vent, pent à peine respirer. Si quelqu'un se présente pour remédier au mal qui nous accable, c'est inutile, s'écrie-t-on; et il n'y a aucun remède pour nous tirer de cette triste situation. Déjà ce qui nécessiterait encore plus de soin que les intérêts politiques de l'empire, c'est l'agriculture. Il est bien préférable de chercher du pain dans la culture des terres que de s'occuper du gouvernement de l'empire. Déjà la culture des champs est en grande estime et celui qui en tire nos ressources alimentaires nous paraît beaucoup plus digne d'intérêt que tout autre.

de l'empereur Hi-ouang. On y parle de la révolte des Chinois contre celui-ci en l'an 37 de son règne et 842 avant J.-C. Hi-ouang que les rebelles avaient conçu le dessein de prendre, se réfugia dans le pays de Tchi où il demeura caché jusqu'à sa mort. Il y eut alors un interrègne, et deux princes dirigèrent les affaires de l'État, à la place de l'empereur jusqu'à ce qu'un autre prince, fils de ce dernier, vint s'asseoir sur le trône, en qualité d'héritier légitime, sous le nom de Souen-ouang.

C'est le ciel qui verse sur nous tant de calamités; c'est le ciel qui cherche et travaille à ruiner l'empire; c'est lui qui veut précipiter du trône l'empereur que la volonté nationale y a fait monter. Aux insectes nuisibles il donne nos champs en pâture; nos moissons sont desséchées sur tous les points du territoire. O malheureux empire de Chine, quels sont les yeux qui ne pleurent la ruine et la défaite? Je voudrais implorer et secours du Ciel, mais les forces me manquent comme à celui dont les épaules fléchissent sous un fardeau.

Un roi bienveillant et plein de clémence est le centre vers lequel se tournent tous les regards et toutes les espérances. Attentif à ses propres devoirs, il apporte toute la diligence voulue à convoquer ses assemblées délibérantes et à choisir ses ministres. Mais un roi inique, qui n'est sage que pour ses intérêts personnels et qui ne se confie qu'en sa vaine prudence, en arrive au point de jeter l'empire dans la plus déplorable perturbation, et de s'aliéner entièrement l'esprit des peuples.

Porte tes regards au milieu d'une forêt, là tu apercevras des cerfs marchant deux à deux. Mais la bonne foi qui s'exile des amis eux-mêmes est déjà nulle, et l'amitié n'est que factice.

Il est une maxime que les hommes ne cessent de répéter: « Marche, reviens, partout tu trouves des dangers et des difficultés. »

Un homme d'une sagesse hors ligne aperçoit les choses les plus éloignées et il parle; d'un coup d'œil il embrasse et mesure les intervalles les plus considérables. Pour l'insensé, il se laisse aller à une vaine joie. Nous pourrions assurément donner plusieurs excellentes leçons, mais nous craignons de parler.

On rejette tous les gens de bien qui sont animés d'un pareil zèle, et on refuse d'user de leurs avis. Mais on estime les hommes cruels et inhumains. Et c'est ainsi que les peuples devenus esclaves de leurs passions se précipitent volontairement dans toute sorte de vices. Ils osent tout, et il n'est pas de larcins qu'ils ne commettent.

Le vent le plus violent a sa route toute tracée, et c'est dans les vallées larges et profondes qu'il la trouve. De même les gens de bien suivent une route qui leur est propre; cette route, ce sont les lois de la raison et la pratique de la vertu. La route des méchants est obscure et les méchants se tiennent cachés dans leurs turpitudes et le cloaque des vices.

Les vents violents ont leur route tracée; ceux qui deviennent esclaves de leurs honteuses passions, sont la ruine et le fléau du genre humain. Si cet homme n'entendait, volontiers je lui adresserais la parole; mais dès que je lui parle, je ne sais ce qu'il murmure entre ses dents; vous le croiriez ivre, car loin de suivre les bons conseils que je lui donne, il me force à lui parler comme un insensé.

Je plains le sort de vos amis. Croyez-vous, par exemple, que je sois homme à aborder un sujet sans y être autorisé par mon expérience. Prenons pour l'imiter, l'oiseau qui, parfois, pendant son vol, est atteint d'une flèche et pris par le chasseur. Or, lorsque, plein de sollicitude pour le bien et la justice, je m'approche de toi et te protège en quelque sorte de mon ombre salutaire, tu me lances des menaces, d'un air furieux.

Déjà le peuple ne garde plus aucune mesure dans sa conduite. On se vante d'être de bonne foi, tandis que, plein de ruse et prenant mille formes diverses, on ne cesse de commettre des fourberies. On imagine des moyens de nuire aux autres, craignant d'arriver moins facilement à l'exécution de ses projets. Le peuple est entraîné dans le vice; il y est de telle sorte, qu'il s'y plonge de jour en jour plus profondément.

Si la paix et le repos n'ont point été accordés encore aux peuples, c'est que l'empire est infesté de voleurs. Ils ont beau simuler la probité et dire qu'ils désapprouvent le mal qui se commet, ils n'en sont pas moins des hypocrites qui changent de figure à volonté, et qui poursuivent les honnêtes gens de leurs injures et de leurs malédictions.

Les paroles que je t'adresse n'ont point ton approbation, j'en suis sûr et les vers que j'ai composés t'irritent; mais sache que d'autres que moi t'ont déjà chanté, toi et ta corruption.

CHANT IV

Argument. — Désolation du pays occasionnée par une sécheresse extraordinaire ¹.

La voie lactée, si loin qu'elle s'étende, répand une clarté dans tout le ciel. — Hélas! s'écrie en soupirant l'empereur: pourquoi donc les hommes de ce siècle ont-ils attiré sur eux tant de châti-

1. La sécheresse dont il s'agit dans ce chant eut lieu en l'an 822 av. J.-C.

ments ? le ciel sévit contre nous d'une façon cruelle, il jette l'empire dans une perturbation générale. Nous sommes accablés de privations et de famine. Les calamités que nous souffrons en produisent à chaque instant de nouvelles. Il n'est personne qui n'offre des sacrifices à l'Esprit, personne qui épargne les victimes.

Les vases Kouei et Pi destinés au sacrifice sont aujourd'hui hors de service à force d'usage. Comment se fait-il que nos vœux et nos offrandes ne sont pas agréés ? Nos champs éprouvent une sécheresse inouïe jusqu'à ce jour ; on respire une chaleur étouffante et l'air tout entier n'est plus qu'un feu.

Nous ne cessons d'offrir des sacrifices depuis la dernière habitation suburbaine jusqu'aux palais royaux ; chez le pauvre comme chez le riche nous élevons des autels ; il n'est pas un seul point du territoire de l'empire qui ne soit couvert de nos offrandes ; et il n'est personne qui ne cherche à honorer l'esprit. — L'auteur de la famille de Tcheou, notre cher Heou-tsi est impuisant. — Le souverain maître et dominateur de toutes choses s'est éloigné de nous et c'est lui qui détruit et qui brise les créatures d'ici-bas ; car comment peut-il se faire qu'il me précipite dans de si grandes infortunes ?

Une sécheresse comme jamais il n'en fut ravage nos champs et nous ne pouvons y remédier. Au milieu de tant d'adversités, de quelle terreur, de quelle épouvante ne sommes-nous pas saisis ! Nous paraissions vivre entre les éclairs et les tonnerres. Tous les hommes à cheveux noirs qui ont survécu à l'empire de notre grand Tcheou, ont été saisis par le bras droit et il serait impossible de reconnaître des traits humains dans leur figure d'homme. Le Ciel souverain qui est le seigneur et le dominateur de toutes choses, prépare déjà notre ruine, et nous apporte la mort. — Comment pourrions-nous ne pas trembler de frayeur ? Nos ancêtres ne sont déjà plus, ils se sont éteints.

Nos champs sont ravagés par une sécheresse comme il n'en fut jamais et nous ne conservons aucun espoir de soulagement. Tout se dessèche sous l'influence d'une chaleur brûlante. — On n'entend, de tous côtés, que ce cri : nous ne savons où fuir ; la mort nous presse et un décret du ciel porte que nous n'avons plus que quelques instants à vivre. Vers qui devons-nous tourner nos regards, de qui implorer le secours ? Nous l'ignorons. Nous n'avons aucun espoir de sa-

lut, même parmi les hommes distingués qui occupent le premier rang. — Nos pères, nos premiers ancêtres, comment ont-ils souffert que nous fussions précipités dans de si grands malheurs ? Une sécheresse comme on n'en vit jamais désole nos champs ; plus un seul arbre sur les montagnes, pas une goutte d'eau dans les fleuves ! le démon de l'aridité sévit d'une façon cruelle, — il nous brûle comme une flamme, il nous calcine comme un feu.

Mon esprit est saisi d'effroi au milieu de l'air étouffant qu'on respire. Mon cœur est dans la torture, il se consume, il ressemble à de l'eau bouillante. Ces hommes distingués, ces magistrats, qui étaient jadis nos soutiens, ils ne nous entendent plus. « Ciel auguste, souverain maître et dominateur de toutes choses, pourquoi n'avez-vous pas voulu que je m'exilasse, que je prisse la fuite loin d'ici !

Une sécheresse, comme on n'en vit jamais désole nos champs. Quand bien même je puis à peine faire un pas en avant, je rassemble tous mes efforts pour m'éloigner d'ici. Mais je redoute mon départ parce que je ne connais aucun lieu de refuge. D'où vient donc que nos corps languissants sèchent sous l'influence inclemente de l'air et de la chaleur ? Je ne puis comprendre ce qui cause notre ruine. Nous avons fait toute la diligence possible pour offrir par anticipation les sacrifices de l'année prochaine ; chacun des esprits de qui viennent les fléaux du monde a reçu les honneurs qui lui étaient dus. Les sacrifices de Che, nous avons eu soin de les célébrer à l'occasion de la récolte des fruits, et nous n'avons mis aucun retard à les offrir ; nous n'avons rien remis au lendemain.

Pourquoi donc le ciel auguste souverain maître et dominateur de toutes choses paraît-il nous méconnaître et ne vouloir d'aucune façon nous assister de sa sollicitude ? Puisque l'Esprit possède une intelligence si étendue, puisque nous lui avons payé un si large tribut d'honneurs, comment peut-il trouver une cause légitime de colère et de vengeance ?

Une sécheresse comme on n'en vit jamais désole nos champs : tout est dans la confusion ; à droite et à gauche, le désordre est à son comble ; l'empire ne fonctionne plus d'une façon régulière, et il ne reste plus la moindre trace d'un sage gouvernement. Les premiers représentants de l'autorité eux-mêmes subissent ces extrémités désastreuses ; les grands personnages de la nation

sont accablés de maladies. Les préposés au soin de la cavalerie royale, les gardes du corps, les ministres de la table du roi et tous ceux qui sont attachés à l'administration des vivres s'imposent les plus laborieuses tâches pour porter ce secours, et bien que toute la peine qu'ils se donnent soit complètement inutile, aucun d'eux cependant n'ose céder.

Tous portent leurs regards vers le ciel auguste ou souverain maître et dominateur de toutes choses et se plaignent de leurs souffrances et de leurs misères. Nous levons les yeux vers le ciel; et dans le ciel nous apercevons des astres qui brillent, et pas même le plus faible présage de pluie. Les grands, décorés du titre de Tai-fou, ainsi que tous les hommes sages de l'empire adressent publiquement leurs vœux au ciel, mais malgré cela le désastre est si grand que rien ne peut être préservé. Il s'en faut de bien peu que le ciel n'ordonne notre générale et commune ruine.

Néanmoins, continuez ce que vous avez commencé, vos vœux et vos sacrifices. Oubliez dans vos prières qu'il y va de mes intérêts personnels et ne soyez attentifs qu'au bien public. Pour moi, cherchant à consoler les gouverneurs de l'empire, je porte mes regards vers le ciel, je le supplie et l'invoque; ah! quand aura-t-il pitié de nous? quand nous apportera-t-il le salut?

CHANT V

Argument. — Éloge de Chin-pe.

Qui surpasse en hauteur les montagnes appelées Yo? Le sommet de ces montagnes touche aux cieux. Les montagnes d'Yo ont leur Esprit qui a voulu présider à la naissance des princes Fou et Chin. Ces deux princes sont ensemble la colonne et le soutien de l'empire de Tcheou; ils servent comme de rempart à tous les royaumes de l'empire, et partout on célèbre leur puissance et leur vertu.

Le prince Chin, du titre de Pe, ne cesse de travailler. C'est pourquoi l'empereur a voulu qu'il succédât aux grands de la nation dans leurs titres et dans leurs charges; que le siège de son administration fût la ville royale qui est située dans le pays de Sie, afin qu'il servît de modèle aux autres rois de la terre qui se trouve au Midi. L'empereur a ordonné à ce héros, au prince Chao-pe, de partir et d'aller édifier un palais

royal au prince Chin-pe. Ce fut là un nouveau royaume dont la succession, à cause du mérite du prince, devait appartenir à ses descendants.

L'empereur a donné l'ordre au prince Chin-pe, dans la contrée méridionale, de prendre le commandement et de servir d'exemple et d'entreprendre la construction de la ville appelée Yong avec le concours des habitants de la contrée de Sie. Le prince Chao-pe a reçu de l'empereur l'ordre de déterminer le territoire de la domination du prince Chin-pe et d'en fixer les limites: il a désigné au nouveau petit roi ceux qui seraient ses ministres et il a commandé au prince d'y aller s'établir avec toute sa famille.

En vertu de ses mérites le prince Chin-pe voit s'élever pour lui tous ces nouveaux édifices et cela par les soins habiles du prince Chao-pe.

Les parties inférieures des temples élevés pour honorer la mémoire des aïeux sont d'un travail achevé. Tout y est grandiose et les vestibules sont immenses.

L'empereur a fait don au prince Chin-pe d'un superbe quadrigé traîné par des chevaux vigoureux, dont les harnais brillent d'un merveilleux éclat.

L'empereur donnant congé au prince Chin-pe lui dit: « Tu seras traîné pendant le voyage sur le quadrigé Lou. Je cherche en moi-même, quelle serait l'habitation commode que je pourrais te donner. J'ai pensé qu'il n'y avait aucune région où tu puisses habiter plus commodément que sur la plage méridionale; accepte de moi, comme insigne de ta dignité ce don éclatant qui émane de Kouei. Ce don te tiendra lieu de pierre précieuse. Va, et néanmoins ne t'éloigne pas trop de moi; toi qui es l'oncle de l'empereur sois le défenseur des régions du midi. »

Après plusieurs délais et remises, le départ est résolu d'une manière irrévocable: l'empereur fait à Chao-pe l'honneur de l'accompagner jusqu'au pays du Maei.

Le prince Chin-pe revient dans les terres du Midi et part pour la contrée de Sie. Selon l'édit de l'empereur, le héros et le prince Chao-pe déterminèrent l'étendue de la puissance de Chin-pe et en fixa les limites; il prépara les objets nécessaires ainsi que tout ce qui regarde la nourriture pour le voyage du prince et lui fournit tous les moyens d'accélérer sa route.

Notre héros entre avec ardeur dans le pays de Sie, et, grand Dieu, avec quelle nombreuse escorte! Les habitants de l'empire de Tcheou

en félicitant ceux de cette contrée s'écrient : Oh ! que vous êtes heureux ! Le sort vous a donné un homme qui sera votre colonne et votre soutien ; que la splendeur du prince Chin-pe est grande ! Il est le premier oncle de l'empereur orné de tous les honneurs de la guerre et de la paix.

Le prince Chin-pe est de mœurs douces, généreux et bienveillant, et néanmoins homme résolu à soutenir énergiquement la justice, et qui ne saurait jamais dévier du chemin de l'honneur.

Il s'attirera tous les cœurs et se les enchaînera par l'affection. Dans tout l'empire on célébrera ses louanges. Le poète Ki-fou a modulé cette poésie pleine de noblesse, dont le chant cause les plus délicieuses émotions. Cette poésie est l'œuvre du poète Ki-fou lui-même, et c'est par un sentiment de vénération profonde qu'il l'a offerte au prince Chin-pe.

CHANT VI

Argument. — Éloge de Tchong-chan-fou.

Les mortels ont été tous créés et engendrés par le ciel. Chaque chose a sa nature propre dont elle doit suivre les lois. Or la nature de l'homme exige de lui qu'il suive les lois de la saine raison, qu'il aime et recherche la vertu. Le ciel couvre de sa sollicitude la nation célèbre de Tchou ; il l'assiste d'en haut et relève encore sa splendeur. Le ciel protège l'empereur qui est son fils et pour la défense duquel il a créé cet homme du plus haut mérite, Tchong-chan-fou.

Tchong-chan-fou est celui dont la vertu très-affectueuse sert de règle de conduite aux autres. C'est un homme affable et de mœurs paisibles, attentif et diligent. La science de la vertu que nous ont transmise nos ancêtres, il la cultive avec zèle et toutes ses actions sont frappées au coin de cette science. Parce qu'il s'est avant tout dévoué à l'empereur, l'empereur se sert de lui pour la promulgation de ses édits.

L'empereur a voulu que le prince Tchong-chan-fou marchât, par son exemple, à la tête de tous les petits rois de l'empire ; il a voulu qu'il héritât de son père et de son aïeul et qu'il devint appui de l'empereur. Les décrets dont le charge l'empereur, il les transmet aux autres rois et tout ce qui a été exécuté après la promulgation des lois portées par l'empereur, il vient aussitôt en rendre compte à ce dernier. Comme il est

chargé de porter la parole devant le peuple de la part de l'empereur, il expose en public tout ce qui regarde l'empire et tout le monde exécute fidèlement les ordres qu'il transmet.

Les édits de l'empereur qui ont une plus haute portée sont déferés au prince Tchong-chan-fou. De tout ce qui s'opère, de bien ou de mal dans l'empire, Tchong-chan-fou est prévenu et rien ne lui peut être caché. Il est le premier par le génie, et grande est la perspicacité de son jugement. Se surveillant avec soin lui-même, attentif à tous ses devoirs il se livre vaillamment au travail la nuit et le jour. Toute sa sollicitude est acquise à un seul homme, cet homme, c'est l'empereur à qui il s'est entièrement dévoué.

Il est une maxime qui court le monde : « Une nourriture tendre s'avale et se digère facilement ; mais celle qui est dure et crue se vomit. »

Pour notre illustre Tchong-chan-fou, il ne sait ni avaler une nourriture tendre ni vomir des aliments durs ; et, en effet, il n'opprime ni les orphelins, ni les veuves, ni les gens d'une basse extraction, ni les faibles, pas plus qu'il ne redoute les grands et les puissants.

Un proverbe dit : « La vertu est semblable à un cheveu ; autant celui-ci est flexible, autant celle-là est malléable et facile à pratiquer. Je ne cesse cependant de penser au petit nombre de gens qui cultivent la vertu ; mais pour notre illustre Tchong-chan-fou, avec quelle bravoure il la cultive, lui !

Je voudrais l'imiter et le suivre. Je voudrais même second ses précieux avis ; mais impossible à moi.

Tout ce qui pèche dans le gouvernement de l'empereur, représenté sous la figure d'un dragon, notre bien affectionné Tchong-chan-fou le corrige.

Notre bien-aimé Tchong-chan-fou sort pour se rendre aux sacrifices ; il est traîné par de vigoureux chevaux qui emportent rapidement son char.

Les soldats lâtent le pas comme s'ils craignaient d'arriver trop tard, vers le lieu désigné. Les chars marchent par groupes. On entend retentir les huit sonnettes appendues à chacun d'eux. L'empereur a ordonné à notre illustre Tchong-chan-fou, de fonder une ville sur cette plage orientale.

Les chevaux qui traînent les chars sont pleins d'ardeur et de fierté. Ils agitent par leur allure très mouvementée les huit clochettes qu'ils portent. Tchong-chan-fou se dirige avec rapidité vers le pays de Tsi et hâte, dès son arrivée les prépa-

ratifs du retour. Le poète Ki-fou a écrit cette mélodie poétique qui ressemble à un vent doux et léger.

Comme Tchong-chan-fou a l'esprit sans cesse sur la même pensée, ce chant lyrique a été composé pour lui servir de distraction et donner un autre cours à ses idées.

CHANT VII.

Argument. — Éloge du roi, maître du royaume de Han.

Oh! quelle est prodigieuse la montagne appelée Leang-chan. Cette montagne, le grand Yu l'a toujours couverte de sa protection; quelle est illustre la route qui conduit à cette montagne!

Tandis que le petit roi qui est investi de la puissance de Han recevait les ordres de l'empereur, tels furent les enseignements que l'empereur, parlant en son propre nom et par lui-même, lui donna : « Viens recueillir l'héritage de tes pères! Sois plein de vigilance dans l'accomplissement de tes volontés. Nuit et jour travaille avec courage et avec ardeur. Respecte ton trône. Je veux qu'il ne soit rien changé à mes décrets. Tu ne te rendras pas près de moi pour m'offrir des hommages obséquieux; mais veille constamment sur ta puissance et sois un aide pour moi en partageant la sollicitude de l'empire.

Le quadrigé s'avance, et qu'ils sont nombreux et brillants, les chevaux qui le traînent! Le petit roi de la domination de Han vient offrir l'hommage de ses services à l'empereur. Il aborde en portant comme insigne de sa dignité le sceptre appelé sceptre Kiai-kouei. Telles sont les récompenses royales dont l'empereur le gratifie : un splendide étendard, étendard appelé Tou, avec les ornements qui en décorent d'habitude la hampe; une natte tissée avec un art remarquable et merveilleusement peinte; des souliers rouges que rehausse l'image d'un dragon à figure noire; des harnais de chevaux, des colliers garnis de cisures; de housses de cuir recouvertes de peaux de tigres; des muselières et des croupières d'or massif.

Le petit roi de la puissance de Han se mettant en route offre un sacrifice, et chemin faisant il

incline vers le pays de Teou pour y demander l'hospitalité.

Les ministres de l'empire forment une escorte d'honneur pour le prince pendant le voyage avec cent bouteilles du meilleur vin. La nourriture du prince consiste en chairs de tortue et de poisson frais cuit dans l'eau. Quant aux légumes dont il fait usage à ses repas, ce sont de tendres bourgeons de bambou, et le légume appelé Pou.

Les présents qu'on offre au prince consistent en chevaux attelés à un char, appelé Lou; on y ajoute plusieurs vases qui sont connus sous le nom de Pien et de Teou. Les petits rois et les princes de l'empire se divertissent ensemble.

L'épouse du petit roi possesseur de la province de Han est la mère de ce roi qui règne sur la contrée appelée Fen. Cette femme est de sang royal. Son père est le premier ministre de l'empire. Le petit roi de la province de Han va au-devant de sa nouvelle épouse, il se rend dans le pays de son beau-père, premier ministre de l'empire. Il a pour lui faire escorte un très-grand nombre de chars et, grand dieu! avec quelle magnificence tout cela se met en marche. On entend résonner les huit clochettes suspendues aux chars. Oh! que de splendeur! oh! que d'éclat! La nouvelle mariée est conduite par les sœurs, c'est-à-dire par des jeunes filles auxquelles on donne ce nom de sœurs.

Combien nombreuses sont ces jeunes filles et les mères de famille qui l'escortent! Vous diriez de véritables nuées.

Le prince porte les regards sur tout cet appareil plein de magnificence et les grandes portes doubles du palais suffisent à peine pour laisser passer la foule de ceux qui composent l'escorte.

Le ministre de l'empire, le père de la jeune épouse, l'emporte sur tous par ses vertus militaires; il n'existe aucun royaume qu'il n'ait parcouru; en cherchant à marier sa fille il n'eut jamais choisi un meilleur gendre que le petit roi de la province de Han. Le pays de la province de Han est une heureuse terre. Là les fleuves sont considérables et les lacs immenses. Dans ces fleuves et dans ces lacs on trouve des poissons appelés poissons Fang et Yu, d'une grosseur prodigieuse et de la plus exquisite qualité. Là encore on rencontre une énorme quantité de biches. Cette terre nourrit également diffé-

rentes espèces d'ours, des tigres et des léopards. C'est en un mot une contrée qui lui a paru la plus agréable et celle qui lui offrirait le plus de charmes pour être habitée, et une fille de grand personnage y passe des jours pleins de félicité.

Elle est magnifique la ville qui est construite sur le territoire de la puissance de Han; cette ville à la construction de laquelle les habitants du pays de Yen ont mis la dernière main. Jadis les pères du prince choisis par l'empereur, se trouvant parmi différentes races de barbares appelées Man, et régnaient dans le pays de Han, obtinrent encore de l'empereur lui-même le royaume de Tchoui et celui de Me; c'est ainsi qu'ils se sont rendus maîtres du royaume qui se trouve au nord et qu'ils ont été décorés du titre de Pe ou chef des petits rois.

Ils veillèrent à la construction des remparts et des fossés, à la culture des champs et au paiement des impôts. On y donne pour tribut certaines bêtes sauvages appelées Pi, ainsi que des fourrures de peau de léopard rouges et d'ours dont la couleur tire sur le jaune.

CHANT VII

Argument. — Chant de guerre.

Dans leur course les fleuves Kiang et Han grossissent leurs ondes. Déjà les soldats courent aux armes, sont sous les armes; déjà nous ne pouvons prendre aucun repos, n'entreprendre aucune promenade récréative.

Nous marchons contre les barbares appelés Y, qui habitent le pays de Houai. Déjà nos chars s'avancent, nos drapeaux sont en ligne. Il n'est plus permis de rester dans l'inaction, plus permis de se livrer au plaisir.

Déjà nous avons atteint les barbares Y, dans le pays de Houai qu'ils habitent, nous y rangeons nos armées en bataille.

Le Kiang et le Han coulent menaçants, et nos soldats marchent avec des visages farouches. Ils font remonter à l'empereur la bonne administration de l'empire sur tous les points du territoire. La paix et la tranquillité sont rendues à l'empire et déjà l'empire est devenu fort; déjà, plus de guerre; c'est ainsi que l'esprit de l'empereur jouit d'une grande paix.

Vers les rives du Kiang et du Han, le prince Chao-Hou vient d'être délégué par l'empereur qui lui a donné les instructions suivantes : « Établis des communications faciles de tous côtés; veille avec le plus grand soin sur tout ce qui fait partie de mes États.

On a pris toutes les mesures voulues pour que le peuple fût à l'abri de la moindre incommodité, du moindre dommage, quelque travail qu'on dût lui imposer, pourvu que le peuple se soumit aux lois de l'empereur et de l'empire. Jusqu'à la mer australe l'administration des intérêts de l'empire a repris sa marche régulière.

Le prince Chao-Hou est délégué par l'empereur pour en promulguer tous les décrets parmi la nation entière. Or voici les instructions de l'empereur au prince délégué : « Ou-en-ouang, dit-il, et Ou-ouang obtinrent jadis l'empire par la volonté du ciel, et le prince Chao-kong fut leur soutien et comme la colonne de l'empire. Dans tout ce que tu feras, il n'est rien qui vis-à-vis de moi n'ait une grande importance; je te demande une seule chose, c'est de faire tous tes efforts pour imiter le prince Chao-kong; si tu modifies la conduite sur la sienne, tu mériteras glorieusement de l'empire, et tes mérites à ses yeux augmenteront de jour en jour, et l'empire agira de la façon la plus glorieuse pour toi.

Je veux te donner pour récompense cette lance, dite Kouei ainsi que cette coupe, et pour me montrer encore plus généreux à ton égard, je te fais don des grains récoltés au pays de Kin et d'un flacon du vin qui sort des vignes de Tchang. J'en donne avis à ceux qui tiennent le premier rang dans la société. Je t'accorde les montagnes et les champs, et j'ai voulu que tu fusses investi du commandement dans le pays de Tcheou; c'est la contrée où l'autorité même de ton aïeul fut un jour inaugurée. »

Alors le prince Chao-hou fléchit le genou et inclinant sa tête jusqu'à terre, s'écria : « Mille années, mille années de vie pour votre majesté! »

Le prince Chao-hou salua l'empereur avec le plus profond respect, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il célébra les louanges de sa majesté.

Il construisit des palais pour y honorer la mémoire de son aïeul Chao-kong et y fit graver l'inscription suivante : « A l'empereur, mille et mille années de vie; que grande soit la splendeur et son nom immortel; qu'il aime à faire célébrer les bienfaits de la paix, et que, plein d'amour lui-

même pour la paix, il s'attache tous les cœurs et qu'il fasse régner partout la tranquillité ! »

CHANT IX

Argument. — Éloge de l'empereur Suen-ouang. Ses vertus et ses forces guerrières ¹.

C'est ainsi que le vénérable, le redoutable, le très-illustre et très-glorieux empereur Nantchong, ton aïeul, dit-il, fut placé sur le trône; pour toi, tu as été décoré du titre de Taï-chi et tu portes aussi celui de Hoang-fou; je te mets à la tête de mes six armées; prends soin de mes armes avec la plus grande vigilance. Conduis-toi avec clémence vis-à-vis des terres australes dont il s'agit maintenant, et sur lesquelles je t'établis en qualité de chef.

En, qui est un des soutiens de l'empire, a, sur une requête de l'empereur, donné ordre à Tching-pe-hiou-fou de prendre le commandement de l'aile droite et de l'aile gauche de ses soldats et d'en être le pourvoyeur exclusif; il lui a également enjoint de contenir les troupes dans les limites du devoir, de les diriger le long du territoire de Houai et de Pou, d'inspecter avec diligence le pays de Siu, de n'y mettre aucun retard, de ne permettre aux soldats de vivre de rapines le long de la route et de s'arrêter dans le trajet, mais d'avoir soin que les trois affaires fussent entièrement terminées.

Le très-illustre, le très-brillant empereur, fils du ciel, que de dignité, que de majesté il porte dans sa figure! Nullement fougueux dans ses résolutions, il n'agit qu'à propos et ne se détermine qu'après de mûres réflexions.

Mais pour prendre toutes ses précautions avant d'agir, il ne s'en conduit pas moins avec toute la célérité voulue.

Le pays de Siu est agité de plusieurs façons, il tremble, il a peur. Vous croiriez que les tonnerres et les éclairs y ont fait élection de domicile, tant sont grandes la frayeur et l'épouvante qui se sont emparées des habitants.

Pour donner un spécimen de sa valeur belliqueuse, l'empereur semble lancer la foudre et

devenir furieux. Ses soldats à l'aspect farouche se précipitent comme des tigres sur l'ennemi.

Le long du fleuve appelé Houai, les armées sont rangées en bataille, elles s'ébranlent et aussitôt elles s'emparent d'une grande quantité de chars et coupent les vivres à toute la région de Houai et de Pou, occupée par les troupes de l'empereur.

Quel grand nombre de soldats marchent sous les ordres de l'empereur! vous croiriez qu'ils ont des ailes, tant leur marche est rapide. Ils ressemblent au fleuve impétueux de Kiang et de Han. Ils imitent le pied d'une montagne, ils représentent l'eau d'un torrent; une telle armée ne forme qu'un seul corps que rien ne peut désunir; partout règnent l'ordre et la discipline. Pas une indiscrétion ne trahit les secrets de la guerre. Invincible, cette armée a remporté une victoire éclatante sur le royaume de Siu.

Le courage de l'empereur est sincère et sans déguisement; et alors rien de plus juste que d'attribuer à ce courage la nécessité où ont été mis de venir à lui, les peuples du pays de Siu, aussi bien que la soumission d'un grand nombre d'autres hommes à l'autorité de l'empereur.

Déjà, puisque tout est en paix, puisque les peuples du pays de Siu sont venus témoigner de leur obéissance respectueuse envers l'empereur, et puisque personne ne refuse de reconnaître l'autorité du prince, partons, dit l'empereur, revenons dans nos foyers.

CHANT X

Argument. — Reproches adressés à l'empereur Yeou-ouang qui perdait toute son autorité par suite de ses liaisons avec une femme appelée Pao-see.

Nous levons les yeux vers le ciel auguste; mais c'est en vain; car il refuse obstinément de nous secourir. Il y a déjà bien longtemps que nous languissons dans l'affliction et les misères de tout genre.

Il est immense le malheur dont le ciel nous frappe; l'empire chancelle, il tombe. Tous, hommes lettrés aussi bien que ceux qui appartiennent à la classe plébéienne, nous sommes accablés de maladies et de misères. Les eunuques, ces vers qui dévorent nos récoltes, nous ont précipités dans tous ces malheurs, et ils paraissent ne vouloir nous laisser jamais aucun repos. Les

1. La guerre dont parle ici le poëte eut lieu vers an 828 avant J.-C. — Elle avait pour but de combattre les barbares du pays appelé Hoai ou Hoai-Siu. Ce fut Suen-ouang qui en conçut lui-même le projet et avait résolu de la diriger en personne.

entraves des lois sont toujours prêtes et toujours ses filets sont tendus. — Il ne reste plus aucun remède à nos maux.

Tu envahis les champs qui ne t'appartiennent pas; ceux qui sont soumis à un service étranger, tu les fais passer sous ta juridiction et ta puissance. Tu cites à ton tribunal les innocents comme s'ils étaient criminels, et tu les jettes dans les fers; pour ceux qui sont coupables des plus noirs forfaits, tu les absous complètement.

Homme habile, il a élevé des remparts et des fortifications; mais une femme méchamment ingénieuse les a détruits, Pao-see, cette femme belle et adroite qu'on peut comparer à l'oiseau Hiao, à l'oiseau Tchi. Femme havarde et verbeuse, elle a ouvert une voie de perdition; tels sont les degrés par lesquels on arrive à la ruine. On ne doit nullement mettre sur le compte du ciel l'état de choses extrêmement déplorable dont nous sommes témoins.

C'est cette femme maudite qui nous y a réduits. On ne pourra plus faire entendre de leçons utiles ni de salutaires avertissements, tant que vivra cette femme, tant qu'il y aura des eunuques.

Les hommes de cette condition, de cette trempe, rusés caméléons, au moyen de leurs artifices, poussent leurs semblables aux plus inexplicables difficultés; ils machinent la perte des bons; toujours menteurs et hypocrites, ils n'ont aucune retenue dans leurs récriminations et ils ne cessent d'agir avec perversité. A les entendre parler, on les croirait innocents. Quoi de mal en cela, disent-ils?

Le sage sait très-bien qu'un marchand vend ses marchandises trois fois plus cher que de raison; mais le sage se contente de gains modiques; bien qu'il n'appartienne point aux femmes de s'occuper des affaires publiques, cependant elle a abandonné les devoirs propres de sa condition, qui consistent à nourrir des vers à soie et à tisser la toile.

Pour quels motifs le ciel nous a-t-il pris en si cruelle aversion, pour que l'Esprit ne nous accorde plus ni ses bienfaits, ni ses richesses? Cet empereur, en effet, n'a, à l'occasion des fléaux qui ravagent l'empire, aucun souci des nations barbares appelées Ti. Il me repousse et me dédaigne, lorsqu'il me voit préoccupé de ce qui est bon et juste. Nos calamités ne le touchent point; il oublie la majesté royale dont il est revêtu; les citoyens périssent, et ainsi croule l'empire.

Le ciel nous frappe, et les calamités de tout genre que nous ne pouvons éviter désormais nous enveloppent de tous côtés. Tous périssent et se consomment dans le deuil le plus profond. Nous sommes retenus dans les filets des méchants par ordre du ciel; nous y sommes en quelque sorte étouffés.

Une perte commune nous menace tous. Les hommes périssent, et nous, nous pleurons comme des malheureux.

Partout où s'offre un passage, les eaux qui grossissent s'élancent avec une grande impétuosité. Elles ont rompu leurs digues et se précipitent dans le profond abîme. Mon esprit, flottant sur le bord d'un océan de maux, est aux prises avec le plus amer chagrin, et il se laisse, en quelque sorte, entraîner par le courant des eaux de la douleur.

Notre deuil n'est pas d'une date récente; ce n'est pas aujourd'hui qu'il a commencé, ce ne sera pas demain qu'il finira. C'est par moi qu'il a commencé, c'est avec moi qu'il finira. Le ciel auguste, le ciel impénétrable peut, s'il le juge à propos, nous porter secours et nous empêcher de tomber. Mais toi, ô empereur, ne sois point un sujet de déshonneur pour la mémoire de tes ancêtres.

Empereur, ne soit point le déshonneur de tes descendants, et conserve intacte la réputation de tes petits-fils.

CHANT XI

Argument. — Ce chant est dirigé contre l'empereur Yeou-ouang qui employait les hommes les plus pervers à l'administration des affaires publiques.

Le ciel qui aime à être plein de miséricorde, nous cause déjà la plus grande terreur. Le ciel nous envoie toutes les calamités, qui sont en son pouvoir; il nous afflige même au milieu de nos misères; il nous fait endurer le supplice de la faim et de la privation la plus complète; on voit les peuples çà et là dispersés et courant en désordre; à l'intérieur, comme à l'extérieur, règne la plus profonde solitude; les champs sont déserts.

Le ciel, pour se venger, nous tient enlacés dans un réseau de malheurs. Les hommes les plus mal famés et les plus corrompus, ces animaux, ces insectes sont la plaie intestine de l'empire. Ils jettent tout dans la confusion et leur inhumanité

compromet et perd toutes choses. Ces hommes pervers violent tous les droits et cependant c'est à eux qu'est confiée l'administration des affaires publiques, ce sont eux qui représentent l'autorité impériale.

Telle est cette race d'hommes insoucians, superbes, médisants, détracteurs dont l'empereur ignore complètement les infamies. Pour nous qui sommes pleins de sollicitude et de prudence, de prévoyance et de zèle, il nous est défendu de vivre en paix ; bien plus nous sommes dépouillés de nos fonctions et de la dignité de notre rang social.

De même qu'au temps de la sécheresse les herbes desséchées ne peuvent plus croître, et de même que les plantes aquatiques elles-mêmes qui enlacent les arbres perdent leur suc et deviennent arides ; de même l'état des affaires est stérile et languissant, et l'empire git comme un corps inanimé.

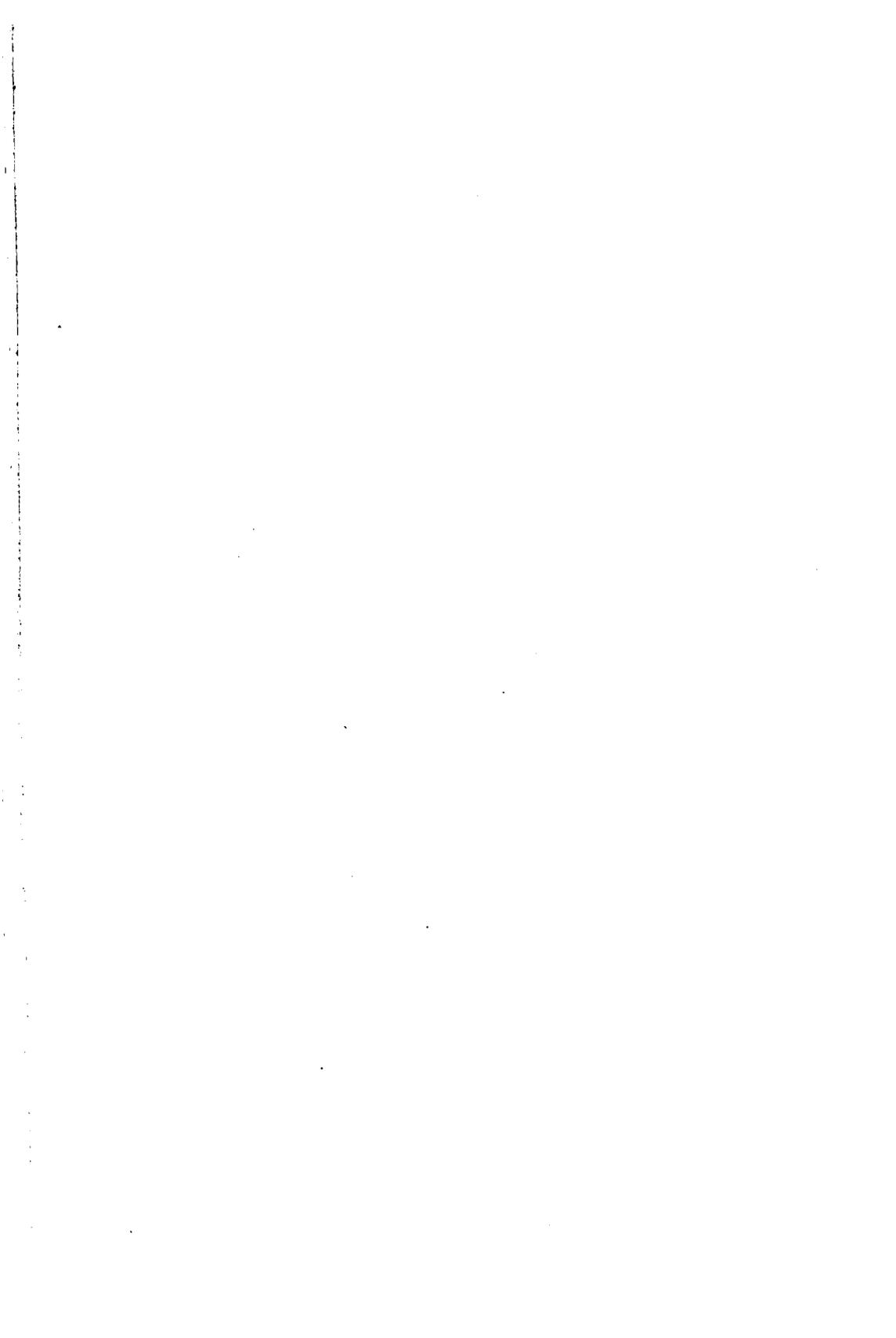
Nous étions riches et bien autrement heureux que nous ne le sommes aujourd'hui.

Les affaires n'ont jamais été dans une aussi pitoyable situation. Oh ! si l'état heureux d'autre-

fois pouvait se substituer aux conditions déplorable que nous subissons actuellement ! Mais c'est bien inutilement que je forme de pareils vœux, et c'est ce qui cause la douleur dont je suis accablé.

Les étangs sont à sec, car les eaux qui s'y rendaient ont suspendu leur cours. Les fontaines sont tarées, l'eau manquant dans les veines de la terre ; nos malheurs augmentent de jour en jour. Quand la calamité qui pèse sur nous est si grande, pourquoi ne partagerais-je moins le deuil public ?

Les premiers empereurs qui prirent possession du pouvoir par la volonté et sur l'ordre du ciel, eurent pour soutien de leur autorité le prince Chao-kong ; c'est par le courage et l'habileté de ce prince que les limites du dernier empire s'étendaient de jour en jour. Mais maintenant, ô douleur ! l'empire tombant de difficultés en difficultés, chaque jour en reçoit des atteintes irrémédiables ; quoique nous possédions encore au milieu de nous des hommes qui n'ont point dégénéré de nos courageux ancêtres et qui pourraient remédier parfaitement à nos maux.



LE CHI-KING

OU

LIVRE DES VERS

QUATRIÈME PARTIE

頌

SOUNG 1.

SECTION PREMIÈRE

(*Tchéou-Soung, Thsing-miào. Chants ou hymnes funéraires de la dynastie des Tchéou.*)

HYMNE I.

Intitulé Thsing-miào, en une strophe, de huit vers. Genre fou, « direct ».

Oh! que le temple consacré à la mémoire de nos ancêtres est pur et inspire de respect!

Comme les assistants 2, qui prennent part aux cérémonies, paraissent graves et silencieux, et animés d'un même sentiment!

Que la foule des docteurs instruits, des fonctionnaires de tout ordre, est nombreuse!

Ils sont venus avec empressement rendre hommage aux vertus, aux mérites de Wèn-Wàng.

Ils se tournent vers (la tablette de) celui qui réside maintenant dans le Ciel 3.

De tous côtés on s'empresse d'accourir dans le temple des ancêtres.

1. Ces Chants ou Hymnes, étaient chantés, avec accompagnement de musique, dans le temple des ancêtres. Les hymnes de la dynastie des Tchéou sont au nombre de trente-un. Selon Tchou-hi, ils ont tous été composés par Tchou-Koung, au onzième siècle avant notre ère.

2. Siàng. C'étaient, dit Tchou-hi, les Koung, les King et les Tchou-héou, c'est-à-dire : les principaux Dignitaires de l'empire.

3. *Touï yû tsái thièn.*

Qui ne se montrerait pas à cette cérémonie ?
Qui ne voudrait pas y prendre part avec des offrandes ?

Aucune lassitude ne se manifeste parmi les assistants.

HYMNE I

(*Wéi-Thiên-tchi-ming. En une strophe, de huit vers. Genre direct.*)

Il n'y a que l'ordre du Ciel, ou la Raison céleste 1,

Qui, dans sa profondeur inaccessible, ne cesse jamais d'agir.

Oh! qui pourrait supposer qu'elle ne se manifeste pas souvent d'une manière éclatante,

En considérant les vertus pures et sans mélange de Wèn-Wàng!

Oh! si (cette Raison céleste) m'accordait sa faveur;

Si je pouvais en recevoir les heureuses inspirations :

Je voudrais, en leur obéissant, en les suivant en tout, faire de moi un autre Wèn-Wàng!

Et laisser une longue postérité digne de lui.

HYMNE III

(*Wéi-thsing. En une strophe, de cinq vers. Genre direct.*)

Il n'y a qu'une doctrine pure et sincère qui doit être continuée (pour gouverner).

1. *Thiên ming*, « le mandat, ou l'ordre du Ciel ». Tchou-hi dit que c'est ici *thiên tao*, « la Raison céleste ».

C'est la doctrine, ce sont les lois promulguées par Wèn-Wàng ¹.

Depuis que nous avons commencé à lui offrir nos sacrifices ², jusqu'à ce jour,

Nous avons constamment accompli cette cérémonie;

C'est un présage favorable pour la durée et la prospérité (de la dynastie des Tchêou).

HYMNE IV

(*Lic-wên. En une strophe, de treize vers. Genre direct.*)

O vous, brillants soutiens de l'empire, princes des divers États;

C'est à vous tous que sont dus les biens dont nous jouissons.

Votre affection pour moi a été sans limites.

Conservez la même affection à mes fils et à mes petits-fils, en les couvrant de votre protection.

Sans vous attacher à thésauriser, ne soyez pas prodigues des revenus de vos États.

C'est seulement ainsi que vous serez considérés de votre souverain.

Rappelez-vous toujours que les grands mérites que vous acquerrerez ainsi,

Reviendront à vos successeurs qui en apprécieront les grands avantages.

Il n'y a pas eu d'hommes plus éminents, plus puissants que (Wèn-Wàng et Wou-Wàng ³);

Toutes les parties de l'empire se soumièrent à eux et en reçurent les lois.

Rien n'était plus manifeste que leurs vertus et leurs mérites;

Khong Ying-ta ajoute que « l'ordre ou le mandat du Ciel », est un « enseignement » (*kiào*), que c'est par conséquent la « Raison céleste ». (C'est pourquoi le terme « ordre, mandat » (*mîng*) se prend ici comme si c'était sa propre « raison » (*tào*).

1. Wèn-Wàng *tchi tiân*.

2. On lit dans le *Li-ki*, ou « Mémoires des Rites », qu'anciennement, après leur mort, on offrait des sacrifices (*sze*) à ceux qui avaient été les bienfaiteurs des peuples et leur avaient donné des lois; à ceux qui avaient travaillé pour eux jusqu'à leur mort; à ceux qui par leur énergie, leur courage et leur persévérance, avaient consolidé l'État, rétabli sa prospérité; à ceux qui avaient prévenu de grands désastres. (Dictionnaire de Kháng-hi, sous le caractère *Sze*.)

3. Selon Khong Ying-ta, ce sont les deux souverains auxquels il est fait allusion dans ce vers.

Tous les princes (des petits États) se soumièrent à leur jugement et les imitèrent ¹.

Oh! non, jamais la mémoire des rois nos prédécesseurs ne sera oubliée ²!

OBSERVATIONS. Plusieurs commentateurs chinois pensent que cet hymne a été composé pour la première cérémonie que Tch'ing-Wàng (qui régna de 1115 à 1077 avant notre ère) accomplice dans le temple des ancêtres, et à laquelle allèrent assister tous les princes vassaux, pour concourir à la cérémonie.

HYMNE V

(*Thièn-tsö. En une strophe, de sept vers. Genre direct.*)

C'est le ciel qui créa la haute montagne ³,

Que T'ai-wàng défricha et mit en culture.

C'est là qu'il fonda aussi un établissement colonial.

Wèn-Wàng ensuite y établit la paix et la tranquillité.

Cette montagne a des sommets très-escarpés nommés *Khi*,

Dans lesquels il traça des voies de communication.

Ses descendants ont profité de ses travaux et en ont gardé la possession.

OBSERVATIONS. Cet hymne, disent les commentateurs chinois, a été composé pour être chanté dans la cérémonie sacrificatoire en l'honneur de T'ai-Wàng.

HYMNE VI

(*Hou-thièn yèou tching ming. En une strophe, de sept vers. Genre direct.*)

Le ciel auguste, lumineux, a des décrets qui s'accomplissent toujours.

Les deux princes (Wèn-Wàng et Wou-Wang) les ont reçus de lui.

1. Ces deux derniers vers sont cités dans le *Tchoüing-Young*; ch. XXXIII.

2. Ce dernier vers est cité dans le *Tu Hiü*, ch. III, § 6.

3. La montagne nommée *Khi*. Voir la note du chant III, des *Ta-Yü*; et, dans le même chant, la description des travaux de T'ai-Wàng pour défricher cette même montagne.

Tching-Wáng ' n'a pas osé négliger de marcher sur leurs traces.

Nuit et jour il s'est efforcé de conserver précieusement tout ce qu'ils avaient fondé, et de continuer ainsi de mériter la faveur inscristable des décrets du Ciel.

Oh! comme il avait à cœur de reproduire en sa personne les mérites éclatants de ses ancêtres!

C'est ainsi qu'il a conservé la paix dans son cœur. Et la tranquillité dans tout l'empire.

HYMNE VII

(*Ngó-tsiang. En une strophe, de dix vers. Genre direct.*)

Argument. — Hymne en l'honneur de Wên-Wáng.

Ce que je présente, ce que j'offre en sacrifice. Ce sont des moutons, ce sont des bœufs.

Je demande seulement que le ciel veuille bien les accueillir favorablement.

Les lois, les formes de gouvernement que nous avons reçues de Wên-Wáng,

Chaque jour augmentent la prospérité et la tranquillité dans les quatre parties de l'empire.

Nous devons cette prospérité, ces bienfaits, à Wên-Wáng;

C'est lui qui, à notre droite, (pendant le sacrifice), exerce son influence vivifiante.

Du matin jusqu'au soir,

Je respecte, avec un sentiment craintif, la majesté du Ciel.

C'est elle qui, en tout temps, nous protège.

HYMNE VIII

(*Chi-mâi. En une strophe, de quinze vers. Genre direct.*)

Le moment est venu d'aller faire l'inspection des États feudataires¹.

1. Il se nommait Soung, et était le fils de Wou-Wáng.

2. « Dans le gouvernement des Tchou, dit Tchou-hi, il était de règle que, toutes les douze années, l'empereur fit une visite d'inspection (*siün*) dans tous les États qui dépendaient de sa suzeraineté. Il réunissait les chefs de ces États pour offrir ensemble un sacrifice au Ciel, lequel sacrifice consistait à mettre le feu à des bûchers élevés en plein air. Tous les princes, après la cérémonie terminée, se rendaient à la cour de l'empereur. convoqués en assemblée générale, pendant la durée de laquelle on exécutait des chants accompagnés de musique. »

L'auguste Ciel traite notre souverain comme son propre fils.

Il a véritablement voulu, en le favorisant, qu'il occupât dignement le trône des Tchou.

Sa parole seule met tout en ordre; un seul de ses mouvements suffit pour inspirer le respect

Il n'est aucun des princes vassaux qui ne doute sa justice.

Il est plein de piété envers tous les esprits invisibles.

Ils les honore comme les génies des grands fleuves et des hautes montagnes, nommés *Yôh*.

C'est véritablement le chef et le seul souverain de tout l'empire.

Une renommée éclatante a été acquise par la famille des Tchou.

Il suffit que l'un de ses princes soit au pouvoir pour que ses règlements soient observés.

Il a déjà fait rentrer dans les magasins les boucliers et les lances.

Il a fait resserrer les lances et les carquois.

« Je ne veux, dit-il, chercher désormais qu'à pratiquer le bien (*Yi-tê*). »

Il veut que l'on en soit convaincu dans tout l'empire des *Hia*.

C'est ainsi que le souverain plein de droiture et de sincérité protège et conserve son empire.

HYMNE IX

(*Tchi-king. En une strophe, de quatorze vers. Genre direct.*)

Wên-Wáng fut ferme et persévérant dans ses desseins;

Il fut toujours ardent et zélé dans ses grandes entreprises.

Comment (ses successeurs) Tching (Wáng) et K'ang (Wáng) n'auraient-ils pas été également illustres?

Eux que le *Chang-ti*, le Souverain maître du Ciel, a faits aussi souverains!

Du règne de ces derniers empereurs Tching et K'ang;

Leur domination s'est étendue sur les quatre parties de l'empire.

1. Cet hymne, selon les commentateurs chinois, a été composé à la mémoire de Wou-Wáng, de Tching-Wáng et de K'ang-Wáng.

C'est ainsi que leurs mérites brillent du plus grand éclat.

Les cloches musicales et les tambours retentissent de concert ;

Les instruments de musique *Khing* et *Kouân* ¹ y joignent leurs accords.

Cette cérémonie fait descendre sur nous de nombreuses félicités.

Oui, de grandes félicités descendent du Ciel sur nous ;

Et c'est à notre diligence, à l'accomplissement répété de nos devoirs religieux que nous les devons.

Maintenant, réjouissons-nous en vidant quelques coupes de vin, et en consommant les mets du festin ;

Et que toutes sortes de bonheurs ne cessent de nous arriver.

HYMNE X

(*Ssé-wên. En une strophe, de huit vers. Genre direct.*)

Le prince *Héou-Tsîh*, ² fut un homme orné des plus grands mérites.

Il peut être comparé (par ses vertus) au Ciel bienfaisant.

Il nous a procuré les diverses espèces de grains dont les populations se nourrissent.

Rien, sans toi (ô *Héou-Tsîh* !) sans tes connaissances les plus éminentes.

N'eût été laissé à notre usage des diverses sortes de blés : le grand et le petit ³.

Le décret du Souverain Maître te les fit découvrir pour nourrir les populations ;

Et cela, sans distinction de frontières ou de limites que tu aurais imposées.

Par toi (ces précieux aliments de l'homme) se sont répandus pour toujours dans l'empire des *Hia* (la Chine) et seront en usage dans toutes les générations.

1. *Khing* est une pierre sonore en forme d'équerre, suspendue à des montants, et sur laquelle le musicien frappe en harmonie. Cet instrument est figuré dans l'édition impériale. Le *Kouân* est un instrument composé de tuyaux en bambous.

2. *Héou-tsîh*, « le prince *Tsîh* », est l'ancêtre de la famille des Tchéou. Il fut nommé surintendant de l'agriculture par l'empereur Yao, qui régna de 2357 à 2277 avant notre ère.

3. Tchou-hi dit que le blé du texte nommé *tâi* (R. 9.) est le « petit blé » et celui qui est nommé *méou* (R. 92) est le « grand blé », ou le froment.

SECTION DEUXIÈME.

CHANT I

(*Tchéou-Souïng. Tchîn-koïng; des Magistratures. En une strophe, de quinze vers. Genre direct.*)

Allons, soyez diligents et attentifs à remplir vos devoirs, ministres et autres fonctionnaires publics !

Soyez vigilants et réservés dans l'intérieur de vos familles ;

L'empereur ne laissera pas vos mérites sans récompense.

Venez demander quelles sont les obligations que vous avez à remplir ; venez chercher vos instructions.

Allons, vous *Pao-kiâi*, chargés d'aider l'empereur à labourer un champ (dans une saison déterminée),

Le printemps touche bientôt à sa fin ¹.

Pourquoi ne vous présentez-vous pas ? qu'attendez-vous ?

Comment se comportent les moissons nouvelles qui ont succédé à deux ans de jachères ?

Celles des deux sortes de blés sont-elles riches et florissantes ?

C'est bientôt le moment de les cueillir, selon l'aspect qu'elles présentent.

Celui qui éclaire tout de sa présence, le Souverain Maître de l'univers (*Chàng-ti*),

Veut nous accorder une année des plus abondantes.

Prescrivez à toutes nos populations agricoles d'orner de fleurs leur charrue et leur sarcloir.

Le moment arrive de préparer leur crochet et leur serpe ² pour faire leur moisson.

CHANT II

(*1-1. En une strophe, de huit vers. Genre direct.*)

Votre empereur Tchîng-Wâng,
Ô vous ! Intendants de l'agriculture ! vous a fait connaître clairement vos devoirs.

1. « La constellation *téou-ping*, le « Sagittaire », qui détermine la période de la saison ; c'est la troisième lune qui suit le commencement de l'été. » (Tchou-hi.)

2. *Tchi gâi*.

Il vous a chargés de l'enseignement des agriculteurs,

En leur apprenant dans quelle saison il fallait semer les diverses sortes de grains,

vous a prescrit de les obliger chacun à cultiver soigneusement leur propre champ ¹.

Votre inspection, à chacun, s'étendra sur un territoire de trente *li* d'étendue.

Et vous aurez soin aussi que les cultivateurs de votre circonscription accomplissent rigoureusement leur tâche.

Le travail de ces dix mille cultivateurs devra toujours se faire deux à deux.

CHANT III

(*Tchin-lou*. En une strophe, de huit vers. Genre direct.)

Les blanches cigognes ² se réunissent en foule ;
Elles s'abattent sur le lac occidental.

Nos hôtes, qui habitent dans les appartements à eux réservés,

Ont aussi une certaine ressemblance avec ces blanches cigognes, nos autres hôtes.

Lorsqu'ils étaient dans leurs États, ils n'excitaient contre eux aucune malveillance ;

En séjournant ici ils ne causent aucun embarras.

Du matin jusqu'au soir ils n'ont guère qu'une seule préoccupation :

C'est de faire passer leur nom à la postérité.

OBSERVATIONS. Cette pièce est relative aux visites que les princes descendants des dynasties Hiâ et Chang, et qui avaient des liens de parenté avec les empereurs de la dynastie des Tchêou, venaient leur faire, à des époques déterminées. Tels étaient entre autres les princes des États de Kí et de Soung.

CHANT IV

(*Foung-nièn*. En une strophe, de sept vers. Genre direct.)

Nous avons une année des plus abondantes ; il y a beaucoup de millet ; il y a beaucoup de riz.

1. Selon Tchou-hi, une étendue de trente *li* était la portion de terre destinée à dix mille cultivateurs. Sur les quatre côtés il y avait des cours d'eau ou canaux d'arrosage, etc.

2. *Tchin lou*. « C'est un oiseau blanc, dit Tchou-hi. qui fréquente les lacs et les rivières. »

Nous avons aussi des greniers remplis de grains pour servir aux sacrifices.

Le nombre de nos mesures de grains se compte par des dix-mille, des centaines de mille.

Nous en ferons des boissons, nous en ferons du vin pour servir aux libations.

Quand nous offrirons des sacrifices à nos aïeux et à nos aïeules,

Tout sera préparé pour accomplir les cérémonies ;

Et toutes les félicités du Ciel descendront sur nous.

CHANT V

(*Yêu-koi*. En une strophe, de treize vers. Genre direct.)

Voici le chef aveugle des musiciens ; voici le chef aveugle des musiciens,

Qui est arrivé dans la salle royale des Tchêou
Il fait placer les abaques ou supports ¹.

Ces supports ont des crochets de chaque côté, auxquels pendent (cinq) touffes de plumes ².

Le grand et le petit tambour y sont suspendus.

Les instruments de musique nommés *Tháo Khing*, *Tchoï* et *Yü* ³,

Sont tous disposés pour servir immédiatement.

Les flûtes et les chalumeaux préludent au concert.

Les salles du palais résonnent du son des instruments.

Les chants et les accords harmonieux des instruments frappent agréablement l'oreille des assistants.

Nos ancêtres eux-mêmes doivent les entendre.

Nos hôtes qui sont venus pour assister à cette cérémonie,

1. Voir le chant intitulé *Ling-thâi*, aux *Ta yâ*, Ch. 1, chant VII.

2. Cet appareil est figuré dans l'édition impériale du *Chi-King*.

3. Ces instruments de musique sont aussi représentés dans l'édition citée, de même que la flûte (*yü*) et le chalumeau (*siào*). « Le *tháo*, dit Tchou-hi, est un petit tambour à main avec deux boutons attachés à des cordes ; le *khing* est une pierre sonore en forme d'une équerre allongée suspendue à un support ; le *tchoï* est une pièce carrée en bois creux, qui sert à donner le signal aux exécutants d'arrêter ; et le *yü* en est une autre portant sur sa surface la figure d'un tigre couché, le dos hérissé de tuyaux à pointe, qui sert à donner le même signal. »

Ne l'ont pas quittée avant qu'elle ne fût terminée, et l'ont observée avec admiration.

NOTA. La traduction de cette partie est due, jusqu'ici, à M. G. Pauthier; les chants qui suivent ont été traduits d'après la version latine du P. Lacharme.

CHANT VI.

Argument. — Chant en l'honneur des parents morts.

Ah! quelle quantité de poissons se cachent dans l'eau, grâce aux herbes qui leur servent de retraite. Ce sont des esturgeons, des carpes, les poissons Tiao, les poissons Tchang, les poissons Yen que l'on trouve ici et qui servent aux oblations¹; et nous, nous sommes comblés de biens nombreux².

CHANT VII.

Argument. — On se dispose à célébrer la fête des parents morts et l'on prépare le festin.

Ils sont arrivés les princes très-aimables, tous amis de la paix et de la concorde, attachés à leurs devoirs; ils sont venus les rois fidèles à l'empereur, à l'empereur si noble par les traits du visage, si majestueux dans sa démarche.

Tous m'offrent les plus beaux produits de leurs étalles; ils m'aident dans les préparatifs de la fête et disposent tout en ordre. Mon père s'est fait le plus remarquer; il a été admirable; et, en récompense de ma soumission, il m'a laissé jouir d'une paix entière.

La gloire d'un homme, c'est d'unir le jugement à la prudence; la gloire d'un roi, c'est d'unir la clémence à la majesté; mais ce n'est pas tout: il ne cherche pas seulement à gagner la faveur de l'auguste ciel, il veille aussi sur ses descendants et sur leur gloire.

Mon père a été l'auteur et la cause de l'immortalité qui m'est réservée, et des grands biens dont j'ai été comblé. Je rends à mon admirable père et à ma chère mère les honneurs qui leur sont dus.

1. Ces oblations consistaient en mets apportés devant l'appartement des morts pendant quelques instants, puis emportés pour être mangés par la famille du défunt.

2. Les biens étaient, selon les Chinois, la récompense de ceux qui honoraient la mémoire de leurs parents morts.

CHANT VIII

Argument. — Description de la marche des chars.

Les petits rois qui sont venus faire visite à l'empereur ont soin d'observer fidèlement les lois et d'être, par l'exemple qu'ils donnent, dignes de marcher à la tête de leurs sujets. Les étendards impériaux brillent d'un éclat rehaussé par la figure d'un dragon qui les décore. Ils flottent au gré du vent.

On a plaisir à entendre le bruit causé par la partie antérieure des chars qui est en bois et par la partie supérieure de l'étendard, aussi bien que par la muselière et le frein des chevaux.

Tout cet appareil est tellement splendide qu'il fait la joie des spectateurs.

L'escorte se dirige vers les temples dédiés à la mémoire des ancêtres, vers le lieu appelé Tcha-kao. Là on rend hommage aux ancêtres, et comme il convient à des enfants pieux on chante leurs louanges et on charge les autels d'offrandes en leur honneur.

Par cet acte de profond respect pour leurs aïeux les fils se préparent de nombreuses années pleines de félicité; ils assurent l'éternité de l'empire, et acquièrent les plus grandes faveurs.

Les biens que l'empereur perçoit également aux illustres petits rois de l'empire qui sont ses coadministrateurs, une partie de ces biens leur étant distribuée. Ce sont ces petits rois dont la vertu a fait son gouvernement si prospère. Aussi a-t-il hérité de la gloire de ses ancêtres et a-t-il acquis une félicité intégrale.

CHANT IX

Argument. — Le prince Ouei-tsee est salué petit roi et reçu par l'empereur Ou-ouang.

L'hôte est arrivé, il est arrivé l'hôte; il est traîné par des chevaux blancs. Cet homme est un scrupuleux observateur de ses devoirs. Ceux qui forment son escorte sont des citoyens choisis et des plus distingués.

L'hôte arrive; qu'il vienne de notre côté, qu'il vienne; il est arrivé l'hôte. Qu'il demeure chez nous, qu'il demeure!

Attachons ses chevaux; nous ne permettons pas qu'il s'en aille.

Autant nous le pressons pour son départ, autant nous le contraignons de revenir. — Nous accueillons avec bienveillance tous ceux qui l'accompagnent.

C'est un homme éminent, et nous voulons qu'il soit comblé de nos faveurs.

CHANT X

Argument. — Le prince Tcheou-kong célèbre les louanges de l'empereur Ou-ouang.

Oh ! qu'il est grand ; de quelle admiration n'est-il pas digne, notre empereur Ou-ouang ! Celui que personne ne peut égaler par les actions. Il a été vraiment orné de tous les honneurs de la paix, l'empereur Ou-ouang, celui qui a frayé et rendu sûr pour sa postérité le chemin qui conduit à l'empire. Il a eu pour successeur l'empereur Ou-ouang, celui qui a combattu l'empereur de la dynastie de Ing, qui a rétabli la paix dans le gouvernement, en y faisant cesser le désordre, et qui enfin s'est acquis une gloire considérable.

SECTION TROISIÈME.

CHANT I

Argument. — L'empereur Tching-ouang chante les louanges de ses ancêtres.

Moi, jeune encore et digne de pitié, dans quelle calamité affreuse ne suis-je pas tombé ! Orphelin, je me désole et abandonné je pleure. Ah ! mon père qui vécut de la façon la plus digne d'éloges n'a jamais, jusqu'à son dernier soupir, cessé de chérir et de respecter ses parents.

Pour moi, dans les palais royaux, soit que j'entre, soit que je sorte, j'ai toujours mon souvenir et mon attention fixés sur les exemples admirables de mon illustre aïeul, et moi, son petit-fils je veille sur tout ce qui touche à ma situation et je vénère le nom de mes ancêtres.

Oh ! de quelle admiration sont dignes les empereurs sur le trône desquels je suis monté m'asseoir ! Je ne crois pas qu'il arrive jamais aucun temps où il me sera permis de les oublier.

CHANT II

Argument. — Ce chant est un hymne parentale composé en l'honneur de Ou-en-ouang, sous le nom de l'empereur Tching-ouang. L'auteur de ce chant est Tcheou-kong.

Puisque je commence aujourd'hui à régner et à commander, mon devoir et mes soins consistent à rechercher les avis des autres pour pouvoir suivre plus fidèlement les traces de mon père ; mais, hélas ! que je suis loin de sa vertu ! Je fais de vains efforts pour y atteindre.

Je m'applique à hériter de toutes ses brillantes et précieuses qualités, mais je déplore sans cesse la différence qu'il y a entre sa vie et la mienne. Je suis, moi, un petit, un tout petit enfant ; c'est pourquoi je sens que je suis tout à fait incapable de porter de si lourdes et de si nombreuses charges. Je m'efforce de l'imiter dans toutes les actions qu'il a accomplies, soit sur le trône, soit dans l'intérieur de sa famille, que ces actions aient été de peu d'importance ou qu'elles aient en un caractère sérieux ; et je répondrai aux bienfaits de mon très-glorieux père par une conduite exempte de tout reproche et je maintiendrai la splendeur de mon empire.

CHANT III

Argument. — C'est en ces termes que le même empereur s'adresse aux grands de son royaume, qui l'avaient déjà de leur côté exhorté à la vertu.

Prends garde à toi, prends garde à toi, car le ciel est très-clairvoyant, infiniment clairvoyant. Obtenir sa bienveillance et sa faveur n'est pas chose facile. Ne dis point que le ciel, qui est au-dessus de nous, soit à une longue distance et dépasse la hauteur de tous les autres. Il est en même temps au-dessous et au-dessus ; dans toutes actions, il se montre, et les lieux où nous les accomplissons, il les voit à fond.

Je ne suis qu'un enfant, sans génie, sans aucune pénétration d'esprit ; mais, chaque jour je m'efforce d'entrer dans l'étude de la vertu, et je m'applique à progresser de mois en mois afin de pouvoir acquérir progressivement la sagesse et, avec la sagesse, donner de l'éclat à mon nom.

Pour vous, grands de l'empire, qui partagez avec moi le fardeau des affaires de l'État, ne craignez pas de mettre publiquement sous mes

yeux tout ce qui doit me porter à la pratique de la vertu.

CHANT IV

Argument. — Chant du jeune empereur Tching-ouang, lorsque le temps de son deuil fut passé.

Plein d'épouvante, je cherche à me garantir contre un malheur imminent. Je n'irrite point la gépe, et ne veux pas non plus ressentir la douleur que la piqûre de son aiguillon pourrait me causer.

Vois ce petit oiseau; au commencement il n'est qu'un tout petit oiseau, mais, dans la suite, il devient un grand oiseau qui s'élève et peut voler dans les airs. Les forces sont loin de suffire à ces serviteurs auxquels je m'aperçois qu'on fait supporter de lourds et considérables travaux. De tous côtés je ne vois que confusion, que des sujets de chagrin qui torturent mon esprit.

CHANT V

Argument. — L'auteur fait la description de l'abondance, de la paix, et de la prospérité qui sont venues remplacer la désolation et les désordres de tout genre.

Que les herbes soient arrachées, que les arbres soient déracinés, que la terre soit purgée, et les champs deviendront alors aptes à la charrue.

Les hommes au nombre de mille, deux à deux, nettoient les terresensemencées; tantôt on les voit s'occuper du soin des champs, à l'intérieur, tantôt ils s'appliquent à en sarcler les bords.

Le maître du champ est devant toi; son fils aîné et ses autres fils; une foule de parents sont là; ses ouvriers, des aides arrivent; ils mangent et c'est un plaisir d'entendre le bruit que font tous ces gens réunis pour manger. On aperçoit là l'épouse soumise et attentive et le mari, le cœur plein d'amour. On y aiguisse le soc de la charrue, et le travail est commencé depuis la limite méridionale du territoire.

On dépose dans la terre une semence variée, et la semence féconde commence déjà à sortir de terre.

Les semences germent et le suc fécond les développe et hâte leur maturité.

Quelles sont splendides et quelles sont abondantes ces récoltes qu'il nous faut sarcler!

Déjà les céréales sont bonnes à couper et voici venir un grand nombre de moissonneurs.

On cueille une quantité prodigieuse de fruits; les grains qu'on a ramassés s'élèvent en tas; les greniers s'emplissent; d'un côté, dix mille mesures, de l'autre un milliqn.

On fait le vin, et c'est un vin doux que nous offrons en l'honneur de nos ancêtres, aux jours des parentales.

Nous renouvelons la mémoire de nos grand'mères et nous observons fidèlement chacune des cérémonies qui nous sont prescrites.

Nos hôtes, nous les recevons avec un vin parfumé, et nous contribuons à la splendeur du trône.

Nous offrons aux vieillards un vin fabriqué avec du poivre de Tsiao et qui répand une odeur suave; un vin généreux qui fortifie et qui récré leur vieillesse.

Ce n'est pas notre pays seul qui récolte des fruits si abondants, cette année n'est pas la première qui nous ait apporté tant de grains; il y a longtemps que nous jouissons de ces richesses.

CHANT VI

Argument. — Description de l'agriculture.

Aiguisse la dent de la charrue; préparez les instruments de labour, commencez le travail à partir du territoire méridional.

La terre sont confiées les semences de tout genre, et bientôt la terre féconde et vivifiante commence à en développer les germes.

On vient en foule vous visiter, apportant avec soi des paniers et des corbeilles qui contiennent du miel et toutes sortes de mets.

Les laboureurs, coiffés d'un léger chapeau de paille, sarclent la terre avec le hoyau qu'ils tiennent dans leurs mains, et arrachent les herbes nuisibles appelées herbes Tou et Leao.

Ces herbes, ils les déposent dans un champ spécial où elles se corrompent et font germer plusieurs espèces de millet.

Déjà la moisson est apte à recevoir le travail de la faux, et on a plaisir à entendre le bruit des moissonneurs.

Les fruits qu'ils ont récoltés en abondance, ils les disposent en plusieurs tas; vous diriez à les voir ainsi amoncélés, des murs d'une grande hauteur. Ils ressemblent également à une horse.

La foule ayant grossi, on la divise en cent familles.

Ces cent familles s'élèvent à un nombre considérable. De quelle paix jouissent la mère et les fils au milieu de ces nombreuses familles ! On soumet au joug le bœuf au corps blanc et au mufle noir, dont la corne est courbe. On marche à la suite des anciens et, aux jours des parentales, on observe le rang d'âge.

CHANT VII

Argument. — On se prépare à célébrer la mémoire des ancêtres et on prépare le festin parental.

Sous des vêtements de soie splendides, couvert du bonnet solennel Pien, plein de respect et avec un maintien modeste, il monte les degrés des temples, il vient y examiner les brebis et les taureaux destinés aux sacrifices ; il visite d'un côté les vases Naf, de l'autre les vases de Tsee ainsi que les coupes à la forme recourbée. On apporte le plus doux et le plus exquis des vins. Là on n'entend aucune voix confuse, on ne commet aucune inconvenance. Là, en un mot, se trouve la félicité, c'est là qu'on s'assure une vie longue.

CHANT VIII

Argument. — Chant parental en l'honneur de l'empereur Ou-ouang.

O quelles étaient courageuses les troupes du vaillant roi, mais il prenait conseil du temps et des circonstances et comme les temps étaient encore suspects, il jugea prudent de ne rien tenter. Lorsqu'un jour favorable vint à lui, il donna à son armée très-vaillante le signal du départ, et déclara la guerre. Ce que nous possédons, c'est un bienfait de sa part ; nous ne l'avons acquis que par son industrie et ses soins éclairés. Ceux qui l'ont succédé, ô roi, il faut qu'ils te choisissent pour leur modèle.

CHANT IX

Argument. — Éloge de l'empereur Ou-ouang.

Ils ont consolidé la paix dans tous les royaumes, et chaque année a été suivie d'une grande abondance de récoltes.

La faveur du ciel a été perpétuelle et constante. Le très-puissant empereur Ou-ouang a

été le protecteur des honnêtes gens ; il s'est partout servi de leurs bons offices, et c'est ainsi qu'il a fortifié sa maison et sa famille, qu'il s'est acquis un nom des plus illustres, un nom comparable à la splendeur du ciel ; c'est ainsi que, succédant à un autre empereur, il est monté sur le trône et est devenu maître absolu.

CHANT X

Argument. — Même sujet que le précédent.

Les soins diligents apportés par Ou-ouang dans sa conduite, je dois les montrer dans la mienne. Plein de zèle pour le salut public, je garde constamment le souvenir de cet homme courageux qui a rendu la paix à l'empire et dont je célèbre aujourd'hui les mérites. Combien grande a été la faveur du ciel envers l'illustre nation de Tchèou !

Il est juste, sans doute, que ce soit là un sujet de continuelle méditation pour mon esprit.

CHANT XI

Argument. — Même sujet que le précédent.

Le grand empereur Tchèou gravit cette montagne escarpée, peu considérable quant à ses contours, mais dont la cime est fort élevée, cette montagne qui, de toutes celles qu'on appelle sacrées et qui portent le nom de montagnes Yo, est la plus remarquable par sa hauteur ; il suit le bord des fleuves qui roulent paisiblement leurs eaux. C'est là que toutes les nations qui composent l'empire se rendent et se réunissent ; tant il est vrai de dire que le ciel favorise l'illustre nation de Tchèou !

SECTION QUATRIÈME.

APPELEE LOU-SONG¹

CHANT I

Argument. — On célèbre ici la grande quantité de chevaux qu'entretenait le petit roi Hi-kong.

Dans la campagne, loin de la ville, paissent de grands et gras coursiers, à la croupe épaisse

1. Ces chants, composés par le roi de Lou, Hi-kong, sont inférieurs à ceux du chapitre premier. Hi-kong commença à régner en 659 av. J.-C.

et au ventre obèse. Parmi ces animaux, les uns ont le corps noir et le ventre blanc, les autres sont roux et blancs; d'autres sont d'un noir mat, et d'autres enfin, roussâtres. Tous sont remarquables par leur vigueur et leur solidité. Tous ces coursiers d'un grand prix appartiennent à ce prince infatigable dont l'énergie ne peut être abattue par aucun travail.

De grands et gras chevaux à la croupe épaisse et au ventre obèse sont nourris dans la campagne, loin de la ville. Les uns ont une robe de poil varié, les autres sont de couleur jaune et blanche. Les uns sont remarquables par leur crin qui tire sur le rouge et le blond, les autres sont d'un gris cendré et de couleur noirâtre. Ceux qu'on attelle aux chars sont admirables de vigueur et de force. Celui qui possède de tels chevaux est ce prince dont la puissance d'esprit et le courage, ne peuvent être vaincus par aucun travail, car il est infatigable.

Des chevaux d'une grande taille et en bon état, à la croupe épaisse et au ventre obèse, sont nourris à la campagne, loin de la ville; les uns sont noirs, et tachés de blanc; les autres sont couleur de cendre et ont la crinière noire; les uns ont le corps rougeâtre et la crinière un peu blonde, d'autres enfin sont noirs de corps avec une crinière blanche. Ceux qu'on attelle aux chars ont un pas égal et leur marche est continuellement cadencée.

Pour le prince, ferme dans ses résolutions, il n'est vaincu par aucun dégoût; quant à ses chevaux, ils sont rapides et vaillants.

Des chevaux à la croupe épaisse et au ventre obèse, d'une belle taille et en bon état sont nourris à la campagne, loin de la ville; les uns sont d'un poil blanchâtre et mélangé, les autres ont une couleur qui tire sur le rouge et le blanc; aux uns sont des jambes blanches, aux autres des yeux blancs; pour ceux qu'on attelle aux chars, quelle n'est pas leur vigueur!

Quant au prince qui est un homme parfait, il ne saurait admettre rien de défectueux; aussi, combien l'allure de ses chevaux est belle à voir!

CHANT II

Argument. — Même sujet.

Les chevaux du roi sont gras et robustes; ils sont gras et robustes, les chevaux qu'on attelle

aux chars; ils sont gras, ceux qui se distinguent par leur robe rougeâtre.

Du matin au soir les grands du royaume se tiennent à la cour. Qu'ils sont splendides, qu'ils sont habiles en toute chose ceux qui se tiennent à la cour! Des oiseaux de Lou-see voltigent par bandes

Les grands personnages invités à la cour ressemblent en dansant à ceux qui font la chasse à ces oiseaux.

Vous diriez que ces oiseaux, en volant, se précipitent d'eux-mêmes dans les filets qu'on leur a tendus. On bat du tambour; les convives excités par les vapeurs du vin se livrent à la danse et s'abandonnent au plaisir.

Ils sont gras et vigoureux les chevaux du roi, ils sont gras et vigoureux! Ceux qu'on attelle aux chars sont en bon état; ils ont été castrés. Du matin au soir les convives sont installés à la cour du roi; à la cour ils se réunissent pour boire ensemble, vous croiriez voir voler les oiseaux de Lou-see lorsqu'ils se réunissent par bandes.

On bat du tambour; ceux qui ont bu copieusement se retirent et se réjouissent d'une joie commune.

Ils sont gras et vigoureux les chevaux du roi, ils sont gras et vigoureux. Ceux qu'on attelle aux chars sont gras; leur poil est moitié noir, moitié rougeâtre.

Du matin au soir les convives se tiennent à la cour royale; ils s'y tiennent et ils y font bonne chère. Maintenant nous avons fait notre première récolte, copieuse et surabondante.

Elle suffit, et au delà, aux hommes sages. Une partie de cette récolte est réservée aux fils et aux petits-fils; c'est ainsi qu'ensemble ils sont dans la joie, qu'ensemble ils prennent du plaisir.

CHANT III

Argument. — Un festin solennel est célébré dans le gymnase royal. — Ce gymnase était du genre de cet établissement qui, de nos jours est appelé Koue-see-kien ou collège impérial.

Ils se réjouissent et prennent du plaisir dans un local affecté aux exercices de la lutte et qui est entouré d'eau au moyen d'un canal décrivant la figure d'un arc. C'est là qu'on cueille le persil. Le roi et possesseur de la puissance de Hou s'y rend lui-même. On aime à voir ses étendards qui servent comme de jouet au vent. De tous côtés

résonnent avec suavité un grand nombre de sonnettes. Tous les rangs de la société s'y donnent rendez-vous.

Ils se réjouissent et prennent du plaisir dans le lieu consacré à la lutte et entouré d'eau. C'est là qu'on récolte l'herbe de Tsao. Le chef de la puissance de Lou, celui dont les chevaux sont vigoureux, s'y rend lui-même. Ce prince parle d'une façon brillante; qu'il est distingué dans ses manières! Que son sourire a de charmes! Qu'il est doux et aimable en instruisant.

Ils se réjouissent et prennent du plaisir dans le lieu consacré à la lutte et entouré d'eau, dans ce lieu où on cueille l'herbe Mao.

Le petit roi, le maître de la puissance de Lou s'y rend lui-même et y prend part aux réunions de gens qui boivent ensemble; le vin plein de douceur qu'il boit chasse loin de lui la vieillesse et entretient sa jeunesse; et ce prince porte son peuple à suivre le chemin de la vertu dans lequel il marche lui-même.

Qu'il est splendide, le maître de la puissance de Lou! C'est un homme vraiment remarquable par la majesté de son langage et de sa figure aussi bien que par l'éclat de sa vertu!

Il s'applique à orner son esprit des qualités les plus précieuses; dans ses mœurs il a soin d'être toujours honnête et il commande aux siens par son exemple, toujours supérieur par ses mérites, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, brillant de tout l'éclat de ses ancêtres, il ajoute même, par sa conduite, une certaine splendeur à leur gloire.

Il professe le culte de la piété envers ses aïeux; c'est par là que tout lui prospère, tout lui réussit et ce sont ses propres mérites qui provoquent tant de succès en sa faveur.

Le roi et maître de la puissance de Lou, prince prudent et habile en toutes choses, a formé son esprit à la vertu qu'il pratique avec le plus grand soin. Après la construction du gymnase de Pan-kong, les barbares du pays de Houai se soumirent à ses lois. Les chefs des armées du roi imitent le courage et la fureur du tigre, et au retour de la guerre où ils ont été vainqueurs, ils se rendent dans le lieu consacré aux exercices de la lutte, ainsi que dans le gymnase où ils offrent et livrent au roi les oreilles gauches qu'ils ont coupées aux ennemis vaincus. Là se trouvent des juges qui questionnent religieusement et scrupuleusement ces mêmes chefs sur les ennemis faits prisonniers pendant la guerre; ils imitent et suivent l'exemple

de Kao-yo, cet homme ancien et vénérable, et ils font conduire les vaincus dans ce lieu où on s'exerce à la lutte.

On a levé une armée qui se compose de troupes considérables. Les soldats portent des cœurs courageux et montrent leurs forces. Quand il s'agit de livrer un combat, ils sont vigoureux et braves; ils délivrent le pays compris entre l'orient et le midi; qu'ils sont vaillants et intrépides! N'oubliant jamais les devoirs de la modestie, ils n'agissent point avec une confusion ambitieuse, pas plus qu'ils ne se louent outre mesure; pleins d'amour pour la paix et la concorde, ils ne soulèvent entre eux aucune contestation; ils ne se querellent point, et à leur retour ils se bornent à raconter leur actions glorieuses dans le lieu consacré aux exercices de la lutte.

Les arcs des soldats, fabriqués avec de la corne, sont solides et bien tendus; plusieurs flèches, simultanément lancées, sifflent en fenduant l'air avec une extrême rapidité.

Que les chars militaires sont nombreux, et combien sont vaillants ceux qui marchent à leur suite!

Les soldats, après la défaite des barbares du pays de Houai, s'occupent néanmoins des intérêts de l'empire.

Les motifs qui ont déterminé cette expédition guerrière ont été sagement pesés, le projet en a été résolument fixé. Enfin, c'est ainsi que les barbares du pays de Houai ont été vaincus et faits captifs.

Les oiseaux Hiao agitent leurs ailes en volant çà et là et se rassemblent dans le bois où se trouve le lieu consacré à la lutte, et où ils se nourrissent du fruit de nos mûriers. Les barbares du pays de Houai, surpris de notre courage, reconnaissant leurs torts vis-à-vis de nous, viennent solliciter la bienveillance du vainqueur, auquel ils offrent des présents qui consistent soit en perles précieuses, soit en carapaces de grandes tortues, soit enfin en ivoire ou en une énorme quantité d'or extrait des mines du nord.

CHANT IV

Argument. — Dans cette ode sont célébrés les rois qui se sont le plus distingués dans le royaume de Lou depuis Heou-tsi jusqu'à Hi-kong.

Des sanctuaires ont été dédiés à la mémoire des ancêtres de notre prince, ainsi que de vastes palais où règne un silence profond. Ces palais

qui se soutiennent par leur propre solidité, qu'ils sont magnifiques, qu'ils sont splendides!

Il est une femme assurément digne d'honneur, c'est l'illustre Kiang-yuen dont la vertu sincère n'a jamais connu aucun mélange de fausseté et d'artifice; une femme qui, par un privilège du souverain maître et dominateur de toutes choses, sans aucune sorte d'infortune, sans travail, et au terme prescrit par la nature chez les femmes a mis, sans douleur, ses enfants au monde. C'est d'elle qu'est né le très-célèbre Heou-tsi vers lequel toutes les prospérités sont venues du ciel; qui a été gratifié dans l'année d'une double moisson de millet, appelé millet Chou et Tsi, et également d'une double récolte de pois et de pommes rouges, d'une double moisson de blé noir. Ainsi ce prince a obtenu un royaume d'un ordre secondaire.

Il a enseigné aux peuples l'art de cultiver la terre.

Il a eu soin de faire produire différentes espèces de fruits. Parmi les grains qu'on récolte, il est une espèce qu'on nomme blé Tsi; une autre, blé Chou; une troisième espèce, *Orisa*; enfin une quatrième, millet noir. Le prince a obtenu une puissance de second ordre et a succédé au grand Yu.

Le prince Taï-ouang est le digne petit-fils du prince Héou-tsi. Le prince, Taï-ouang a fixé son siège au midi de la montagne Ki. Telle fut la première blessure faite à la dynastie de Chang. Mais, dans la suite, Ouen-ouang et Ou-ouang, successeurs du prince Taï-ouang, obtinrent la dernière part des faveurs célestes dans les champs appelés Mou-ye où ils se dirigèrent.

« Allons, courage! très-illustre prince, ne te laisse pas aller à un esprit contraire à la foi donnée; ne te laisse point distraire par divers soucis; le souverain maître et seigneur de toutes choses t'assiste! » A ces paroles, l'armée de la dynastie de Chang s'ébranla, et tous ceux qui la composaient firent des prodiges de valeur; et c'est en ces termes que l'empereur Tch'ing-ouang s'adressa au frère de son aïeul paternel :

O frère de mon aïeul paternel, qui me tiens lieu de père, j'ordonne que ton fils aîné soit investi, en qualité de roi, de la puissance de Lou, sous le titre de Heou; je veux qu'on élargisse les limites de ton territoire afin que l'empire de Tch'ou ait en toi et en la personne des tiens son secours et sa protection.

Telle était la volonté de l'empereur, à savoir,

que le prince Lou-kong pût jouir, dans la contrée orientale, du titre de Heou, à qui l'empereur a fait don des montagnes et des fleuves, des biens-fonds, des champs et des villes.

Le petit-fils de Tch'ou-kong, fils du prince de Tchouang-kong, précédé d'enseignes disposées avec ordre et qui se distinguent par la figure d'un dragon qu'elles portent gravées, se dirige vers l'autel pour offrir un sacrifice. Les courroies qui retiennent les chars, sont molles et flexibles et au nombre de six.

Pendant le printemps et pendant l'automne il donne tous ses soins à ce que les rites solennels soient fidèlement observés; aussi dans les sacrifices, rien ne pêche.

Celui qui fait l'objet principal de ces cérémonies est le souverain maître et seigneur de toutes choses, qui règne par soi-même; celui qu'on honore en second ordre est le prince Héou-tsi, d'où la famille de Tch'ou tire son origine. La victime du sacrifice est un taureau de couleur rougeâtre.

L'honneur qu'on rend par ce sacrifice à ceux qui en sont l'objet est agréé et accueilli favorablement; aussi, une grande prospérité lui vient-elle du ciel. Ton très-illustre et auguste aïeul Tch'ou-kong, ô prince, nous procurera toute sorte de biens.

Dès l'été, on fait des préparatifs admirables pour les cérémonies qui doivent avoir lieu dans la saison d'automne, et qui sont connues sous le nom de cérémonies de Tch'ang; deux taureaux sont liés ensemble par les cornes; l'un est blanc, l'autre presque rouge.

On remplit des bassins qui ont été fabriqués en forme de bœuf. Après avoir arraché les poils de ces deux taureaux, on en coupe par petits morceaux les chairs qu'on met cuire dans l'eau pour en faire du bouillon, on purifie tous les vases désignés sous les noms de *Pien, T'ou, Ta, Fang*, et alors avec quel charme on se livre à la danse appelée danse de Ouan! Les petits-fils, pleins d'amour pour leurs ancêtres, s'abandonnent à la joie.

Mais ton nom, ô prince, devient illustre et monte jusqu'au ciel. Ta vie se continue heureuse pendant de longues années. Ce prince est la colonne du pays situé à l'orient; il éternise la dynastie de Lou; il la conserve intègre et en chasse bien loin tout danger. Il défend ce pays qui vit en paix et qu'il préserve de toute perturbation, comme de toute terreur dans les affaires publiques.

Il a déjà traversé trois époques différentes, et il rendra la durée de sa vie semblable à celle des

montagnes et des collines qui sont éternelles.

Le prince a mille chars de guerre ; au bois des javelines et des lances sont appendus des ornements de couleur rouge. Les bandelettes qui entourent les arcs sont de couleur verte ; chaque soldat a deux lances et deux arcs. La garde du prince se compose de trente mille fantassins ; leur casque est magnifiquement orné et couvert de soie rouge. L'armée des fantassins qui marchent contre les barbares appelés Yong, contre les barbares appelés Ti, et contre ceux qui habitent le pays de King-chou, est fort nombreuse ; et il n'est aucun de ces barbares qui ose nous résister. Prince invincible, ton nom est illustre, et nous le portons aux nues. Vis, vis éternellement, vis bien heureux et puissamment riche ! Puisses-tu voir les tiens couverts de cheveux blancs, puisse-tu voir leurs épaules chargées d'années, les voir courbés sous le poids de la vieillesse ! qu'un âge très-avancé et un esprit toujours ferme, toujours jeune se livrent, en toi, un combat à forces égales ! sois très-âgé, sois grand ! octogénaire, sois doué de toute l'énergie d'un homme de cinquante ans ; bien plus, lorsque tu auras vécu onze mille ans, que ta vieillesse soit encore verte et jeune.

Qu'elle est élevée la montagne Tai-chan qu'on aperçoit de loin et qui fait face au royaume de Lou ! La puissance de ce royaume embrasse les montagnes de Kouei et de Mong ; et même les contrées qui touchent l'extrême Orient ainsi que les royaumes qui sont situés le long de la mer en font partie.

Les barbares du pays oriental de Houai sont venus et se sont soumis au royaume de Lou ; et il n'est aucun de ces barbares qui ose contester la puissance du prince.

Tel est l'éloge pompeux du roi Lou.

Notre prince par sa puissance protège les montagnes de Fou et d'Y ; tout ce que la contrée de Siu avoisine, jusqu'à la mer et jusqu'aux royaumes qui y sont limitrophes, est soumis à ses lois.

Aucun des barbares du pays de Houai, aucun de ceux qui habitent soit à l'orient, soit au midi, quel qu'en soit le nombre, aucun, dis-je, de tous ces barbares n'ose lui contester son empire. Tous ces peuples sont soumis à sa juridiction, et c'est sa volonté absolue qui les régit.

Nous demandons, avec prières, au ciel qu'il accorde à un si grand prince la récompense due à ses mérites ; qu'il lui procure une félicité sans aucun mélange de mal ; qu'il lui donne

de régner pendant de longues années d'une vie heureuse, afin que le royaume de Lou soit plus longtemps conservé dans toute son intégrité ! Qu'il permette à notre prince de fixer sa demeure dans le royaume de Tchang dans celui de Hiu. Qu'il lui accorde également de recouvrer les royaumes qu'il a perdus et dont Tcheou-kong avait hérité de ses pères.

Nous demandons, en même temps, au ciel que notre prince passe des jours pleins de félicité et de joie ; qu'il goûte le bonheur de posséder une épouse honnête et d'avoir une mère qui parvienne à la plus extrême vieillesse.

Qu'il possède d'excellents ministres et que les administrateurs de son royaume soient zélés pour le bien public ; qu'un grand nombre d'États obéissent à ses lois, et tandis que son gouvernement perçoit des biens considérables, que le roi devenu vieux et ayant blanchi possède encore des dents aussi solides qu'il les avait dans son enfance.

Sur le mont Tsou-lae on coupe des pins, sur le mont Sin-fou on arrache des cyprès dont on établit la longueur et qui mesurent un Sun, huit pieds ou un seul pied.

Les solives sont de pin et les toitures des nouvelles habitations sont faites avec des bois très-solides et compactes. Le dernier édifice qu'on vient d'élever est consacré à la mémoire des ancêtres. La partie postérieure de cet édifice, appelée Lou-tsin, est construite dans les proportions les plus grandioses. Qu'ils sont élevés, qu'ils sont splendides les nouveaux palais construits pour honorer la mémoire des ancêtres ! C'est par les soins d'un citoyen de premier ordre nommé Hisee que tout cet édifice a été élevé ; qu'il est remarquable par sa longueur, qu'il est majestueux ! Il répond aux vœux de tous les peuples.

SECTION CINQUIÈME

APPELÉE CHANG-SONG¹.

CHANT I

Argument. — Chant parental en l'honneur de Tching-tang.

O qu'ils sont nombreux, les musiciens que je vois ici rassemblés ! Nos tambours à anses en

1. Les chants qui précèdent se rapportent à la dynastie Tcheou ; ceux-ci appartiennent à la dynastie Chang, qui précéda immédiatement celle de Tcheou. Il ne nous en reste que peu de chants, et encore sont-ils mutilés.

forme d'oreilles, appelés Tao, sont rangés en ordre. On les fait résonner, et qu'ils sont suaves, qu'ils sont mélodieux les sons qu'on en tire!

Je voudrais de toute mon âme que ces sons harmonieux pussent recréer l'esprit de notre illustre aïeul.

Moi, petit-fils de l'empereur Tching-tang, j'ordonne qu'on organise un concert musical, afin que par là j'excite mon cœur à se souvenir de mon aïeul. Mon esprit devient calme sous l'influence d'un concert de ce genre; il est plus prompt à se représenter mon aïeul comme s'il était encore vivant devant lui.

Nos tambours à anses en forme d'oreilles résonnent en faisant entendre des sons continus; quant au son des chalumeaux, il est plus distinct et plus détaché; avec les chalumeaux on chante modérément et d'une manière réglée.

Les autres instruments de musique s'accordent parfaitement avec celui qu'on appelle King.

Qui n'admire pas le petit-fils du très-grand et très-illustre empereur Tching-tang! Celui-ci, en parlant, excitait et produisait au fond de tous les cœurs par les doux sons de sa voix, des élans admirables d'affection pour lui.

Qu'on aime à entendre les sons des cymbales et des tambours! Qu'on a plaisir à voir la danse d'Ouan qui s'exécute en mesure, et au son des instruments! J'ai ici avec moi des hôtes de qualité; ne sont-ils pas eux-mêmes transportés de joie?

Ce que nous ont transmis tous les âges, les monuments de la science que nos ancêtres nous ont laissés depuis l'antiquité la plus reculée, les actions de nos pères, tout cela fait l'objet de ma vénération du matin au soir; j'y songe avec une attention religieuse et tout en administrant les affaires publiques j'observe avec le plus grand soin leurs principes.

Ces fêtes parentales que nous célébrons, puissent-elles être favorablement accueillies de nos ancêtres! Je suis le petit-fils de l'empereur Tching-tang, moi qui m'acquitte de ces devoirs.

CHANT II

Argument — C'est encore un chant parental en l'honneur de Tching-tang.

Que ton très-illustre aïeul, est bienheureux! Que sa félicité est durable et solide! Elle

est sans limite, sa félicité; elle est la récompense et le prix de sa conduite. Toi-même, déjà, tu es entré en partage de cette félicité avec lui.

On me verse un vin pur et il est donné à mon esprit de se représenter l'image vivante de cet homme. On apporte un bouillon préparé avec le plus grand soin. Pour nous, nous reprenons courage et c'est avec un esprit tranquille que nous entreprenons l'accomplissement des devoirs que nous impose le souvenir de nos pères. Et tandis que nous excitons en nous le souvenir de notre aïeul, nous gardons un silence religieux et nous considérons comme un crime de faire entendre en ces jours des paroles de contestation. C'est pourquoi nous espérons vivre un grand nombre d'années d'une vie heureuse et obtenir une récompense sans bornes.

Il est agréable d'avoir examiné l'essieu des roues entouré de bandelettes et les quadriges peints de différentes couleurs.

Il est agréable d'avoir entendu résonner les huit clochettes qu'on y a suspendues. Ils arrivent et nous offrent leurs services.

La faveur du ciel à mon égard est immense; et sa bonté envers moi est allée jusqu'aux dernières limites de la munificence. Le ciel nous a accordé une très-copieuse moisson et des récoltes abondantes; il accueille favorablement nos sacrifices et nous gratifie en retour d'une félicité sans bornes.

Et plutôt au ciel que ces fêtes solennelles que je célèbre aujourd'hui, soient déjà agréées et approuvées! Car c'est moi, le petit-fils de l'empereur Tching-tang, qui m'acquitte de ces devoirs.

CHANT III

Argument. — Chant parental.

Il fut résolu par un décret du ciel, qu'après qu'un oiseau noir, l'hirondelle, serait tombé pendant son vol, naîtrait l'auteur de l'illustration de Chang.

Le souverain maître et dominateur de toutes choses, voulut un jour que ce héros très-courageux nommé Tching-tang rendit la justice sur tout le globe jusqu'aux extrémités de la terre.

Ce décret fut envoyé à tous les princes; et ainsi cet illustre fondateur obtint toutes les provinces au nombre de neuf. Le premier empe-

reur de la dynastie de Chang, n'acquît point l'empire à ses risques et périls, mais bien d'après les ordres et sous la protection du ciel; et toute la prospérité de l'aïeul appartient au petit-fils.

Le petit-fils d'Ou-ting est digne d'un si grand aïeul, et c'est à juste titre que l'autre est appelé Ou-ouang ou Tching-ouang. Dix chars avec leurs enseignes rehaussées de la figure d'un dragon, sont ici présents. On lui offre deux espèces de millet.

Dans un royaume dont l'étendue est de mille stades, et qui est une province particulière de la couronne, il a plu aux peuples de fixer leur demeure : mais quatre mers forment les limites de tout l'empire.

Les nations qu'enferment ces quatre mers, sont venues aux pieds du prince témoigner leur soumission et lui offrir leurs services; c'est en foule qu'elles s'y sont rendues.

La contrée de King, où est située la ville royale, est entièrement circonscrite par des fleuves; la célèbre nation de In, par l'ordre du ciel, a obtenu l'empire; tout a répondu à ses desirs, et il n'est pas de prospérités qui ne lui soient échues en partage.

CHANT IV

Argument. — Ce chant célèbre les hommes qui se sont distingués par leur sagesse et qui, à chaque époque, ont bien mérité de la dynastie de Chang.

Celui qui fut l'auteur de l'illustre famille de Chang l'emportait sur tous ses semblables par la sagesse la plus profonde. Depuis longtemps on avait vu des signes heureux qui présageaient toutes les faveurs dont il serait un jour l'objet. Il y eut un grand déluge auquel le célèbre Yu remédia, et par ses soins et sa diligence il délivra les terres de l'inondation. Alors l'empire chinois prit de la puissance et il eut pour limites les grands royaumes des princes étrangers, ce qui lui constitua des contours immenses. Dans cette vaste étendue de territoire, vint s'établir la puissante famille de Yeou-jong, qui donna naissance à cette jeune fille de laquelle le souverain maître et dominateur de toutes choses voulut faire maître l'auteur de l'illustre race de Chang.

Le prince Huien-ouang, qui est né de cette femme, administra les affaires publiques avec

une grande force d'âme. Placé à la tête d'un royaume qui fut plus ou moins considérable, il voulut que les nations y eussent un libre accès et des communications faciles. Suivant les lois de la raison, accoutumé à faire tout avec mesure et sagesse, traitant ses sujets avec la plus grande clémence, il s'attacha tous les esprits, et il eut le bonheur de les voir pleins de soumission à son égard.

Siang-tou fut le petit-fils de celui-ci; Siang-Tou dont la force d'âme et le nom illustre pacifièrent toutes les contrées au delà de la mer et leur rendirent le rang qu'elles avaient perdu.

Les princes de la célèbre dynastie de Chang regardaient comme un grand crime la violation des décrets lancés par le souverain maître et dominateur de toutes choses. C'est pourquoi, les temps du prince Tching-tang étant arrivés, temps qui devaient être des plus favorables, naquit le prince illustre qui fut appelé Tching-tang.

De jour en jour se fortifiant, la religion de ce prince était acclamée, portée jusqu'aux nues, et de plus en plus elle prenait de l'éclat. — Et comme ce prince honorait avec la plus sincère piété le souverain maître et dominateur de toutes choses, il détermina le souverain seigneur à le placer à la tête de neuf provinces et à lui accorder un droit de vie sur ses sujets.

Devenu empereur, il reçut comme tribut des pierres précieuses, des petites et des grandes. Aux petits royaumes il permit de suspendre des nœuds de soie à leur drapeau. Comblé des bienfaits du ciel, le nouvel empereur ne fit rien avec précipitation, et, cependant, rien qui accusât la moindre négligence, rien avec sévérité, mais aussi rien qui ressemblât à de la faiblesse. Dans tout le gouvernement des affaires publiques, il montra sans cesse un esprit grand et élevé, et c'est pourquoi il obtint toute sorte de prospérités.

Les petits comme les grands royaumes de l'empire lui payaient des impôts, et l'empire, dont il était le maître absolu, était vaste et puissant. Soutenu par la faveur du ciel il donna partout des marques de sa force. Sans bruit et sans orgueil, calme, intrépide, inaccessible à la crainte il fut comblé de tous biens.

Le très-courageux Ou-ouang, c'est-à-dire Tching-tang, fixe ses étendards; après mûre délibération, il prend la hache; il devient furieux comme un feu véhément: « qui a jamais osé, dit-il, nous résister? »

Il y a trois rejetons à la racine ; sa volonté leur défend de vivre. Ayant rétabli l'ordre dans les gouvernements de neuf provinces, après avoir soumis les royaumes de Ouei et de Kou, il se dirigea vers celui de Kouen-ou et se rendit près de l'empereur de la dynastie de Hia.

Au milieu des siècles précédents tout était soumis au caprice du hasard et alors tout était dénaturé à effrayer. Mais parce qu'il fut le digne fils du ciel, il fut aussi digne de l'empire et le ciel lui donna un homme fidèle qui put partager avec lui les sollicitudes du gouvernement ; cet administrateur du titre de Kouo-hing, entièrement dévoué à l'empereur Chang, (c'est-à-dire Tching-tang) lui fut d'un grand secours et ne cessa de le défendre.

CHANT V

Argument. — Chant parental en l'honneur de l'empereur Kao-tsong de la dynastie de Chang. — Cet empereur monta sur le trône en l'an 1325 avant J.-C.

Ce In, ou Chang, courageux et intrépide empereur, met ses forces à découvert et dirige son armée contre le royaume de King-tchou. Sans effroi il se précipite dans un lieu plein de périls, et convoque les habitants du royaume de King-tang ; il déploie tant de bravoure qu'il force les rebelles à rentrer dans l'ordre.

Telles sont les paroles de l'empereur au roi de la domination de King-tang :

« Tu règnes sous mes auspices dans cette contrée du midi où le royaume qui te vient de King-chou a été établi. Un jour, sous l'empereur Tching-tang, depuis le point le plus reculé du pays des barbares occidentaux, il n'y avait aucun roi qui ne vint déposer ses présents aux pieds de l'empereur, comme marque de son dévouement et de sa dépendance. Personne n'osait décliner ce devoir, et telle est la loi sanctionnée par les empereurs de la dynastie de

Chang, loi qu'on ne peut violer, sans crime. »

Le décret du ciel porte : « Les différents rois dans l'empire ont le siège de leur gouvernement sur le territoire de l'empire qui fut toujours l'objet de la sollicitude du grand Yu, et il doivent, chaque année, venir conférer avec l'empereur sur les affaires de leur charge; il n'est rien, je pense, qui puisse l'irriter contre moi et m'attirer tes reproches. Je suis animé du zèle le plus vigilant pour tout ce qui touche aux intérêts agricoles. »

Les décrets du ciel, la volonté du ciel se manifeste par le peuple qui en est en quelque sorte l'interprète; c'est pourquoi nous devons respecter le peuple. Si l'empereur est en tout fidèle à ses devoirs, s'il ne fait rien témérairement, s'il craint de s'abandonner à la paresse et à l'oisiveté, le ciel favorise l'empire en le comblant de nombreux bienfaits.

Qu'elle est bien gouvernée la ville royale de l'empereur Chang ! qu'il est bien constitué cet État ! l'empereur est considéré par tous les citoyens comme un modèle parfait et sa conduite devient une règle pour chacun. Son nom est grand et illustre. Celui qui est le chef souverain de ce gouvernement est plein de majesté et il est l'homme le plus éminent par son génie et par son intelligence. Parvenu à un âge avancé, il vit exempt de toutes les incommodités de la vieillesse. La paix profonde dont il jouit est pour nos descendants un gage de salut et de conservation.

Cette montagne appelée King, on la gravit ; les pins et les cyprès qu'on y trouve sont coupés pour devenir des bois de construction. Ces bois, on les transporte à leur destination, on les taille selon la longueur voulue et on leur donne la forme qu'ils doivent avoir ; d'un pin on tire de longs, de nombreux forts et chambranles pour les portes. La partie postérieure des palais destinés au culte des ancêtres est construite avec le plus grand art ; c'est là le siège du repos le plus intime et du silence le plus profond.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE

	Pages.		Pages.
INDE. — Introduction.....	1	CHINE. — Section quatrième.....	277
— Sama-Véda.....	23	— Section cinquième.....	280
— Yadjour-Véda.....	29	— Section sixième.....	283
— Atharva-Véda.....	31	— Section septième.....	286
— Hymnes Bouddhiques.....	33	— Section huitième.....	290
— Hymnes à la Triade indienne.....	59	— Section neuvième.....	293
PERSE. — Introduction.....	85	— Section dixième.....	295
— Hymnes du Yaçna.....	93	— Section onzième.....	298
— Prières du Vispered.....	109	— Section douzième.....	301
— Légendes du Vendidad.....	113	— Section treizième.....	303
— Hymnes du Khorda.....	127	— Section quatorzième.....	304
ÉGYPTE. — Introduction.....	135	— Section quinzième.....	305
— Chant triomphal de Toutmès III.....	155		
— Chant triomphal de Ramsès II.....	157	DEUXIÈME PARTIE.	
— Hymne à Osiris et à Ra.....	165	— Section première.....	309
— Éloge de la docilité filiale.....	173	— Section deuxième.....	317
— Récit d'un combat singulier.....	174	— Section troisième.....	320
— Hymne à Ptah.....	175	— Section quatrième.....	325
— Hymne à Ra-Hermakhou.....	175	— Section cinquième.....	331
— Hymne à Osiris.....	177	— Section sixième.....	336
— Prière à Thoth.....	179	— Section septième.....	341
— Papyrus magique.....	179	— Section huitième.....	345
— Adjurations magiques à Set.....	184		
— Formules Funéraires.....	185	TROISIÈME PARTIE.	
— Hymnes au Soleil.....	187	— Section première.....	349
— Lamentations d'Isis et de Nephthys.....	195	— Section deuxième.....	362
ASSYRIE. — Introduction.....	201	— Section troisième.....	369
— Chants Casdéens.....	211		
— Invocations Assyriennes.....	212	QUATRIÈME PARTIE.	
— Cantique Babylonien.....	215	— Section première.....	384
CHINE. — Introduction.....	223	— Section deuxième.....	386
— Anciens chants populaires.....	241	— Section troisième.....	389
Chu-King.		— Section quatrième.....	391
— Préface attribuée à Confucius.....	247	— Section cinquième.....	395
— Préface de Tchou-hi.....	255		
PREMIÈRE PARTIE.		— Hymnes de Lao-iseu.....	399
— Section première.....	259	— Éloges de Confucius.....	402
— Section deuxième.....	265	— Li-sao.....	405
— Section troisième.....	271		

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.